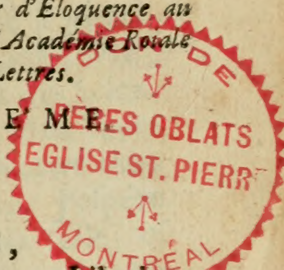


HISTOIRE ANCIENNE DES EGYPTIENS, DES CARTHAGINOIS, DES ASSYRIENS, DES BABYLONIENS, DES MEDES ET DES PERSES, DES MACEDONIENS, DES GRECS.

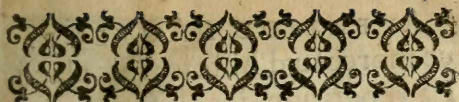
Par M. ROLLIN, *ancien Recteur de l'Université de Paris, Professeur d'Eloquence au College Roial, & Associé à l'Académie Roiale des Inscriptions & Belles-Lettres.*

TOME DIXIE'ME.



A PARIS,
Chez la Veuve ESTIENNE, Libraire rue saint Jacques, vis-à-vis la rue du Plâtre, à la Vertu.

M. DCC. XXXVI.
Avec Approbation & Privilege du Roi.



AVERTISSEMENT de l'Auteur.

LE MORCEAU d'hiſtoire qui paroit à la tête de ce Dixiéme Volume, & qui renferme le régne d'Hiéron II, & la priſe de Syracuſe par les Romains, m'étoit entiérement échapé, parce que c'eſt un endroit iſolé, & qui n'a nulle liaiſon avec les autres hiſtoires. Je ne me ſuis aperçu de cette omiſſion qu'après coup, & lorſqu'on avoit déja commencé à imprimer le vingt-deuxiéme Livre, qui traite des Arts & des Sciences. Ce n'eſt pas la ſeule faute que m'ait fait commettre mon défaut de mémoire. J'eſpére qu'on me pardonnera celle-ci comme les autres, d'autant plus qu'il paroit aſſez indifférent où

ce morceau d'hiſtoire ſoit placé. La répétition des chiffres qu'on a été contraint de faire, à obligé l'Imprimeur de marquer les premiers par une étoile, pour les diſtinguer de ceux qui ſuivent.





LIVRE VINGTIE'ME.

FIN DE L'HISTOIRE DE SYRACUSE.



CE VINGTIE'ME Livre contient la fin de l'hiſtoire de Syracuſe. Il peut ſe diviſer en trois parties. La premiére renferme le long régne d'Hiéron II. La ſeconde, le court régne d'Hiéronyme ſon petit-fils, les troubles de Syracuſe qui en furent la ſuite, le ſiége & la priſe de cette ville par Marcellus. La troiſiéme enfin, un précis abrégé de l'hiſtoire de Syracuſe, avec quelques réflexions ſur le gouvernement & le caractére des Syracuſains, & ſur Archiméde.

ARTICLE PREMIER.

§. I.

Hiéron, second du nom, est choisi pour Capitaine Général à Syracuse, & bientôt après nommé Roi. Il fait alliance avec les Romains au commencement de la première guerre Punique.

An.M.3700. Av.J.C.304. *Justin. l. 23. cap. 4.*

HIE'RON II descendoit de la famille de Gélon, qui avoit autrefois régné à Syracuse. Comme sa mere étoit d'une condition servile, Hiérocle son pere, selon la barbare coutume de ces tems-là, le fit exposer peu de tems après sa naissance, croiant que cet enfant deshonoroit la noblesse de sa race. Si l'on en croit le récit fabuleux de Justin, des abeilles le nourrirent pendant plusieurs jours. L'Oracle aiant déclaré que cet événement singulier étoit un présage assuré de sa future grandeur, Hiérocle le fit reporter à son logis, & l'éleva avec tous les soins possibles.

L'enfant tira de cette éducation tout le fruit qu'on en pouvoit attendre. Il se distingua dans la suite entre tous ses égaux par son adresse dans tous les exercices militaires, & par son courage dans les combats. Il mérita l'esti-

me de Pyrrhus, & reçut de ſa main pluſieurs récompenſes. Il étoit beau de viſage, d'une grande taille, & d'une complexion robuſte. Il [a] faiſoit paroitre beaucoup de douceur & d'honnêteté dans les converſations, de juſtice dans le maniement des affaires, de modération dans le commandement : de ſorte qu'il ne lui manquoit que la qualité de Roi, en aiant déja toutes les vertus.

La diſſenſion s'étant miſe entre les citoiens de Syracuſe & leurs troupes, celles-ci, qui étoient dans le voiſinage, élevérent Artémidore & Hiéron au ſouverain Commandement, ce qui renfermoit toute l'autorité civile & militaire. Le dernier étoit alors âgé de trente ans, mais d'une prudence & d'une maturité qui annoncoit un grand Roi. Honoré du commandement, il entra dans la ville par le moien de quelques amis, & aiant ſû gagner ceux qui étoient d'un parti contraire, & qui ne cherchoient qu'à brouiller, il ſe conduiſit avec tant de ſageſſe & de grandeur d'ame, que les Syracuſains, quoique très mécontens

An.M.3729. Av.J.C.275. *Polyb. lib. 1. pag. 8. 9.*

a In alloquio blandus, in negotio juſtus, in imperio moderatus : prorſus ut nihil ei regium deeſſe, præter regnum, videretur. *Juſtin.*

de la liberté que s'étoient donné les ſoldats de faire une élection qui n'étoit pas de leur compétence, ne laiſſérent pas de lui conférer d'un conſentement unanime le titre & le pouvoir de ſouverain Commandant.

Dès ſes premiéres démarches, il fut aiſé de juger que le nouveau Magiſtrat aſpiroit à quelque choſe de plus qu'à cette charge. En effet, voiant qu'à peine les troupes étoient ſorties de la ville, que Syracuſe étoit troublée par des eſprits ſéditieux & amateurs de la nouveauté, il ſentit de quelle importance il étoit qu'en ſon abſence, & en celle de l'armée, il pût compter ſur quelqu'un qui retînt la bourgeoiſie dans le devoir. Leptine lui parut fort propre pour ce miniſtére. Il avoit beaucoup de gens dévoués à ſes intérêts, & un grand crédit auprès du peuple. Hiéron ſe l'attacha pour toujours en épouſant ſa fille, & par cette même alliance il aſſura la tranquillité publique pour les tems où il ſeroit obligé de s'éloigner de Syracuſe, & de marcher à la tête des armées.

Un autre coup de politique bien plus hardi, mais bien moins légitime, le mit en ſureté & en repos pour tou-

jours. Il avoit tout à craindre de la part des ſoldats étrangers, eſprits remuans & mal intentionnés, ſans reſpect pour leurs Commandans, ſans affection pour un Etat dont ils ne faiſoient point partie, uniquement occupés du deſir de dominer ou d'amaſſer de l'argent, & toujours préparés à la revolte ; qui aiant été aſſez hardis pour s'arroger par l'élection des Magiſtrats un droit qui ne leur appartenoit point, étoient capables, ſur le moindre mécontentement, de tout entreprendre contre lui même. Il comprit aiſément qu'il n'en ſeroit jamais le maître, parce qu'ils étoient trop bien unis ; que s'il entreprenoit de punir les plus coupables, leur châtiment ne manqueroit pas d'irriter le reſte ; & que l'unique moien de faire ceſſer les troubles, étoit d'exterminer entiérement cette milice factieuſe, dont la licence & l'eſprit de rébellion ne pouvoit que corrompre les autres, & les porter à de pernicieux excès. Trompé par un faux zêle & un amour aveugle du bien public, & touché vivement auſſi par la vûe des dangers auxquels il ſeroit expoſé à tout moment, il crut devoir en venir, pour le

ſalut de là patrie & pour ſa propre ſureté, à cette dure & facheuſe extrémité, qui étoit contraire à ſon caractére auſſi bien qu'à l'équité, mais qui lui parut néceſſaire dans la conjoncture préſente. Il ſe mit donc en campagne ſous prétexte d'attaquer les * Mamertins. Quand il fut arrivé à la vûe des ennemis, il partagea ſon armée en deux : poſta d'un côté les ſoldats qui étoient Syracuſains, & de l'autre ceux qui ne l'étoient pas. Il ſe mit à la tête des premiers comme pour faire une attaque, & laiſſa les autres expoſés aux Mamertins qui les taillérent tous en piéces : après quoi il retourna tranquillement à Syracuſe avec les troupes de la ville.

L'armée ainſi purgée de tout ce qui pouvoit y cauſer des troubles & des ſéditions, il leva par lui-même un nombre ſuffiſant de nouvelles troupes, & remplit enſuite paiſiblement les devoirs de ſa charge. Les Mamertins, fiers de leurs premiers ſuccès, ſe répandant dans la campagne, il marcha contre eux avec les troupes Syracuſaines, qu'il avoit bien armées &

* *C'étoient des bandes originaires de Campanie, qu'Agathocle avoit priſes à ſa ſolde, & qui enſuite s'étoient emparées de Meſſine, après en avoir égorgé les principaux habitans.*

bien aguerries, & leur livra bataille dans la plaine de Myle. Une grande partie des ennemis resta sur la place, & les Généraux furent faits prisonniers. A son retour, il fut déclaré Roi par tous les citoiens de Syracuse, & ensuite par tous les Alliés. Il s'étoit passé sept ans depuis qu'il avoit été élevé à la suprême Magistrature. An.M.3736. Av.J.C.268.

Il seroit difficile de justifier la maniére dont il y monta. Soit qu'il eût mis lui même les soldats étrangers en mouvement, ce qui paroit assez vraisemblable; soit qu'il se fût prété simplement à leur zêle, c'étoit une infidélité criminelle contre sa patrie & contre l'autorité publique, à laquelle il donnoit une mortelle atteinte par son exemple. Il est vrai que l'irrégularité de son entrée dans les Charges fut un peu corrigée par le consentement que le peuple & les Alliés y donnérent après coup. Mais peut-on dire que, dans de telles conjonctures, ce consentement fût parfaitement libre? Pour son élection à la roiauté, elle n'eut rien de forcé. Si son ambition secrette y eut quelque part, cette faute fut bien réparée par la maniére sage & desintéressée dont il s'y

conduisit pendant la longue durée de son régne & de sa vie.

La perte de la bataille dont nous avons parlé, dérangea entiérement les affaires des Mamertins. Les uns eurent recours aux Carthaginois, auxquels ils livrérent leur citadelle : les autres résolurent d'abandonner la ville aux Romains, & les firent prier de venir à leur secours. C'est ce qui donna lieu à la premiére guerre Punique, comme je l'ai exposé ailleurs.

Dans l'histoire des Carthaginois.

Frontin Stratag. l. 1. c. 4.

Appius Claudius Consul se mit en mer pour aller au secours des Mamertins. Ne pouvant passer le détroit de Messine occupé par les Carthaginois, il fit mine d'abandonner cette entreprise, & de retourner du côté de Rome avec tout ce qu'il avoit de troupes de débarquement. Sur cette nouvelle, les ennemis qui bloquoient Messine du côté de la mer, s'étant retirés comme s'il n'y avoit plus rien à craindre, Appius revira de bord, & passa sans danger.

Polyb. lib. 1. pag. 10. 11.

Les Mamertins aiant partie par menaces, partie par surprise, chassé de la Citadelle l'Officier qui y commandoit de la part des Carthaginois, appellérent Appius, & lui ouvrirent les portes de la ville. Peu de tems après

les Carthaginois en formérent le siége, & firent un traité d'alliance avec Hiéron, qui joignit ses troupes aux leurs. Le Consul Romain prit le parti de donner bataille, & attaqua premiérement les Syracusains. Le combat fut rude. Hiéron montra tout le courage possible, mais ne put résister à la valeur des Romains, & fut obligé de céder, & de se retirer à Syracuse. Claudius aiant remporté une semblable victoire sur les Carthaginois, se vit maître de la campagne, s'avança jusqu'à Syracuse, & songea même à l'assiéger.

La nouvelle des heureux succès d'Appius dans la Sicile étant arrivée à Rome, y répandit une grande joie. Pour en profiter, on crut devoir faire de nouveaux efforts. Les deux Consuls qu'on venoit de nommer Manius-Otacilius & Manius-Valerius, eurent ordre de passer en Sicile. A leur arrivée, plusieurs villes des Carthaginois & des Syracusains se rendirent à discrétion.

An. M. 3741. Av. J.C. 263. *Polyb. lib. 1. pag. 15. 16.*

La consternation de la Sicile, jointe au nombre & à la force des Légions Romaines, fit concevoir à Hiéron quel seroit le succès de la guerre qui

commençoit. Ce Prince reconnut qu'il pouvoit compter ſur une amitié plus fidéle & plus conſtante de la part des Romains. Il ſavoit que les Carthaginois n'avoient pas renoncé au deſſein qu'ils avoient formé anciennement d'envahir toute la Sicile ; &, s'ils ſe rendoient maîtres de Meſſine, il ſentoit bien que ſa puiſſance ne tiendroit à rien avec des voiſins ſi dangereux & ſi redoutables. Il ne vit point d'autre expédient pour conſerver ſon roiaume, que de laiſſer les Carthaginois aux priſes avec les Romains, bien aſſuré que la guerre ſeroit longue & opiniâtre entre ces deux Républiques égales en force, & que tant qu'elles ſeroient aux mains, il n'avoit point à craindre d'être opprimé ni par l'une ni par l'autre. Il envoia donc aux Conſuls des Ambaſſadeurs, pour traiter de paix & d'alliance. On n'eut garde de refuſer leurs offres. On craignoit trop que les Carthaginois tenant la mer ne fermaſſent tous les paſſages pour les vivres : crainte d'autant mieux fondée, que les premiéres troupes qui avoient traverſé le détroit, avoient beaucoup ſouffert de la diſette. Une alliance avec Hiéron mettoit de ce cô-

té-là les Légions en sureté. On y donna d'abord les mains. Les conditions furent que le Roi rendroit aux Romains sans rançon ce qu'il avoit fait sur eux de prisonniers, & qu'il leur paieroit cent talens d'argent. *Cent mille écus.*

Depuis ce tems, Hiéron ne vit plus la guerre dans ses Etats. Il n'y prit d'autre part que d'envoier dans l'occasion des secours aux Romains. Du reste il régna en Roi qui ne cherche & n'ambitionne que l'estime & l'amour de ses sujets. Jamais Prince ne s'est rendu plus recommandable, & n'a joui plus lontems des fruits de sa sagesse & de sa prudence. Pendant plus de cinquante ans qu'il vécut après avoir été nommé Roi, tout étant en feu autour de lui par les cruelles guerres que se firent les deux plus puissans peuples du monde, il fut assez prudent & assez heureux pour n'en être que simple spectateur, & pour entendre seulement le bruit des armes qui ébranloit toutes les régions voisines, se conservant lui & son peuple dans une paix profonde.

Les Romains sentirent en plus d'une occasion pendant la premiére guerre Punique, & sur tout dans le siége *Polyb. p. 18.*

d'Agrigente qui en fut comme l'ouverture, de quel secours étoit pour eux l'alliance faite avec Hiéron, qui leur fournit abondamment des vivres dans des tems, où l'armée Romaine, sans lui, auroit été exposée à une extrême disette.

L'intervalle entre la fin de la première guerre Punique & le commencement de la seconde, qui est environ de vingt-cinq ans, fut pour Hiéron un tems de paix & de tranquillité, pendant lequel il est peu parlé des actions de ce Prince.

An. M. 3763. Av. J.C. 241. *Polyb. lib. 1. pag. 84.*

Polybe seulement nous apprend que les Carthaginois, dans la fâcheuse guerre qu'ils eurent à essuier contre les Etrangers ou Mercénaires, qui fut appellée la guerre d'Afrique, se voiant extrêmement pressés, eurent recours à leurs Alliés, & sur tout au Roi Hiéron, qui leur accorda tout ce qu'ils demandoient de lui. Ce Prince comprit que pour se maintenir en Sicile, il étoit de son intérêt que les Carthaginois eussent le dessus dans cette guerre, de peur que, si les Etrangers qui avoient déja remporté plusieurs avantages contre les Carthaginois, venoient à prévaloir entiérement, ils ne

trouvassent plus d'obstacles à leurs projets, & qu'ils ne songeassent à porter leurs armes victorieuses dans la Sicile. Peutêtre aussi, comme il étoit excellent politique, crut-il devoir se tenir en garde contre la trop grande puissance des Romains, qui seroient devenus maîtres absolus, si les Carthaginois eussent succombé dans la guerre contre les revoltés.

Hiéron ne s'appliqua, pendant ce long intervalle de paix, qu'à rendre ses sujets heureux, & à réparer les maux que l'injuste gouvernement d'Agathocle qui l'avoit précédé de quelques années, & les discordes intestines qui en furent la suite, leur avoient causés : digne occupation d'un Roi. Il y avoit dans le caractére des Syracusains de la légéreté & de l'inconstance, qui leur faisoit prendre souvent des partis excessifs & violens : mais dans le fonds ils avoient de la douceur & de l'équité, & n'étoient point ennemis d'une soumission juste & raisonnable. La preuve en est que, lorsqu'on les gouvernoit avec modération & sagesse, comme fit Timoléon, ils respectoient l'autorité des loix & des Magistrats, & leur obéissoient avec joie.

Hiéron, dès qu'il étoit entré en charge, & qu'on lui eut confié la première magistrature, avoit montré combien il détestoit la malheureuse politique des Tyrans, qui regardant les citoiens comme leurs ennemis, ne songeoient qu'à les affoiblir & à les intimider, & donnoient toute leur confiance aux soldats étrangers dont ils étoient toujours environnés. Il commença par mettre les armes entre les mains des citoiens, les forma avec soin aux exercices de la guerre, & les emploia préférablement à tous les autres.

§. II.

Régne pacifique d'Hiéron. Il favorise particuliérement l'Agriculture. Il profite de l'habileté d'Archiméde son parent, qui lui fait construire une infinité de machines propres pour la défense d'une place. Il meurt, fort âgé, & fort regretté des peuples.

QUAND Hiéron fut arrivé à la souveraine autorité, sa grande application fut de bien persuader à ses sujets, moins par des paroles que par sa conduite, qu'il étoit infiniment éloigné de vouloir donner la moindre at-

teinte ni à leurs biens, ni à leur liberté. Il ſongea, non à s'en faire craindre, mais à s'en faire aimer. Il ſe regarda moins comme leur maître, que comme leur protecteur & leur pere. Avant ſon régne, l'Etat avoit été partagé en deux factions, celle des citoiens & celle des ſoldats, dont les différens, ſoutenus de part & d'autre avec beaucoup d'animoſité, avoient cauſé des maux infinis. Il s'appliqua à en éteindre tous les reſtes, & à arracher des eſprits juſqu'aux moindres ſemences de diviſion & de meſintelligence. Il paroit qu'il y réuſſit merveilleuſement, puiſque pendant un régne de plus de cinquante ans on ne voit point qu'aucune ſédition ni aucune revolte ſe ſoit élevée à Syracuſe, & en ait troublé le repos.

Ce qui contribua ſans doute le plus à conſerver cette tranquillité, fut le ſoin particulier que prit Hiéron de tenir ſes ſujets fort occupés; de bannir de ſes Etats l'oiſiveté & la fainéantiſe, mere de tous les vices, & ſource ordinaire des ſéditions; d'entretenir & d'augmenter la fertilité naturelle du pays, & de mettre en honneur l'Agriculture; ce qu'il regardoit comme

un moien sûr de rendre ses peuples heureux, & de répandre l'abondance dans son roiaume. En effet, la culture des terres, outre qu'elle occupe & met en mouvement une infinité de mains, qui sans cela demeureroient oisives & engourdies, attire dans un pays, par la traite des grains, les richesses des peuples voisins, & les fait couler dans les maisons des particuliers par un commerce qui se renouvelle tous les ans, & qui est le fruit légitime de leur travail & de leur industrie. C'est ici, & l'on ne peut trop le répéter, un des principaux soins d'un sage gouvernement, & une des parties les plus essentielles d'une bonne & saine politique, mais qui malheureusement est trop négligée.

Hiéron s'y appliqua entiérement. Il ne jugea pas indigne de la roiauté d'étudier par lui-même & d'approfondir toutes les régles de l'Agriculture. Il se donna même la peine de composer sur cette matiére des Livres, dont la perte doit être bien regrettée. Mais il envisagea cet objet d'une maniére encore plus digne d'un Roi. Le blé faisoit la principale richesse du pays, & le fonds le plus assuré des revenus du

Plin. l. 18. cap. 3.

Prince. Il crut donc que c'étoit là une affaire capitale, qui demandoit toute son application & tous ses soins. Pour établir un bon ordre dans ce commerce, pour assurer & rendre heureuse la condition des Laboureurs qui composoient la plus nombreuse partie de l'Etat, pour fixer les droits du Prince qui en tiroit son principal revenu, pour obvier aux desordres qui pourroient s'y glisser, & pour prévenir les injustes vexations qu'on s'efforceroit peutêtre dans la suite d'y introduire, Hiéron fit des réglemens si sages, si raisonnables, si pleins d'équité, si conformes en même tems aux intérêts du peuple & à ceux du Prince, qu'ils devinrent comme le Code du pays, & furent toujours observés inviolablement comme une loi sacrée, non seulement sous son régne, mais dans tous les tems qui suivirent. Quand les Romains eurent réduit sous leur pouvoir la ville & les Etats de Syracuse, ils ne lui imposérent point de nouveaux tributs, & [a] voulurent que tou-

a Decumas lege Hieronica semper vendendas censuerunt, ut iis jucundior esset muneris illius functio, si ejus Regis, qui Siculis carissimus fuit, non solùm instituta, commutato imperio, verùm etiam nomen remaneret. *Cic. Orat. in Ver. de frum. n.* 15.

tes choses fussent toujours réglées selon *les loix d'Hiéron*, afin que les Syracusains, en changeant de maître, eussent la consolation de ne point changer de réglement, & de se voir conduits encore en quelque sorte par un Prince dont le nom seul leur étoit toujours fort cher, & leur rendoit ces loix infiniment respectables.

J'ai dit qu'en Sicile le blé faisoit un des principaux revenus du Prince : on lui en paioit la dixme, c'est-à-dire la dixiéme partie. Ainsi il avoit intérêt que le pays fût bien cúltivé, que toutes les terres fussent mises en valeur, & qu'elles raportassent beaucoup, puisque son revenu augmentoit à proportion de la fertilité des terres. Ceux qui ramassoient cette dixme pour le Prince, laquelle lui étoit paiée en nature & non en argent, s'appelloient *Decumani*, comme qui diroit *Fermiers des Dixmes*. Hiéron, dans les réglemens qu'il fit sur ce sujet, ne négligea pas ses intérêts, & cela est d'un Prince sage & économe. Il savoit qu'il est toujours à craindre que les gens de la campagne, qui regardent souvent comme un joug insupportable les impôts les plus légitimes & les plus mo-

dérés, ne soient tentés de frauder les droits du Prince. Pour leur épargner cette tentation, il[a] prit des précautions si justes & si exactes, que, soit que le blé fût encore en epi, ou dans l'aire pour être battu, ou qu'il fût serré dans les greniers, ou qu'on en fît le transport, il n'étoit pas possible au Laboureur d'en rien détourner, ni de frauder le Fermier d'un seul grain, sans s'exposer à une très grande punition. C'est Cicéron qui entre dans ce détail. Mais il ajoute aussitôt qu'Hiéron avoit pris les mêmes précautions contre l'avidité des Fermiers, à qui il n'étoit pas possible non plus de rien extorquer des Laboureurs au dela de la dixme. Il paroit qu'Hiéron ne vouloit pas que, sous quelque prétexte que ce fût, on tirât les Laboureurs de leur demeure. En effet, dit Cicéron en invectivant contre Verrès qui les fatiguoit par de fréquens & de pénibles voiages, il est bien triste & bien fâcheux de tirer de pauvres Labou- *Cic. ibid. n. 14.*

a Hieronica lex omnibus custodiis subjectum aratorem decumano tradit, ut neque in segetibus, neque in areis, neque in horreis, neque in amovendo, neque in asportando frumento, grano uno posset arator, sine maximâ pœnâ, fraudare decumanum. *Cic. Verr. de frum. n. 20.*

reurs de leur campagne à la ville, de leur charrue au barreau, du ſoin de cultiver les terres à celui de pourſuivre
Ibid. n. 26. un procès. *Miſerum atque iniquum, ex agro homines traduci in forum, ab aratro ad ſubſellia, ab uſu rerum ruſticarum ad inſolitam litem atque judicium.* Et d'ailleurs peuvent-ils ſe flater, quelque bon droit qu'ils aient, qu'on leur rendra juſtice au préjudice des Fermiers? *Judicio ut arator decumanum perſequatur!*

Eſt-il un plus grand éloge d'un Roi, que ce que l'on voit ici? Hiéron pouvoit entreprendre des guerres, car il ne manquoit pas de courage; gagner des batailles, faire des conquêtes, étendre les bornes de ſes Etats. A ces conditions il paſſeroit pour un Heros dans l'eſprit de la plupart des hommes. De combien d'impots auroit-il falu charger les peuples! Combien de laboureurs auroit-il falu arracher de leurs terres! Combien de ſang en auroit-il couté pour remporter ces victoires! Et de quelle utilité euſſent-elles été pour l'Etat? Hiéron, qui ſavoit en quoi conſiſte la ſolide gloire, mit la ſienne à gouverner ſagement ſon peuple, & à le rendre heureux. Au lieu de conquerir de nouveaux pays

par la force des armes, il chercha à multiplier le sien en quelque sorte par la culture des terres, en les rendant plus fertiles qu'elles n'étoient, & à multiplier réellement son peuple, ce qui fait la véritable force & la véritable richesse d'un Etat, & qui ne peut manquer d'arriver quand les gens de la campagne tirent un fruit raisonnable de leur travail.

Ce fut dans la seconde guerre Punique qu'Hiéron donna des preuves éclatantes de son attachement aux Romains. Dès qu'il eut appris l'arrivée d'Annibal dans l'Italie, il alla avec sa flote toute équipée au devant de Tib. Sempronius qui étoit arrivé à Messine, pour offrir ses services au Consul, & l'assurer que dans l'âge avancé où il étoit, il feroit paroitre le même zêle pour les intérêts du peuple Romain, qu'il avoit montré autrefois encore tout jeune dans la premiére guerre contre les Carthaginois. Il se chargea de fournir gratuitement du blé & des habits aux Légions du Consul, & aux troupes des Alliés. Sur la nouvelle qu'on reçut dans le moment de l'avantage remporté par la flote Romaine sur celle des Cartha-

AN.M.3786. Av.J.C.218. *Liv. lib.* 21. *n.* 50.51.

ginois, le Consul remercia le Roi de ses offres avantageuses, & n'en fit point alors d'usage.

[r] Liv. lib. 22. n. 37. & 38.

La fidélité inviolable d'Hiéron pour les Romains, qui est son caractére le plus marqué, parut encore avec plus d'éclat après leur défaite près du Lac de Thrasyméne. Ils avoient déja perdu trois batailles contre Annibal, toutes plus malheureuses & plus sanglantes les unes que les autres. Hiéron dans cette triste conjoncture, envoia au port d'Ostie une flote chargée de vivres. Les Ambassadeurs de Syracuse, aiant été introduits dans le Sénat, dirent: » Qu'Hiéron leur maître avoit » été aussi vivement touché de la der» niére disgrace qui leur étoit arrivée, » que si elle lui eût été propre & per» sonnelle. Que quoiqu'il sût bien que » la grandeur du peuple Romain étoit » presque plus admirable dans les » tems d'adversité que dans les heu» reux succès, il leur avoit envoié » tous les secours qu'on pouvoit at» tendre de bons & fidéles Alliés, & » qu'il prioit instamment le Sénat de » vouloir bien les accepter. Que préa» lablement à tout ils apportoient une » Victoire d'or de trois cens livres pe-

» ſant : qu'ils daignaſſent la recevoir
» comme un augure favorable, &
» comme un gage des vœux que le
» Roi faiſoit pour leur proſpérité.
» Qu'ils avoient auſſi voituré avec
» eux trois cens mille boiſſeaux de fro-
» ment, & deux cens mille d'orge ;
» & que, ſi le peuple Romain en deſi-
» roit une plus grande quantité, Hié-
» ron en feroit tranſporter autant
» qu'ils voudroient, & dans les lieux
» qu'ils déſigneroient. Qu'il ſavoit
» que le peuple Romain n'emploioit
» dans ſes armées que des Citoiens &
» des Alliés : mais qu'il avoit vû dans
» leur camp des étrangers armés à la
» légére. Que par cette raiſon il leur
» avoit envoié mille hommes, tant
» archers que frondeurs, afin qu'ils
» puſſent les oppoſer aux Baléares &
» aux Maures de l'armée d'Annibal. «
Ils ajoutoient à ce ſecours un conſeil fort ſalutaire, qui étoit, » Que le
» Préteur qui viendroit commander
» en Sicile, fît paſſer une flote en Afri-
» que, afin de ſuſciter des affaires aux
» Carthaginois dans leur propre pays,
» & de les mettre hors d'état, par cet-
» te diverſion, d'envoier des ſecours
» à Annibal.

Le Sénat répondit aux Ambaſſa-

deurs du Roi en des termes fort obligeans & fort honorables : » Qu'Hiéron agiſſoit en Prince très généreux, » & en Allié très fidéle ; que depuis » qu'il avoit contracté alliance avec » les Romains, ſon attachement pour » eux s'étoit toujours ſoutenu ſans au- » cune interruption ; enfin, qu'en » tout tems & en tout lieu il les avoit » puiſſamment & magnifiquement ſe- » courus. Que le peuple Romain étoit » ſenſible comme il le devoit à une » telle générosité. Que quelques vil- » les d'Italie avoient déja préſenté de » l'or au peuple Romain, qui, après » avoir marqué ſa reconnoiſſance, » n'avoit pas cru devoir l'accepter. » Que la Victoire étoit d'un augure » trop favorable, pour ne pas la re- » cevoir. Qu'il la placeroit dans le » Capitole, c'eſt-à-dire dans le tem- » ple du grand Jupiter, afin qu'elle » s'y établît une demeure ſtable & » permanente. « On remit aux Conſuls tout le blé & l'orge dont la flote étoit chargée, avec les archers & les frondeurs.

Valére [a] Maxime fait remarquer ici

a Trecenta millia modiûm tritici, & ducenta millia hordei, aurique ducenta & quadraginta

la

la noble & prudente libéralité d'Hiéron, d'abord dans le généreux dessein qu'il forme de faire aux Romains un présent qui montoit à trois cens vingt livres pesant d'or ; puis dans l'industrieuse précaution qu'il prend pour prévenir & empécher leur refus. Il ne leur offre point cet or en espéces monnoiées, il connoissoit trop pour cela l'extrême délicatesse du peuple Romain ; mais sous la figure d'une Victoire, qu'ils n'oseroient pas refuser à cause du bon augure qu'elle sembloit porter avec elle.

Il est beau de voir un Prince, dont les Etats étoient situés comme l'étoit Syracuse par raport à Carthage de qui elle avoit tout à craindre, dans des conjonctures où Rome paroissoit près de sa ruine, lui demeurer constamment fidéle, & se déclarer hautement pour ses intérêts, malgré tous les dangers auxquels l'exposoit une démarche si hardie. Une politique plus prudente, pour parler le langage or-

pondo urbi nostræ muneri misit. Neque ignarus verecundiæ majorum nostrorum quòd nollet accipere, in habitum id victoriæ formavit, ut eos religione motos, munificentia sua uti cogeret : voluntate mittendi priùs, iterum providentia cavendi ne remitteretur, liberalis. *Valer. Max. lib.* 4. *cap.* 8.

dinaire, auroit peutêtre attendu le ſuccès d'une nouvelle action, & ne ſe ſeroit pas ſi fort hâtée de ſe déclarer ſans néceſſité, & avec un danger extrême. De tels exemples ſont d'autant plus eſtimables, qu'ils ſont rares, & preſque inouis.

Je ne ſai pourtant, ſi, en bonne politique même, Hiéron ne devoit pas ſe conduire comme il fit. Le plus grand de tous les malheurs pour Syracuſe, étoit que les Carthaginois abbattîſſent ou même affoiblîſſent trop les Romains. Elle auroit été d'abord opprimée par Carthage, ſituée vis-à-vis, & à qui elle convenoit pour affermir ſon commerce, pour s'aſſurer l'empire de la mer, pour s'établir ſolidement dans la Sicile, & s'emparer de l'Ile entiére. Il eût donc été imprudent de laiſſer ſuccomber ces Alliés, & de les abandonner lâchement aux Carthaginois, qui, par cet abandon forcé, n'en ſeroient pas devenus meilleurs amis des Syracuſains. C'étoit un coup déciſif d'accourrir promtement au ſecours des Romains: & puiſque Syracuſe périſſoit néceſſairement après Rome, il faloit tout riſquer pour ſauver Rome, ou périr avec elle.

Si les faits que nous a conservé l'histoire d'un régne si long & si heureux, sont en petit nombre, ils ne nous en donnent pas moins grande idée de ce Prince, & nous doivent faire extrêmement regretter de n'avoir pas un récit détaillé de ses actions.

La somme de cent talens (cent mille écus) qu'il envoia aux Rhodiens, & les présens qu'il leur fit après ce grand tremblement de terre qui avoit ravagé leur île, & renversé leur Colosse, sont des marques illustres de sa libéralité & de sa magnificence. La modestie qui accompagna ses présens, en releve infiniment le prix. Il fit élever dans la place publique des Rhodiens deux statues, qui représentoient le peuple de Syracuse mettant une couronne sur la tête du peuple de Rhodes : comme si, dit Polybe, Hiéron, après avoir fait de si magnifiques présens aux Rhodiens, loin d'en tirer vanité, eût cru leur demeurer lui-même redevable. En effet, un Roi qui fait du bien à des étrangers, est avantageusement recompensé de sa libéralité par le plaisir qu'elle lui cause à lui-même, & par la gloire qu'elle lui procure.

Polyb. lib. 5. pag. 429.

On a une Idyle de Théocrite, (c'eſt la XVI) qui porte le nom du Roi dont nous parlons, où ce Poéte ſemble reprocher tacitement à ce Prince de mal paier les vers qu'on faiſoit à ſon honneur. Mais la maniére baſſe dont il mandie en quelque ſorte une récompenſe pour les vers qu'il médite, donne lieu de juger que le reproche d'avarice tombe bien plus juſtement ſur le Poéte, que ſur le Prince, connu & recommandable, comme nous venons de le voir, par ſes libéralités.

Plut. in Marcel. pag. 305. 306.

C'eſt au bon goût & à l'attention ſinguliére d'Hiéron pour tout ce qui concernoit le bien public, que Syracuſe fut redevable de ces étonnantes machines de guerre, dont nous verrons bientôt qu'elle fit un ſi grand uſage, lorſqu'elle fut aſſiégée par les Romains. Quoique ce Prince parût tout occupé des ſoins de la paix & de l'intérieur du roiaume, il ne négligeoit point ceux de la guerre, perſuadé que le plus ſûr moien de conſerver la tranquillité de ſes Etats étoit de ſe tenir toujours prêt à faire la guerre aux voiſins injuſtes qui tenteroient de la troubler. Il ſut profiter de l'avantage qu'il

avoit de posséder dans ses Etats le plus savant Géométre qui fût dans l'univers : on voit bien que je veux parler du fameux Archiméde. Il étoit illustre, non seulement par sa grande habileté dans la Géométrie, mais par sa naissance, puisqu'il étoit parent d'Hiéron. Uniquement sensible aux plaisirs de l'esprit, & plein de dégoût pour le tumulte des affaires & du gouvernement, il s'étoit livré tout entier à l'étude d'une science, dont les spéculations sublimes sur des vérités purement intelligibles & spirituelles, & tout-à-fait séparées de la matiére, ont un attrait pour les Savans du premier ordre, qui ne leur laisse presque pas la liberté de s'appliquer à aucun autre objet.

Hiéron eut pourtant assez de pouvoir sur Archiméde, pour l'engager à descendre de ces hautes spéculations à l'exercice de cette méchanique qui dépend de la main, mais qui est conduite par l'esprit. Il le pressoit sans cesse de ne pas toujours donner l'essor à son Art vers des objets immatériels & intelligibles, de le rabaisser sur les choses sensibles & corporelles, & de rendre ses raisonnemens en quelque

façon plus évidens & plus palpables au commun des hommes, en les mélant par l'expérience avec les choses d'usage.

Archiméde entretenoit souvent le Roi, qui l'écoutoit toujours avec une grande attention & un extrême plaisir. Un jour qu'il lui expliquoit les merveilleux effets des forces mouvantes, il s'appliqua à lui démontrer, *Qu'avec une force donnée on pouvoit remuer quelque fardeau que ce fût.* S'applaudissant ensuite de la force de sa démonstration, il osa se vanter que s'il avoit une autre Terre que celle que nous habitons, il remueroit celle-ci à sa fantaisie en passant dans l'autre. Le Roi, étonné & ravi, le pria d'exécuter lui-même sa proposition en remuant quelque grand fardeau avec une petite force.

Archiméde se met en devoir de satisfaire la juste & raisonnable curiosité de son parent & de son ami. Il choisit une des galéres qui étoient dans le port, la fait tirer à terre avec beaucoup de travail & à force d'hommes, y fait mettre sa charge ordinaire, & par dessus sa charge autant d'hommes qu'elle en peut tenir. Ensuite, se mettant à quelque distance, assis à son ai-

ſe, ſans travail, ſans le moindre effort, en remuant ſeulement de la main le bout d'une machine à pluſieurs cordes & poulies qu'il avoit préparée, il ramena la galére à lui par terre auſſi doucement & auſſi uniment, que ſi elle n'eut fait que fendre les flots.

Le Roi, à la vûe d'un ſi prodigieux effet des forces mouvantes, étoit tout hors de lui : & jugeant par cet eſſai de la puiſſance de cet Art, il pria inſtamment Archiméde de lui faire pluſieurs ſortes de machines & de batteries pour les ſiéges & pour les aſſauts, tant pour la défenſe que pour l'attaque des places.

On demande quelquefois ſi les ſublimes connoiſſances dont nous parlons conviennent à un Roi, & ſi l'étude des Arts & des Sciences doit faire partie de l'éducation d'un jeune Prince. Ce que nous liſons ici en montre l'utilité. Si le Roi Hiéron eût été ſans goût & ſans curioſité, & qu'il ne ſe fût occupé que de ſes plaiſirs, Archiméde ſeroit demeuré tranquille dans ſon cabinet, & toutes ſes rares connoiſſances n'auroient été d'aucune utilité pour ſes ſujets. Combien de tréſors de ſcience demeurent enſevelis

dans les ténébres, & enfouis pour ainsi dire en terre, parce que les Princes ne font aucun cas des Savans, & les regardent comme des hommes inutiles à l'Etat. Mais lorsque, dans leur jeunesse, ils ont pris une légére teinture des Arts & des Sciences, car c'est où se doit borner l'étude des Princes sur ce point, ils font cas de ceux qui s'y distinguent, ils s'entretiennent quelquefois avec eux, ils les mettent en honneur, & par cette glorieuse protection ils donnent lieu à de précieuses découvertes, dont l'Etat se ressent utilement. Syracuse eut cette obligation à son Roi; & ce fut sans doute l'effet de l'excellente éducation qu'il avoit reçue : car il fut élevé avec grand soin.

Ce qui a été dit jusqu'ici d'Archiméde, & bien plus encore ce qui sera bientôt dit de ces admirables machines de guerre qui seront emploiées au siége de Syracuse, montre quel tort on auroit de mépriser ces sciences sublimes & speculatives, qui ne s'occupent que de raports abstraits & d'idées simples. Il est vrai que toutes les spéculations de Géométrie pure ou d'Algébre ne s'appliquent pas à des choses utiles. Mais il est vrai aussi que

la plupart de celles qui ne s'y appliquent pas, conduiſent ou tiennent à celles qui s'y appliquent. Elles peuvent paroitre infructueuſes tant qu'elles ne ſortent point, pour ainſi dire, de ce monde intellectuel: mais les Mathématiques mixtes, qui deſcendent à la matiére, & qui conſidérent les mouvemens des Aſtres, la parfaite connoiſſance de la navigation, l'art de raprocher les objets éloignés par le moien du Téleſcope, l'augmentation des Forces mouvantes, la juſteſſe & l'exactitude du nivellement, & d'autres pareils objets, deviennent d'un commerce plus acceſſible, & ſe familiariſent en quelque ſorte avec le vulgaire. Le travail d'Archiméde fut lontems obſcur, & peutêtre mépriſé, parce qu'il ſe renfermoit dans de ſimples & de ſtériles ſpéculations. Devoit-on conclure de là qu'il étoit inutile & infructueux? C'eſt de ce fonds même de connoiſſances enſevelies juſques-là dans les ténébres, que partirent tout d'un coup de vives lumiéres, & de merveilleuſes découvertes, brillantes dès leur naiſſance d'une utilité ſenſible & palpable, qui fit l'étonnement & le deſeſpoir des Romains qui aſſiégeoient la ville.

Hiéron étoit grand & magnifique en tout, dans la conſtruction des palais, des arſenaux, des temples. Il fit bâtir un nombre infini de vaiſſeaux de toutes ſortes de grandeur pour le tranſport des blés, commerce qui faiſoit preſque ſeul toute la richeſſe de l'Ile. On parle d'une galére bâtie par ſon ordre ſous la direction d'Archiméde, qui a été l'un des plus fameux bâtimens de l'antiquité. On fut un an entier à le conſtruire. Hiéron paſſoit lui-même les journées entiéres parmi les ouvriers, pour les animer par ſa préſence.

Athen. l. 5. pag. 206-209.

Le navire étoit à vingt rangs de rames. Cette maſſe énorme fut affermie de tous côtés avec de gros clous de cuivre, qui peſoient dix livres & plus.

Le dedans avoit trois coridors : dont le plus bas conduiſoit au fond de cale, où l'on deſcendoit par des degrés ; un autre conduiſoit aux appartemens : le premier & le plus haut menoit au logement des ſoldats.

Au coridor du milieu, on trouvoit à droite & à gauche des appartemens au nombre de trente, dans chacun deſquels il y avoit quatre lits pour des hommes. L'appartement des patrons

& des matelots avoit quinze lits, & trois salles à manger, dans la derniére desquelles, qui étoit à la poupe, on faisoit la cuisine. Tous les pavés de ces appartemens étoient composés de petites piéces raportées de différentes couleurs, où étoit représentée l'Iliade d'Homére. Les planchers, les fenêtres, & tout le reste, étoient travaillés avec un art merveilleux, & embellis de toutes sortes d'ornemens.

Au plus haut coridor, il y avoit un Gymnase, c'est-à-dire un lieu d'exercice, & des promenades proportionnées à la grandeur du navire. On voioit là des jardins & des plantes de toute espéce, d'un arrangement merveilleux. Des tuiaux, les uns de terre cuite, les autres de plomb, portoient l'eau tout autour pour les arroser. On y voioit outre cela des berceaux de lierre blanc & de vigne, dont les racines étoient dans de grands tonneaux pleins de terre. Ces tonneaux étoient arrosés de la même maniére que les jardins. Les berceaux faisoient ombre aux promenades.

Ensuite on trouvoit l'appartement de Vénus à trois lits, dont le pavé étoit composé d'agates, & d'autres

pierres précieuſes les plus belles qu'on avoit pu trouver dans l'Ile. Les murailles & le toit étoient de bois de Cyprès. Les fenêtres étoient ornées d'ivoire, de peintures, & de petites ſtatues. Dans un autre appartement il y avoit une bibliothéque, au haut de laquelle en dehors on avoit placé un quadran ſolaire.

Il y avoit auſſi un appartement à trois lits pour le bain, où ſe voioient trois grandes chaudiéres d'airain, & une baignoire faite d'une ſeule pierre de différentes couleurs. La baignoire contenoit deux cens cinquante pintes. A la proue étoit un grand réſervoir d'eau, qui contenoit cent mille pintes.

Tout autour du navire on voioit en dehors des Atlas de ſix coudées (neuf piés) de haut, qui ſoutenoient les hauts bords: ces Atlas étoient à une égale diſtance les uns des autres. Le navire étoit orné tout autour de peintures. On y voioit huit tours, proportionnées à ſa groſſeur: deux à la poupe, deux d'égale grandeur à la proue, & quatre au milieu du vaiſſeau. Sur ces tours étoient des parapets, par leſquels on pouvoit jetter des pierres ſur les vaiſſeaux ennemis

qui auroient trop approché. Chaque tour étoit gardée par quatre jeunes hommes armés de pied en cap, & par deux archers. Tout le dedans des tours étoit plein de pierres & de traits.

Sur le bord du vaiſſeau bien plancheié étoit une eſpéce de rempart, ſur lequel étoit une machine à jetter des pierres, faite par Archiméde : elle jettoit une pierre du poids de trois cens livres, & une fléche de douze coudées (dix-huit piés) à la diſtance d'un ſtade, c'eſt-à-dire à cent vingt-cinq pas de là.

Le navire avoit trois mâts, à chacun deſquels étoient deux machines chargées de pierres. Là étoient auſſi des crocs & des maſſes de plomb, pour jetter ſur ceux qui approchoient. Tout le navire étoit environné d'un rempart de fer, pour empécher ceux qui voudroient venir à l'abordage. Tout autour du navire étoient diſpoſés des corbeaux de fer, qui étant lancés par des machines, accrochoient les vaiſſeaux des ennemis & les approchoient du navire, d'où on les pouvoit accabler facilement. Sur chacun des bords ſe tenoient ſoixante jeunes hommes armés de pied en cap : il y en

avoit tout autant autour des mâts & des machines à jetter des pierres.

Quoique la ſentine fût extrêmement profonde, un ſeul homme la vuidoit avec une machine à vis, inventée par Archiméde. Archiméde, Poéte Athénien, fit une épigramme ſur ce ſuperbe navire. Il en fut bien paié. Hiéron lui envoia en récompenſe mille *medimnes* de blé, & les fit conduire juſqu'au port de Pyrée. Le medimne, ſelon le P. Montfaucon, eſt une meſure de ſix ſetiers. Cette épigramme eſt parvenue juſqu'à nous. On connoiſſoit alors le prix des vers à Syracuſe.

Hiéron aiant appris qu'il n'y avoit point de port en Sicile qui pût contenir ce vaiſſeau, hors quelques-uns où il ne pouvoit être ſans péril, réſolut d'en faire préſent au Roi * Ptolémée, & de l'envoier à Alexandrie. Il y avoit alors diſette de blé dans toute l'Egypte.

Pluſieurs autres vaiſſeaux de charge de moindre grandeur accompagnoient ce grand navire. On mit dans ces vaiſſeaux ſoixante mille muids de blé, dix mille grands vaſes de terre pleins

* *Il y a lieu de croire que c'étoit Ptolémée Philadelphe.*

de poiſſon ſalé, vingt mille quintaux peſant de chaire ſalée, & vingt autres mille grands fardeaux de différentes hardes, ſans comprendre les vivres pour tout l'équipage.

Pour éviter une trop grande longueur, j'ai retranché quelques parties de la deſcription qu'Athénée nous a laiſſée de ce grand navire. Je ſouhaiterois, que pour nous en donner une plus juſte idée, il en eût marqué préciſément toutes les dimenſions. Un mot auſſi ajouté ſur les rangs de rames, auroit éclairci & décidé une queſtion, qui demeurera toujours obſcure & douteuſe.

La fidélité d'Hiéron fut miſe à une épreuve bien rude après la ſanglante défaite des Romains à la bataille de Cannes, qui fut ſuivie de la défection preſque générale de leurs Alliés. Mais le ravage même de ſes terres par les troupes Carthaginoiſes que leur flote y avoit débarquées, ne fut pas capable de l'ébranler. Il eut ſeulement la douleur de voir que la contagion du mauvais exemple avoit pénétré juſques dans ſa famille. Il avoit un fils nommé Gélon, qui épouſa Néréide fille de Pyrrhus, dont il eut pluſieurs

Liv. lib. 23. n. 30.

enfans, & entr'autres Hiéronyme, duquel il sera bientôt parlé. Gélon, méprisant la vieillesse de son Pere, & ne faisant plus de cas de l'alliance des Romains depuis leur derniére disgrace à Cannes, s'étoit déclaré ouvertement pour les Carthaginois. Il armoit déja la multitude, & sollicitoit les Alliés de Syracuse à se joindre à lui; & [a] peutêtre auroit-il causé du trouble dans la Sicile, si une mort promte & imprévûe n'avoit rompu ses mesures. Elle survint si à propos, qu'elle laissa quelque soupçon, que le pere l'avoit avancée. Il ne survécut pas
AN.M.3789. lontems à son fils, & mourut à l'âge
AV.J.C.215. de quatre-vingts dix ans, infiniment regretté des peuples. Il avoit régné cinquante-quatre ans.

ARTICLE SECOND.

§. I.

Hiéronyme, petit-fils d'Hiéron, lui succéde, & le fait regretter par ses vices & par ses cruautés. Il est tué dans une conspiration. Meurtre funeste des Prin-

a Movissetque in Sicilia res, nisi mors, adeo opportuna, ut patrem quoque suspicione adspergeret, armantem eum multitudinem, sollicitantemque socios, absumpsisset. *Liv.*

cesses. Hippocrate & Epicyde s'emparent de l'autorité à Syracuse, & se déclarent pour les Carthaginois, comme l'avoit fait Hiéronyme.

La mort d'Hiéron causa de grandes révolutions dans la Sicile. Le roiaume étoit tombé entre les mains d'Hiéronyme son petit-fils : jeune[a] Prince incapable d'user sagement de la liberté, loin de pouvoir résister à la séduction de la puissance souveraine. La crainte qu'avoit Hiéron que le bon état où il laissoit son roiaume ne changeât bientôt sous un Roi enfant, lui fit naître la pensée & le desir de rendre la liberté aux Syracusains. Mais ses deux filles s'opposérent de tout leur crédit à ce dessein, dans l'espérance que le jeune Prince n'auroit que le titre de Roi, & qu'elles en auroient toute l'autorité avec leurs maris Andranodore & Zoïppe, qui tiendroient le premier rang entre ses Tuteurs. Il[b] n'étoit pas aisé à un vieillard nonagénaire, de tenir contre les caresses & *Liv. lib. 24. n. 4-7.*

a Puerum, vix dum libertatem, ne dum dominationem, modicè laturum. *Liv.*

b Non facile erat nonagesimum jam agenti annũ, circumsesso dies noctesque muliebribus blanditiis, liberare animum, & convertere ad publicam privata curam. *Liv.*

les artifices de ces deux femmes qui l'obsédoient jour & nuit, de conserver la liberté de son esprit au milieu de leurs insinuations pressantes & assidues, & de sacrifier avec courage l'intérêt de sa famille à celui du public.

Pour prévenir, autant qu'il lui étoit possible, les maux qu'il prévoioit, il lui nomma quinze Tuteurs qui devoient former son Conseil, & les pria instamment en mourant de ne jamais se départir de l'alliance avec les Romains à laquelle il avoit été inviolablement attaché pendant cinquante ans, & d'apprendre au jeune Prince leur pupille à marcher sur ses traces, & à suivre les principes dans lesquels il avoit été élevé jusques-là.

Le Roi étant mort après ces dispositions, les Tuteurs qu'il avoit nommés à son petit-fils, convoquérent aussitôt l'assemblée, présentérent le jeune Prince au peuple, & firent lecture du testament. Un petit nombre de gens, apostés exprès pour y applaudir, battirent des mains, & jettérent des cris de joie. Tout le reste, dans une consternation égale à celle d'une famille à qui la mort vient d'enlever un bon pere, garda un morne

silence, qui marquoit assez & leur douleur de la perte qu'ils venoient de faire, & leurs craintes pour l'avenir. On [a] fit ensuite ses funérailles, qui furent plus honorées par les regrets & les larmes de ses sujets, que par les soins & le respect de ses proches pour sa mémoire.

Le premier soin d'Andranodore fut d'écarter tous les autres Tuteurs, en disant hautement que le Prince étoit en âge de gouverner par lui-même. Il avoit alors près de quinze ans. Ainsi se démettant le premier de la Tutelle qui lui étoit commune avec plusieurs Collégues, il réunit dans sa seule personne tout leur pouvoir. Les dispositions les plus sages des Princes mourans sont souvent peu respectées après leur mort, & rarement exécutées.

Le [b] meilleur Prince du monde, & le plus modéré, succédant à un Roi aussi chéri de ses sujets que l'avoit été

a Funus fit regium, magis amore civium & caritate, quàm curâ suorum, celebre. *Liv.*

b Vix quidem ulli bono moderatoque regi facilis erat favor apud Syracusanos, succedenti tantæ caritati Hieronis. Verùm enim verò Hieronymus, velut suis vitiis desiderabilem efficere vellet avum, primo statim conspectu, omnia quàm disparia essent, ostendit. *Liv.*

Hiéron, auroit eu bien de la peine à les consoler de la perte qu'ils venoient de faire. Mais, comme si Hiéronyme eût cherché par ses vices à le faire encore plus regretter, il ne fut pas plutôt monté sur le trône qu'il fit connoitre combien toutes choses étoient changées. Ni le Roi Hiéron, ni Gélon son fils, pendant tant d'années, ne s'étoient jamais distingués des autres citoiens par leur habillement, ni par aucun ornement qui sentît le faste. Ici l'on vit paroitre tout d'un coup Hiéronyme revétu de pourpre, le front ceint du diadéme, environné d'une troupe de Gardes armés. Quelquefois même il affectoit d'imiter Denys le Tyran, en sortant comme lui du palais sur un char attellé de quatre chevaux blancs. Tout [a] le reste répondoit à cet équipage : un mépris marqué de tout le monde, des oreilles fiéres & dédaigneuses, une affectation à ne dire que des choses desobligeantes, un abord difficile, & qui

[a] Hunc tam superbum apparatum habitumque convenientes sequebantur, contemptus omnium hominum, superbæ aures, contumeliosa dicta ; rari aditus, non alienis modò, sed tutoribus etiam ; libidines novæ, inhumana crudelitas. *Liv.*

le rendoit presque inaccessible, non seulement aux étrangers, mais à ses Tuteurs même; un rafinement pour trouver de nouvelles débauches, une cruauté qui alloit jusqu'à éteindre en lui tout sentiment d'humanité. Ce caractére odieux du jeune Roi jetta une si grande fraieur dans les esprits, que quelques-uns de ses Tuteurs, pour se dérober à sa cruauté, se donnérent eux-mêmes la mort, ou se condannérent à un exil volontaire.

Trois hommes seulement, Andranodore & Zoïppe tous deux gendres d'Hiéron, & un certain Thrason, avoient les entrées plus libres auprès du jeune Roi. Il les écoutoit peu sur tout le reste: mais, comme les deux premiers étoient ouvertement déclarés pour les Carthaginois, & le troisiéme pour les Romains, cette différence de sentimens, & les disputes souvent très vives qui en étoient la suite, attiroient sur eux l'attention du Prince.

Il arriva, à peu près dans ce tems-là, qu'on découvrit une conjuration contre la vie d'Hiéronyme. On dénonça un des principaux conjurés, nommé Théodote. Appliqué à la

queſtion, il avoua le crime pour lui-même : mais la violence des ſupplices les plus cruels ne fut pas capable de lui faire trahir ſes complices. Enfin, comme s'il eût cédé à la force des tourmens, il chargea les meilleurs amis du Roi quoiqu'innocens, entre leſquels il nomma Thraſon, comme le chef de toute l'entrepriſe, ajoutant qu'ils n'auroient eu garde de s'y engager, s'ils n'avoient eu à leur tête un homme de ſon crédit. La chaleur que celui-ci avoit toujours fait paroitre pour la cauſe des Romains, rendit l'indice vraiſemblable. Ainſi il fut puni de mort. Aucun des complices, pendant qu'on faiſoit ſouffrir la torture à leur compagnon, ne prit la fuite, ou ne ſe cacha : tant ils comptoient ſur le courage & ſur la fidélité de Théodote, & tant celui-ci avoit de force pour tenir ce ſecret caché.

La mort de Thraſon, qui ſeul étoit le lien & le nœud de l'alliance avec les Romains, laiſſa le champ libre aux partiſans des Carthaginois. Hiéronyme envoia des Ambaſſadeurs à Annibal ; qui lui envoia à ſon tour un jeune Carthaginois d'illuſtre naiſſance, nommé Annibal comme lui, avec Hip-

pocrate & Epicyde, natifs de Carthage, mais originaires de Syracuse par leur pere. Après le Traité conclu avec Hiéronyme, le jeune Officier retourna vers son Général: les deux autres demeurérent auprès du Roi avec la permission d'Annibal. Les conditions du Traité étoient, qu'après qu'ils auroient chassé les Romains de la Sicile, sur quoi ils comptoient certainement, le fleuve Himéra, qui partage presque toute l'Ile, sépareroit la province des Carthaginois de son roiaume. Hiéronyme, enflé des louanges de ses flateurs, demanda même, quelque tems après, qu'on lui cédât toute la Sicile, laissant aux Carthaginois pour leur part l'Italie. La proposition parut folle & téméraire, mais Annibal y fit peu d'attention, ne songeant qu'à tirer le jeune Roi du parti des Romains.

Sur le premier bruit de ce Traité, Appius Préteur de Sicile envoia des Ambassadeurs à Hiéronyme, pour renouveller l'alliance que les Romains avoient eue avec son aieul. Ce Prince orgueilleux les reçut avec beaucoup de mépris, leur demandant d'un ton railleur & insultant, ce qui s'étoit

paſſé à la journée de Cannes : que les Ambaſſadeurs d'Annibal en racontoient des choſes incroiables : qu'il étoit bien aiſe d'en ſavoir la vérité par leur bouche, afin de ſe déterminer ſur le choix de ſes Alliés. Les Romains lui répondirent qu'ils reviendroient vers lui, quand il auroit appris à recevoir ſérieuſement des Ambaſſadeurs : &, après l'avoir averti plutôt que prié, de ne point changer témérairement de parti, ils ſe retirérent.

Enfin ſa cruauté, & les autres vices auxquels il ſe livroit aveuglément, lui attirérent une fin malheureuſe. Ceux qui avoient formé la conſpiration dont il a été parlé, ſuivirent leur plan, & aiant trouvé une occaſion favorable d'exécuter leur entrepriſe, le tuérent dans un voiage qu'il faiſoit de Syracuſe au pays & dans la ville des Léontins.

On voit ici ſenſiblement la différence qu'il y a entre un Roi & un Tyran, & que ce ne ſont point les gardes & les armes qui mettent un Prince en ſureté, mais l'affection des ſujets. Hiéron, perſuadé que ceux qui ont dans les mains les loix pour gouverner les peuples, doivent toujours ſe gouverner

gouverner eux-mêmes par les loix, se conduisoit de telle sorte qu'on pouvoit dire que c'étoit la Loi, & non Hiéron, qui régnoit. Il ne se croioit riche & puissant que pour faire du bien, & pour rendre les autres heureux. Il n'avoit pas besoin de se précautionner pour la sureté de sa vie : il avoit toujours autour de lui la plus sûre garde, qui est l'amour des peuples, & Syracuse ne craignoit rien tant que de le perdre. Aussi sa mort fut pleurée comme celle du pere commun de l'Etat. Les bouches, & encore plus les cœurs, lontems après, étoient remplis de son nom, & ne cessoient de benir sa mémoire. Hiéronyme au contraire, qui n'avoit d'autre régle que la violence, qui regardoit tous les autres hommes comme nés uniquement pour lui, qui se piquoit de commander non à des sujets mais à des esclaves, menoit la vie du monde la plus triste, si c'est vivre que de passer ses jours dans des fraieurs continuelles. Comme il ne se fioit à personne, personne ne pouvoit se fier à lui. Ceux qui approchoient le plus près de sa personne, étoient les plus exposés à ses soupçons & à sa cruauté ; & ils crurent ne pouvoir

mettre leur vie en ſureté qu'en finiſſant la ſienne. Voila où ſe termina un régne très court, mais rempli de deſordres, d'injuſtices, & de violences.

An. M. 3790. Av. J.C. 214. *Liv. lib.* 24. n. 21-35.

Appius, qui prévoioit les ſuites de cette mort, donna avis de tout au Sénat, & prit toutes les précautions néceſſaires pour conſerver la partie de la Sicile qui appartenoit aux Romains. Ceux-ci, de leur côté, voiant qu'il s'élevoit dans la Sicile une guerre qui pouvoit devenir importante, y firent paſſer Marcellus, qui avoit été nommé Conſul avec Fabius au commencement de la cinquiéme année de la ſeconde guerre Punique, & qui s'étoit rendu ſi illuſtre par les ſuccès qu'il avoit eus contre Annibal.

Au moment qu'Hiéronyme fut tué, les ſoldats, moins par affection que par un certain reſpect naturel pour les Rois, ſongérent d'abord à venger ſa mort ſur les conjurés. Mais le doux nom de la liberté dont on les flata, l'eſpérance qu'on leur donna de leur diſtribuer l'argent du Tyran & de leur paier une meilleure ſolde, & le récit de ſes crimes affreux & de ſes honteuſes débauches, tout cela appaiſa leur

première chaleur, & changea tellement leurs dispositions, qu'ils laissérent sans sépulture le corps de ce Prince, dont ils venoient de témoigner un si vif regret quelques momens auparavant.

Dès qu'on eut appris à Syracuse la mort d'Hiéronyme, Andranodore s'empara de l'Ile qui étoit une des parties de la ville, de la Citadelle, & d'autres endroits propres à s'y défendre, & il y mit de bonnes garnisons. Théodote & Sosis, chefs de la conspiration, aiant laissé leurs complices à l'armée pour contenir les soldats, arrivérent à la ville bientôt après. Ils se rendirent maîtres du quartier d'Achradine, où, en montrant au peuple la robe sanglante du Tyran avec son diadême, & l'exhortant à prendre les armes pour défendre sa liberté, ils se virent bientôt à la tête d'une nombreuse multitude.

Toute la ville étoit en confusion. Le lendemain à la pointe du jour, tout le peuple, tant armé que sans armes, accourt à l'Achradine où se tenoit le Sénat, qui depuis la mort d'Hiéron n'avoit été ni assemblé, ni consulté sur aucune affaire. Polyéne, l'un des

Sénateurs, parla au peuple avec beaucoup de liberté & de modération. Il leur représenta, » que connoissant par » expérience les indignités & les misé» res de la servitude, ils en étoient vi» vement frapés. Mais que pour ce qui » est des maux que la discorde civile » entraîne après elle, ils en avoient » plutôt entendu parler à leurs peres, » qu'ils n'en étoient instruits par » eux-mêmes. Qu'il les louoit d'avoir » pris promtement les armes : & qu'il » les loueroit encore davantage, s'ils » ne s'en servoient que dans la dernié» re nécessité. Que pour le présent, » il étoit d'avis d'envoier des Dépu» tés à Andranodore, pour lui décla» rer qu'il eût à se soumettre au Sénat, » à ouvrir les portes de l'Ile, & à en re» tirer sa garnison. Que s'il persistoit » dans son usurpation, il faloit le » traiter plus rigoureusement encore » qu'on n'avoit fait Hiéronyme.

Cette ambassade fit d'abord impression sur son esprit, soit qu'il conservât encore quelque respect pour le Sénat, & qu'il fût touché du consentement général des citoiens ; soit que la partie de l'Ile la mieux fortifiée, qui lui avoit été enlevée par trahison

& livrée aux Syracusains, lui donnât de l'inquiétude. Mais [a] sa femme Démarate, fille d'Hiéron, Princesse fiére & ambitieuse, l'aiant tiré à part, le fit souvenir de cette parole célébre de Denys le Tyran, » *Qu'il ne faloit point » descendre du trône qu'on n'en fût arraché » par les piés.* Qu'on pouvoit en un » moment renoncer à une grande for» tune, mais qu'il en coutoit beau» coup de tems & de peine pour y par» venir. Qu'il devoit donc tâcher de » gagner du tems, &, pendant qu'il » amuseroit le Sénat par des réponses » ambigues, négocier sous main » avec les soldats qui étoient à Léon» ce, qu'il lui seroit aisé de s'attacher » par l'appas des trésors du Roi dont » il étoit en possession.

Andranodore ne rejetta pas entiérement ces conseils, & ne crut pas devoir aussi les suivre sans réserve. Il prit un milieu. Il promit de se soumettre au Sénat, en attendant que l'occasion devînt plus favorable; &

a Sed evocatum eum ab legatis Demarata uxor, filia Hieronis, inflata adhuc regiis animis ac muliebri spiritu, admonet sæpe usurpatæ Dionysii tyranni vocis: qua, pedibus tractum, non insidentem equo, relinquere tyrannidem dixerit debere.

le lendemain, aiant ouvert les portes de l'Ile dès le matin, il se rendit à l'Achradine ; & là, après s'être excusé devant le peuple de son délai & de sa résistance sur la crainte qu'il avoit eue qu'on ne l'envelopât, comme oncle du Tyran, dans sa punition, il déclara qu'il venoit remettre sa personne & ses intérêts entre les mains du Sénat. Puis se tournant vers les meurtriers du Tyran, & apostrophant Théodote & Sosis : » Vous avez, leur dit-il, fait » une mémorable action. Mais, croiez-» moi, votre gloire n'est que com-» mencée, & n'est point encore parve-» nue à son comble. Si vous ne songez » à établir la paix & la concorde par-» mi les citoiens, la République court » grand risque d'expirer & de périr » dans le moment même qu'elle com-» mence à gouter les doux fruits de la » liberté. « Après ce discours, il mit à leurs piés les clés de l'Ile & des trésors du Roi. La joie se répandit dans toute la ville, & les temples furent remplis, pendant tout ce jour, d'une foule infinie de peuple, qui alloit remercier les dieux de cet heureux changement.

Le jour suivant, le Sénat s'étant assem-

blé ſelon l'ancienne coutume, on créa des Magiſtrats, parmi leſquels on nomma Andranodore des premiers, avec Théodote & Soſis, & quelques autres Conjurés qui étoient abſens.

D'un autre côté, Hippocrate & Epicyde qu'Hiéronyme avoit envoiés à la tête d'un corps de deux mille hommes, pour tenter d'exciter du trouble dans les villes qui tenoient pour les Romains, ſe voiant, à la nouvelle de la mort du tyran, abandonnés des ſoldats qu'ils commandoient, s'en revinrent à Syracuſe, où ils demandérent une eſcorte pour retourner ſurement auprès d'Annibal, n'aiant plus rien à faire en Sicile depuis la mort de celui à qui ce Général les avoit envoiés. On n'étoit pas fâché de ſe délivrer de ces deux étrangers, dont l'eſprit étoit inquiet & remuant, & qui avoient beaucoup d'expérience dans la guerre. Il eſt dans la plupart des affaires un moment déciſif, qui ne revient point quand on l'a manqué. La négligence qu'on apporta à régler le tems de leur départ, leur donna lieu de s'inſinuer dans l'eſprit des ſoldats qui les eſtimoient à cauſe de leur habileté, & de les indiſpoſer contre le Sénat

& contre les citoiens les mieux intentionnés.

Andranodore, à qui l'ambition de ſa femme ne donnoit point de repos, & qui juſques-là avoit uſé de diſſimulation pour mieux couvrir ſes deſſeins, croiant qu'il étoit tems de les faire éclore, conſpira avec Thémiſte gendre de Gélon pour s'emparer de la roiauté. Il communiqua ſes vûes à un Comédien, nommé Ariſton, pour qui il n'avoit rien de caché. Cette profeſſion n'avoit rien de deshonorant chez les Grecs, & étoit exercée par des gens d'une condition honnête. Ariſton, ſe croiant obligé, comme il l'étoit en effet, de ſacrifier ſon ami à ſa patrie, découvrit la conſpiration. Andranodore & Thémiſte ſont tués auſſitôt par l'ordre des autres Magiſtrats en entrant dans le Sénat. Le peuple ſe ſouleve, & menace de venger leur mort. Mais on l'effraie, en jettant les cadavres des deux conjurés hors du Sénat. Puis on l'inſtruit de leurs mauvais deſſeins auxquels on attribue tous les maux de la Sicile, plutôt qu'à la méchanceté d'Hiéronyme, qui n'étant qu'un enfant ne s'étoit conduit que par leurs conſeils. On

fait remarquer que ses Tuteurs & ses Maîtres avoient régné sous son nom. Qu'ils auroient dû être exterminés avant Hiéronyme, ou du moins avec lui. Que l'impunité les avoit poussés à de nouveaux crimes, & les avoit portés à aspirer à la tyrannie. Que n'aiant pu y réussir par la force, ils avoient emploié la dissimulation & la perfidie. Qu'on n'avoit pu vaincre à force de graces & de faveurs la mauvaise volonté d'Andranodore, en le nommant à la premiére Magistrature parmi les Libérateurs de la patrie, lui qui étoit l'ennemi déclaré de la liberté. Qu'au reste, cette ambition de régner leur avoit été inspirée par les Princesses du sang roial qu'ils avoient épousées, l'une fille d'Hiéron, & l'autre fille de Gélon.

A cette parole, il s'éleve un cri de toute l'assemblée qu'il n'en faut laisser vivre aucune, & qu'il faut exterminer entiérement la race des Tyrans, sans qu'il en reste de trace. Tel [a] est le ca-

a Hæc natura multitudinis est; aut servit humiliter, aut superbè dominatur: Libertatem, quæ media est, nec spernere modicè, nec habere sciunt. Et non fermè desunt irarum indulgentes ministri, qui avidos atque intemperantes plebeiorum animos ad sanguinem & cædes irritent. *Liv.*

ractére de la multitude : ou elle se livre bassement à l'esclavage, ou elle domine avec insolence. Mais par raport à la liberté, qui tient le milieu entre ces deux excès, elle ne sait ni s'en passer, ni en user : & il ne se trouve que trop de flateurs, toujours prêts à entrer dans ses passions, à enflammer sa colére, & à la pousser aux derniéres violences & aux plus barbares cruautés ; à quoi elle n'est déja que trop portée par elle-même. C'est ce qui arriva pour lors. Sur la requête des Magistrats, qui fut presque plutôt acceptée que proposée, on ordonna que la race roiale seroit entiérement détruite.

On tue d'abord Démarate fille d'Hiéron, & Harmonie fille de Gélon, mariées, la premiére à Andranodore, & la seconde à Thémiste. De là on va à la maison d'Héraclée femme de Zoïppe, qui aiant été envoié en Ambassade vers Ptolémée roi d'Egypte, y étoit resté volontairement en exil pour ne pas être témoin des maux de sa patrie. Avertie qu'on alloit venir à elle, cette infortunée Princesse s'étoit refugiée avec ses deux filles dans le lieu le plus retiré de sa maison vers ses

dieux pénates. Là, quand les assassins furent arrivés, les cheveux épars, le visage baigné de larmes, & dans l'état le plus propre à exciter la compassion, elle les conjura d'une voix tremblante & entrecoupée de soupirs, au nom d'Hiéron son pere, & de son frere Gélon, » de ne pas envelo-
» per une Princesse innocente dans
» le crime & dans les malheurs d'Hié-
» ronyme. Elle leur représenta qu'elle
» n'avoit tiré d'autre fruit du régne
» de ce Prince, que l'exil de son mari.
» Que n'aiant point eu de part à la
» fortune ni aux desseins criminels de
» sa sœur Démarate, elle n'en devoit
» point avoir à son châtiment. Que
» pouvoit-on craindre au reste ou
» d'elle-même dans l'état d'abandon
» & presque de viduité où elle étoit
» réduite, ou de ses filles malheu-
» reuses orfelines sans appui & sans
» crédit? Que si la race roiale étoit
» devenue si odieuse qu'on ne pût en
» souffrir la vûe à Syracuse, on pou-
» voit les reléguer à Alexandrie, & re-
» joindre la femme à son mari, les
» filles à leur pere. « Quand elle les vit inflexibles à ses remontrances, oubliant ce qui la regardoit, elle les pria

de vouloir au moins ſauver la vie aux Princeſſes ſes filles, toutes deux d'un âge qui inſpire la compaſſion aux ennemis les plus tranſportés de fureur. Elle ne gagna rien ſur l'eſprit de ces barbares. L'aiant arrachée comme d'entre les bras de ſes dieux pénates, ils la percérent de coups ſous les yeux de ſes deux filles ; & les égorgérent auſſitôt elles-mêmes, déja teintes & couvertes du ſang de leur mere. Ce qu'il y eut de plus triſte dans leur deſtinée, c'eſt qu'immédiatement après leur mort, il vint un ordre du peuple qui leur ſauvoit la vie.

De la compaſſion le peuple paſſa en un moment à des ſentimens de colére & de fureur contre ceux qui avoient ſi fort preſſé l'exécution, ſans laiſſer de lieu à la réflexion ni au repentir. Il demande qu'on nomme des Magiſtrats en la place d'Andranodore & de Thémiſte. On héſite lontems ſur ce choix. Enfin quelqu'un de la foule du peuple nomme au hazard Epicyde, un autre nomme auſſitôt Hippocrate. Ces deux hommes ſont demandés avec tant d'ardeur par la multitude compoſée de citoiens & de ſoldats, que le Sénat ne peut empécher qu'ils ne ſoient créés.

Les nouveaux Magiſtrats ne découvrirent pas d'abord le deſſein qu'ils avoient de remettre Syracuſe dans les intérêts d'Annibal. Mais ils voioient avec peine les démarches qu'on avoit déja faites avant qu'ils fuſſent en charge. Car, auſſitôt après le rétabliſſement de la liberté, on avoit envoié des Ambaſſadeurs à Appius, pour propoſer le renouvellement de l'alliance qu'Hiéronyme avoit rompue. Celui-ci les avoit adreſſés à Marcellus, qui venoit d'arriver en Sicile avec une autorité ſupérieure à la ſienne. Marcellus en envoia à ſon tour aux Magiſtrats de Syracuſe, pour traiter de la paix.

Ils trouvérent, en y arrivant, l'état des choſes bien changé. Hippocrate & Epicyde, d'abord par de ſourdes menées, puis par des plaintes ouvertes, avoient inſpiré à tout le monde une grande averſion pour les Romains, en faiſant entendre qu'on ſongeoit à leur livrer Syracuſe. La vûe d'Appius, qui s'étoit approché de l'entrée du port avec ſes vaiſſeaux pour encourager ceux du parti Romain, fortifia de nouveau ces ſoupçons & ces accuſations, de ſorte que la multitude courut tumultuairement

pour empécher les Romains de mettre pié à terre, ſuppoſé qu'ils en euſſent le deſſein.

Dans cet trouble & cette confuſion, on jugea à propos de convoquer l'aſſemblée du peuple. Les avis y étant fort partagés, & la chaleur des diſputes faiſant craindre quelque ſédition, Apollonide, un des principaux du Sénat, tint un diſcours fort convenable à l'état preſent des affaires. » Il » fit voir que jamais ville n'avoit été » plus près ou de ſa perte ou de ſon ſa- » lut, que l'étoit actuellement Syra- » cuſe. Que ſi tous, d'un conſentement » unanime, ſe rangeoient ou du côté » des Romains, ou de celui des Car- » thaginois, leur état ſeroit heureux. » Que s'ils ſe partageoient de ſenti- » mens, la guerre ne ſeroit ni plus » vive ni plus dangereuſe entre les » Romains & les Carthaginois, qu'en- » tre les Syracuſains mêmes diviſés » les uns contre les autres, chaque » parti devant avoir, dans l'enceinte » des mêmes murailles, ſes troupes, » ſes armées, & ſes Généraux. Qu'il » faloit donc travailler uniquement à » convenir tous enſemble, & à ſe » réunir : & que de ſavoir laquelle

» des deux alliances étoit la plus utile,
» ce n'étoit pas maintenant la quef-
» tion la plus importante. Qu'au refte,
» pour le choix des alliés, l'autorité
» d'Hiéron fembloit devoir l'emporter
» fur celle d'Hiéronyme, & que l'a-
» mitié des Romains, connue par une
» heureufe expérience de cinquante
» années, paroiffoit préférable à cel-
» le des Carthaginois, fur laquelle
» on ne pouvoit trop compter pour le
» préfent, & dont on s'étoit trouvé
» fort mal par le paffé. « Il ajoutoit
un dernier motif qui n'étoit pas indif-
férent: » c'eft qu'en fe déclarant con-
» tre les Romains, ils auroient dans
» le moment la guerre fur les bras;
» au lieu que, de la part de Carthage,
» le danger étoit plus éloigné.

Moins ce difcours parut paffionné, plus il eut d'effet. On voulut avoir l'avis des différens Corps de l'Etat, & l'on pria les principaux Officiers des troupes tant de la ville qu'étrangers, de conférer enfemble. L'affaire fut difcutée lontems & avec beaucoup de vivacité. Enfin, comme on ne voioit pas de moien préfent de foutenir la guerre contre les Romains, on conclut à la paix, & on leur envoia des

Ambaſſadeurs pour terminer l'affaire.

Peu de jours après cette réſolution priſe, les Léontins envoiérent demander du ſecours à Syracuſe, pour défendre leurs frontiéres. Cette députation parut venir fort à propos, pour décharger la ville d'une multitude inquiéte & turbulente, & pour éloigner leurs Chefs non moins dangereux. On fit partir quatre mille hommes ſous le commandement d'Hippocrate, dont on étoit bien aiſe de ſe défaire, & qui ne fut pas fâché lui-même de cette occaſion qu'on lui donnoit de brouiller. Car il n'y fut pas plutôt arrivé, qu'il pilla les frontiéres de la province Romaine, & tailla en piéces une troupe qu'Appius avoit envoiée pour les défendre. Marcellus ſe plaint aux Syracuſains de cet acte d'hoſtilité, & demande qu'on chaſſe de la Sicile cet étranger avec ſon frere Epicyde, qui s'étant venu rendre en même tems dans la ville des Léontins, tâchoit d'en brouiller les habitans avec ceux de Syracuſe, en les exhortant à ſe mettre en liberté auſſi bien que les Syracuſains. La ville des Léontins étoit de la dépendance de Syracuſe: mais elle prétendoit ici ſecouer le

joug, & agir indépendamment des Syracuſains, comme une ville pleinement libre. Lors donc que ceux de Syracuſe envoiérent aux Léontins faire des plaintes des hoſtilités commiſes contre les Romains, & demander qu'on chaſſât les deux freres Carthaginois qui en étoient les auteurs, les Léontins leur répondirent qu'ils ne les avoient pas chargés de faire la paix pour eux avec les Romains.

Les Députés de Syracuſe raportérent à Marcellus cette réponſe des Léontins dont ils ne diſpoſoient plus, lui laiſſant la liberté de leur déclarer la guerre, ſans que cela portât aucun préjudice au Traité qu'ils avoient fait enſemble. Il marcha auſſitôt contre Léonce, dont il ſe rendit maître à la premiére attaque. Hippocrate & Epicyde prirent la fuite. On fit main baſſe ſur tout ce qui ſe trouva de déſerteurs, dont le nombre montoit bien à deux mille : mais, depuis que la ville fut priſe, on ne toucha à aucun des Léontins ni des autres ſoldats ; on leur rendit même tout ce qui leur appartenoit, à l'exception de ce que le premier tumulte d'une ville priſe d'aſſaut avoit fait périr.

Huit mille hommes, que les Magiſtrats de Syracuſe envoioient au ſecours de Marcellus, rencontrent en chemin un homme, qui leur fait un récit infidéle de ce qui s'eſt paſſé à la priſe de Léonce, exagérant, par une malice affectée, la cruauté des Romains, qu'il aſſuroit, contre la vérité, avoir fait paſſer au fil de l'épée tous les habitans, auſſi bien que les troupes qui y avoient été envoiées de Syracuſe.

Ce menſonge artificieux, qu'ils n'aprofondirent point autrement, leur donne de la compaſſion pour leurs compagnons. Ils témoignent leur indignation par leur murmure. Hippocrate & Epicyde, qui étoient déja connus de ces troupes, ſe préſentent à elles préciſément dans ce moment de trouble & de tumulte, & prennent le parti de ſe mettre ſous leur protection, n'aiant point d'autre reſſource. Ils ſont reçus avec joie & applaudiſſement. Le bruit ſe porte juſqu'à la queue de l'armée, où étoient les Commandans Dinoméne & Soſis. Ceux-ci apprennent la cauſe du tumulte, accourent, blâment les ſoldats d'avoir reçu au milieu d'eux Hippocrate & Epicyde

ennemis de la patrie, & ordonnent qu'on les arréte & qu'on les lie. Les ſoldats s'y oppoſent avec de grandes menaces. Ces deux Généraux envoient à Syracuſe, pour informer le Sénat de ce qui ſe paſſe.

Cependant l'armée s'avance vers Mégare, & rencontre ſur ſa route un homme apoſté par Hippocrate,& chargé d'une lettre qui paroiſſoit être écrite par les Magiſtrats de Syracuſe à Marcellus. Ils le louoient du carnage qu'il avoit fait à Léonce, & l'exhortoient à faire le même traitement à tous les ſoldats mercénaires, pour rendre enfin la liberté à Syracuſe. La lecture de cette Lettre ſuppoſée ſouléve les mercénaires, dont ce corps étoit preſque entiérement compoſé. Ils veulent ſe jetter ſur le peu de Syracuſains qui s'y trouvent. Hippocrate & Epicyde empéchent cette violence, non par un ſentiment de miſéricorde ou d'humanité, mais pour ne pas perdre entiérement l'eſpérance qu'ils avoient de rentrer dans Syracuſe. Ils y envoient un homme qu'ils avoient gagné, qui y raconte le pillage de Léonce conformément à leur premier récit. Ces bruits ſont écoutés favora-

blement de la multitude, qui s'écrie qu'il faut fermer les portes aux Romains. Hippocrate & Epicyde arrivent cependant auprès de la ville, dans laquelle ils entrent moitié par force, moitié par les intelligences qu'ils y avoient. Ils tuent les Magistrats, & s'emparent de la ville. Le lendemain les esclaves sont affranchis, les prisonniers délivrés, & dans une assemblée tumultuaire Hippocrate & Epicyde mis dans les premiéres places. Syracuse ainsi, après un court raion de liberté, retomba dans son ancienne servitude.

§. II.

Le Consul Marcellus forme le siége de Syracuse. Les pertes considérables d'hommes & de vaisseaux, causées par les terribles machines d'Archiméde, obligent Marcellus à changer le siége en blocus. Enfin il prend la ville par le moien des intelligences qu'il y avoit. Mort d'Archiméde, tué par un soldat qui ne le connoissoit point.

AN.M.3790. Av.J.C.214. *Liv. lib.* 24. *n.* 33.34. *Plut. in Marcell. p.* 305-307.

LES CHOSES étant en cet état, Marcellus crut devoir quitter le pays des Léontins pour s'avancer vers Syracuse. Lorsqu'il en fut assez proche, il

envoia des Députés pour faire savoir aux habitans qu'il venoit pour rendre la liberté aux Syracusains, & non pour leur faire la guerre. On ne leur permit pas d'entrer dans la ville. Epicyde & Hippocrate allérent au devant d'eux, & aiant entendu leurs propositions, répondirent fiérement que si les Romains songeoient à mettre le siége devant leur ville, ils s'apercevroient bientôt qu'autre chose étoit d'attaquer Syracuse & d'attaquer Léonce. Marcellus se détermina donc à faire l'attaque de la ville par terre & par mer: par terre du côté de l'Héxapyle, par mer du côté de l'Achradine, dont les murs sont baignés par les flots de la mer.

Polyb. l. 8. pag. 515-518.

On peut consulter la description de Syracuse dans le Tome troisiéme.

Il laissa le commandement des troupes de terre à Appius, & se réserva celui de la flote. Elle étoit composée de soixante galéres à cinq rangs de rames, qui étoient pleines d'hommes armés d'arcs, de frondes, & de dards, pour nettoier les murailles. Il y en avoit un grand nombre d'autres, chargées de toutes sortes de machines propres à l'attaque des places.

Les Romains montant à l'assaut par deux endroits, la consternation rég-

noit dans Syracuſe, par la crainte où l'on étoit de ne pouvoir rien oppoſer à une ſi terrible puiſſance, & à de ſi grands efforts. En effet, il auroit été impoſſible d'y réſiſter, ſans un ſeul homme, dont la merveilleuſe induſtrie tint lieu de tout à Syracuſe : c'étoit Archiméde. Il avoit pris ſoin de garnir les murs de tout ce qui étoit néceſſaire pour une bonne défenſe. Dès qu'il eut commencé à faire jouer du côté de la terre ſes machines, elles décochérent contre l'infanterie toutes ſortes de traits, & des pierres d'une peſanteur énorme, qui voloient avec tant de bruit, de roideur, & de rapidité, que rien ne pouvant ſoutenir ce choc, elles renverſoient & écraſoient tous ceux qu'elles rencontroient, & jettoient dans tous les rangs un deſordre horrible.

Marcellus ne réuſſiſſoit pas mieux du côté de la mer. Archiméde avoit diſpoſé des machines pour lancer des traits à quelque diſtance que ce fût. Quoique les ennemis fuſſent encore loin de la ville, il les atteignoit avec des baliſtes & des catapultes plus grandes & plus bandées. Quand les traits paſſoient au dela, il en avoit de

plus petites & proportionnées à la diſtance : ce qui cauſoit une ſi grande confuſion parmi les Romains, qu'ils ne pouvoient rien entreprendre.

Ce n'étoient pas là les plus grands dangers. Archiméde avoit placé derriére les murailles de hautes & fortes machines, qui faiſant tomber tout d'un coup ſur les galéres de groſſes poutres chargées au bout d'un poids immenſe, les abymoient dans les flots. Outre cela il faiſoit partir une main de fer attachée à une chaîne, par laquelle celui qui gouvernoit la machine, aiant attrapé la proue d'un vaiſſeau, & l'élevant en l'air par le moien du contrepoids qui retomboit au dedans des murailles, dreſſoit le vaiſſeau ſur la poupe, & le tenoit quelque tems en cet état : puis lâchant la chaîne par le moien d'un moulinet ou d'une poulie, le laiſſoit retomber de tout ſon poids ou ſur la proue, ou ſur le côté, & ſouvent le ſubmergeoit entiérement. D'autres fois les machines ramenant le vaiſſeau vers la terre avec des cordages & des crocs, après l'avoir fait pirouetter lontems, le briſoient & le fracaſſoient contre les pointes des rochers qui s'avançoient

de dessous les murailles, & écrasoient ainsi tous ceux qui étoient dessus. A tout moment des galéres enlevées & suspendues en l'air tournoiant avec rapidité, présentoient un spectacle affreux, & retombant dans la mer avec tout leur équipage y étoient abymées.

Marcellus avoit préparé à grands frais des machines appellées *Sambuques*, à cause de la ressemblance qu'elles avoient avec l'instrument de musique qui portoit ce nom. Il avoit destiné pour cet effet huit galéres à cinq rangs, d'un côté desquelles on avoit ôté les rames, aux unes à droite, & aux autres à gauche, & qu'on avoit jointes ensemble deux à deux par les côtés où il n'y avoit point de rames. La machine consistoit dans une échelle, de la largeur de quatre piés, laquelle dressée étoit aussi haute que les murailles. On la couchoit de son long sur les côtés des deux galéres jointes ensemble, de sorte qu'elle passoit de beaucoup les éperons; & au haut des mats de ces galéres on mettoit des poulies & des cordes. Quand on devoit la mettre en œuvre, on attachoit les cordes à l'extrémité de la machine,

machine, & des gens de deſſus la poupe l'élevoient par le moien des poulies : d'autres ſur la proue aidoient auſſi à l'élever avec des leviers. Enſuite les galéres étant pouſſées au pié de la muraille, on y appliquoit ces machines. C'eſt, ſans doute, ce que nous appellons un pont-levis. Le pont de la Sambuque s'abbattoit, & ſervoit aux aſſiégeans pour paſſer ſur le mur des aſſiégés.

Cette machine n'eut pas l'effet qu'on en avoit attendu. Comme elle étoit encore aſſez loin des murailles, Archiméde lâcha contre elle un gros rocher de dix * quintaux ; après celui-là un ſecond ; & un moment après un troiſiéme : qui tous la heurtant avec un ſifflement & un tonnerre épouvantable, renverſérent & briſérent ſes appuis, & donnérent une telle ſecouſſe aux galéres qui la ſoutenoient, qu'elles ſe lâchérent & ſe ſéparérent.

Marcellus, preſque rebuté & pouſſé à bout, ſe retira avec ſes galéres le plus diligemment qu'il lui fut poſſible, & envoia donner ordre à ſes

** Le quintal, que les Grecs appelloient τάλαντον, étoit de pluſieurs ſortes. Le moindre étoit de cent vingt cinq livres : il montoit juſqu'à plus de douze cent.*

troupes de terre d'en faire autant. En même tems il aſſembla un Conſeil de guerre, où il fut réſolu que dès le lendemain, avant la pointe du jour, on tâcheroit de s'approcher des murailles. On eſpéroit, par ce moien, ſe mettre à l'abri des machines, qui par le défaut d'une diſtance proportionnée à leur force, n'auroient plus aſſez de jeu.

Mais Archiméde avoit pourvû à tout. Il avoit préparé de longue main, comme nous l'avons déja obſervé, des machines qui portoient à toute ſorte de diſtance, quantité de traits proportionnés, & des bouts de poutres qui étant fort courts demandoient moins de tems pour les ajuſter ; & on tiroit plus ſouvent. D'ailleurs il avoit fait aux murailles fort près à près des trous, (c'eſt ce qu'on appelle des meurtriéres) où il avoit placé des * Scorpions, qui, n'aiant pas beaucoup de portée, bleſſoient ceux qui approchoient, & n'en étoient point aperçus.

Quand les Romains eurent donc

* *Les Scorpions étoient des machines, des eſpéces d'arbalêtes, dont les anciens ſe ſervoient pour lancer des traits & des pierres.*

gagné le pié des murailles, penſant y être bien à couvert, ils ſe trouvérent encore en bute à une infinité de traits, ou accablés de pierres qui tomboient d'en haut ſur leurs têtes, n'y aiant endroit de la muraille qui ne fît pleuvoir inceſſamment ſur eux une grêle mortelle qui tomboit à plomb: Cela les obligea de ſe retirer en arriére. Mais ils ne furent pas plutôt éloignés, que voila de nouveaux traits lancés ſur eux dans leur retraite: de ſorte qu'ils perdirent beaucoup de monde, & que preſque toutes leurs galéres furent froiſſées ou fracaſſées, ſans qu'ils puſſent rendre le moindre mal à leurs ennemis. Car Archiméde avoit placé la plupart de ſes machines à couvert derriére les murailles, de maniére que les Romains, accablés d'une infinité de coups ſans voir ni le lieu ni la main d'où ils partoient, ſembloient proprement, dit Plutarque, ſe battre contre les dieux.

Marcellus, quoique pouſſé à bout, & ne ſachant qu'oppoſer à ces machines qu'Archiméde dreſſoit contre lui, ne laiſſoit pas d'en faire des plaiſanteries. » Ne ceſſerons-nous » pas, diſoit-il à ſes Ouvriers & à

» ses Ingénieurs, de faire la guerre à
» ce Briarée de Géométre, qui mal-
» traite ainsi mes galéres & mes sam-
» buques? Il surpasse infiniment les
» Géans à cent mains dont nous parle
» la fable, tant il lance de traits
» tout d'un coup contre nous. « Marcellus avoit raison de s'en prendre au seul Archiméde. Car véritablement tous les Syracusains n'étoient que comme le corps des machines & des batteries de ce grand Géométre; & lui, il étoit seul l'ame qui faisoit mouvoir & agir tous ces ressorts. Car toutes les autres armes demeuroient oisives: il n'y avoit que celles d'Archiméde dont la ville se servît alors & pour la défense & pour l'attaque.

Enfin Marcellus voiant les Romains si effraiés, que s'ils apercevoient seulement sur la muraille une petite corde, ou la moindre piéce de bois, ils prenoient d'abord la fuite, criant qu'Archiméde alloit lâcher contr'eux quelque effroiable machine; il renonça à l'espérance de la pouvoir prendre en y faisant breche, cessa toutes les attaques, & laissa achever ce siége au tems en le changeant en blocus. L'unique ressource que les Romains

trurent qu'il leur reſtoit, fut de réduire par la faim le peuple nombreux qui étoit dans la ville, en coupant tous les vivres qui pouvoient leur venir ſoit par terre, ſoit par mer. Pendant huit mois qu'ils battirent la ville, il n'y eut ſorte de ſtratagémes que l'on n'inventât, ni d'actions de valeur que l'on ne fit, à l'aſſaut près que l'on n'oſa plus jamais tenter. Tant un ſeul homme, & une ſeule ſcience, ont de force dans quelques occaſions, quand on ſait les emploier à propos. Otez de Syracuſe un ſeul vieillard, la priſe de la ville eſt immanquable avec toutes les forces qu'ont les Romains : ſa préſence ſeule arréte & déconcerte tous leurs deſſeins.

On voit ici, je ne puis trop le répéter, quel intérêt ont les Princes de protéger les arts, de favoriſer les gens de lettres, d'animer les Académies des Sciences par des diſtinctions d'honneur, & par des récompenſes ſolides, qui ne ruinent & n'appauvriſſent jamais un Etat. Je mets ici à part la naiſſance & la nobleſſe d'Archiméde : ce n'eſt pas à elle qu'il étoit redevable de ſon heureux génie ni de ſa

profonde ſcience. Je ne le regarde que comme un Savant, comme un habile Géométre. Quelle perte eût-ce été pour Syracuſe, ſi, pour épargner quelque dépenſe & quelque penſion, on eût laiſſé un tel homme dans l'inaction & dans l'obſcurité! Hiéron n'eut garde de ſe conduire de la ſorte. Il connut tout le mérite de notre Géométre: & c'en eſt un grand pour les Princes de connoitre celui des autres. Il le mit en honneur, il en fit uſage, & n'attendit pas pour cela que le beſoin & la néceſſité l'y forçaſſent; il auroit été alors trop tard. Par une ſage prévoiance, vrai caractére d'un grand Roi & d'un grand Miniſtre, [a] il prépara, dans le ſein même de la paix, tout ce qui étoit néceſſaire pour ſoutenir un ſiége, & pour faire la guerre avec ſuccès, quoiqu'alors il n'y eût aucune apparence qu'on dût rien craindre de la part des Romains, avec leſquels Syracuſe étoit liée d'une amitié étroite. Auſſi vit-on, dans un moment, ſortir comme de terre une foule incroiable de machines de toute eſpéce & de toute grandeur, dont la vûe ſeule étoit capable de jetter le

[a] In pace, ut ſapiens, aptarit idonea bello. *Horat.*

trouble & l'épouvante dans des armées.

Il en eſt, parmi ces machines, dont on peut à peine concevoir l'effet, & dont on ſeroit tenté de révoquer en doute la réalité, s'il étoit permis de douter du témoignage d'Ecrivains, tels par exemple que Polybe, Auteur preſque contemporain, & qui écrivoit ſur des mémoires tout récens, & qui étoient entre les mains de tout le monde. Mais quel moien de ſe refuſer au conſentement uniforme des Hiſtoriens Grecs & Romains, amis & ennemis, ſur des faits dont des armées entiéres furent témoins & ſentirent les effets, & qui influérent ſi fort dans les événemens de la guerre? Ce qui ſe pratiqua dans ce ſiége de Syracuſe, marque juſqu'où les anciens avoient porté le Génie, & l'art de faire ou de ſoutenir des ſiéges. Notre artillerie, qui imite ſi parfaitement le tonnerre, ne fait pas plus d'effet que les machines d'Archiméde, ſi même elle en fait autant.

On parle d'un miroir ardent, par le moien duquel Archiméde brûla une partie de la flote Romaine. L'invention ſeroit rare. Nul Auteur ancien

n'en parle : c'eſt une tradition moderne, qui n'a nul fondement. Les miroirs ardens étoient connus de l'antiquité ; mais non de cette ſorte, qui paroit même impraticable.

An.M.3791. Av.J.C.213. *Liv. lib. 24. n. 35. 36.*

Après que Marcellus eut réſolu de bloquer ſimplement Syracuſe, il laiſſa Appius devant la place avec les deux tiers de l'armée, & avec le reſte il s'avança dans l'Ile, où il fit rentrer quelques villes dans le parti des Romains.

Dans ce même tems Himilcon, Général des Carthaginois, arriva dans la Sicile avec une grande armée, dans l'eſpérance de la reconquerir, & d'en chaſſer les Romains.

Hippocrate ſortit de Syracuſe avec dix mille hommes de pié, & cinq cens chevaux pour l'aller joindre, afin de faire la guerre de concert contre Marcellus. Epicyde reſta dans la ville, pour y commander pendant le blocus.

Les flotes des deux peuples parurent en même tems ſur les côtes de la Sicile : mais celle des Carthaginois ſe voiant plus foible que l'autre, n'oſa pas hazarder un combat, & reprit bientôt la route de Carthage.

Marcellus, avoit demeuré huit mois devant Syracuſe avec Appius, ſelon Polybe : & c'eſt là que ſe termine l'année de ſon Conſulat. Tite-Live place dans cette année les expéditions de Marcellus dans la Sicile, & ſa victoire ſur Hippocrate, qui tombent néceſſairement dans la ſeconde année du ſiége. Et réellement Tite-Live n'a rien raporté du tout de cette ſeconde année, parce qu'il avoit attribué à la premiére ce qui s'eſt paſſé dans celle-ci. Car il eſt contre toute vraiſemblance qu'il ne s'y ſoit rien fait. Cette conjecture eſt de M[r] Crevier Profeſſeur de Rhétorique au Collége de Beauvais, qui donne une nouvelle édition de Tite-Live avec des remarques, dont je ſuis perſuadé que le public ſera très content. Le premier Tome de cette édition paroit depuis quelques mois. On y trouve à la tête une longue Préface qui mérite d'être lue.

Marcellus emploia donc une bonne partie de la ſeconde année du ſiége à diverſes expéditions qu'il fit en Sicile. En revenant d'Agrigente, ſur laquelle il avoit fait une tentative inutile, il rencontra l'armée d'Hippocrate qu'il battit, & lui tua plus de huit

mille hommes. Cet avantage retint dans le devoir ceux qui ſongeoient déja à ſe ranger du côté des Carthaginois. Après avoir remporté cette victoire, il retourna devant Syracuſe: & aiant fait partir pour Rome Appius, qui alloit y demander le Conſulat, il mit en ſa place Q. Criſpinus.

AN.M.3792. AV.J.C.212. *Liv. lib. 25. n. 23-31. Plut. in Marcel. pag. 308 309.*

Au commencement de la troiſiéme campagne, Marcellus deſeſpérant preſque abſolument de pouvoir prendre Syracuſe, ſoit par force, parce qu'Archiméde lui oppoſoit toujours des obſtacles invincibles; ſoit par famine, parce que la flote Carthaginoiſe, qui étoit revenue plus nombreuſe qu'auparavant, y faiſoit entrer librement des convois, délibéra s'il demeureroit devant Syracuſe, pour preſſer le ſiége, ou s'il tourneroit ſes efforts du côté d'Agrigente. Mais, avant que de prendre un dernier parti, il voulut eſſaier s'il ne pourroit point ſe rendre maître de Syracuſe par quelque intelligence ſecrette. Il avoit dans ſon camp pluſieurs Syracuſains, qui y étoient venus chercher un aſyle au commencement des troubles. Un eſclave de l'un d'entr'eux ménagea ſecrettement une intrigue, où

entrérent jusqu'à quatre-vingts des principaux de la ville, qui venoient par troupes le trouver dans son camp cachés dans des barques sous des filets de pêcheurs. Le complot étoit près de réussir, lorsqu'un certain Attale, de dépit de n'y avoir pas été admis, le découvrit à Epicyde, qui fit mourir tous les conjurés.

Cette entreprise échouée de la sorte, jetta Marcellus dans un nouvel embarras. Rien ne se présentoit à son esprit que la douleur & la honte de lever un siége, après y avoir consumé tant de tems, & fait de si grandes pertes tant d'hommes que de vaisseaux. Un événement fortuit lui offrit une nouvelle ressource, & fit renaître son espérance. Des vaisseaux Romains avoient pris un certain Damippus qu'Epicyde envoioit pour négocier avec Philippe Roi de Macédoine. Les Syracusains témoignérent beaucoup de desir de le racheter, & Marcellus ne s'en éloigna pas. On convint d'un endroit auprès du port Trogile pour y tenir les conférences sur la rançon du prisonnier. Comme on y alla plusieurs fois, un soldat Romain s'étant avisé de considérer de près le mur avec

attention, après en avoir compté les pierres, avoir examiné à vûe d'œil la mesure de chacune, & avoir supputé par estimation la hauteur du mur, il le trouva beaucoup plus bas qu'on ne le croioit, & conclut qu'avec de médiocres échelles on pouvoit facilement monter dessus. Sans perdre de tems, il fit raport de tout à Marcellus. Toute la sagesse n'est pas toujours dans la tête du Général: un simple soldat peut lui donner de bonnes ouvertures. Marcellus ne négligea pas cet avis, & s'en assura par ses propres yeux. Aiant fait préparer des échelles, il prit l'occasion d'une fête qu'on célébroit trois jours de suite à Syracuse en l'honneur de Diane, & pendant laquelle les habitans s'abandonnoient à la joie & à la bonne chere. A l'heure de la nuit, où il conjectura que les Syracusains, après avoir fait la débauche, commenceroient à s'endormir, il fait avancer doucement un corps de mille soldats d'élite vers le mur avec des échelles. Quand les premiers furent arrivés au haut sans bruit & sans tumulte, d'autres les suivirent, la hardiesse des premiers donnant du courage aux seconds. Les

mille ſoldats, profitant du repos des ennemis qui étoient ou ivres, ou endormis, eurent bientôt eſcaladé le mur. Aiant enfoncé la porte de l'Hexapyle, les troupes s'emparérent de la partie de la ville appellée Epipole.

Il ne s'agiſſoit plus pour lors de tromper les ennemis, mais de les effraier. Les Syracuſains, éveillés par le bruit, commençoient à ſe troubler, & à ſe mettre en mouvement. Marcellus fit ſonner à la fois toutes les trompettes : ce qui jetta une telle épouvante & une ſi grande fraieur dans les cœurs, que tout le monde prenoit la fuite, croiant qu'il ne reſtoit pas un ſeul quartier de la ville qui ne fût au pouvoir de l'ennemi. Il reſtoit pourtant la plus forte & la plus belle partie, appellée Achradine, qui n'étoit pas priſe, parce qu'elle avoit ſes murailles ſéparées du reſte de la ville.

Marcellus, dès la pointe du jour, étoit entré dans la * Ville-neuve, & dans le quartier appellé Tyque. Epicyde, aiant aſſemblé promtement

* *La Ville-neuve, ou Néapolis, étoit Epipole, qui, dans les derniers tems, avoit été compriſe dans la ville, & environnée de murailles.*

quelques troupes qu'il avoit dans l'Ile qui joignoit l'Achradine, marcha contre Marcellus : mais le trouvant plus fort & mieux accompagné qu'il n'avoit cru, après une légére escarmouche, il se renferma dans l'Achradine.

Tous les Capitaines & les Officiers qui étoient autour de Marcellus, le félicitoient de ce grand bonheur. Pour lui, quand il eut considéré de dessus la hauteur la beauté & la grandeur de cette ville, on dit qu'il versa quelques larmes, & s'attendrit sur le triste sort qu'elle alloit éprouver. Il rappelloit dans son esprit deux flotes puissantes des Athéniens coulées à fond autrefois devant cette ville, deux nombreuses armées taillées en piéces avec les deux illustres Généraux qui les commandoient : tant de guerres soutenues avec tant de courage contre les Carthaginois : tant de Tyrans fameux, & de puissans Rois : Hiéron sur tout, dont la mémoire étoit encore toute récente, qui s'étoit signalé par tant de vertus roiales, & encore plus par les services importans qu'il avoit rendus au peuple Romain, dont les intérêts lui avoient toujours été

aussi chers que les siens. Touché par ce souvenir, il crut, avant que d'attaquer l'Achradine, devoir envoier vers les assiégés, pour les exhorter à se rendre volontairement, & à prévenir la ruine de leur ville. Ses remontrances & ses exhortations furent inutiles.

Alors, pour ne point être inquiété par ses derriéres, il attaqua un Fort, nommé Euryéle, qui étoit au bout de la Ville-neuve, & qui commandoit toute la campagne du côté de la terre. Après l'avoir emporté, & y avoir mis une bonne garnison, il tourna tous ses efforts contre l'Achradine.

Sur ces entrefaites arrivent Hippocrate & Himilcon. Le premier, avec les Siciliens, aiant placé & fortifié son camp près du grand port, & donné le signal à ceux qui occupoient l'Achradine, attaque le vieux camp des Romains, où commandoit Crispinus; & Epicyde fait en même tems une sortie sur les postes de Marcellus. Aucune de ces deux entreprises ne réussit. Hippocrate fut vigoureusement repoussé par Crispinus, qui le suivit jusques dans ses retranchemens; & Marcellus obligea Epicyde à se renfermer dans l'Achradine.

Comme on étoit alors en autonne, il ſurvint une peſte, qui fit de grands ravages dans la ville, & encore plus dans les camps des Romains & des Carthaginois. D'abord le mal étoit médiocre, & n'étoit cauſé que par le mauvais air & la ſaiſon. Enſuite la communication avec les malades, & les ſoins même que l'on en prenoit, répandirent la contagion : d'où il arrivoit que les uns, négligés & abſolument abandonnés, mouroient par la violence du mal ; les autres recevoient des ſecours qui devenoient funeſtes à tous ceux qui les approchoient. La mort, & la vûe de ceux que l'on enſeveliſſoit, offroient continuellement aux yeux un triſte ſpectacle. On n'entendoit de tous côtés jour & nuit que des pleurs & des gémiſſemens. Enfin l'accoutumance au mal avoit tellement endurci les eſprits & étoufé tout ſentiment de compaſſion, que non ſeulement on ne pleuroit plus les morts, mais qu'on les laiſſoit ſans ſépulture. Ce n'étoit par tout que cadavres, expoſés à la vûe des malades qui attendoient un pareil ſort. Les Carthaginois en ſouffrirent beaucoup plus que

les autres. Comme ils n'avoient point de retraite, ils périrent presque tous avec leurs Généraux Hippocrate & Himilcon. Marcellus, dès le commencement de la maladie, avoit fait passer ses soldats dans la ville, où les toits & l'ombre les soulagérent beaucoup : il ne laissa pas néanmoins d'en perdre un assez grand nombre.

Cependant Bomilcar, Commandant de la flote Carthaginoise, qui avoit fait un second voiage à Carthage pour en amener un nouveau secours, revint avec cent trente navires, & sept cens vaisseaux de charge. Les vens contraires l'empéchérent de doubler le cap Pachyne. Epicyde, qui craignoit que, si ces vens continuoient, cette flote rebutée ne s'en retournât en Afrique, laisse l'Achradine aux Généraux des troupes mercénaires, va trouver Bomilcar, & lui persuade de tenter la fortune d'un combat naval, dès que le tems le permettra. Marcellus voiant que les troupes des Siciliens grossissoient tous les jours, & que s'il attendoit, & qu'il se laissât enfermer dans Syracuse, il seroit fort pressé en même tems & du côté de la terre & du côté

de la mer, résolut, quoique plus foible en vaisseaux, de s'opposer au passage de la flote Carthaginoise. Dès que les vens furent tombés, Bomilcar prit le large pour mieux doubler le cap. Mais comme il vit les vaisseaux Romains venir à lui en bel ordre, tout d'un coup, on ne sait pourquoi, il prit la fuite, envoia ordre aux vaisseaux de charge de regagner l'Afrique, & se retira à Tarente. Epicyde, déchu d'une si grande espérance, & n'osant rentrer dans une ville déja à moitié prise, fit voile vers Agrigente, plutôt dans le dessein d'y attendre le succès du siége, que pour faire de là aucun mouvement.

Quand on eut appris dans le camp des Siciliens, qu'Epicyde étoit sorti de Syracuse, & que les Carthaginois avoient quitté la Sicile, ils envoiérent des Députés à Marcellus, après avoir pressenti la disposition des assiégés, pour traiter des conditions ausquelles Syracuse lui seroit rendue. On convint assez unanimement de part & d'autre, que ce qui avoit appartenu aux Rois appartiendroit aux Romains : qu'on conserveroit tout le reste aux Siciliens avec leur liberté

& leurs loix. Après ces préliminaires, ils demandérent d'entrer en conférence avec ceux qu'Epicyde avoit chargés du Gouvernement pendant son absence. Ils leur dirent, que l'armée les avoit envoiés vers Marcellus, & vers les habitans de Syracuse, afin que tous les Siciliens, tant ceux qui se trouvoient dans la ville, que ceux qui étoient dehors, eussent le même sort, & qu'il n'y eût aucune convention particuliére. Aiant eu permission d'entrer dans la ville, & de parler à leurs proches & à leurs amis, après leur avoir exposé de quoi ils étoient déja convenus avec Marcellus, en leur donnant assurance qu'on leur conserveroit la vie ils leur persuadérent de commencer par l'ôter aux trois Gouverneurs qu'Epicyde avoit laissés à sa place : ce qui fut exécuté sur le champ.

Pour lors aiant convoqué l'assemblée du peuple, ils représentérent » que quelques maux qu'ils eussent » soufferts jusques-là, & qu'ils souf- » frissent encore, ils n'en devoient pas » accuser la fortune, puisqu'il ne dé- » pendoit que d'eux d'y mettre fin. » Que si les Romains avoient entre-

» pris le siége de Syracuse, c'étoit
» par affection pour les Syracusains,
» & non par haine. Que ce n'étoit
» qu'après avoir appris l'oppression
» où les tenoient Hippocrate & Epi-
» cyde, ces ambitieux Satellites d'An-
» nibal, qui l'étoient ensuite devenus
» d'Hiéronyme, qu'ils avoient pris
» les armes, & commencé le siége de
» la ville, non pour la ruiner, mais
» pour détruire ses Tyrans. Mais de-
» puis qu'Hippocrate étoit mort,
» qu'Epicyde n'étoit plus à Syracuse,
» que ses Lieutenans avoient été tués,
» que les Carthaginois avoient été
» dépossédés de la Sicile tant par
» terre que par mer, quelle raison
» maintenant pourroient avoir les
» Romains de ne pas vouloir con-
» server Syracuse, précisément com-
» me si Hiéron, exemple unique de
» fidélité à leur égard, étoit encore
» vivant ? Que ni la ville, ni les
» habitans, n'avoient rien à craindre
» que d'eux-mêmes, s'ils laissoient
» passer l'occasion de rentrer en ami-
» tié avec les Romains. Que jamais
» ils n'en auroient une si favorable
» que dans le moment présent, où
» ils venoient d'être délivrés de la

» violente domination de leurs Ty-
» rans ; & que le premier uſage de
» leur liberté, devoit être le retour
» à leur devoir.

Ce diſcours fut parfaitement bien reçu de tout le monde. On jugea pourtant à propos de créer de nouveaux Magiſtrats, avant que de nommer des Députés ; & ceux-ci furent tirés du nombre des premiers. Celui qui portoit la parole en leur nom, & qui étoit uniquement chargé de faire tous les efforts poſſibles pour obtenir que Syracuſe ne fut point détruite, s'adreſſant à Marcellus, lui dit : » Ce n'eſt point le peuple Syracu-
» ſain qui d'abord a rompu l'alliance
» avec vous, & vous a déclaré la guer-
» re, mais Hiéronyme, moins cou-
» pable encore envers Rome, qu'en-
» vers ſa patrie : & enſuite, quand la
» paix fut rétablie par ſa mort, ce ne
» fut encore aucun Syracuſain qui la
» troubla, mais les Satellites du Ty-
» ran, Hippocrate & Epicyde. Ce
» ſont eux qui vous ont fait la guerre,
» après nous avoir réduits en capti-
» vité, ſoit par la violence, ſoit par
» la ruſe & la perfidie : & l'on ne
» peut point dire que nous ayions eu

» aucun tems de liberté, qui n'ait été
» un tems de paix avec vous. Main-
» tenant, dès que nous ſommes de-
» venus nos maîtres par la mort de
» ceux qui tenoient Syracuſe dans
» l'oppreſſion, nous venons dans le
» moment même vous livrer nos ar-
» mes, nos perſonnes, nos murailles,
» & notre ville, déterminés à ne re-
» fuſer aucune des conditions qu'il
» vous plaira nous impoſer. Au reſte,
continua-t-il s'adreſſant toujours à
Marcellus, » il s'agit ici autant de
» votre intérêt que du nôtre. Les
» dieux vous ont accordé la gloire
» d'avoir pris la plus belle & la plus
» illuſtre ville qui ſoit parmi les
» Grecs. Tout ce que nous avons ja-
» mais fait de mémorable ſoit par terre
» ſoit par mer, accroît à votre triom-
» phe, & en releve le prix. La renom-
» mée n'eſt pas un garant aſſez fidéle
» pour faire connoitre la grandeur &
» la force de la ville que vous avez
» priſe : la poſtérité n'en pourra bien
» juger que par ſes yeux mêmes. Il
» faut qu'à tous ceux qui aborderont
» ici, de quelque côté de l'univers
» qu'ils viennent, on montre tantôt
» les trophées que nous avons rem-

» portés sur les Athéniens & les
» Carthaginois, tantôt ceux que vous
» avez remportés sur nous ; & que
» Syracuse, mise pour toujours sous
» la protection des Marcellus, soit un
» monument perpétuel & subsistant
» du courage & de la clémence de
» celui qui l'aura prise & conservée.
» Il ne seroit pas juste que le souvenir
» d'Hiéronyme fît plus d'impression
» sur vos esprits, que celui d'Hiéron.
» Celui-ci a été votre ami bien plus
» lontems, que l'autre votre ennemi.
» Vous avez ressenti, qu'il me soit
» permis de le dire, les effets de l'a-
» mitié d'Hiéron : mais les folles en-
» treprises d'Hiéronyme ne sont re-
» tombées que sur lui.

La difficulté n'étoit pas d'obtenir de Marcellus ce qu'ils demandoient, mais de conserver la tranquillité & le concert entre eux dans la ville. Les transfuges, persuadés qu'on les livroit aux Romains, inspirérent la même crainte aux soldats étrangers. Aiant donc pris les uns & les autres subitement les armes pendant que les Députés étoient encore dans le camp de Marcellus, ils commencent par égorger les Magistrats nouvellement

élus, & courant de tous côtés dans la ville font main-basse sur ceux qu'ils rencontrent, & pillent tout ce qui tombe sous leurs mains. Pour ne point être sans chefs, ils nomment six Officiers, trois pour commander dans l'Achradine, & trois dans l'Ile. Le tumulte étant enfin appaisé, les soldats étrangers reconnurent par tout ce qu'ils apprirent qui s'étoit conclu avec les Romains, que leur cause étoit toute séparée de celle des transfuges. Dans le moment arrivent les Députés qu'on avoit envoiés à Marcellus, qui achevent de les détromper.

Parmi ceux qui commandoient dans Syracuse, il y avoit un Espagnol, nommé Méric: on trouva le moien de le gagner. Il livra de nuit la porte qui étoit près de la fontaine d'Aréthuse, & reçut les soldats que Marcellus y envoia. Le lendemain au point du jour, Marcellus fit une fausse attaque à l'Achradine, pour attirer de ce côté-là toutes les forces de la Citadelle & de l'Ile qui y étoit jointe, & afin de faciliter à quelques vaisseaux qu'il avoit préparés le moien de jetter des troupes dans

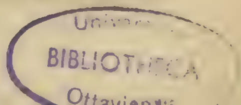
l'Ile

l'Ile qui seroit dégarnie. Tout réussit comme il l'avoit projetté. Les soldats, que ces vaisseaux jettérent dans l'Ile, trouvant les postes presque tous dégarnis, & les portes par lesquelles étoient sortis les soldats de la Citadelle pour aller contre Marcellus encore ouvertes, s'en emparérent après un léger combat. Marcellus, averti qu'il étoit maître de l'Ile, & d'un quartier de l'Achradine, & que Méric avec le corps qu'il commandoit s'étoit joint à ses troupes, fait sonner la retraite, afin que les richesses des Rois ne fussent point pillées. Elles ne montoient pas si haut qu'on le pensoit.

Les déserteurs s'étant échapés, & on leur avoit laissé exprès la sortie libre, les Syracusains ouvrirent à Marcellus toutes les portes de l'Achradine, & lui envoiérent des Députés, qui avoient ordre de ne lui demander autre chose sinon qu'il lui plût de leur conserver la vie à eux & à leurs enfans. Marcellus, aiant assemblé son Conseil & quelques Syracusains qui étoient dans son camp, répondit à ces Députés en leur présence, » Qu'Hiéron, pendant cin- » quante ans, n'avoit pas fait plus

» de bien au peuple Romain, que
» ceux qui depuis quelques années
» étoient maîtres de Syracuſe n'a-
» voient voulu lui faire de mal: mais
» que leur mauvaiſe volonté étoit re-
» tombée ſur eux, & qu'ils s'étoient
» punis eux-mêmes du violement des
» Traités d'une maniére plus cruelle
» que n'auroient ſouhaité les Ro-
» mains. Qu'il tenoit Syracuſe aſſié-
» gée depuis trois ans, non afin que
» le peuple Romain la réduisît en
» eſclavage, mais pour empécher que
» des Chefs de transfuges ne la tinſ-
» ſent dans l'oppreſſion. Qu'il avoit
» eſſuié beaucoup de fatigues & de
» dangers pendant un ſi long ſiége:
» mais qu'il s'en croioit avantageu-
» ſement dédommagé par la gloire
» d'avoir pris cette ville, & par le
» plaiſir de l'avoir ſauvée de la ruine
» entiére qu'elle ſembloit mériter.
Après avoir mis des gardes au Tré-
ſor, & placé auſſi des ſauve-gardes
dans les maiſons des Syracuſains qui
s'étoient retirés dans ſon camp, il
abandonna la ville au pillage. On
prétend que les richeſſes qui furent
pillées à ce ſac de Syracuſe, ſurpaſſé-
rent celles qu'on eût pu eſpérer de
la priſe de Carthage.

Un funeste accident troubla la joie de Marcellus, & lui causa une sensible douleur. Archiméde, dans le tems que tout étoit en mouvement à Syracuse, enfermé dans son cabinet comme un homme d'un autre monde qui ne prend point de part à ce qui se passe dans celui-ci, étoit appliqué à considérer quelque figure de Géométrie, & il donnoit à cette contemplation, non seulement tous ses yeux, mais encore tout son esprit, de maniére qu'il n'avoit entendu ni le tumulte des Romains qui couroient par tout, ni le bruit de la ville prise. Tout d'un coup un soldat se présente à lui, & lui ordonne de le suivre pour venir parler à Marcellus. Archiméde le prie d'attendre un moment, jusqu'à ce que son problême fût résolu, & qu'il en eût fait la démonstration. Le soldat qui ne se soucioit ni de son problême ni de sa démonstration, irrité de ce délai, tire son épée, & le tue. Marcellus fut vivement affligé, quand il apprit la nouvelle de sa mort. Ne pouvant lui rendre la vie comme il l'auroit souhaité, il s'appliqua, autant qu'il fut en lui, à honorer sa mémoire. Il fit une recherche exacte



de tous ſes parens, les traita avec diſtinction, & leur accorda des priviléges particuliers. Pour Archiméde, il fit célébrer ſes funérailles avec ſoin, & lui érigea un monument parmi ceux des grands hommes qui s'étoient le plus diſtingués à Syracuſe.

ARTICLE TROISIE'ME.

§. I. *Tombeau d'Archiméde découvert par Cicéron.*

ARCHIMEDE, par ſon teſtament, avoit prié ſes parens & ſes amis de mettre après ſa mort ſur ſon tombeau pour toute épitaphe un Cylindre circonſcript à une Sphére, c'eſt-à-dire à un globe, à une figure Sphérique; & de marquer au bas le raport qu'ont entr'eux ces deux ſolides, le contenant & le contenu. Il auroit pu remplir les baſes de la colonne de ſon tombeau de bas reliefs, où toute l'hiſtoire du ſiége de Syracuſe auroit été ſculptée, & où il auroit paru comme un Jupiter foudroiant les Romains. Mais il eſtimoit infiniment plus une découverte, une démonſtration géométrique, que toutes les machines ſi célébres qu'il avoit inventées. Auſſi aima-t-il mieux ſe faire honneur auprès de la poſtérité

de la découverte qu'il avoit faite du raport de la Sphére au Cylindre de même base & de même hauteur, qui est comme deux à trois.

Les Syracusains, si passionnés autrefois pour les sciences, ne conservérent pas lontems l'estime & la reconnoissance qu'ils devoient à un homme qui avoit fait tant d'honneur à leur ville. Moins de cent quarante ans après, Archiméde étoit déja si parfaitement oublié de ses citoiens malgré les grands services qu'il leur avoit rendus, qu'ils nioient qu'il fût enterré à Syracuse. C'est Cicéron qui nous apprend cette particularité.

Dans le tems qu'il étoit Questeur en Sicile, la curiosité le porta à chercher le tombeau d'Archiméde : curiosité digne d'un homme d'esprit comme Cicéron, & qui mérite d'être imitée par ceux qui voiagent. Les Syracusains lui soutenoient que sa recherche seroit inutile, & qu'ils n'avoient point chez eux ce monument. Leur ignorance fit pitié à Cicéron, & ne servit qu'à allumer encore davantage le desir qu'il avoit de faire cette découverte. Enfin, après plusieurs recherches, il aperçut hors

Cic. Tusc. Quæst. lib. 5. n. 64-66.

de la porte de la ville qui regardoit Agragas, parmi un grand nombre de tombeaux qui éteient en cet endroit-là, une colonne presque entiérement couverte de ronces & d'épines, & il y entrevit la figure d'une Sphére & d'un Cylindre. Ceux qui ont quelque goût pour les antiquités, jugent aisément quelle fut la joie de Cicéron. Il s'écria qu'il avoit trouvé ce qu'il cherchoit. On fit nettoier la place avec des faulx, on s'ouvrit un passage jusqu'à la colonne, & l'on y vit l'inscription qui paroissoit encore, quoique la moitié des lignes fût effacée par le tems. Ainsi, [a] dit Cicéron en terminant ce récit, la plus grande ville de Gréce, & qui anciennement avoit été la plus florissante par l'étude des Lettres, n'eût pas connu le trésor qu'elle possédoit, si un homme né dans un pays qu'elle regardoit presque comme barbare, un Arpinate, n'eût été lui découvrir le tombeau d'un de ses citoiens, si distingué par la justesse & par la pénétration de son esprit.

Agrigente.

On est obligé à Cicéron de nous

a Ita nobilissima Græciæ civitas, quondam verò etiam doctissima, sui civis unius acutissimi monumentum ignorasset, nisi ab homine Arpinate didicisset.

avoir laissé cet élégant & curieux récit : mais on ne lui pardonne pas aisément la maniére méprisante dont il y parle d'abord d'Archiméde. C'est au commencement, où, voulant opposer à la vie malheureuse de Denys le tyran le bonheur d'une vie modérée & pleine de sagesse, il dit : » Je » [a] ne comparerai point la vie d'un » Platon & d'un Architas, personna- » ges consommés en doctrine & en » sagesse, avec celle de Denys, la » plus affreuse, la plus remplie de » misére, & la plus déteſtable que » l'on puisse imaginer. J'aurai re- » cours a un homme de la même ville » que lui, UN HOMME OBSCUR, » qui a vécu plusieurs années après » lui. Je le tirerai de sa * poussiére, » & je le ferai paroitre sur la Scéne, » le compas à la main. » Je ne parle point de la naissance d'Archiméde : sa grandeur est d'un autre ordre. Mais le plus grand Géométre de l'antiquité, dont les sublimes découvertes ont été dans tous les tems l'objet de l'admi-

* *Il parle de la poussiére géométrique.*

a Non ergo jam cum hujus vita, qua tetrius, miserius, detestabilius excogitare nihil possum, Platonis aut Architæ vitam comparabo, doctorum hominum & planè sapientium. Ex eadem urbe HUMILEM HOMUNCIONEM à pulvere & radio excitabo, qui multis annis post fuit, Archimedem.

ration des connoisseurs, devoit-il être traité par Cicéron d'homme obscur & de néant, comme si c'étoit un simple ouvrier, emploié à fabriquer des machines : si ce n'est peutêtre que dans l'esprit des Romains, chez qui l'estime & le goût de la Géométrie & de ces sciences spéculatives n'a jamais bien pénétré, on n'estimât rien de grand que ce qui a raport au gouvernement des hommes & à la politique.

Virgil. Orabunt causas meliùs, cœlique meatus
Describent radio, & surgentia sidera dicent :
Tu regere imperio populos, Romane, memento.

Mémoires de l'Acad. des Inscriptions, Tom. II. C'est la réflexion de Mr. l'Abbé Fraguier dans la petite dissertation qu'il a laissée sur ce récit de Cicéron.

§. II.

Précis de l'histoire de Syracuse.

L'ILE de Sicile, avec la plus grande partie de cette longueur de l'Italie qui s'étend entre les deux mers, composoit ce que l'on appelloit la Grande Gréce, par opposition à la Gréce proprement dite, qui avoit peuplé de ses Colonies tous ces pays-là.

Syracuse étoit la ville la plus considérable de la Sicile, & l'une des plus puissantes de toute la Gréce. Elle fut

fondée par Architas Corinthien la 3e. année de l'Olympiade XVII. AN.M.3295.

Les deux premiers siécles de son histoire sont fort obscurs, & je les passe sous silence. Elle ne commence à être bien connue que depuis le régne de Gélon, & elle fournit dans la suite de grands événemens pendant l'espace de plus de deux cens ans. On y voit pendant tout ce tems-là une alternative continuelle de servitude sous les Tyrans, & de liberté sous un gouvernement populaire, jusqu'à ce que Syracuse soit enfin soumise aux Romains, & fasse partie de leur Empire. AN.M.3520.

J'ai traité tous ces événemens, excepté le dernier, chacun dans leur tems. Mais comme ils sont coupés en différens morceaux, & répandus en différens Livres, j'ai cru devoir les réunir ici sous un même point de vûe pour en faire mieux sentir la suite & la liaison, en les montrant en gros, & indiquant les endroits où ils sont exposés avec une juste étendue.

GELON.

LES CARTHAGINOIS, de concert avec Xerxès, aiant attaqué les Grecs qui habitoient dans la Sicile pendant que ce Prince faisoit une irruption AN.M.3520.

dans la Gréce, Gélon, qui s'étoit rendu maître de Syracuse, remporta une célébre victoire contre les Carthaginois le jour même du combat des Thermopyles. Ils avoient pour Général Amilcar, qui périt dans le combat. Les Historiens parlent diversement de sa mort ; & c'est ce qui m'a fait tomber dans une contradiction. Car d'un côté je suppose avec Diodore de Sicile, qu'il fut tué par les Siciliens dans le combat ; & de l'autre je marque après Hérodote, que, pour ne point survivre à sa honte, il se précipita lui-même dans le bucher, où il avoit immolé plusieurs victimes humaines.

Dans l'histoire des Carthaginois.

An.M.3525. Gélon au retour de sa victoire, se rendit à l'assemblée sans armes & sans gardes, pour y rendre compte au peuple de sa conduite. Il fut choisi pour Roi d'une commune voix. Il régna pendant cinq ou six ans, uniquement occupé du soin de rendre ses peuples heureux. Histoire ancienne, Tome I. pag. 256, &c. Tom. III. p. 472, &c.

HIERON I.

An.M.3532. HIERON, l'aîné des freres de Gélon, lui succéda. Le commencement de son régne fut fort louable Simonide & Pindare le célébrérent à

l'envi par leurs vers. La fin n'y répondit pas. Il régna onze ans. Tome III. page 483, &c.

THRASIBULE.

THRASIBULE son frere lui succéda. Il se rendit odieux à tous ses sujets par ses vices & par sa cruauté. Ils le chassérent du trône & de la ville après un an de régne. Ibid. pag. 492. An.M.3543.

Tems de liberté.

DEPUIS sa retraite, Syracuse & toute la Sicile jouirent de leur liberté pendant l'espace de près de soixante ans. An.M.3544.

On établit une fête annuelle pour célébrer le jour du rétablissement de la liberté.

Syracuse attaquée par les Athéniens.

PENDANT cet intervalle, les Athéniens, animés par les vives exhortations d'Alcibiade, portérent leurs armes contre Syracuse : c'étoit la seiziéme année de la guerre du Péloponnése. On sait combien cette entreprise devint funeste pour les Athéniens. Tom. III. p. 654, &c. An.M.3588.

DENYS L'ANCIEN.

LE REGNE de ce Prince fut célébre par sa longue durée, qui fut de trente-huit ans, & encore plus par les événemens extraordinaires qui An.M.3598.

l'accompagnérent. Tome I. pag. 266, &c. Tome V. page 186, &c.

DENYS LE JEUNE.

An.M.3632. Denys, fils de l'Ancien, lui succéde. Il forme une liaison particuliére & a de fréquentes conversations avec Platon, que Dion, proche parent de Denys, avoit engagé de venir à sa Cour. Il ne profita pas lontems des sages avis de ce Philosophe, & s'abandonna bientôt à tous les vices & à tous les excès qui accompagnent la Tyrannie.

An.M.3644. Assiégé par Dion, il se sauve de la Citadelle, & se retire en Italie.

An.M.3646. Rares qualités de Dion. Il est assassiné par Callippe dans sa propre maison.

An.M.3647. Treize mois après la mort de Dion, Hipparinus, frere de Denys le Jeune, chasse Callippe de Syracuse, & s'y établit. Pendant les deux ans de son régne, la Sicile est agitée de grands mouvemens.

An.M.3654. Denys le Jeune, profitant de ces troubles, remonte sur le trône, dix ans après l'avoir quitté.

An.M.3657. Enfin, forcé par Timoléon, il se retire à Corinthe. Tom. I. p. 279, &c. Tome V. page 278, &c.

Tems de liberté.

TIMOLEON rend la liberté à Syracuse. Il y passe le reste de sa vie dans un glorieux loisir, chéri & honoré de tous les citoiens & de tous les étrangers. Tome V. pag. 383. An.M.3658.

Cet intervalle de liberté ne dura pas lontems.

AGATHOCLE.

AGATHOCLE s'empara bientôt de la Tyrannie à Syracuse. Tome I. pag. 287, &c. An.M.3685.

Il y exerce des cruautés inouies.

Il forme un des desseins les plus hardis dont il soit parlé dans l'histoire, porte la guerre dans l'Afrique, s'y rend maître des places les plus fortes, & ravage tout le pays.

Après divers événemens, il périt d'une maniére misérable. Il avoit régné environ vingt-huit ans.

Tems de liberté.

SYRACUSE respira pendant quelque tems, & goûta avec plaisir la douceur de la liberté. An.M. 3713.

Mais elle eut beaucoup à souffrir de la part des Carthaginois, qui troubloient son repos par des guerres continuelles.

Elle appella à son secours Pyrrhus. An. M.3726.
Les rapides succès qu'eurent d'abord

ses armes, lui donnérent de grandes espérances, qui s'évanouirent bientôt. Pyrrhus, par sa promte retraite, la replongea dans de nouveaux malheurs. Tome. I. pag. 305. Tom. VII. pag. 430, &c.

HIERON II.

Elle ne fut tranquille & heureuse que sous le régne d'Hiéron II. qui fut très long, & presque toujours pacifique.

HIERONYME.

A peine régna-t-il un an. Sa mort fut suivie de grands troubles, & de la prise de Syracuse par Marcellus.

Après la prise de cette ville, ce qui se passe dans la Sicile jusqu'à son entiére réduction est peu mémorable. Il y eut encore quelques restes de guerre de la part des partisans de la Tyrannie, & des Carthaginois qui en étoient les protecteurs: mais ces guerres n'eurent point de suite, & Rome se trouva bientôt maitresse absolue de toute la Sicile. La moitié de cette Ile étoit devenue province Romaine depuis le Traité qui termina la premiére guerre Punique. Par ce Traité, la Sicile fut divisée en deux parts, dont l'une resta aux Romains, & l'autre continua d'être gouvernée par Hiéron; & cette

partie, depuis que Syracuse se fut rendue, passa aussi dans leur domaine.

§. III. *Réflexions sur le gouvernement & le caractére des Syracusains, & sur Archiméde.*

PAR LA PRISE de Syracuse, la Sicile entiére devint une province du peuple Romain : mais elle ne fut pas traitée, comme le furent depuis les Espagnols & les Carthaginois, à qui l'on imposa un certain tribut pour être comme le prix de la victoire, & la peine des vaincus : *quasi victoriæ præmium, ac pœna belli.* La [a] Sicile, en se soumettant au peuple Romain, conserva tous ses droits anciens & toutes ses coutumes, & lui obéit aux mêmes conditions qu'elle avoit obéi à ses Rois. Et elle méritoit bien certainement ce privilége & cette distinction. Elle [b] étoit la premiére de toutes les nations étrangéres qui eût fait amitié & alliance avec les Romains : la premiére conquête qu'ils eussent eu la

Cic. in Verr. de frum. n. 13.

a Siciliæ civitates sic in amicitiam fidemque recepimus, ut eodem jure essent, quo fuissent; eadem conditione populo R. parerent, qua suis antea paruissent. *Cic. ibid.*

b Omnium nationum exterarum princeps Sicilia se ad amicitiam fidemque populi R. applicuit : prima omnium, id quod ornamentum imperii est, provincia est appellata : prima docuit majores nostros, quàm præclarum esset exteris gentibus imperare... Ita-

gloire de faire hors de l'Italie: la première enfin qui leur eût fait éprouver la douceur de commander à des peuples étrangers. La plupart des villes dont elle étoit remplie avoient marqué pour les Romains un attachement, une fidélité, une affection qui étoient sans exemple. Elle fut pour eux depuis comme un degré pour passer en Afrique, & Rome n'auroit pas pu abbattre si facilement la puissance formidable de Carthage, si la Sicile ne lui avoit servi de grenier abondant pour les vivres, & de retraite sûre pour ses flotes. Aussi, après la prise & la ruine de Carthage, Scipion l'Africain se crut-il obligé d'enrichir les villes de Sicile d'un grand nombre d'excellens tableaux & de statues précieuses, afin qu'un peuple qui s'intéressoit si vivement à la victoire du peuple Romain, en sentît les fruits, & en conservât chez lui d'illustres monumens.

que majoribus nostris in Africam ex hac provincia gradus imperii factus est. Neque enim tam facilè opes Carthaginis tantæ concidissent, nisi illud & rei frumentariæ subsidium, & receptaculum classibus nostris pateret. Quare P. Africanus, Carthagine deleta, Siculorum urbes signis monumentisque pulcherrimis exornavit: ut, quos victoria populi R. lætari arbitrabatur, apud eos monumenta victoriæ plurima collocaret. *Cic. Verr.* 3. *n.* 2, 3.

La Sicile auroit été heureuse d'être gouvernée par les Romains, si elle avoit toujours eu des Magistrats tels que Cicéron, aussi instruits que lui des obligations de la Magistrature, & aussi attentifs à s'en aquitter. Il est beau de l'entendre lui-même s'expliquer sur ce sujet. C'est en défendant la Sicile contre Verrès.

Après [a] avoir pris les dieux à témoin de la sincérité des sentimens qu'il va exposer : » Dans tous les emplois, » dit-il, dont le peuple Romain m'a » honoré jusqu'ici, j'ai cru être en- » gagé par les liens les plus sacrés de » la religion à en remplir dignement » tous les devoirs. Lorsqu'on m'a fait » Questeur, j'ai regardé cette dignité, » non comme un présent dont on me » gratifioit, mais comme un dépôt » que l'on confioit à ma vigilance &

[a] O dii immortales ... Ita mihi meam voluntatem spemq; reliquæ vitæ vestra populique Romani existimatio comprobet, ut ego, quos adhuc mihi magistratus populus Romanus mandavit, sic eos accepi, ut me omnium officiorum obstringi religione arbitrarer. Ita quæstor sum factus, ut mihi honorem illum non tam datum quàm creditum ac commissum putarem. Sic obtinui quæsturam in provincia, ut omnium oculos in me unum conjectos arbitrarer : ut me quæsturamque meam quasi in aliquo orbis terræ theatro versari existimarem; ut omnia semper, quæ jucunda videntur esse, non modò his extraordinariis cupiditatibus, sed etiam ipsi naturæ ac necessitati denega-

» à ma fidélité. Quand depuis on m'a
» envoïé gérer la Questure dans la
» Sicile, je me suis imaginé que tous
» les yeux étant tournés sur moi, ma
» personne & ma Questure alloient
» être exposées sur un grand théatre à
» la vûe de tous les peuples, à qui j'é-
» tois donné en spectacle; & dans
» cette pensée je me suis interdit,
» non seulement les plaisirs criminels
» qu'entraînent les grandes passions,
» mais ceux même qui sont les plus
» légitimes, & qui paroissent les plus
» nécessaires. On vient de me désigner
» Edile. J'atteste les dieux que je sens
» tout le poids de cette charge, & que
» quelque honorable qu'elle me pa-
» roisse, elle ne me cause pas tant de
» joie & de plaisir, que de soins &
» d'inquiétudes, dans le desir que j'ai
» de faire connoitre qu'elle ne m'a pas
» été donnée au hazard ou par nécessi-
» té, mais confiée par choix & avec
» discernement.

Il s'en faut bien que tous les Gou-

rem. Nunc sum designatus ædilis ... Ita mihi deos omnes propitios esse velim, ut, tametsi mihi jucundissimus est honos populi, tamen nequaquam tantum capio voluptatis, quantum solicitudinis & laboris, ut hæc ipsa ædilitas, non quia necesse fuit alicui candidato data, sed quia sic oportuerit rectè collocata, & judicio populi digno in loco posita esse videatur. *Cic. Verr.* 7. n. 35-37.

verneurs Romains fussent de ce caractére, & la Sicile, plus que toute autre province, éprouva, comme[a] quelques lignes après Cicéron le reproche à Verrès, qu'ils étoient presque tous comme autant de Tyrans, qui ne se croioient armés de faisceaux & de haches, ni revétus de l'autorité de l'Empire Romain, que pour exercer impunément dans la province un brigandage ouvert, & pour forcer toutes les barriéres de la justice & de la pudeur, en sorte que personne ne pût mettre en sureté contre leur violence ni ses biens, ni sa maison, ni sa vie, ni même son honneur.

SYRACUSE, par tout ce que nous en avons vû, a dû nous paroitre comme un théatre où il s'est passé des scénes bien différentes, mais bien étranges : ou plutôt comme une mer, quelquefois calme & tranquille, mais le plus souvent agitée par des vens & des orages, toujours prêts à la bouleverser de fond en comble. Nous n'a-

a Nunquam tibi venit in mentem, non tibi idcirco fasces, & secures, & tantam imperii vim tantamque ornamentorum omnium dignitatem datam, ut earum rerum vi & auctoritate omnia repagula juris, pudoris, & officii perfringeres ; ut omnium bona prædam tuam duceres ; nullius res tuta, nullius domus clausa, nullius vita septa, nullius pudicitia munita contra tuam cupiditatem & audaciam posset esse? *Ibid. n.* 39.

vons vû dans aucune autre République des révolutions si subites, si fréquentes, si violentes, si diversifiées. Maîtrisée dans un tems par les Tyrans les plus cruels, gouvernée dans un autre par les Rois les plus sages; tantôt livrée au caprice d'une populace sans joug & sans frein, tantôt docile & parfaitement soumise à l'autorité des loix & à l'empire de la raison, elle passe alternativement de l'esclavage le plus dur à la liberté la plus douce, d'une espéce de convulsions & de mouvemens phrénétiques à une conduite sage, tranquille, modérée. Le lecteur se rappelle aisément dans la mémoire, d'un côté les deux Denys pere & fils, Agathocle, Hiéronyme, devenus par leur cruauté l'objet de la haine & de l'exécration publique; de l'autre Gélon, Dion, Timoléon, les deux Hiérons tant l'ancien que le nouveau, universellement chéris & respectés des peuples.

A quoi attribuer des extrémités si opposées, & des alternatives si contraires? Je ne doute point que la légéreté & l'inconstance des Syracusains, qui étoit leur caractére dominant, n'y eût beaucoup de part: mais je suis persuadé que ce qui y contribuoit le plus,

étoit la forme même du gouvernement, mélé d'Ariſtocratie & de Démocratie, c'eſt-à-dire partagé entre le Sénat ou les anciens & le peuple. Comme il n'y avoit à Syracuſe aucun contrepoids pour maintenir ces deux Corps dans un juſte équilibre, quand l'autorité panchoit un peu plus d'un côté que d'un autre, le gouvernement ſe tournoit auſſitôt, ou en une Tyrannie violente & cruelle, ou en une liberté effrénée, ſans meſure, & ſans régle. Alors la confuſion ſubite de tous les Ordres de l'état facilitoit aux plus ambitieux des citoiens le chemin au pouvoir ſouverain; que les uns, pour captiver la bienveillance de leurs concitoiens & leur adoucir le joug, exerçoient avec douceur & ſageſſe, avec équité, avec des maniéres populaires: & que d'autres, nés moins vertueux, portoient aux derniers excès du deſpotime le plus abſolu & le plus cruel, ſous prétexte de ſe maintenir dans leur uſurpation contre les entrepriſes de leurs citoiens, leſquels, jaloux de leur liberté, ſe permettoient toutes les trahiſons & tous les crimes pour la recouvrer.

D'autres raiſons encore rendoient

le gouvernement de Syracuſe difficile, & par là donnoient lieu aux fréquens changemens qui y arrivoient. Cette ville n'oublioit point qu'elle avoit remporté de ſignalées victoires contre la redoutable puiſſance de l'Afrique, & qu'elle avoit porté ſes conquêtes & la terreur de ſes armes juſque ſous les rempars de Carthage, & cela, non une ſeule fois, comme depuis contre les Athéniens, mais pendant pluſieurs ſiécles. La haute idée que ſes flotes & ſes troupes nombreuſes lui donnoient de ſa puiſſance maritime, fit que du tems de l'irruption des Perſes dans la Gréce, elle prétendit s'égaler à Athénes, ou partager du moins avec elle l'empire de la mer.

D'ailleurs les richeſſes, ſuite naturelle du commerce, avoient rendu les Syracuſains fiers, hautains, impérieux, & en même tems les avoient plongés dans la molleſſe, en leur inſpirant du dégoût pour toute fatigue & toute application. Ils ſe livroient pour l'ordinaire aveuglément à leurs Orateurs, qui avoient pris ſur eux un pouvoir abſolu. Il faloit, pour obéir, qu'ils fuſſent ou flatés, ou gourmandés.

Ils avoient naturellement un fonds d'équité, de bonté, de douceur : & cependant, entraînés par les discours séditieux des harangueurs, ils se portoient aux derniéres violences & aux cruautés les plus excessives, dont ils se repentoient un moment après.

Quand ils étoient abandonnés à eux-mêmes, leur liberté, qui pour lors ne connoissoit plus de bornes, dégénéroit bientôt en caprice, en fougue, en violence, je pourrois même dire en phrénésie. Au contraire, quand on étoit venu à bout de les réduire sous le joug, ils devenoient lâches, timides, soumis, rampans jusqu'à la servilité. Mais, comme cet état étoit violent, & directement opposé au caractére & au naturel de la nation Grecque, née & nourrie dans la liberté, dont le sentiment n'étoit point éteint en eux, mais simplement endormi; ils se réveilloient de tems en tems de ce sommeil léthargique, rompoient leurs chaînes, & s'en servoient, s'il est permis de s'exprimer ainsi, pour tuer & assommer ces maîtres injustes qui les avoient mis aux fers.

Pour peu que l'on fasse attention

ſur toute la ſuite de l'Hiſtoire des Syracuſains, on voit aiſément (comme Galba depuis l'a dit des Romains) qu'ils [a] n'étoient point capables de porter ni une liberté entiére, ni une entiére ſervitude. Ainſi l'habileté & la politique de ceux qui les gouvernoient conſiſtoit à faire prendre au peuple un ſage milieu entre ces deux extrémités, en paroiſſant le laiſſer maître des réſolutions, & ne ſe réſerver que le ſoin de lui en montrer l'utilité & de lui en faciliter l'exécution. Et c'eſt à quoi réuſſirent merveilleuſement les Magiſtrats & les Rois dont j'ai parlé, ſous le gouvernement deſquels les Syracuſains furent toujours tranquilles & paiſibles, obéiſſans au Prince, & parfaitement ſoumis aux loix. C'eſt ce qui me fait conclure que les troubles & les révolutions de Syracuſe arrivoient moins par la légéreté du peuple, que par la faute de ceux qui les gouvernoient, à qui manquoit l'art de manier les eſprits & de gagner les cœurs, qui eſt proprement la ſcience des Rois & de tous ceux qui commandent.

a Imperaturus es hominibus, qui nec totam ſervitutem pati poſſunt, nec totam libertatem. *Tacit. Hiſt, lib. 1. cap, 16.*



LIVRE VINGT ET UNIÉME.

SUITE DE L'HISTOIRE DES SUCCESSEURS D'ALEXANDRE.



E LIVRE renferme deux Articles : dont le premier contient l'hiſtoire de Mithridate Roi de Pont ; le ſecond, les régnes de Ptolémée Auléte & de la fameuſe Cléopatre en Egypte, où ſe termine l'Hiſtoire Grecque.

ARTICLE PREMIER.

CET ARTICLE comprend l'eſpace de ſoixante ans, qui eſt le tems qu'a duré le régne de Mithridate ; & trois ans par dela : depuis l'an du Monde 3880 juſqu'à l'an 3943.

§. I.

Mithridate, âgé de douze ans, monte sur le trône de Pont. Il s'empare de la Cappadoce & de la Bithynie, en aiant chassé les Rois. Les Romains les rétablissent. Il fait égorger en un même jour tout ce qu'il y avoit de Romains & d'Italiens dans l'Asie Mineure. Premiére guerre des Romains contre Mithridate, qui s'étoit rendu maître de l'Asie Mineure & de la Gréce, & avoit pris Athénes. Sylla est chargé de cette guerre. Il assiége & reprend Athénes. Il gagne trois grandes batailles contre les Généraux de Mithridate. Il accorde la paix à ce Prince la quatriéme année de la guerre. Bibliothéque d'Athénes, où se trouvoient les ouvrages d'Aristote. Sylla la fait porter à Rome.

MITHRIDATE roi de Pont, dont je commence à raporter l'histoire, & qui s'est rendu si célébre par la guerre qu'il soutint contre les Romains pendant près de trente ans, avoit pour surnom Eupator. Il étoit d'une maison qui avoit donné une longue suite de Rois au roiaume de Pont.

Le premier fut, ſelon quelques hiſtoriens, Artabaze, un des ſept Princes qui tuérent les Mages, & mirent la Couronne de Perſe ſur la tête de Darius fils d'Hyſtaſpe, qui lui donna pour récompenſe la Souveraineté de Pont. Mais, outre qu'entre les ſept Perſes on ne trouve point d'Artabaze, pluſieurs raiſons font croire que le Prince dont nous parlons étoit fils de Darius, le même qui eſt nommé Artabazane, qui fut le concurrent de Xerxès pour le trône de Perſe, & qui fut fait roi de Pont ou par ſon pere, ou par ſon frere, pour le conſoler de la préférence donnée à Xerxès ſur lui. Sa poſtérité à joui de ce roiaume pendant dix-ſept générations. Mithridate Eupator, dont il s'agit ici, étoit le ſeiziéme.

Il n'avoit que douze ans, quand il commença à régner. Son pere, avant que de mourir, l'avoit nommé pour ſon ſucceſſeur, & lui avoit donné ſa mere pour Tutrice, qui devoit gouverner conjointement avec lui. Il commença ſon régne par faire mourir ſa mere & ſon frere; & la ſuite ne répondit que trop à ce commencement. On ne ſait rien des premié-

An.M.3880. Av.J.C. 24.

Memnon in Excerptis Photii, cap. 32.

Appian. in Mithrid. pag. 177. & 178.

res années de ſon régne, ſi ce n'eſt qu'un des Généraux Romains, qu'il avoit corrompu à force d'argent, lui aiant cédé en propre la Phrygie, & lui en aiant fait prendre poſſeſſion, elle lui fut, bientôt après, ôtée par les Romains, ce qui commença à l'indiſpoſer contr'eux.

An.M.3915. Av.J.C. 91. Juſtin. l. 38. cap. 1. & 2. Strab. l. 12. pag. 540. Plut. in Sylla. p. 455. Appian. in Mithrid. pag. 176.

Ariarathe roi de Cappadoce étant mort, Mithridate fit égorger les deux enfans qu'Ariarathe avoit laiſſés, quoique leur mere Laodice fût ſa propre ſœur; s'empara de la Cappadoce, & y mit un de ſes enfans encore jeune, à qui il donna le nom d'Ariarathe, ſous la tutelle & la régence d'un nommé Gordius. Nicoméde, roi de Bithynie, qui appréhenda que cet aggrandiſſement de Mithridate ne le mît en état d'engloutir auſſi avec le tems ſon domaine, s'aviſa de faire d'un jeune homme, qui lui parut propre à jouer ce perſonnage, un troiſiéme fils d'Ariarathe. Il engagea Laodice, qu'il avoit épouſée depuis la mort de ſon premier mari, à le reconnoitre; & il l'envoia à Rome pour aider & ſoutenir par ſa préſence la demande de ce prétendu fils, qu'elle y avoit mené avec elle.

La cauſe aiant été expoſée au Sénat, les deux parties furent condannées ; & l'on fit un Décret, qui accordoit aux Cappadociens la liberté. Mais ils dirent qu'ils ne pouvoient pas ſe paſſer d'un Roi. Le Sénat leur permit d'en choiſir un, tel qu'il leur plairoit. Ils choiſirent Ariobarzane, homme de qualité de leur nation. Sylla, qui ſortoit de Préture, fut chargé de la commiſſion de l'établir ſur le trône. Ce fut là le prétexte qu'on prit pour cette expédition : mais le véritable ſujet étoit de réprimer les entrepriſes de Mithridate, dont la puiſſance, qui prenoit tous les jours de nouveaux accroiſſemens, faiſoit ombrage aux Romains. Sylla exécuta ſa commiſſion l'année ſuivante, & après avoir défait bon nombre de Cappadociens, & un plus grand nombre encore d'Arméniens qui étoient venus à leur ſecours, il chaſſa Gordius avec le prétendu Ariarathe, & mit à ſa place Ariobarzane.

An.M.3914.
Av.J.C. 90.

Pendant que Sylla étoit campé ſur le bord de l'Euphrate, un Parthe, nommé Orobaze, député du Roi Arſace, arriva dans ſon camp, pour demander de faire alliance & amitié

C'étoit Mithridate II.

avec les Romains. Sylla, pour le recevoir à ſon audience, fit mettre dans ſa tente trois ſiéges, un pour Ariobarzane qui étoit préſent, l'autre pour Orobaze, & celui du milieu pour lui. Dans la ſuite, le Roi des Parthes, irrité contre ſon Député de ce qu'il avoit ſouffert cet orgueil Romain, le fit mourir. C'eſt ici la premiére fois que les Parthes ont quelque commerce avec les Romains.

Mithridate n'oſa pas s'oppoſer alors à l'établiſſement d'Ariobarzane; mais, diſſimulant le chagrin que lui donna cette conduite des Romains, il réſolut de prendre ſon tems pour en tirer vengeance. En attendant il ſongea à ſe fortifier par de bonnes alliances; & commença par Tigrane roi d'Arménie, qui étoit un Prince très puiſſant. L'Arménie avoit d'abord appartenu aux Perſes; puis étoit paſſée ſous la domination des Macédoniens; & enfin, après la mort d'Alexandre, avoit fait partie du roiaume de Syrie. Sous Antiochus le Grand, deux de ſes Généraux, Artaxius & Zadriadrès, s'établirent avec la permiſſion du Prince, dans cette province, dont apparemment ils étoient

Strab. l. 11. pag. 531. 532.

Gouverneurs. Après la défaite d'Antiochus, ils s'attachérent aux Romains, qui les reconnurent pour Rois. Ils avoient partagé l'Arménie en deux parties. Tigrane, dont il est ici parlé, descendoit d'Artaxius. Il s'empara de l'Arménie entiére, soumit par les armes plusieurs des pays voisins, & forma ainsi un roiaume très puissant. Mithridate lui donna en mariage sa fille Cléopatre, & l'engagea à entrer dans son projet contre les Romains; jusques-là qu'ils réglérent, que Mithridate auroit pour sa part les villes & le pays dont on feroit la conquête, & Tigrane les personnes avec tous les effets qui se peuvent transporter.

La premiére entreprise & le premier acte d'hostilité fut, que Tigrane dépouilla Ariobarzane de la Cappadoce dont les Romains l'avoient mis en possession, & y rétablit Ariarathe fils de Mithridate. Nicoméde, roi de Bithynie, étant venu à mourir dans ce tems-là, son fils aîné, appellé aussi Nicoméde, devoit naturellement lui succéder; & en effet il fut déclaré Roi. Mais Mithridate suscita contre lui son frere cadet nommé So-

An.M.3915
Av.J.C. 89

crate, lequel, à main armée, le chassa du trône. Les deux Rois dépouillés se rendirent à Rome pour implorer le secours du Sénat, qui résolut leur rétablissement, & envoia Manius Aquilius & M. Altinius pour faire exécuter son Décret.

Ils furent rétablis tous deux. Les Romains, les exhortérent à faire des irruptions sur les terres de Mithridate, en leur promettant du secours: mais ils n'osérent ni l'un ni l'autre attaquer un Prince si voisin & si puissant. A la fin cependant, Nicoméde, pressé également & par les Ambassadeurs mêmes à qui il avoit promis de grosses sommes pour son rétablissement, & par ses créanciers, citoiens Romains établis dans l'Asie, qui lui en avoient prété de fort considérables pour le même effet, ne put résister plus lontems à leurs instances réitérées. Il fit des courses sur les terres de Mithridate, ravagea tout le plat pays jusqu'à la ville d'Amastris, & revint chez lui chargé de butin, qui l'aida à paier une partie de ses dettes.

Mithridate n'ignoroit pas par le conseil de qui Nicoméde avoit fait

cette irruption ſur ſes terres. Il auroit pu facilement la repouſſer, aiant un bon nombre de troupes toutes prêtes : mais il ne fit aucun mouvement. Il étoit bien aiſe de mettre les Romains dans leur tort, & d'avoir un juſte ſujet de leur déclarer la guerre. Il commença par des remontrances, qu'il fit faire à leurs Généraux & à leurs Ambaſſadeurs. Pélopidas étoit à la tête de l'Ambaſſade. Il ſe plaignit des différentes atteintes que les Romains avoient données à l'alliance contractée entr'eux & Mithridate, & en particulier de la protection qu'ils accordoient à Nicoméde ſon ennemi déclaré. Les Ambaſſadeurs de celui-ci répliquérent, & firent auſſi de leur côté des plaintes contre Mithridate. Les Romains, qui ne vouloient pas encore ſe déclarer ouvertement, leur donnérent une réponſe vague, en marquant que l'intention du peuple Romain étoit que Mithridate & Nicoméde ne ſe fiſſent aucun tort l'un à l'autre.

Mithridate, que cette réponſe ne ſatisfit point, fit marcher incontinent ſes troupes contre la Cappadoce, en chaſſa de nouveau Ariobarzane, &

mit ſur ſon trône Ariarathe ſon fils qu'il y avoit déja placé auparavant. Il envoia en même tems ſes Ambaſſadeurs vers les Généraux Romains, pour leur faire ſon apologie en même tems & renouveller ſes plaintes contr'eux. Pélopidas leur déclara que ſon Maître vouloit bien que le peuple Romain en fût arbitre, & dit qu'il avoit déja envoié ſes Ambaſſadeurs à Rome. Il les exhorta à ne rien entreprendre avant que d'avoir reçu les ordres du Sénat, & à ne pas engager témérairement une guerre qui pouvoit avoir de funeſtes ſuites. Au reſte il leur marqua que Mithridate, en cas qu'on refuſât de lui rendre juſtice, étoit en état de ſe la faire lui-même. Les Romains, choqués d'une déclaration ſi fiére, lui répondirent, que Mithridate eût à faire ſortir ſes troupes de Cappadoce, & qu'il ne s'aviſât plus d'inquiéter Nicoméde, ni Ariobarzane. Ils commandérent à Pélopidas de ſortir dans le moment même du camp, avec défenſe d'y revenir, à moins que ſon Maître n'obéît. Les autres Ambaſſadeurs ne furent pas mieux reçus à Rome.

La rupture pour lors éclata, & les

Généraux Romains n'attendirent pas qu'il leur vînt des ordres du peuple Romain, ou du Sénat. C'eſt ce que Mithridate demandoit. Dans le deſſein où il étoit depuis lontems de ſe déclarer contre les Romains, il avoit fait pluſieurs alliances, & avoit engagé pluſieurs peuples dans ſes intérêts. On comptoit dans ſes troupes juſqu'à vingt-deux nations de vingt deux langues différentes que Mithridate parloit toutes avec facilité. Son armée étoit compoſée de deux cens cinquante mille hommes d'infanterie, & de quarante mille chevaux, ſans compter cent trente chariots armés en guerre ; & ſa flote de quatre cens vaiſſeaux.

Avant que de former aucune entrepriſe, il crut devoir y préparer ſes troupes, & il leur fit un * long diſcours pour les animer contre les Romains. » Il leur repréſente qu'il ne s'a- » git pas d'examiner ſi l'on fera la paix » ou la guerre : que les Romains, en *Juſtin. l. 38. cap. 3-7.*

** J'ai extrêmement abrégé ce diſcours, que Juſtin rapporte tout entier, tel qu'il étoit dans Trogue Pompée, dont il n'eſt que l'abbréviateur. Ce diſcours peut ſervir à nous faire connoître le ſtile de cet excellent Hiſtorien, & doit nous en faire bien regretter la perte.*

» les attaquant les premiers, ne laif-
» ſent aucun lieu à la délibération.
» Qu'il s'agit de combattre & de vain-
» cre. Qu'il compte ſur un ſucces heu-
» reux, ſi ſes ſoldats font paroitre le
» même courage qu'ils ont déja mon-
» tré en tant d'occaſions, & tout ré-
» cemment encore contre ces mêmes
» ennemis, qu'ils ont mis en fuite &
» taillés en piéces dans la Bithynie &
» dans la Cappadoce. Que l'on ne pou-
» voit pas deſirer une occaſion plus fa-
» vorable que celle qui ſe préſentoit,
» pendant que les Marſes infeſtoient &
» ravageoient le cœur même de l'Ita-
» lie, que Rome étoit déchirée par les
» guerres civiles, qu'une armée in-
» nombrable de Cimbres ſortis de Ger-
» manie inondoit toute l'Italie. Que le
» tems étoit venu d'humilier l'orgueil
» de ces fiers Républicains qui en vou-
» loient à la majeſté Roiale, & qui
» avoient juré d'abbatre tous les trô-
» nes de l'univers. Qu'au [a] reſte la
» guerre que ſes ſoldats alloient com-
» mencer, étoit bien différente de cel-

[a] Nunc ſe diverſam belli conditionem ingredi. Nam neque cœlo Aſiæ eſſe temperatius aliud, nec ſolo fertilius, nec urbium multitudine amœnius; magnamque temporis partem, non ut militiam, ſed ut feſtum diem acturos, bello dubium facili magis an uberi... tantumque ſe avida expectat Aſia,

» le qu'ils avoient ſoutenue avec tant » de courage dans les affreux déſerts » & dans les régions glacées de la Scy- » thie. Qu'il les menoit dans le pays du » monde le plus fertile & le plus tem- » péré, rempli de villes riches & opu- » lentes qui ſembloient leur offrir un » butin tout préparé. Que l'Aſie, livrée » en proie à l'avarice inſatiable des » Proconſuls, à l'impitoiable dureté » des Traitans, à l'injuſtice criante des » Juges, avoit en horreur le nom Ro- » main, & les attendoit comme ſes li- » bérateurs. Qu'ils le ſuiviſſent, non » tant à une guerre, qu'à une victoire » & à une proie aſſurée. « L'armée ré- pondit à ce diſcours par des cris de joie univerſels, & par des proteſtations réitérées de ſervice & de fidélité.

Les Romains avoient formé trois armées des troupes qu'ils avoient en différens endroits de l'Aſie Mineure.

ut etiam vocibus vocet: adeo illis odium Romanorum incuſſit rapacitas Proconſulum, ſectio * publicanorum, calumniæ litium. *Juſtin.*

* Sectio publicanorum, *ſignifie proprement les ventes forcées des biens de ceux qui ne paiant pas les impots & les tailles que l'on exigeoit d'eux, voioient leurs meubles & leurs biens enlevés par les publicains pour le paiement.* Calumniæ litium, *ſont les chicanes injuſtes, qui ſervoient de prétexte pour envahir les biens des riches, ſoit à l'occaſion des impots, ſoit ſous quelque autre couleur.*

La premiére étoit commandée par L. Caſſius, qui avoit le gouvernement de la province de Pergame : la ſeconde par Manius Aquilius : la troiſiéme par Q. Oppius Proconſul, qui avoit pour province la Pamphylie. Chacune étoit de quarante mille hommes, en y comprenant la cavalerie. Outre ces troupes, Nicoméde avoit cinquante mille hommes de pié, & ſix mille chevaux. Ils commencérent la guerre, comme je l'ai déja dit, ſans attendre des ordres de Rome, & la firent avec tant de négligence & ſi peu de conduite, qu'ils furent tous trois battus en differentes occaſions, & leurs armées ruinées. Aquilius & Oppius furent même faits priſonniers, & traités avec toutes ſortes d'inſultes. Mithridate regardant Aquilius comme le principal auteur de la guerre, lui fit ſouffrir les derniers outrages. Il le fit paſſer en revûe devant les troupes, & le donna en ſpectacle aux peuples monté ſur un âne, l'obligeant de crier à haute voix qu'il étoit Manius Aquilius. D'autres fois il le faiſoit marcher à pié les mains garotées avec une chaîne attachée à un cheval qui le traînoit. Enfin il lui fit couler dans

la bouche du plomb fondu, & le fit périr au milieu des tourmens. C'étoient ceux de Mitylène qui le lui avoient livré par une lâche trahison, dans le tems même qu'il étoit malade, & qu'il s'étoit retiré chez eux pour y rétablir sa santé.

Mithridate, qui vouloit gagner les cœurs par une réputation de clémence, renvoia chez eux tous les Grecs qu'il avoit fait prisonniers, & leur fournit même des vivres pour faire le voiage. Cette action de bonté lui ouvrit toutes les portes des villes. On venoit de toutes parts à sa rencontre avec des cris de joie. On le combloit de louanges. On l'appelloit le conservateur, le pere des peuples, le libérateur de l'Asie, & on lui donnoit tous les noms par lesquels on désigne Bacchus, qu'il méritoit à juste titre: car il passoit pour le Prince de son tems qui bûvoit davantage, & qui portoit mieux le vin; qualité dont il se vantoit avec complaisance, & qu'il croioit lui faire beaucoup d'honneur.

Diod. in Excerpt. Vales. pag. 401. Athen. lib. 5. pag. 213. Cic. Orat. pro Flacco. n. 60.

Plut. Sympos. lib. 1. pag. 624.

Le fruit de ces premiéres victoires fut la conquête de la Bithynie entiére, d'où Nicoméde fut chassé; de la Phrygie & de la Mysie, provinces récentes

des Romains ; de la Lycie, de la Pamphylie, de la Paphlagonie, & de plusieurs autres provinces.

Aiant trouvé à Stratonicée Monime, jeune fille d'une rare beauté, il l'attacha à sa suite.

An. M. 3916. Av. J.C. 88. Appian. pag. 185. Cic. in Orat. pro lege Manil. n. 7.

Mithridate considérant que les Romains, & en général tous les Italiens, qui se trouvoient pour diverses affaires dans l'Asie Mineure, y ménageoient sourdement des intrigues fort contraires à ses intérêts, envoia, d'Ephése où il étoit, des ordres secrets à tous les Gouverneurs des provinces, & aux Magistrats des villes de toute l'Asie Mineure, [a] d'en faire un massacre général en un même jour qu'il leur marqua. Les femmes, les enfans, les domestiques étoient compris dans le nombre des proscrits. Il y avoit défense de donner la sépulture à ceux qui auroient été tués. Leurs biens devoient être confisqués au profit du Roi & des meurtriers. On condanna à une grosse amende ceux qui enseveliroient les morts, ou qui cacheroient les vivans. Il y avoit une

a Is uno die, tota Asia, tot in civitatibus, uno nuntio atque una literarum significatione, cives Romanos necandos trucidandosque denotavit. Cic.

récompense pour quiconque découvriroit ceux qui étoient cachés. On accordoit la liberté aux esclaves qui égorgeroient leurs maîtres : on remettoit aux débiteurs qui tueroient leurs créanciers la moitié de leurs dettes. Le simple récit de cet affreux détail fait frémir d'horreur. Quelle fut donc la désolation dans toutes ces provinces, quand cet ordre barbare s'y exécuta ! Il y eut quatre vingts mille Romains ou Italiens égorgés dans cette boucherie. Quelques-uns même en font monter le nombre à près d'une fois autant.

Informé qu'il y avoit à Cos un grand trésor, il y envoia des gens qui s'en saisirent. C'étoit Cléopatre reine d'Egypte qui l'y avoit mis en dépôt, quand elle ouvrit la guerre dans la Phénicie contre son fils Lathyre. Outre ce trésor, il y trouva encore huit cens talens (huit cens mille écus) que les Juifs de l'Asie Mineure y avoient mis aussi en dépôt, quand ils virent qu'on y étoit menacé de la guerre.

App. pag. 186. Joseph. Antiq. XIV. 12.

Tous ceux qui avoient pu se sauver du carnage général de l'Asie, s'étoient réfugiés à Rhodes, qui les reçut avec

App. pag. 186-188. Diod. in Excerpt. p. 401.

joie, & leur ouvrit un asyle qui les mit en sureté. Mithridate en forma inutilement le siége, qu'il fut bientôt obligé de lever, après avoir couru risque d'être pris lui-même dans un combat naval, où il perdit plusieurs de ses vaisseaux.

Plut. in Sylla. p. 458-461.
Appian. in Mithrid. pag. 188-197.

Après s'être rendu maître de l'Asie Mineure, Mithridate envoia en Gréce Archélaüs, l'un de ses Généraux, avec une armée de six vingts mille hommes. Ce Général prit Athénes, & la choisit pour sa résidence, donnant de cette ville tous les ordres pour la guerre de ce côté-là ; & pendant le séjour qu'il y fit, il engagea dans les intérêts de son Maître la plupart des villes & des Etats de la Gréce. Il avoit soumis par force Délos qui s'étoit revoltée contre les Athéniens, l'avoit remise sous leur pouvoir, & leur avoit envoié le Trésor sacré qu'on gardoit dans cette île par Aristion, à qui il donna deux mille hommes pour la garde de cet argent. Aristion étoit un Athénien, Philosophe de la secte d'Epicure. Il se servit des deux mille hommes qu'il avoit sous son commandement pour s'emparer de toute l'autorité à Athénes, où il exerça une

cruelle tyrannie, faisant mourir plusieurs des citoiens, ou les livrant à Mithridate, sous prétexte qu'ils étoient de la faction Romaine.

Voila en quel état Sylla trouva les affaires, quand il fut chargé de la guerre contre Mithridate. Il partit promtement pour se rendre en Gréce, avec cinq légions, quelques cohortes, & quelque cavalerie. Cependant Mithridate étoit demeuré à Pergame, où il distribuoit à ses amis des richesses, des gouvernemens, & d'autres récompenses. AN.M.3917. AV.J.C. 87.

A l'arrivée de Sylla, toutes les villes lui ouvrirent leurs portes, à l'exception d'Athénes, qui réduite sous le joug du Tyran Aristion, fut obligée malgré elle de résister. Le Général Romain étant entré dans l'Attique, divisa ses troupes en deux corps, dont il envoia l'un pour assiéger Aristion dans la ville d'Athénes, & lui avec l'autre alla droit au port de Pirée qui faisoit comme une seconde ville, où Archélaüs s'étoit enfermé, comptant sur la force de la place, dont les murailles étoient hautes presque de quarante coudées, (soixante piés,) & toutes de pierres de taille. En effet c'étoit un

grand ouvrage que Périclès avoit fait faire au tems de la guerre du Péloponnése, lorsque toute l'espérance de la victoire ne consistant que dans ce port, il l'avoit fortifié autant qu'il lui avoit été possible.

La hauteur des murailles n'étonna point Sylla. Il emploia toutes sortes de machines pour les battre, & donna assaut sur assaut. S'il eût voulu attendre un peu de tems, il prenoit sans coup férir la haute ville, que la famine avoit réduite à la derniére extrémité. Mais pressé de retourner à Rome, & craignant les changemens qui pouvoient arriver, il n'épargnoit ni dangers, ni combats, ni dépenses, pour hâter la fin de cette guerre. Sans compter tout le reste de l'appareil & de l'équipage de guerre, il y avoit pour le seul service des machines vingt mille mulets qui travailloient sans relâche. Le bois étant venu à lui manquer à cause de la grande consommation qu'il en faisoit pour ses machines, qui étoient souvent brisées & ruinées par les fardeaux énormes qu'elles portoient, ou brulées par les feux des ennemis, il n'épargna pas les Bois sacrés. Il coupa les belles

allées de l'Académie, & celles du Lycée, qui étoient les plus beaux parcs qu'il y eût dans les fauxbourgs, & qui avoient les plus beaux arbres. Il fit abbattre les hautes murailles qui joignoient le port avec la ville, pour en faire servir les ruines à hausser les terrasses.

Comme il avoit besoin de beaucoup d'argent pour cette guerre, & qu'il cherchoit à s'attacher les soldats, & à les animer par de grandes largesses, il eut recours aux Trésors inviolables des temples, & fit venir tant d'Epidaure que d'Olympie les plus beaux & les plus précieux dons qui y avoient été consacrés. Il écrivit aux Amphictyons assemblés à Delphes, » Qu'ils feroient sagement de » lui envoier les trésors du dieu, par- » ce qu'ils seroient plus surement en- » tre ses mains; ou que, s'il étoit » obligé de s'en servir, il en rendroit » la valeur après la guerre. « Et en même tems il envoia à Delphes un de ses amis, nommé Caphis, qui étoit de la Phocide, pour recevoir tous ces trésors au poids.

Caphis arrivé à Delphes n'osoit par respect toucher à ces dons qui étoient

ſacrés, & ſe mit à pleurer en préſence des Amphictyons ſur la néceſſité qui lui étoit impoſée. Sur cela, quelqu'un des aſſiſtans aiant dit qu'il entendoit du fond du Sanctuaire le ſon de la Lyre d'Apollon, Caphis, ſoit qu'il le crût véritablement, ſoit qu'il voulût profiter de cette occaſion pour jetter une terreur religieuſe dans l'eſprit de Sylla, lui écrivit ce qui venoit d'arriver. Sylla ſe moquant de ſa ſimplicité, lui répondit, » Qu'il s'é-» tonnoit comment il n'avoit pas » compris que le chant eſt un ſigne » de joie, & nullement une marque » de colére & d'indignation : qu'il » n'avoit donc qu'à prendre hardi-» ment les tréſors, bien ſûr que le » dieu les voioit prendre avec plai-» ſir, & qu'il les donnoit lui-même.

Plutarque, à cette occaſion, fait remarquer la différence qu'il y avoit entre les anciens Généraux Romains, & ceux du tems dont il parle ici. Les premiers, que leur mérite ſeul avoit élevés aux charges, & qui n'y cherchoient autre choſe que le bien public, ſavoient ſe faire obéir & reſpecter des ſoldats, ſans emploier pour cela des voies baſſes & indignes. Ils

commandoient des troupes ſages, diſciplinées, & bien inſtruites à exécuter ſans réplique & ſans délai les ordres de leurs Chefs. Véritablement [a] Rois, dit Plutarque, par la grandeur & la nobleſſe de leurs ſentimens, mais ſimples & modeſtes particuliers par leur train & toute leur dépenſe, ils ne faiſoient dans leurs charges d'autres frais à l'Etat, que les frais néceſſaires & raiſonnables, eſtimant qu'il étoit plus honteux à un Capitaine de flater ſes ſoldats, que de craindre ſes ennemis. Les choſes étoient bien changées dans le tems dont nous parlons. Les Généraux Romains, dévorés d'ambition & perdus de luxe, étoient obligés de ſe rendre eſclaves de leurs ſoldats, & d'acheter leurs ſervices par des largeſſes capables de ſatisfaire leur avidité, & ſouvent par la tolérance & l'impunité des plus grands crimes.

Sylla, effectivement, étoit toujours dans un beſoin extrême d'argent, pour contenter ſes troupes ; & alors, plus que jamais, pour achever le ſiége auquel il s'étoit engagé, & dont

a Αὐτοί τε ταῖς ψυχαῖς βασιλικοὶ, καὶ ταῖς δαπάναις εὐτελεῖς ὄντες.

le ſuccès lui paroiſſoit d'une extrême importance pour ſon honneur, & même pour ſa ſureté. Il vouloit ôter à Mithridate la ſeule ville qui lui reſtoit dans la Gréce, & qui empéchant les Romains de paſſer en Aſie, faiſoit échouer toute eſpérance de la victoire, & obligeoit Sylla de revenir honteuſement en Italie, où il auroit trouvé d'autres ennemis plus terribles, Marius & ſa faction. D'ailleurs il étoit vivement bleſſé des railleries piquantes que le Tyran Ariſtion lançoit tous les jours contre lui, & contre Métella ſa femme.

Il n'eſt pas aiſé de dire laquelle de l'attaque ou de la défenſe fut plus vive, & pouſſée avec plus de vigueur: car de part & d'autre on fit paroitre un courage & une conſtance incroiables. Les ſorties étoient fréquentes, & accompagnées de combats preſque dans les formes, où le carnage étoit grand, & la perte ordinairement aſſez égale des deux côtés. Les aſſiégés n'auroient point été en état de ſe défendre ſi vigoureuſement, s'ils n'avoient reçu par mer à différentes repriſes des renforts conſidérables.

Ce qui leur nuiſit le plus, fut la trahiſon

trahison secrette de deux esclaves Athéniens qui étoient dans le Pirée. Ces esclaves, soit qu'ils fussent affectionnés au parti des Romains, soit qu'ils voulussent pourvoir à leur sureté en cas que la place fût prise, écrivoient sur des balles de plomb tout ce qui se passoit au dedans, & les jettoient aux Romains à coups de fronde. Ainsi quelque sages mesures que prît Archélaüs qui défendoit le Pirée, pendant qu'Ariſtion commandoit dans la Ville, rien ne lui réussissoit. Il résolut de faire une sortie générale : les traîtres tirérent une bale de plomb, où l'on trouva cet avertissement : *Demain, à une telle heure, l'infanterie tombera sur vos travaux, & la cavalerie attaquera votre camp.* Sylla fit dresser des embuches, & repoussa les assiégés avec perte. Ils devoient faire passer de nuit un convoi de vivres dans la ville qui manquoit de tout. Sur un pareil avis, le convoi fut enlevé.

Malgré tous ces contretems les Athéniens se défendoient comme des lions. Ils trouvoient le moien de bruler la plupart des machines dressées contre leurs murailles ; ou arrivant par

des mines ſouterraines juſques ſous d'autres machines, & creuſant la terre qui les ſoutenoit, ils les renverſoient & les briſoient.

Les Romains, de leur côté, ne montroient pas moins de vigueur. Par le moien de pareilles mines ils pénétroient juſques ſous le mur, & creuſant auſſi la terre, ils ſoutenoient les fondemens par des étançons de bois, où enſuite ils mettoient le feu avec quantité de poix, d'étoupe, & de ſouffre. Quand ces étançons furent brulés, un grand pan de muraille tomba avec un fracas horrible, & ouvrit une large bréche, par où les Romains montérent à l'aſſaut. Le combat dura lontems avec même ardeur de part & d'autre, mais enfin les Romains furent obligés de ſe retirer. Le lendemain ils recommencerent l'attaque. Les aſſiégés avoient conſtruit pendant la nuit un nouveau mur en forme de croiſſant à la place de celui qui étoit tombé; & il ne fut pas poſſible aux Romains de le forcer.

Sylla, rebuté par une défenſe ſi opiniâtre, réſolut de ne plus faire donner d'aſſaut au Pirée, & ſe réduiſit à prendre cette place par la famine. La ville, d'un autre côté étoit ré-

duite aux derniers abois. On y avoit vendu le boisseau d'orge jusqu'à mille dragmes. (cinq cens livres.) On y mangeoit non seulement les herbes & les racines qu'on trouvoit autour de la Citadelle, mais la chair des chevaux, & le cuir même des souliers, qu'on faisoit bouillir. Au milieu de cette misére publique, le Tyran passoit les jours & les nuits en débauche. Les Sénateurs & les Prêtres allérent se jetter à ses piés pour le conjurer d'avoir pitié de la ville, & d'obtenir une capitulation de Sylla : il les écarta à coups de traits, & les chassa de sa présence.

Ce ne fut qu'à la derniére extrémité qu'il fit demander une surséance d'armes, & qu'il envoia des Députés à Sylla. Comme ces Députés ne lui faisoient aucune proposition ni aucune demande qui allât au fait, & qu'ils ne cessoient de louer & d'exalter Thésée, Eumolpe, & les exploits des Athéniens contre les Médes; Sylla ennuié, les interrompant, leur dit : » Messieurs les » Harangueurs, retournez-vous-en, » & gardez pour vous ces beaux dis» cours de Rhétorique. Car, pour » moi, je n'ai pas été envoié à Athé-

» nes pour y apprendre vos antiques
» prouesses, mais pour châtier des
» revoltés.

Place publique d'Athènes.

Pendant cette audience, quelques espions étant entrés dans la ville, entendirent par hazard des vieillards qui s'entretenoient dans le Céramique, & qui blâmoient extrêmement le Tyran de ce qu'il ne gardoit pas un certain endroit de la muraille, qui étoit le seul par lequel les ennemis pouvoient facilement escalader la ville. A leur retour dans le camp, ils firent raport à Sylla de ce qu'ils avoient entendu. Le pourparler avoit été sans succès. Sylla ne négligea point l'avis qu'on lui avoit donné. Dès la nuit suivante il alla lui-même reconnoître les lieux, & voiant en effet que la muraille étoit accessible, il y fit appliquer les échelles, commença l'attaque par cet endroit, & s'étant rendu maître du mur après une foible résistance, entra dans la ville. Il ne voulut pas qu'on y mît le feu, mais il la livra au pillage des soldats, qui trouvérent en beaucoup de maisons de la chair humaine que l'on avoit fait cuire pour manger. Le carnage fut horrible. Le lendemain

il fit vendre tous les esclaves à l'encan, & déclara qu'il laissoit la liberté à tous ceux des citoiens qui avoient échapé à l'épée du soldat : ils étoient en petit nombre. Le jour même il assiégea la Citadelle, où Aristion, & ceux qui s'y étoient réfugiés, furent bientôt tellement pressés de la soif & de la faim, qu'ils furent contraints de se rendre. Le Tyran, ses gardes, & tous ceux qui avoient eu quelque charge sous sa tyrannie, furent mis à mort.

Peu de jours après Sylla se rendit maître du Pirée, & brula toutes ses fortifications; sur tout l'arsenal, qui avoit été bâti par Philon célébre Architecte, & qui étoit un ouvrage merveilleux. Archélaüs, par le moien de sa flote, s'étoit retiré à Munichia, autre port de l'Attique.

L'année que nous commençons fut fatale aux armes de Mithridate. Taxile, l'un de ses Généraux, arriva en Gréce de Thrace & de Macédoine avec une armée de cent mille hommes de pié, de dix mille chevaux, & de quatre-vingts-dix chariots armés de faulx. Archélaüs frere de ce Général étoit alors dans le port de Munichia, & ne vouloit ni s'éloigner de la mer, ni en

An.M.3918. Av.J.C. 86. *Plut. in Sylla, pag. 461-466. Appian. pag. 196-203.*

venir à un combat avec les Romains: mais il cherchoit à traîner la guerre en longueur, & à leur couper les vivres. C'étoit un parti fort ſage, car Sylla commençoit à en manquer; de ſorte que la famine l'obligea de quitter l'Attique, & de paſſer dans les plaines fertiles de Béotie, où Hortenſius le joignit. Leurs troupes étant réunies, ils s'emparérent au milieu de la plaine d'Elatée d'une éminence très fertile, couverte d'arbres, & au pié de laquelle couloit un ruiſſeau. Quand ils eurent formé leur camp, les ennemis découvrirent à l'œil leur petit nombre: ils n'avoient pas en effet plus de quinze mille hommes de pié, & quinze cens chevaux. C'eſt ce qui porta les Généraux de l'armée d'Archélaüs à le preſſer vivement d'en venir à une action. Ils n'arrachérent ſon conſentement qu'avec peine. Ils ſe mettent auſſitôt en mouvement, & couvrent toute la plaine de chevaux, de chariots, & de troupes qui étoient ſans nombre. Car les deux freres s'étant réunis, avoient une armée formidable. Le bruit & les cris de tant de nations & de tant de milliers d'hommes qui ſe préparoient au com-

bat, la pompe & la magnificence de leur appareil, tout étoit terrible. La lueur de leurs armes ſuperbement enrichies d'or & d'argent, & les vives couleurs de leurs cottes d'armes Médoiſes & Scythiques, mélées avec l'éclat de l'airain & du fer, jettoient comme des éclairs, qui, en éblouiſſant la vûe, rempliſſoient l'ame d'effroi.

Les Romains, ſaiſis d'épouvante, ſe tenoient renfermés dans leurs retranchemens. Sylla ne pouvant, par ſes diſcours & par ſes remontrances, guérir leur fraïeur, & ne voulant pas les forcer à combattre dans le découragement où il les voioit, étoit obligé de ſe tenir en repos, & de ſouffrir, quoique très impatiemment, les bravades & les riſées inſultantes des Barbares. Ils conçurent en conſéquence un ſi grand mépris pour lui, qu'ils ne gardoient plus aucune diſcipline. Il y en avoit très peu qui reſtaſſent dans leurs retranchemens : tous les autres, attirés par le deſir du pillage, ſe débandoient par grandes troupes, & s'écartoient conſidérablement, juſqu'à s'éloigner du camp de pluſieurs journées. Ils pillérent & rui-

nérent quelques villes du voisinage.

Sylla étoit au dernier desespoir de voir ainsi périr à ses yeux ces villes alliées, faute de pouvoir donner un combat. Il s'avisa enfin d'un stratagême, qui fut de ne donner aucun repos à ses troupes, & de les faire travailler sans cesse à détourner les eaux du Céphise, petite riviére auprès de laquelle ils étoient campés, & à creuser de grands fossés, sous prétexte de les mettre plus en sureté, mais en effet afin que rebutés d'une si grande fatigue, ils préférassent à ce travail le hazard d'une bataille. Sa ruse lui réussit. Après avoir travaillé sans relâche pendant trois jours, comme Sylla passoit à son ordinaire pour visiter les travaux, ils se mirent tous à lui crier qu'il les menât aux ennemis. Sylla se fit beaucoup prier, & ne se rendit pas d'abord : mais voiant que leur ardeur augmentoit, il leur fit prendre leurs armes, & les fit marcher vers l'ennemi.

La bataille se donna près de Chéronée. Les ennemis s'étoient emparés avec un gros corps de troupes d'un lieu fort avantageux, nommé Thurium : c'étoit une croupe de monta-

gne fort rude, qui s'étendoit ſur le flanc gauche des Romains, & qui étoit très propre à les tenir en échec. Deux hommes de Chéronée vinrent trouver Sylla, & lui promirent de chaſſer les ennemis de ce poſte, s'il vouloit leur donner un petit nombre de ſoldats choiſis : il les leur donna. Cependant il mit ſon armée en bataille, & partagea ſa cavalerie à ſes deux ailes, prenant pour lui la droite, & donnant la gauche à Muréna. Galba & Hortenſius ſes Lieutenans formoient une ſeconde ligne. Hortenſius, commandant la gauche de cette ſeconde ligne, ſoutenoit Muréna ; pendant que Galba, qui commandoit la droite de cette même ligne, ſoutenoit Sylla. Les Barbares commençoient déja à déploier leur cavalerie & leur infanterie légére, & à les étendre par un long circuit pour venir enveloper cette ſeconde ligne par les derriéres.

Dans ce moment, les deux hommes de Chéronée, aiant gagné avec leur petite troupe commandée par Hirtius la cime de Thurium ſans que les ennemis s'en aperçuſſent, ſe montrérent tout-à-coup. Les Barbares effraiés & troublés, prirent auſſitôt la fuite. Se

poussant les uns les autres sur le panchant de la montagne, ils se précipitoient devant l'ennemi qui fondoit sur eux de dessus le côteau, & les chassoit l'épée dans les reins, de sorte qu'il périt environ trois mille hommes sur la montagne. De ceux qui se sauvérent, les uns tombérent entre les mains de Muréna qui venoit de se former en bataille, & qui aiant marché à leur rencontre, leur coupa le chemin, & en fit un grand carnage : les autres, qui s'empressoient de regagner le camp, se jettérent pêle-mêle sur le corps de bataille de leurs troupes, & s'y précipitérent avec tant de confusion, qu'ils y répandirent le trouble & la fraieur, & firent perdre par là à leurs Généraux un tems considérable pour rétablir l'ordre, ce qui fut une des principales causes de leur défaite.

Sylla, profitant de ce desordre, marcha contr'eux si vivement, que franchissant avec une extrême rapidité l'espace qui séparoit les deux armées, il empécha l'action des chariots armés de faulx. Ces chariots ne tirent leur force que de la longueur de leur course, qui donne l'impétuosité

& la roideur à leur mouvement ; au lieu qu'un eſpace trop court, & qui ne leur ouvre pas de carriére, les rend inutiles & ſans action. C'eſt ce que les Barbares éprouvérent en cette occaſion. Les premiers chariots partirent ſi lâchement, & donnérent ſi mollement, que les Romains les repouſſant ſans peine avec grand bruit & de grandes riſées, en demandoient d'autres, comme cela ſe pratiquoit ordinairement à Rome, par raport aux chars qui couroient dans le Cirque.

Après que les chariots eurent été écartés, les deux corps de bataille ſe choquent. Les Barbares préſentent leurs longues piques, & ſe tiennent bien ſerrés, leurs boucliers joints, afin qu'on ne puiſſe les rompre ; & les Romains jettent bas leurs épieux, & l'épée à la main, ils écartent les piques des ennemis pour pouvoir les joindre eux-mêmes, & les charger avec furie. Ce qui augmentoit leur animoſité, c'eſt qu'ils voioient au premier rang quinze mille eſclaves, que les Généraux du Roi leur avoient débauchés en leur promettant la liberté, & qu'ils avoient placés avec

l'infanterie pesamment armée. Ces esclaves eurent tant de fermeté & d'audace, qu'ils soutinrent le choc de l'infanterie Romaine sans branler. Leurs bataillons étoient si profonds & si serrés, que les Romains ne purent ni les entr'ouvrir, ni les faire reculer; jusqu'à ce que l'infanterie légére, qui étoit à la seconde ligne, les eût mis en desordre à force de traits qu'elle leur lançoit, & à force de pierres qu'elle jettoit avec ses frondes, & qu'elle les eût contraints de plier.

Archélaüs aiant fait avancet son aile droite pour enveloper la gauche des Romains, Hortensius mena les troupes qu'il avoit avec lui pour le prendre lui-même en flanc. Ce que voiant Archélaüs, il fit promtement tourner tête à deux mille chevaux qu'il amenoit. Hortensius, qui alloit être accablé par ce gros corps de cavalerie, se retira peu à peu vers la montagne, se sentant trop éloigné du corps de bataille, & sur le point d'être envelopé. Sylla, avec la partie de son aile droite, qui n'avoit pas encore combattu, marcha à son secours. A la poussiére que ces troupes élevérent, Archélaüs jugea ce qui en étoit. Laissant donc là Horten-

ſius, il tourna vers l'endroit d'où Sylla venoit de partir, eſpérant d'avoir bon marché de cette aile droite qu'il trouveroit ſans Chef.

En même tems Taxile mene contre Muréna ſes fantaſſins armés de boucliers d'airain : de ſorte que des deux côtés il s'éléve de grands cris, qui font retentir toutes les montagnes voiſines. A ce bruit Sylla s'arrête, ne ſachant de quel côté il devoit plutôt courir. Enfin il jugea qu'il étoit plus expédient de retourner au poſte qu'il avoit quitté, & d'aller ſoutenir ſon aile droite. Il envoia donc Hortenſius au ſecours de Muréna avec quatre cohortes ; & prenant la cinquiéme avec lui, il vola à ſon aile droite, qu'il trouva attachée au combat contre Archélaüs avec un égal avantage. Mais, dès qu'il parut, cette aile, ranimée par la préſence de ſon Général, renverſa les troupes d'Archélaüs, les mit en déroute, & les pourſuivit vivement pendant un aſſez long eſpace.

Les Chalcaſpides.

Après ce grand ſuccès, ſans perdre un moment, il marche au ſecours de Muréna. Trouvant qu'il avoit auſſi vaincu de ſon côté, & défait Taxile, il ſe joignit à lui, & ils pourſuivirent

ensemble les fuiards. Il y eut un grand nombre de Barbares tués dans la plaine, & un plus grand nombre qui furent taillés en piéces pendant qu'ils couroient pour gagner leur camp : de sorte que de tant de milliers d'hommes, il ne s'en sauva que dix mille, qui s'enfuirent à la ville de Chalcis. Sylla, dans ses Mémoires, avoit écrit que de son côté il ne manqua que quatorze hommes ; & que même de ces quatorze, il en revint deux sur le soir.

An.M.3919. Av.J.C. 85. Pour célébrer une si grande victoire, il donna à Thébes des Jeux de Musique, & fit venir des villes Grecques voisines les Juges pour distribuer les prix ; car il avoit une haine implacable contre les Thébains. Il leur ôta même la moitié de leur territoire, qu'il consacra à Apollon Pythien, & à Jupiter Olympien, ordonnant que de leurs revenus on remplaceroit tout l'argent qu'il avoit enlevé de leurs temples.

Ces Jeux étoient à peine finis, qu'il apprit que L. Valerius Flaccus, qui étoit du parti contraire, (car c'étoit alors le plus grand feu des divisions de Marius & de Sylla) avoit été nommé

Consul, & qu'il traversoit déja la mer d'Ionie avec une armée, en apparence contre Mithridate, & en effet contre lui-même. C'est pourquoi, sans différer, il se mit en marche vers la Thessalie, comme pour aller au-devant de lui. Mais étant arrivé à la ville de Mélitée, il lui vint de tous côtés des nouvelles, que tous les lieux qu'il venoit de laisser derriére, étoient saccagés par une autre armée du Roi, plus forte & plus nombreuse que la premiére. Car Dorylaüs, arrivé à Chalcis avec une grosse flote, sur laquelle il menoit quatre-vingts mille hommes de débarquement les mieux équipés, les plus aguerris, & les plus disciplinés qui fussent dans toute l'armée de Mithridate, s'étoit jetté dans la Béotie, & s'étoit emparé de tout le pays, pour attirer Sylla à une bataille. Archélaüs vouloit l'en détourner, lui expliquant le détail de la bataille qu'il venoit de perdre : mais ses avis & ses remontrances furent inutiles. Il reconnut bientôt que le conseil qu'on lui avoit donné, étoit sage & bien sensé.

Ville de la Phthiotide en Thessalie.

Il choisit la plaine d'Orchoméne pour y donner la bataille. Sylla fit

creuser des fossés de côté & d'autre dans la plaine, pour ôter aux ennemis l'avantage de cette campagne ouverte, & propre à faire agir la cavalerie, & pour les éloigner vers les marais. Les Barbares coururent à toute bride sur les travailleurs, les dissipérent, & mirent en fuite les troupes qui les soutenoient. Sylla voiant cette déroute, descendit promtement de cheval; & saisissant une de ses enseignes, il poussa aux ennemis à travers les fuiards, à qui il crioit: *Pour moi, Romains, il m'est glorieux de mourir ici. Mais vous, quand on vous demandera en quel endroit vous avez abandonné votre Général, souvenez-vous de répondre que c'est à Orchoméne.* Ils ne purent souffrir ces reproches, & retournérent à la charge avec tant de furie, qu'ils firent tourner le dos aux troupes d'Archélaüs. Les Barbares revinrent en meilleur ordre qu'auparavant, & furent encore repoussés avec une plus grande perte.

Le lendemain, à la pointe du jour, Sylla ramena ses troupes vers le camp ennemi pour continuer ses tranchées; & tombant sur ceux qui étoient sortis pour escarmoucher, & pour chasser les travailleurs, il les chargea si rude-

ment, qu'il les mit en fuite. Ceux-ci jettérent l'effroi parmi ceux qui étoient restés dans le camp, de sorte que personne n'osant y demeurer pour le défendre, Sylla y entra pêle-mêle avec les fuiards, & s'en rendit maître. Dans un moment les marais furent rougis de sang, & le lac rempli de morts. Les ennemis perdirent dans ces différentes attaques une grande partie de leurs troupes. Archélaüs demeura lontems caché dans le marais, & se sauva enfin à Chalcis.

La nouvelle de toutes ces défaites jetta Mithridate dans une grande consternation. Cependant, comme ce Prince étoit d'un caractére fécond en ressources, il ne perdit point courage, & songea à réparer ces pertes en faisant de nouvelles levées. Mais dans la crainte que ces mauvais succès ne donnassent lieu à quelque revolte ou à quelque conspiration contre sa personne, comme cela étoit déja arrivé, il prit la barbare précaution de faire mourir tous ceux qui lui étoient suspects, sans épargner même les meilleurs de ses amis.

Il ne fut pas plus heureux lui-même en Asie, que ses Généraux ne

Plut. in Sylla, pag. 466-468.

Id. in Lucul. p. 493. Appian. p. 204-210.

l'avoient été dans la Gréce. Fimbria, qui y commandoit une armée Romaine, battit le reste de ses meilleures troupes. Il poursuivit les fuiards jusques aux portes de Pergame où résidoit Mithridate, & l'obligea d'en sortir lui-même, & de se retirer à Pitane, place maritime de la Troade. Fimbria l'y poursuivit, & investit la place par terre. Mais, comme il n'avoit pas de flote pour en faire autant par mer, il envoia vers Luculle qui croisoit avec la flote Romaine dans les mers du voisinage, & lui fit représenter qu'il pouvoit s'acquerir une gloire éternelle en se saisissant de la personne de Mithridate qui ne pouvoit lui échaper, & terminer heureusement une guerre si importante. Fimbria & Luculle étoient de deux partis opposés. Ce dernier ne voulut point se méler des affaires de l'autre. Ainsi Mithridate se sauva par mer à Mityléne, & se tira d'entre les mains des Romains. Faute qui leur couta bien cher, & qui n'est pas rare dans les Etats, où la la mesintelligence régne entre les Ministres & les Généraux d'armée, & leur fait négliger le bien public, de peur de contribuer à la gloire de leurs rivaux !

Luculle, dans la suite, battit deux fois la flote de Mithridate, & remporta sur lui deux grandes victoires. Ces [a] heureux succès étonnérent d'autant plus, qu'on ne s'attendoit point que Luculle dût se distinguer par des exploits militaires. Il avoit passé sa jeunesse dans les exercices du barreau ; & pendant sa questure en Asie, la Province avoit toujours été en paix. Mais un génie heureux comme le sien, n'eut pas besoin d'être instruit par l'expérience, qui ne s'acquiert point par des leçons, & coute ordinairement bien des années. Il y suppléa en quelque sorte, emploiant tout le tems de son voiage & de sa navigation, partie à faire des questions aux gens habiles dans le métier

a Ad Mithridaticum bellum missus à Senatu, non modò opinionem vicit omnium quæ de virtute ejus erat, sed etiam gloriam superiorum. Idque eo fuit mirabilius, quòd ab eo laus imperatoria non admodum expectabatur, qui adolescentiam in forensi opera, quæsturæ diuturnum tempus, Murena bellum in Ponto gerente, in Asiæ pace consumpserat. Sed incredibilis quædam ingenii magnitudo non desideravit indocilem usûs disciplinam. Itaque cùm totum iter & navigationem consumpsisset partim in percontando à peritis, partim in rebus gestis legendis; in Asiam factus Imperator venit, cùm esset Roma profectus rei militaris rudis. *Cic. Academ. Quæst. lib. 4. n. 2.*

de la guerre, partie à s'inſtruire lui-même par la lecture de l'hiſtoire. Auſſi arriva-t-il en Aſie Général tout formé, lui qui étoit parti de Rome avec une connoiſſance médiocre de l'art militaire. Que nos jeunes Guerriers y faſſent bien attention : voila comme ſe forment les grands hommes.

Pendant que Sylla remportoit de grands avantages dans la Gréce, la faction qui lui étoit contraire, & qui pour lors étoit toute-puiſſante à Rome, l'avoit fait déclarer ennemi de la République. Cinna & Carbon traitoient les plus gens de bien & les perſonnes les plus conſidérables avec toute ſorte d'injuſtice & de cruauté. La plupart, pour fuir cette tyrannie inſupportable, prirent le parti de ſe retirer dans le camp de Sylla, comme dans un port de ſalut; tellement qu'en peu de tems Sylla eut autour de lui comme une eſpéce de Sénat. Sa femme Métella, s'étant dérobée à grand' peine avec ſes enfans, vint lui apprendre que ſes ennemis avoient brulé ſa maiſon & ſes terres, & le pria d'aller ſecourir promtement ceux qui étoient reſtés dans Rome, & qui alloient encore être les victimes de cette fureur.

Sylla ſe trouva fort embarraſſé. D'un côté, le pitoiable état où ſa patrie étoit réduite, le portoit à marcher promtement à ſon ſecours : de l'autre, il ne pouvoit ſe réſoudre à laiſſer imparfaite, par ſon départ, une auſſi grande & auſſi importante affaire que la guerre de Mithridate. Comme il étoit dans ce cruel embarras, arriva auprès de lui un Marchand, qui venoit lui parler en ſecret de la part du Général Archélaüs, & lui donner quelque eſpérance d'accommodement. Il fut ſi ravi de l'entendre, qu'il ſe hâta d'aller s'aboucher avec ce Général.

Leur entrevûe ſe paſſa ſur le rivage de la mer ; près de la petite ville de Délium. Archélaüs, qui n'ignoroit pas de quelle importance il étoit à Sylla de pouvoir repaſſer en Italie, lui propoſa d'unir ſes intérêts avec ceux de Mithridate, & que ſon Maître lui fourniroit de l'argent, des troupes, & des vaiſſeaux, pour faire la guerre à Cinna, & au parti de Marius.

Sylla, ſans paroitre d'abord offenſé de pareilles propoſitions, l'exhorta de ſon côté à ſe retirer de la ſervitude où il vivoit ſous un Prince impérieux & cruel. Il lui propoſa de prendre le

titre de Roi dans ſon Gouvernement, & il lui offrit de lui faire donner la qualité d'allié & d'ami du peuple Romain, s'il vouloit lui livrer la flote de Mithridate dont il avoit le commandement. Archélaüs rejetta avec indignation une pareille propoſition, & témoigna même au Général des Romains combien il ſe ſentoit offenſé qu'il l'eût cru capable d'une telle trahiſon. Alors Sylla, prenant cet air de grandeur & de dignité qui étoit ſi naturel aux Romains : » Si, n'étant qu'un » eſclave, lui dit-il, & tout au plus » l'Officier d'un Roi barbare, tu re- » gardes comme une lâcheté de quit- » ter le ſervice de ton Maître, com- » ment as-tu été aſſez hardi pour pro- » poſer d'abandonner les intérêts de » la République, à un Romain tel » que moi ? Crois-tu que les choſes » ſoient égales entre nous ? As-tu ou- » blié mes victoires ? Ne te ſouviens- » tu plus que tu es ce même Arché- » laüs que j'ai défait dans deux batail- » les, & que j'ai forcé dans la dernié- » re d'aller ſe cacher dans les marais » d'Orchoméne ?

Archélaüs, déconcerté par une réponſe ſi fiére, ne ſe ſoutint plus dans

la ſuite de la négociation. Sylla s'en rendit le maître ; & donnant la loi en victorieux, il propoſa les conditions ſuivantes : » Que Mithridate renonce» roit à l'Aſie & à la Paphlagonie ; » Qu'il reſtitueroit la Bithynie à Ni» comède, & la Cappadoce à Ario» barzane ; Qu'il paieroit aux Ro» mains pour les frais de la guerre » deux mille talens, (ſix millions) » & qu'il leur livreroit ſoixante-dix » galéres armées avec tout leur équi» page ; & que Sylla, de ſon côté, » aſſureroit à Mithridate le reſte de » ſes Etats, & le feroit déclarer ami » & allié du peuple Romain. « Archélaüs parut agréer ces conditions, & dépécha ſur le champ un courier à Mithridate pour les lui communiquer. Sylla partit pour l'Helleſpont, menant avec lui Archélaüs, à qui il faiſoit beaucoup d'honneur.

Il reçut à Lariſſe les Ambaſſadeurs de Mithridate, qui venoient lui déclarer que leur Maître acceptoit & ratifioit tous les autres articles du Traité ; mais qu'il le prioit de ne lui pas ôter la Paphlagonie ; & que pour celui des ſoixante-dix galéres, il ne pouvoit en aucune façon le paſſer.

Sylla, choqué de ce refus, leur répondit d'un ton de colére : » Que dites-» vous ? Quoi, Mithridate veut retenir » la Paphlagonie, & refuse de remettre » les vaisseaux que je lui ai demandés, » lui de qui j'attendois des remercie-» mens à genoux, si je lui laissois seule-» ment la main dont il a égorgé cent » mille Romains ? Il changera de lan-» gage, quand je serai passé en Asie. » Présentement, au milieu de sa Cour à » Pergame, qu'il fasse là tranquille-» ment ses projets pour une guerre qu'il » n'a pas vûe. « Telle étoit la fierté de Sylla, qui en même tems faisoit entendre à Mithridate, que s'il s'étoit trouvé en personne aux batailles qui s'étoient données, il ne parleroit pas de la sorte.

Les Ambassadeurs effraiés de cette réponse, ne répliquérent pas une seule parole. Archélaüs tâcha d'adoucir Sylla, & lui promit de faire consentir Mithridate à tous ces articles. Il partit pour cet effet ; & Sylla de son côté, après avoir fait le dégât dans le pays, retourna dans la Macédoine.

AN.M.3920. AV.J.C. 84. Archélaüs de retour, le joignit près de la ville de Philippe, & lui raporta que Mithridate accepteroit les condi-

tions propoſees, mais qu'il deſiroit ardemment d'avoir avec lui une conférence. Ce qui lui faiſoit ſouhaiter cette entrevûe, c'étoit la crainte de Fimbria, qui, aiant tué Flaccus dont il a été parlé plus haut, & s'étant mis à la tête de l'armée de ce Conſul, s'avançoit à grandes journées contre Mithridate ; ce fut ce qui détermina ce Prince à faire amitié avec Sylla. L'entrevûe ſe fit à Dardane, dans la Troade. Mithridate avoit avec lui deux cens galéres, vingt mille hommes de pié, ſix mille chevaux, & bon nombre de chariots armés de faulx : & Sylla n'étoit accompagné que de quatre cohortes, & de deux cens chevaux. Mithridate étant allé au devant de lui, & lui tendant la main, Sylla lui demanda s'il acceptoit les conditions propoſées. Comme le Roi gardoit le ſilence, Sylla continuant, lui dit : » Mais ne ſavez-vous pas, Mithri- » date, que c'eſt aux ſupplians à par- » ler, & que les victorieux n'ont qu'à » écouter & à ſe taire ? « Et ſur ce que Mithridate commença une longue apologie, tâchant de rejetter la cauſe de cette guerre en partie ſur les dieux, & en partie ſur les Romains,

Sylla l'interrompit ; & après lui avoir fait un long détail des violences & des inhumanités qu'il avoit commises, il lui demanda une seconde fois s'il ne vouloit pas ratifier les conditions qu'Archélaüs lui avoit présentées. Mithridate, surpris de la hauteur & de la fierté du Général Romain, aiant répondu qu'il le vouloit, alors Sylla reçut ses embrassemens : & lui présentant ensuite les Rois Ariobarzane & Nicoméde, il les réconcilia avec lui. Mithridate, après avoir livré les soixante-dix galéres équipées, & cinq cens Archers, se rembarqua.

Sylla sentoit bien que ce Traité de paix déplaisoit fort à ses troupes. Elles ne pouvoient souffrir que ce Prince, qui de tous les Rois étoit le plus mortel ennemi de Rome, & qui en un seul jour avoit fait égorger cent mille citoiens Romains répandus dans l'Asie, fût traité avec tant de douceur, & même avec tant d'honneur ; puisque, presque encore tout fumant du sang des Romains, il étoit déclaré leur ami & leur allié. Sylla, pour justifier sa conduite, leur fit comprendre que s'il eût rejetté les propositions de paix, Mithridate, à son refus, n'auroit pas

manqué de traiter avec Fimbria ; & que si ces deux ennemis avoient joint leurs forces, ils l'auroient contraint, ou d'abandonner ses conquêtes, ou de hazarder une bataille contre des troupes supérieures en nombre, & commandées par deux grands Capitaines, qui auroient pû en un seul jour lui faire perdre le fruit de toutes ses victoires.

Ainsi fut terminée la premiére guerre contre Mithridate, qui avoit duré quatre ans, pendant lesquels Sylla, aprés avoir fait périr plus de cent soixante mille hommes des ennemis, recouvra la Gréce, la Macédoine, l'Ionie, l'Asie, & plusieurs autres Provinces dont Mithridate s'étoit emparé ; & lui aiant ôté une grande partie de sa flote, le contraignit de se renfermer dans les bornes du roiaume de ses peres. Mais [a] ce qu'on a le plus admiré dans Sylla, c'est que pendant trois ans que les factions de Cinna & de Marius dominoient dans l'Italie, il ne dissimula point qu'il se préparoit à leur faire la guerre, & cepen-

a Vix quidquam in Syllæ operibus clarius duxerim, quàm quòd, cùm per triennium Cinnanæ Marianæque partes Italiam obsiderent, neque illaturum se bellum iis dissimulavit, nec quod

dant n'interrompit point celle qu'il avoit commencée, persuadé qu'il faloit vaincre les ennemis du dehors, avant que de soumettre & de punir ceux du dedans. On a fort loué aussi en lui la fermeté qu'il eut de n'entendre à aucune des propositions de Mithridate, qui lui offroit des secours considérables contre ses ennemis, avant que ce Prince eût accepté les conditions de paix qu'il lui avoit prescrites.

Quelques jours après, Sylla partit pour marcher contre Fimbria, qui étoit campé sous les murailles de Thyatire dans la Lydie; & aiant dressé son camp près du sien, il commença à se retrancher. Les soldats de Fimbria, sortis en simples tuniques sans armes, coururent saluer & embrasser les soldats de Sylla, & se mirent à leur aider de tout leur cœur à faire leurs lignes. Fimbria, voiant ce changement dans ses troupes, & craignant Sylla comme un ennemi irréconciliable dont il ne faloit attendre aucun par-

erat in manibus omisit; existimavitque antè frangendum hostem, quàm ulciscendum civem; repulsoque externo metu, ubi quod alienum esset vicisset, superaret quod erat domesticum. *Vell. Paterc. lib. 2. cap. 24*

don, après avoir tenté inutilement de le faire assassiner, se tua lui-même.

Sylla condanna l'Asie à paier en commun vingt mille talens; & outre cette imposition, il foula extrêmement les particuliers, en abandonnant leurs maisons à l'insolence & à l'avidité des gens de guerre qu'il logea chez eux, & qui vivoient à discrétion comme dans des villes conquises. Car il ordonna qu'un hôte donneroit à chaque soldat logé chez lui quatre dragmes par jour, & qu'il lui donneroit à souper à lui & à tous ses amis qu'il voudroit prier; que chaque Capitaine auroit par jour cinquante dragmes, & qu'outre cela on lui donneroit une robe pour la maison, & une autre pour paroître en public.

Soixante millions.

Deux livres.

Vingt-cinq livres.

Après avoir ainsi châtié l'Asie, il partit d'Ephése avec tous ses vaisseaux, & le troisiéme jour il arriva dans le port du Pirée. S'étant fait initier aux grands Mystéres, il prit pour lui la bibliothéque d'Apellicon, où étoient les ouvrages d'Aristote. Ce Philosophe, en mourant, avoit laissé ses Ecrits à Théophraste, l'un de ses plus illustres disciples. Celui-ci les avoit transmis à Nélée de Scepsis.

Plut. in Sylla, pag. 468. Strab. lib. 13. p. 609. Athen. lib. 5. pag. 214. Laërt. in Theophr.

ville du voiſinage de Pergame en Aſie : après la mort duquel ces ouvrages tombérent entre les mains de ſes héritiers, gens ignorans, qui les gardoient renfermés dans un coffre. Quand les Rois de Pergame commencérent à ramaſſer avec ſoin toutes ſortes de livres pour leur bibliothéque, comme la ville de Scepſis étoit de leur dépendance, ces héritiers appréhendant qu'on ne les leur enlevât, s'aviſérent de les cacher dans une voûte ſouterraine, où ils demeurérent près de cent trente ans : juſqu'à ce qu'enfin les héritiers de la famille de Nélée, qui, au bout de pluſieurs générations, étoient tombés dans la derniére pauvreté, les en tirérent pour les vendre à Apellicon, riche Athénien, qui cherchoit par tout les livres les plus curieux pour ſa bibliothéque. Comme ils ſe trouvérent fort endommagés par la longueur du tems, & par l'humidité où ils avoient été, Apellicon en fit d'abord tirer des copies, où il ſe trouva bien des vuides, parce que l'original étoit pourri en pluſieurs endroits, ou rongé des vers, ou effacé. On remplit ces vuides, ces mots, & ces lettres, du mieux qu'on put par conjec-

ture, & cela quelquefois aſſez mal habilement. De là ſont venus dans ces ouvrages pluſieurs difficultés, qui ont toujours fait de la peine aux ſavans. Apellicon étant mort fort peu de tems avant que Sylla arrivât à Athénes, il ſe ſaiſit de ſa bibliothéque, & de ces œuvres d'Ariſtote qui y étoient, & en enrichit celle qu'il avoit à Rome. Un fameux Grammairien de ce tems-là, nommé Tyrannion, qui demeuroit alors à Rome, aiant grande envie d'avoir ces œuvres d'Ariſtote, obtint du Bibliothécaire de Sylla la permiſſion d'en tirer une copie. Cette copie fut communiquée à Andronique le Rhodien, qui en fit part enfin au public : & c'eſt à lui qu'on a l'obligation des ouvrages de ce grand Philoſophe.

§. II.

Seconde guerre contre Mithridate, faite par Muréna : elle ne dura que trois ans. Mithridate ſe prépare à recommencer la guerre. Il fait un Traité avec Sertorius. Troiſiéme guerre contre Mithridate. Luculle Conſul eſt envoié contre lui. Il lui fait lever le ſiége de Cyzyque, & défait ſes troupes. Il remporte

sur lui une victoire complette, & l'oblige de s'enfuir dans le Pont. Fin tragique des sœurs & des femmes de Mithridate. Il cherche à se retirer chez Tigrane son gendre. Lucullle régle les affaires de l'Asie.

An.M.3921. Av.J.C. 83. *App. pag.* 213-216.

SYLLA, en partant pour Rome, avoit laissé à Muréna le gouvernement de l'Asie, avec les deux légions qui avoient servi sous Fimbria, pour tenir la province dans l'obéissance. Ce Muréna est le pere de celui pour qui Cicéron fit le beau plaidoier qui porte son nom. Son fils, pour lors, faisoit sous lui ses premiéres campagnes.

Depuis le départ de Sylla, Mithridate étant retourné dans le Pont, tourna ses armes contre ceux de la Colchide & du Bosphore, qui s'étoient révoltés contre lui. Les premiers demandérent son fils Mithridate pour roi, & l'aiant obtenu, rentrérent aussitôt dans l'obéissance. Le Roi, s'imaginant que cette démarche étoit un effet des intrigues de son fils, en prit de l'ombrage, & l'aiant fait venir, il le chargea de chaînes d'or, & peu après le fit mourir. Ce fils lui avoit rendu de

grands ſervices dans la guerre contre Fimbria. On voit encore ici combien l'eſprit de domination eſt ombrageux, & combien un Prince qui s'y abandonne, devient ſoupçonneux contre ſon propre ſang, toujours prêt à ſe porter aux plus funeſtes extrémités, & à ſacrifier aux plus légéres défiances ce qu'il a de plus cher. Pour ce qui regarde les habitans du Boſphore, il prépara une groſſe flote & une nombreuſe armée; ce qui fit croire que de ſi grands préparatifs avoient rapert aux Romains. En effet, il n'avoit pas rendu toute la Cappadoce à Ariobarzane, s'en étant réſervé une partie; & il commençoit à ſe défier d'Archélaüs, comme l'aiant engagé dans une paix également honteuſe pour lui & deſavantageuſe.

Quand Archélaüs s'en fut aperçu, ſachant à quel Maître il avoit affaire, il ſe réfugia vers Muréna, & le ſollicita vivement à porter ſes armes contre Mithridate. Muréna, qui ſouhaitoit avec paſſion d'obtenir l'honneur du triomphe, ſe laiſſa facilement perſuader. Il fit une irruption dans la Cappadoce, & ſe rendit maître de Comane, ville la plus puiſſante du Roiaume.

Mithridate lui envoia des Ambassadeurs, pour se plaindre de ce qu'il violoit le Traité que les Romains avoient fait avec lui. Muréna répondit qu'il ne connoissoit point de Traité fait avec leur Maître. Véritablement il n'y avoit eu rien d'écrit de la part de Sylla, & tout s'étoit fait de vive voix. Ainsi il ne cessa point de ravager le pays, & y prit ses quartiers d'hiver. Mithridate envoia ses Ambassadeurs à Rome, pour en porter ses plaintes à Sylla & au Sénat.

An.M.3922. Av.J.C. 82. Il vint de Rome un Commissaire, mais sans Décret du Sénat, qui ordonna publiquement à Muréna de ne point inquiéter le Roi de Pont. Mais comme il l'entretint en secret, on crut que c'étoit pure collusion. Effectivement, il ne cessa point de ravager ses terres. Mithridate alors se mit en campagne; & aiant passé le fleuve Halys, il livra une bataille à Muréna, le défit, & l'obligea de se retirer en Phrygie, après avoir fait une très grande perte.

An.M.3923. Av.J.C. 81. Sylla, qui avoit été nommé Dictateur, ne pouvant plus souffrir que, contre le Traité qu'il avoit accordé à Mithridate, on continuât encore de

l'inquiéter, envoia Gabinius vers Muréna pour lui ordonner sérieusement de laisser ce Prince en repos, & de le réconcilier avec Ariobarzane. Il obéit. Mithridate aiant mis entre les mains d'Ariobarzane un de ses fils âgé seulement de quatre ans comme otage, retint sous ce prétexte les villes où il avoit des garnisons, promettant sans doute de les rendre dans le tems. Puis il donna un grand repas, où il proposa des prix pour ceux qui surpasseroient les autres à boire, à manger, à chanter, à railler : digne objet d'émulation ! Gabinius fut le seul qui ne jugea pas à propos d'entrer dans cette lice. Ainsi finit la seconde guerre contre Mithridate, qui n'avoit pas duré trois ans. Muréna, de retour à Rome, reçut l'honneur du triomphe, qu'il n'avoit pas trop mérité.

Mithridate restitua enfin à Ariobarzane toute la Cappadoce, forcé par Sylla, qui mourut cette année-là même. Mais il se servit d'un détour pour la lui faire perdre. Tigrane avoit fait bâtir en Arménie une grande ville toute nouvelle, qu'il nomma de son nom Tigranocerte. Mithridate persuada à son gendre de faire la con- AN.M.3926 AV.J.C. 78

quête de la Cappadoce, & d'en transporter les habitans dans la nouvelle ville, & dans d'autres parties de ses Etats qui n'étoient pas bien peuplées. Il le fit, & en amena trois cens mille ames. Par tout où il portoit ses armes victorieuses, il pratiqua toujours depuis ce tems-là la même chose, pour bien peupler ses Etats.

An.M.3928. Av.J.C. 76. *Appian. pag. 216. & 217. Plut. in Sertor. pag. 580. 581.*

La réputation extraordinaire de Sertorius, qui suscitoit de terribles affaires aux Romains dans l'Espagne, fit naître à Mithridate la pensée de lui envoier une Ambassade, pour l'engager à joindre ensemble leurs forces contre un ennemi commun. Les flateurs, qui le comparoient à Pyrrhus, & Sertorius à Annibal, lui faisoient entendre que les Romains, attaqués en même tems des deux côtés, ne pourroient jamais resister à deux puissances si formidables, quand le plus habile & le plus expérimenté de tous les Capitaines seroit joint au plus grand des Rois. Il envoia donc en Espagne ses Ambassadeurs, chargés de lettres & d'instructions pour traiter avec Sertorius, à qui ils offrirent de sa part une flote & de l'argent pour continuer la guerre, à condition qu'il souffriroit que ce

Prince recouvrât les provinces de l'Asie, que la nécessité de ses affaires l'avoit forcé d'abandonner par le Traité qu'il avoit fait avec Sylla.

Dès que ces Ambassadeurs furent arrivés auprès de Sertorius, & qu'ils eurent exposé leur commission, Sertorius assembla son Conseil, qu'il appelloit *le Sénat*. Ils étoient tous d'avis qu'on acceptat avec joie les offres de ce Prince, d'autant plus que pour un secours aussi présent & aussi effectif que l'argent & la flote qu'on lui offroit, il ne lui en couteroit qu'un vain consentement qu'on lui demandoit pour une entreprise qu'il ne dépendoit pas même de lui d'empécher. Mais Sertorius, avec une grandeur d'ame digne d'un véritable Romain, protesta qu'il n'entendroit jamais à aucun Traité qui blessât la gloire ou les intérêts de sa patrie, & qu'il ne voudroit pas même d'une victoire sur ses propres ennemis, qui ne fût pas acquise par des voies légitimes. Et aiant fait entrer les Ambassadeurs de Mithridate, il leur déclara qu'il souffriroit que leur Maître gardât la Bithynie & la Cappadoce, accoutumées à être gouvernées par des Rois, & sur lesquelles

les Romains ne pouvoient avoir aucune prétention légitime : mais qu'il ne consentiroit jamais qu'il mît le pié dans l'Asie Mineure, qui appartenoit à la République, & à laquelle il avoit renoncé par un Traité solennel.

Quand cette réponse fut raportée à Mithridate, elle le jetta dans un grand étonnement, & l'on assure qu'il dit alors à ses amis: »Quels ordres ne nous » donnera donc point Sertorius quand » il sera assis dans le Sénat au milieu » de Rome, puisqu'aujourd'hui, con» finé sur le rivage de l'Océan Atlan» tique, il prescrit des bornes à mes » Etats, & nous déclare la guerre si » nous entreprenons quelque chose » sur l'Asie ! « Cependant il y eut un Traité fait & juré entr'eux, qui portoit : Que Mithridate auroit la Bithynie & la Cappadoce ; que pour cet effet Sertorius lui envoieroit des troupes & un de ses Capitaines pour les commander ; & que de son côté Mithridate donneroit à Sertorius trois mille talens comptant, & quarante galéres.

Neuf millions.

Le Capitaine que Sertorius lui envoia en Asie, fut un des Sénateurs bannis de Rome, & qui s'étoient re-

tirés avec lui, nommé Marcus Marius, à qui Mithridate rendoit de grands honneurs. Car, lorſque Marius précédé de ſes faiſceaux de verges & de haches entroit dans les villes, Mithridate le ſuivoit, très content de n'avoir que le ſecond rang après lui, & de ne faire auprès de ce Proconſul que la figure d'un Allié puiſſant, mais inférieur. Telle étoit alors la grandeur Romaine, que le nom ſeul de cette puiſſante République obſcurciſſoit l'éclat & le pouvoir des plus grands Rois. Au reſte, Mithridate trouvoit ſon intérêt dans cette conduite. Marius, comme s'il eût été autoriſé par le Sénat & le peuple Romain, déchargea la plupart des villes des taxes exorbitantes dont Sylla les avoit accablées, marquant expreſſément que c'étoit une grace qu'elles recevoient de Sertorius, & qu'elles lui en avoient toute l'obligation. Une conduite ſi modérée & ſi habile, lui fit ouvrir les portes des villes ſans le ſecours des armes, & le nom ſeul de Sertorius faiſoit plus de conquêtes que toutes les forces de Mithridate.

Nicoméde, roi de Bithynie, mourut cette année, & fit le peuple Ro- An.M.3929. Av.J.C. 75. *Appian. bell.*

Mithridat. pag. 175. main ſon héritier. Son pays devint par là, comme je l'ai déja dit, une province Romaine. Mithridate forma auſſitôt la réſolution de renouveller la guerre contre eux à cette occaſion ; & il emploia la plus grande partie de cette année à faire les préparatifs néceſſaires pour la pouſſer avec vigueur. Il crut, qu'après la mort de Sylla, & pendant les troubles qui agitoient la République, la conjoncture étoit favorable pour rentrer dans les conquêtes qu'il avoit cédées.

Plut. in Lucul. pag. 496. Inſtruit par ſes malheurs & par ſon expérience, il bannit de ſon armée toutes ces armes dorées & enrichies de pierreries, qu'il commença à regarder comme la richeſſe du vainqueur, & non comme la force de ceux qui les portent. Il fit forger des épées à la Romaine, & des boucliers ſolides & peſans : fit amas de chevaux, plutôt bien faits & bien dreſſés, que magnifiquement parés : aſſembla ſix vingts mille hommes de pié, armés & diſciplinés comme l'infanterie Romaine, & ſeize mille hommes de cavalerie bien équipés pour le ſervice, ſans compter cent chariots à quatre chevaux armés de longues faulx. Il

arma aussi quantité de galéres, où l'on ne voioit plus briller, comme auparavant, des pavillons dorés, mais qui étoient pleines de toutes sortes d'armes offensives & défensives, & prépara de grosses sommes d'argent pour la paie & l'entretien des troupes.

Mithridate avoit commencé par s'emparer de la Paphlagonie & de la Bithynie. La province d'Asie, qui se trouvoit épuisée par les exactions des partisans & des usuriers Romains, pour se délivrer de leur oppression, se déclara pour lui une seconde fois. Telle fut la cause de la troisiéme guerre Mithridatique, qui dura près de douze ans.

On envoia contre lui les deux Consuls, Luculle & Cotta, & l'on donna à chacun une armée. Luculle eut dans son département l'Asie, la Cilicie, & la Cappadoce : l'autre, la Bithynie & la Propontide. An.M.3930. Av.J.C. 74.

Pendant que Luculle s'occupoit à réprimer l'avidité & les violences des partisans & des usuriers, à rassurer les peuples dans le pays desquels il passoit, & à leur donner bonne espérance pour l'avenir ; Cotta, qui étoit déja arrivé, crut que c'étoit pour lui un

tems favorable, & qu'il devoit profiter de l'abſence de ſon Collégue pour faire quelque action d'éclat. Il ſe prépare donc à combattre Mithridate. Plus on lui annonçoit que Luculle approchoit, qu'il étoit déja dans la Phrygie, qu'il arriveroit inceſſamment: plus il ſe hâtoit de donner la bataille, ſe croiant déja ſûr du triomphe, & voulant empécher ſon Collégue d'y avoir part. Mais il fut battu par terre & par mer. Dans le combat naval il perdit ſoixante de ſes vaiſſeaux avec tout leur équipage : & dans le combat de terre on lui tua quatre mille hommes de ſes meilleures troupes, & il fut obligé de ſe renfermer dans la ville de Chalcédoine, ſans eſpérance d'aucun autre ſecours que celui que lui voudroit donner ſon Collégue. Tous les Officiers de ſon armée, irrités contre la conduite téméraire & préſomptueuſe de Cotta, tâchoient de perſuader à Luculle d'entrer dans le Pont, que Mithridate avoit laiſſé dépourvû, & où même on l'aſſuroit qu'il trouveroit tous les peuples diſpoſés à la rebellion, Il répondit généreuſement qu'il eſtimoit plus & aimoit mieux ſauver un citoien Romain, que

de s'emparer de tous les Etats des ennemis ; & sans aucun ressentiment contre son Collégue, il alla le secourir avec tout le succès qu'il pouvoit espérer. C'est le premier endroit par où il commença à se signaler, qui doit lui faire plus d'honneur que toutes ses victoires les plus éclatantes.

Mithridate animé par le double avantage qu'il avoit remporté, entreprit le siége de Cyzique, ville de la Propontide, qui soutenoit vigoureusement le parti des Romains dans cette guerre. En s'en rendant maître, il s'ouvroit un passage de la Bithynie dans l'Asie Mineure, qui lui auroit été très avantageux pour y porter la guerre avec toute la sureté & la facilité possibles. C'étoit pour cela qu'il la vouloit prendre. Pour y réussir, il l'investit par terre avec trois cens mille hommes divisés en dix camps, & par mer avec quatre cens vaisseaux. Luculle l'y suivit bientôt, & commença par s'emparer d'un poste sur une hauteur qui étoit pour lui de la derniére importance, parce qu'il lui facilitoit les convois, & lui donnoit moien de couper les vivres aux ennemis. Il n'avoit que trente mille hom-

An. M. 3931. Av. J.C. 73. *Plut. in Lucul. pag. 497-499. Appian. pag. 219-222.*

mes de pié, & deux mille cinq cens chevaux. La ſupériorité du nombre des troupes ennemies, loin de l'effraier, le raſſura, perſuadé qu'il étoit que les proviſions manqueroient bientôt à cette multitude innombrable. Auſſi, en exhortant ſes troupes, il leur promit qu'en peu de jours il leur livreroit une victoire qui ne leur couteroit pas une goute de ſang. C'eſt en quoi il mettoit ſa gloire : car la vie des ſoldats lui étoit précieuſe.

Le ſiége fut long, & pouſſé avec la derniére vigueur. Mithridate battoit la place de tous côtés avec des machines ſans nombre. La réſiſtance ne fut pas moins vigoureuſe. Les aſſiégés firent des prodiges de valeur, & mirent en œuvre tout ce que l'habileté la plus induſtrieuſe peut inventer pour repouſſer l'attaque des ennemis, ſoit en brulant leurs machines, ſoit en les rendant inutiles par mille obſtacles différens qu'ils y oppoſoient. Ce qui leur inſpiroit ce courage, étoit la confiance extrême qu'ils avoient en Luculle, qui leur avoit fait dire qu'ils pouvoient ſe tenir aſſurés, s'ils continuoient de ſe défendre avec la même valeur, que leur place ne ſeroit point priſe.

En effet Luculle s'étoit ſi bien poſté, que ſans en venir à une action générale, ce qu'il évita toujours avec grand ſoin, il fit ſouffrir infiniment l'armée de Mithridate, en enlevant ſes convois, en faiſant charger à propos les partis qu'il envoioit au fourage, en battant des détachemens qu'il faiſoit de tems en tems. En un mot, il ſut ſi bien prendre avantage de toutes les occaſions qui s'offroient, il affoiblit ſi fort l'armée des aſſiégeans, & uſa de tant d'habileté pour lui couper les vivres, aiant fermé toutes les avenues par où elle en pouvoit tirer, qu'il la réduiſit à une extrême famine. Les ſoldats ne trouvoient plus à manger que des herbes, & quelques-uns même allérent juſqu'à ſe nourrir de chair humaine. Mithridate [a] qui paſſoit pour le Capitaine le plus ruſé de ſon tems, au deſeſpoir qu'un Général qui ne pouvoit pas avoir encore beaucoup d'expérience, lui eût ſi ſouvent donné le change par de fauſſes marches & de feints mouvemens, & l'eût vaincu

An. M. 3932
Av. J.C. 72.

[a] Cùm totius impetus belli ad Cyzicenorum mœnia conſtitiſſet, eamque urbem ſibi Mithridates Aſiæ januam fore putaviſſet, qua effracta & revulſa, tota pateret provincia: perfecta ab Lucullo hæc ſunt omnia, ut urbs fideliſſimorum ſo-

ſans tirer l'épée, fut enfin obligé de lever honteuſement le ſiége, après y avoir paſſé près de deux ans. Il s'enfuit par mer, & ſes Lieutenans conduiſirent ſon armée par terre vers Nicomédie. Luculle les pourſuivit, & les aiant atteints près du Granique, il en tua vingt mille ſur la place, & fit une infinité de priſonniers. On dit que dans cette guerre il périt bien près de trois cens mille hommes, tant ſoldats que valets, ou autres gens ſuivant l'armée.

Après ce nouveau ſuccès, Luculle reprit le chemin de Cyzique, entra dans la ville, & après avoir joui pendant quelques jours du plaiſir de l'avoir ſauvée, & des honneurs que cette gloire lui attiroit, il alla courir les côtes de l'Helleſpont pour ramaſſer des vaiſſeaux, & compoſer une flote.

Plut. in Lucul. pag. 498-504. Appian. pag. 223-228.

Mithridate, après avoir levé le ſiége de Cyzique, ſe rendit à Nicomédie, d'où il paſſa par mer dans le Pont. Il laiſſa une partie de ſa flote & dix mille hommes de ſes meilleures troupes dans l'Helleſpont, avec trois

ciorum defenderetur, ut omnes copiæ regis diuturnitate obſidionis conſumerentur. *Cic. in orat. pro Mur. n. 33.*

de ses meilleurs Généraux. Luculle, avec la flote Romaine, les [a] battit deux fois ; la premiére à Ténédos, l'autre à Lemnos, dans un tems où la flote ennemie ne songeoit à rien moins qu'à faire voile vers l'Italie, & à porter l'allarme & les ravages jusques sur les côtes de Rome. Il leur tua presque tout leur monde dans ces deux combats ; & dans le dernier il prit les trois Généraux, dont l'un étoit M. Marius ce Sénateur Romain, que Sertorius avoit envoié d'Espagne au secours de Mithridate. Luculle le fit mourir, parce qu'il ne convenoit pas de mener en triomphe un Sénateur Romain. L'un des deux autres s'empoisonna ; & le troisiéme fut réservé pour le triomphe. Après avoir dégagé les côtes par ces deux victoires, Luculle tourna ses armes vers le continent : réduisit, premiérement la Bithynie, puis la Paphlagonie : marcha ensuite jusques

a Ab eodem Imperatore classem magnam & ornatam, quæ ducibus Sertorianis ad Italiam studio inflammato raperetur, superatam esse atque depressam. *Cic. pro Leg. Manil. n.* 21.

Quid? illam pugnam navalem ad Tenedum, cùm contento cursu, acerrimis ducibus, hostium classis Italiam spe atque animis inflata peteret, mediocri certamine & parva dimicatione commissam arbitraris? *Id. pro Mur. n.* 33.

dans le Pont ; & porta la guerre dans le ſein même des Etats de Mithridate.

Il ſouffrit d'abord, dans cette expédition, une grande diſette de vivres, juſques-là qu'il fut obligé de ſe faire ſuivre par trente mille hommes de Galatie, qui portoient chacun ſur leurs épaules un minot de blé. Mais, en avançant dans le pays, & ſoumettant les villes & les provinces, il ſe trouva enfin dans une ſi grande abondance de toutes choſes, qu'un beuf
Dix ſols. n'étoit vendu qu'une dragme, & un eſclave que quatre dragmes.

Mithridate avoit ſouffert preſque autant par la tempête dans ſon paſſage ſur le Pont Euxin, que dans la rude campagne où il avoit été ſi maltraité. Il y avoit perdu preſque tout le reſte de ſa flote & des troupes qu'il ramenoit pour défendre ſes anciens Etats. Quand Luculle arriva, il travailloit vivement à de nouvelles levées, pour ſe défendre contre cette attaque qu'il avoit bien prévûe.

Luculle, en arrivant dans le Pont, alla, ſans perdre de tems, former le ſiége d'Amiſus & d'Eupatoria, deux des principales villes du pays, fort proches l'une de l'autre. La derniére,

tout nouvellement bâtie, étoit nommée Eupatoria, à cause du surnom Eupator que portoit Mithridate : il y faisoit même sa résidence ordinaire, & en vouloit faire la capitale de ses Etats. Non content de ces deux siéges formés tout à la fois, Luculle fit encore un détachement de l'armée pour aller former celui de Themiscyre sur le Thermodon, qui n'étoit pas moins considérable que les deux autres.

Les Officiers de l'armée de Luculle se plaignoient de ce que ce Général s'amusoit trop lontems à des siéges qui n'en valoient pas la peine, & qu'il donnoit cependant à Mithridate le loisir de grossir son armée, & de se fortifier. » C'est cela même que je de-» mande, leur disoit-il pour sa justi-» fication ; & je le fais à dessein, afin » que notre ennemi se ranime encore, » & qu'il assemble une armée si nom-» breuse, qu'elle lui donne la confian-» ce de nous attendre en bataille, & » de ne plus fuir devant nous. Ne » voiez-vous pas qu'il a derriére lui » des solitudes immenses & des de-» serts infinis, où il nous sera impossi-» ble de le suivre & de l'atteindre? De

» ces deserts il n'y a que peu de jour» nées de chemin jusqu'en Arménie.
» La tient sa Cour Tigrane Roi des
» Rois, qui a une si grande puissance
» qu'il domte les Parthes, qu'il trans» porte des villes Grecques jusques
» dans le milieu de la Médie, qu'il
» s'est rendu maître de la Syrie & de
» la Palestine, & qu'il a exterminé les
» Rois descendans de Séleucus, &
» emmené leurs femmes & leurs fil» les captives. Ce Prince si puissant
» est l'allié & le gendre de Mithrida» te. Pensez-vous que quand il l'aura
» dans son palais comme suppliant, il
» l'abandonnera, & qu'il ne nous fe» ra pas la guerre? Ainsi, en nous hâ» tant de chasser Mithridate, nous
» courons grand risque de nous atti» rer sur les bras Tigrane, qui cher» che depuis lontems des prétextes
» pour se déclarer contre nous, & qui
» n'en sauroit jamais trouver de plus
» spécieux, de plus légitime, & de
» plus honnête, que celui de secourir
» son beau-pere, & un Roi réduit à la
» derniére extrémité. Qu'est-il donc
» besoin que nous servions Mithrida» te contre nous-mêmes, que nous
» lui montrions à qui il doit avoir re-

» cours pour se mettre en état de nous
» combattre ; & que malgré lui, &
» lors peutêtre qu'il regarde cette dé-
» marche comme indigne de son cou-
» rage & de sa grandeur, nous le
» poussions entre les bras de Tigrane?
» Ne vaut-il pas infiniment mieux, en
» lui donnant le tems de se fortifier &
» & de s'encourager avec ses propres
» forces, n'avoir a combattre que les
» troupes de la Colchide, les Tibaré-
» niens, & les Cappadociens, que
» nous avons si souvent vaincus, que
» de nous exposer à avoir encore sur
» les bras les Arméniens & les Médes?

Pendant que les Romains attaquoient les trois places dont j'ai parlé, Mithridate, qui avoit déja formé une nouvelle armée, se mit en campagne de fort bonne heure au printems. Luculle laissa le commandement des siéges d'Amisus & d'Eupatoria à Muréna. C'étoit le fils de celui dont nous avons déja parlé, à qui Cicéron rend un témoignage bien favorable. » Il » [a] passa, dit-il, dans l'Asie, provin- » ce remplie de richesses & de déli- » ces, sans y laisser aucune trace ni

An.M.3935.
Av.J.C. 71.

[a] Asiam istam refertam, & eandem delicatam, sic obiit, ut in ea neque avaritiæ, neque luxuriæ

» d'avarice, ni de débauche. Il se con» duisit de telle sorte dans cette im» portante guerre, qu'il fit beaucoup » de grandes actions sans le Général, » & que le Général n'en fit aucunes » sans lui. « Luculle marcha donc contre Mithridate, qui étoit campé dans la plaine de Cabires. Celui-ci eut l'avantage en deux actions : mais à la troisiéme, il fut défait entiérement, & obligé de prendre la fuite, sans avoir ni un seul valet, ni un seul Ecuier qui fût resté auprès de lui, ni un seul cheval de son écurie. Ce ne fut que bien tard qu'un de ses Eunuques l'aiant aperçu à pié au milieu de la troupe des fuiards, descendit de son cheval, & le lui donna. Les Romains étoient si près de lui, qu'ils le tenoient presque déja. Et s'ils le manquérent, ils ne durent s'en prendre qu'à eux-mêmes. La seule avarice des soldats fit perdre aux Romains cette proie, qu'ils poursuivoient depuis si lontems avec tant de travaux, tant de dangers, & de si grands combats, & priva Luculle du seul prix de toutes ses victoi-

vestigium reliquerit. Maximo in bello sic est versatus, ut hic multas res & magnas sine imperatore gesserit, nullam sine hoc imperator. *Cic. pro Muran. n.* 20.

tes. Mithridate [a], dit Cicéron, imita habilement la maniére dont autrefois, dans le même Pont, Médée s'étoit dérobée à la pourſuite de ſon pere. On dit que cette Princeſſe, aiant coupé en piéces le corps de ſon frere Abſyrte, répandit ſes membres dans les endroits par où ſon pere la pourſuivoit, afin que le ſoin de recueillir ces membres diſperſés, & la douleur que lui cauſoit un ſi triſte ſpectacle, arrétaſſent la rapidité de ſa courſe. Mithridate de même, en fuiant, laiſſa ſur les chemins une grande quantité d'or, d'argent, & de choſes précieuſes, qu'il avoit reçues de ſes ancêtres, ou qu'il avoit lui-même amaſſées dans les guerres précédentes : & pendant que les ſoldats s'amuſoient à recueillir ces tréſors, le Roi leur échapa des mains. Ainſi le pere de Médée fut retardé dans

a Ex ſuo regno ſic Mithridates profugit, ut ex eodem Ponto Medea illa quondam profugiſſe dicitur : quam prædicant, in fuga, fratris ſui membra in iis locis, qua ſe parens perſequeretur, diſſipaviſſe, ut eorum collectio diſperſa, mœrorque patrius, celeritatem perſequendi retardaret. Sic Mithridates fugiens maximam vim auri atque argenti, pulcherrimarumque rerum omnium, quas & à majoribus acceperat, & ipſe bello ſuperiore ex tota Aſia direptas in ſuum regnum congeſſerat in Ponto, omnem reliquit. Hæc dum noſtri colligunt omnia diligentiùs, Rex ipſe è manibus

sa poursuite par la tristesse, & les Romains par la joie.

Après cette déroute des ennemis, Luculle prit la ville de Cabires, & plusieurs autres places & châteaux, où il trouva de grandes richesses. Il y trouva aussi les prisons pleines de Grecs & de Princes proches parens du Roi, qui y étoient détenus. Comme ces malheureux se tenoient pour morts depuis lontems, cette liberté qu'ils recevoient de la grace de Luculle, leur paroissoit moins une délivrance, qu'une résurrection & une seconde vie. On prit aussi dans un de ces châteaux une sœur du Roi, nommée Nyssa ; & ce fut pour elle un grand bonheur d'être prise. Car les autres sœurs de ce Prince & ses femmes, qu'on avoit envoiées plus loin du danger, & qui se croioient en sureté & en repos, moururent toutes misérablement, Mithridate leur aiant envoié dans sa fuite par l'Eunuque Bacchidas l'ordre de mourir.

Il y avoit entr'autres Roxane & Statira sœurs du Roi encore filles, &

effugit. Ita illum in persequendi studio mœror, hos lætitia retardavit. | *Cic. de Lege Manil. n. 22.*

âgées d'environ quarante ans ; & deux de ſes femmes, Bérénice & Monime, toutes deux d'Ionie. On ne parloit que de cette derniére dans toute la Gréce, & l'on admiroit encore plus ſa ſageſſe que ſa beauté. Le Roi en étant devenu éperduement amoureux, n'avoit rien oublié pour la porter à répondre à ſa paſſion : il lui envoia une ſeule fois quinze mille piéces d'or. Elle réſiſta toujours, & refuſa ſes preſens, juſqu'à ce qu'il lui eût donné la qualité d'épouſe & de reine, & qu'il lui eût envoié le bandeau roial, cérémonie eſſentielle dans le mariage des Rois de ces contrées. Encore ne ſe rendit-elle qu'avec beaucoup de regret, & pour ſatisfaire aux volontés de ſa famille, qui fut éblouie de l'éclat de la Couronne, & de la puiſſance de Mithritate, qui étoit alors victorieux & comblé de gloire. Depuis ce mariage juſqu'au moment dont nous parlons, cette infortunée Princeſſe avoit paſſé ſes jours dans une triſteſſe & dans une affliction continuelle, pleurant ſur cette malheureuſe beauté, qui, au lieu d'un mari lui avoit donné un maître, & au lieu de lui procurer une demeure honorable & une ſociété

conjugale, l'avoit confinée dans une étroite prison, sous une garde de barbares; où, éloignée du délicieux pays de la Gréce, elle n'avoit joui qu'en songe des biens dont on l'avoit flatée, & avoit effectivement perdu les biens réels & véritables dont elle jouissoit dans sa chere patrie.

Quand Bacchidas fut arrivé, & qu'il eut signifié à ces Princesses l'ordre de Mithridate, qui pour toute grace leur laissoit la liberté de choisir le genre de mort qui leur paroitroit le plus doux & le plus promt, Monime détachant le diadême d'autour de sa tête, l'attacha à son cou, & s'y pendit. Mais ce bandeau ne s'étant pas trouvé assez fort, & s'étant rompu; *Bandeau fatal*, s'écria-t-elle, *ne saurois-tu me rendre au moins ce triste service?* & le jettant loin d'elle avec indignation, elle tendit la gorge à Bacchidas.

Pour Bérénice, elle prit une coupe de poison: & comme elle l'alloit boire, sa mere, qui étoit présente, la pria de la partager avec elle, ce qu'elle fit enfin. Elles burent donc toutes deux. La moitié de la coupe fut assez forte pour emporter la mere abbattue

& affoiblie par les années : mais elle ne le fut pas aſſez pour ſurmonter les forces & la jeuneſſe de Bérénice. Cette Princeſſe lutta lontems contre la mort avec des efforts très violens. Enfin Bacchidas ſe laſſant d'attendre l'effet du poiſon, elle fut étranglée.

On dit que des deux ſœurs Roxane & Statira, Roxane avala du poiſon en vomiſſant mille imprécations & mille injures contre Mithridate : & que Statira au contraire ſut bon gré à ſon frere & le remercia, de ce qu'étant en un ſi grand danger pour ſa perſonne, il ne les avoit pas oubliées, & avoit ſongé à leur fournir les moiens de mourir libres, & de ſe ſouſtraire aux outrages que leurs ennemis auroient pu leur faire ſouffrir.

Ces morts affligérent extrêmement Luculle, qui étoit d'un caractére doux & humain. Il paſſa outre, & continua de pourſuivre Mithridate : mais aiant appris qu'il avoit quatre journées ſur lui, & qu'il avoit pris le chemin de l'Arménie pour ſe retirer chez ſon gendre Tigrane, il s'en retourna ſur ſes pas ; & après avoir ſubjugué quelques peuples, & pris quelques places du voiſinage, il envoia Appius Clo-

dius à Tigrane lui redemander Mithridate ; & cependant il s'en retourna devant la ville d'Amisus, dont le siége
An.M. 3934. duroit encore. Callimaque qui y com-
Av.J.C. 70. mandoit, & qui étoit le plus habile Ingénieur de son tems, en avoit seul prolongé la durée. Lorsqu'il vit qu'il ne pouvoit pas tenir davantage, il mit le feu à la ville, & se sauva dans un vaisseau qui l'attendoit. Luculle fit ce qu'il put pour éteindre l'incendie, mais inutilement ; &, pour surcroit de douleur, il se vit contraint de livrer la ville au pillage des soldats, non moins à craindre pour elle que les flammes mêmes. Ses troupes étoient insatiables de butin, & il n'en étoit pas le maître. Une pluie qui survint, sauva beaucoup d'édifices, & Luculle, avant son départ, fit rebâtir ceux qui avoient été brulés. Cette ville étoit une ancienne Colonie des Athéniens. Ceux d'Athénes, qui, pendant qu'Aristion en étoit maître, vouloient fuir sa tyrannie, s'y étoient retirés, & y jouissoient des mêmes droits & priviléges que les habitans naturels.

En partant d'Amisus, Luculle tourna sa marche vers les villes d'Asie, que l'avarice & la cruauté des usuriers

& des Traitans tenoient dans une affreuse oppression ; jusques-là que ces pauvres peuples étoient obligés de vendre leurs enfans de l'un & de l'autre sexe, & même de mettre à l'encan les tableaux & les statues sacrées des dieux. Et quand cela ne suffisoit pas pour paier les tailles, les impôts, & les intérêts du passé, ils étoient impitoiablement livrés à leurs créanciers, & souvent même exposés à des tortures si barbares, que la servitude, en comparaison de ces maux, leur paroissoit une espéce de soulagement & de paix.

Ces dettes immenses de la province venoient des vingt mille talens d'amende auxquels elle avoit été condannée par Sylla. Elle les avoit bien déja paiés deux fois : mais ces usuriers insatiables en entassant usures sur usures, les avoient portés à plus de six vingts mille talens, de sorte qu'elle devoit encore le double de ce qu'elle avoit paié.

Soixante millions.

Trois cens soixante millions.

Tacite [a] a raison de dire que l'usure étoit un des plus anciens maux de la République Romaine, & la cause la

a Sanè vetus urbi fœnebre malum, & seditionum discordiarumque creberrima causa. *Tacit. Annal. lib. 6. cap. 16.*

plus ordinaire des ſéditions : mais dans le tems dont nous parlons, elle étoit portée à un excès qu'on a peine à comprendre.

L'intérêt de l'argent chez les Romains ſe paioit tous les mois, & étoit d'un pour cent : c'eſt pourquoi on l'appelloit *uſura centeſima*, centiéme ; ou *unciarium fœnus*, douziéme, parce qu'en comptant les douze mois, on paioit douze pour cent : *uncia* eſt la douziéme partie d'un tout.

Tacit. Annal. lib. 6. cap. 16. Liv. lib. 7. n. 16.

La [a] loi des douze tables défendoit de porter l'uſure plus haut qu'à douze pour cent. Cette loi fut renouvellée par deux Tribuns du peuple l'an de Rome 396.

Ibid. n. 27.

Dix ans après l'uſure fut réduite à la moitié : l'an de Rome 406. *ſemunciarium fœnus.*

Ib. n. 42.

Enfin l'année de Rome 411. on porta une défenſe d'exiger aucun intérêt : *ne fœnerari liceret.*

Tous ces Décrets furent inutiles. L'avarice [b], plus forte que les loix, l'a toujours emporté ; & quelques réglemens qu'on ait faits pour la répri-

[a] Ne quis uuciario fœnore amplius exerceto.

[b] Multis plebiſcitis obviam itum fraudibus : quæ toties repreſſæ, miras per artes rurſum oriebantur. *Tacit. ibid.*

mer, ſoit du tems de la République, ſoit ſous les Empereurs, elle a toujours trouvé le moien de les éluder. Elle n'a pas reſpecté davantage les loix de l'Egliſe, qui ſur cette matiére n'eſt jamais entrée en compoſition, & condanne ſévérement toute uſure, même les plus mitigées, parce que Dieu aiant tout défendu, elle ne croit pas avoir droit de rien permettre. Il eſt remarquable que l'uſure a toujours cauſé la ruine des Etats où elle a été tolérée; & c'eſt ce deſordre, qui contribua beaucoup à renverſer la conſtitution de la République Romaine, & qui cauſa des maux ſi affreux dans toutes les provinces de l'Empire.

Luculle alors s'appliqua à procurer du ſoulagement à la province d'Aſie: ce qui ne ſe pouvoit faire qu'en réprimant l'injuſtice & la dureté des uſuriers & des Traitans. Ceux-ci ſe voiant privés par Luculle du gain immenſe qu'ils faiſoient, comme s'ils euſſent été exceſſivement lézés, jettérent les hauts cris, & excitérent contre lui à force d'argent pluſieurs Orateurs, ſe confiant particuliérement ſur ce qu'ils avoient pour débiteurs la plupart de ceux qui gouvernoient la Ré-

publique, ce qui leur donnoit un crédit infini. Mais Luculle méprisa leurs clameurs avec une fermeté d'autant plus admirable qu'elle est plus rare.

§. III.

Luculle fait déclarer la guerre à Tigrane; & marche contre lui. Vanité & suffisance ridicule de ce Prince. Il perd une grande bataille. Luculle prend Tigranocerte, capitale de l'Arménie. Il remporte une seconde victoire sur Mithridate & Tigrane joints ensemble. Mutinerie & revolte dans l'armée de Luculle.

An.M.3934. Av.J.C. 70. *Plut. in Lucull. p. 504-512. Memn. cap. 48. 57. Appian. in Mithrid pag. 228-232.*

TIGRANE, vers lequel Luculle avoit envoïé un Ambassadeur, assez foible dans les commencemens de son régne, étoit devenu si puissant, par une suite de prospérités dont il y a peu d'exemples, qu'il étoit communément surnommé *Roi des Rois*. Après avoir vaincu & presque ruiné la famille des Rois successeurs du grand Séleucus; après avoir domté très souvent l'orgueil des Parthes; après avoir transporté des villes Grecques toutes entiéres dans la Médie; avoir conquis toute la Syrie, la Palestine, & avoir

donné la loi aux Arabes qu'on appelle Scénites : il régnoit avec une autorité respectée de tous les Princes d'Asie. Les peuples l'honoroient, à la maniére des Orientaux, jusqu'à l'adoration. Son orgueil étoit nourri & entretenu par les richesses immenses qu'il posse-doit, par les excessives & continuelles louanges des flateurs, & par une prospérité qui n'avoit jamais été interrompue.

Appius Clodius fut introduit à l'audience de ce Prince, lequel parut dans tout l'éclat dont il pouvoit briller, pour donner une plus grande idée de la majesté roiale à cet Ambassadeur; qui de son côté, joignant la hauteur de son naturel à celle qui faisoit le principal caractére de sa République, soutint parfaitement la dignité d'un Ambassadeur des Romains.

Après avoir expliqué en peu de paroles les sujets de plainte que les Romains avoient contre Mithridate, & la mauvaise foi de ce Prince, qui avoit rompu la paix sans même chercher des raisons ou des prétextes, il dit à Tigrane qu'il venoit pour demander qu'il lui fût livré, comme étant dû par toutes sortes de titres au triomphe

de Luculle : qu'il ne croioit pas ; qu'ami des Romains comme il l'avoit été jusqu'alors, il fît difficulté de leur livrer Mithridate : qu'en cas de refus, il étoit chargé de lui déclarer la guerre.

Ce Prince, qui n'avoit jamais été contredit, & qui ne connoissoit point d'autres loix ni d'autre régle que sa volonté & son bon plaisir, fut extrêmement choqué de cette liberté Romaine. Mais il le fut bien plus encore de la lettre de Luculle qu'on lui remit. Le simple titre de Roi qu'elle lui donnoit, ne le contentoit pas. Il avoit pris celui de *Roi des Rois* dont il étoit entêté, & avoit poussé l'orgueil à cet égard jusqu'à se faire servir par des têtes couronnées. Il ne paroissoit jamais en public sans avoir quatre Rois ; deux à pié de chaque côté de son cheval, quand il sortoit : à table, dans sa chambre, enfin par tout, il en avoit toujours quelques-uns à le servir aux offices les plus bas : mais sur tout quand il donnoit audience à des Ambassadeurs. Car alors, pour donner aux étrangers une grande idée de sa gloire & de sa puissance, il les faisoit tous ranger en haie aux deux côtés de

ſon trône, où ils paroiſſoient avec des habits & dans la poſture des eſclaves du commun. Un orgueil ſi plein de fatuité choque tout le monde. Un orgueil plus rafiné bleſſe moins, quoiqu'il ſoit à peu près le même dans le fond.

Il n'eſt pas étonnant qu'un Prince de ce caractére ſouffrît impatiemment la maniére dont lui parloit Clodius. C'étoit là la premiére parole franche & libre qu'il eût entendue depuis vingt-cinq ans qu'il gouvernoit ſes ſujets, ou plutôt qu'il les tyranniſoit avec la derniére inſolence. Il répondit que Mithridate étoit le pere de Cléopatre ſa femme : que ſon union avec lui étoit trop étroite, pour pouvoir le livrer au triomphe de Luculle : & que ſi les Romains étoient aſſez injuſtes pour lui faire la guerre, il ſauroit bien ſe défendre, & les en faire repentir. Pour marquer ſon reſſentiment, dans la réponſe qu'il lui fit, il mit ſimplement *à Luculle*, ſans y ajouter le titre ordinaire d'*Imperator*, ou autres ſemblables, qu'on donnoit aux Généraux Romains.

Luculle, apprenant de Clodius qui vint lui rendre compte de ſa commiſ-

ſion, que la guerre étoit déclarée à Tigrane, retourna en diligence dans le Pont pour la commencer. L'entrepriſe paroiſſoit téméraire, & la puiſſance terrible de ce Roi étonnoit tous ceux qui comptoient moins ſur la valeur des troupes & ſur la conduite du Général, que ſur la multitude des ſoldats. Après s'être rendu maître de Sinope, il donna à cette ville auſſi bien qu'à celle d'Amiſus, la liberté, & en fit deux villes libres & indépendantes.

Memnon, cap. 51-61.

Cotta ne traita pas de même Héraclée, qui, après un long ſiége, fut priſe par trahiſon. Il s'enrichit des dépouilles qu'il y trouva, traita les habitans avec la derniére cruauté, & fit preſque entiérement bruler leur ville. De retour à Rome, il fut d'abord bien reçu par le Sénat, & honoré du ſurnom de *Ponticus*, à cauſe de la priſe de cette ville. Mais, peu après, les Héracléens aiant porté leurs plaintes au Sénat, & expoſé d'une maniére capable de toucher les cœurs les plus durs les maux que l'avarice & la cruauté de Cotta leur avoient fait ſouffrir, le Sénat ſe contenta de lui ôter le *Laticlave*, qui étoit l'habillement des Sénateurs : punition nulle

ment proportionnée aux excès crimins dont on l'avoit convaincu.

Luculle laissa Sornatius, un de ses Généraux, dans le Pont avec six mille hommes, & emmena le reste, qui ne faisoit que douze mille hommes d'infanterie & trois mille de cavalerie, par la Cappadoce vers l'Euphrate. Il passa ce fleuve au cœur de l'hyver, & ensuite le Tigre, & vint devant Tigranocerte, qui étoit un peu par dela, attaquer Tigrane dans sa capitale, où il venoit d'arriver de Syrie. Personne n'osoit plus parler à ce Prince de Luculle & de sa marche, depuis le traitement cruel qu'il avoit fait à celui qui lui en avoit apporté la nouvelle dès le commencement, & qu'il fit mourir pour récompense de ce service important. Il n'écoutoit que les discours des flateurs, qui lui disoient qu'il faudroit que Luculle fût un grand Capitaine s'il osoit seulement l'attendre à Ephése, & qu'il ne prît pas la fuite, & n'abandonnât pas très promtement l'Asie, quand il verroit tous ces milliers d'hommes qui composoient son armée. Tant il est vrai, dit Plutarque, que comme tous les tempéramens ne sont pas propres à

porter beaucoup de vin, tous les esprits ne sont pas non plus capables de supporter une grande fortune sans perdre la raison, & sans tomber dans l'ivresse.

Tigrane, dans les commencemens, n'avoit pas seulement daigné voir Mithridate, ni lui parler, quoiqu'il fût son beau-pere : mais le traitant avec le dernier mépris & la derniére arrogance, il le tenoit éloigné, & le faisoit garder, comme un prisonnier d'Etat, dans des lieux marécageux & mal
An. M. 3935. sains. Mais après l'Ambassade de Clo-
Av. J.C. 69. dius, il l'avoit fait venir à la Cour avec toute sorte d'honneurs & de marques de bienveillance. Là, dans une conversation secrette qu'ils eurent dans le palais seuls & sans témoins, ils guérirent leurs soupçons mutuels au grand malheur de leurs amis, sur lesquels ils en rejettérent la faute.

Du nombre de ces malheureux, fut Métrodore de la ville de Scepsis, homme d'un rare mérite, & qui avoit tant de crédit auprès de Mithridate, qu'on l'appelloit le Pere du Roi. Ce Prince l'avoit envoié en Ambassade vers Tigrane, pour le prier de le secourir contre les Romains. Quand il

eut expliqué le ſujet de ſon voiage, Tigrane lui demanda : *Et vous, Metrodore, que me conſeillez-vous ſur les demandes de votre Maître ?* Alors Métrodore, par un excès de ſincérité mal placée, lui répondit : *Comme Ambaſſadeur, je vous exhorte à faire ce que vous demande Mithridate ; & comme votre Conſeil, à n'en rien faire.* C'étoit une prévarication criminelle, & une ſorte de trahiſon. Elle lui couta la vie, quand Mithridate l'eut appriſe de Tigrane.

Luculle avançoit toujours vers ce Prince, & touchoit déja, pour ainſi dire, aux portes de ſon palais, ſans qu'il en ſût ou qu'il en crût rien, tant ſa préſomption l'avoit aveuglé. Mithrobarzane, un de ſes favoris, hazarda de lui en porter la nouvelle. La récompenſe qu'il en eut, fut d'être chargé de la commiſſion d'aller auſſitôt, avec quelques troupes, lui amener Luculle priſonnier, comme s'il ne ſe fût agi que d'aller arrêter un des ſujets du Roi. Le Favori, & la plus grande partie des troupes qu'on lui avoit données, perdirent la vie en voulant exécuter cette dangereuſe commiſſion.

Ce mauvais ſuccès ouvrit les yeux à Tigrane, & le fit revenir de ſon ivreſſe. Mithridate avoit été renvoié dans le Pont avec dix mille hommes de cavalerie, pour y lever des troupes, & revenir joindre Tigrane en cas que Luculle entrât dans l'Arménie. Pour lui, il avoit pris le parti de demeurer à Tigranocerte, & d'y donner tous les ordres néceſſaires pour faire des levées dans tous ſes Etats. Après cet échec, il commença à craindre Luculle, ſortit de Tigranocerte, ſe retira au mont Taurus, & ordonna à toutes ſes troupes de s'y rendre auprès de lui.

Luculle marcha droit à Tigranocerte, prit ſes quartiers autour de la place, & en forma le ſiége. La place étoit pleine de toutes ſortes de richeſſes, tous les habitans, tant le peuple que les Grands, s'étant piqués à l'envi, pour faire leur cour au Roi, de contribuer à l'embelliſſement & à la magnificence de la ville. C'eſt pourquoi Luculle la preſſoit vivement, dans la penſée que Tigrane ne ſouffriroit jamais qu'elle fût priſe, & qu'il viendroit tranſporté de fureur lui préſenter la bataille pour lui faire lever le ſiége. Et il ne ſe trompa point dans

sa conjecture. Mithridate envoioit tous les jours des couriers à Tigrane, & lui écrivoit des lettres très fortes pour l'exhorter à ne pas hazarder le combat, & à se servir seulement de sa cavalerie pour couper les vivres à Luculle. Taxile lui-même arriva de sa part, & se tenant avec lui dans son camp, il le prioit tous les jours très instamment de ne point attaquer les armées Romaines comme très aguerries & presque invincibles.

D'abord il écouta doucement & patiemment tous ces avis. Mais, quand toutes ses troupes, composées d'un grand nombre de peuples différens, furent rassemblées, alors non seulement les festins du Roi, mais ses Conseils mêmes, ne retentirent que de vaines bravades pleines d'insolence & de fierté, & de menaces barbares. Taxile fut en danger de sa vie pour avoir osé combattre l'avis de ceux qui vouloient le combat, & Mithridate lui-même fut ouvertement accusé de ne s'y opposer que par envie, pour priver son gendre de la gloire d'un si grand succès.

Dans cette pensée Tigrane ne voulut pas différer plus lontems, de peur

que Mithridate n'arrivât, & ne partageât avec lui l'honneur de la victoire. Il marcha donc avec toutes ſes forces, diſant à ſes amis qu'il n'y avoit qu'une ſeule choſe qui le fâchoit, c'eſt qu'il n'alloit avoir affaire que contre Luculle ſeul, & non contre tous les Généraux Romains enſemble. Il meſuroit l'eſpérance du ſuccès ſur le nombre de ſes troupes. Il avoit vingt mille archers ou frondeurs; cinquante-cinq mille chevaux, dont il y en avoit dix-ſept mille bardés de fer; cent cinquante mille hommes d'infanterie, partagés en compagnies & en bataillons; & des travailleurs pour ouvrir des chemins, faire des ponts, nétoier & détourner des riviéres, & autres pareils ouvriers néceſſaires dans les armées, au nombre de trente-cinq mille, qui, rangés en bataille derriére les combattans, faiſoient paroître l'armée encore plus nombreuſe, & augmentoient ſa force & ſa confiance.

Quand il eut paſſé le mont Taurus, & que toutes ſes troupes parurent enſemble dans la plaine, la ſeule vûe de ſon armée étoit capable d'inſpirer de la terreur. Luculle, toujours intrépide, partagea ſon armée. Il laiſſa devant la place

place Muréna avec ſix mille hommes de pié ; & avec tout le reſte de ſon infanterie, conſiſtant en vingt-quatre cohortes, qui, toutes enſemble ne faiſoient pas plus de dix ou douze mille hommes, & avec toute ſa cavalerie, & environ mille archers ou frondeurs, il marcha contre Tigrane, & ſe campa dans la plaine, une groſſe riviére devant lui.

Cette poignée d'hommes excita la riſée de Tigrane, & fournit à ſes flateurs matiére de plaiſanterie. Les uns s'en moquoient ouvertement ; les autres, pour ſe divertir, tiroient au ſort ſes dépouilles; & de tous les Généraux de Tigrane & de tous les Rois qui le ſuivoient, il n'y en avoit pas un qui n'allât le prier de le charger lui ſeul de cette affaire, & de n'être pour lui que ſimple ſpectateur du combat. Tigrane lui-même, voulant paroître agréable & fin railleur, dit en cette occaſion ce bon mot, qui a été fort relevé : *S'ils viennent comme Ambaſſadeurs, ils ſont beaucoup : mais s'ils viennent comme ennemis, ils ſont bien peu.* C'eſt ainſi que cette premiére journée ſe paſſa en plaiſanteries & en railleries.

Le lendemain, à la pointe du jour,

Luculle fit sortir son armée de ses retranchemens. Celle des Barbares étoit de l'autre côté de la riviére à l'orient ; & la riviére couloit de maniére, que tout d'un coup elle tournoit a gauche vers le couchant, où il y avoit un gué commode. Luculle, pour mener son armée à ce gué, prit aussi à gauche vers le bas de la riviére, hâtant sa marche. Tigrane, qui le vit, crut qu'il fuioit, & appellant Taxile, il lui dit avec un ris moqueur : *Voiez-vous ces légions Romaines si invincibles, les voiez-vous fuir?* Taxile lui répondit : *Seigneur, je souhaite de tout mon cœur que votre bonne fortune fasse aujourd'hui en votre faveur un miracle : mais l'armure & la démarche de ces légions ne marquent pas des gens qui songent à fuir.*

Taxile parloit encore, lorsqu'on vit l'Aigle de la premiére Légion prendre tout d'un coup à droite par l'ordre de Luculle, & toutes les Cohortes la suivre pour passer le fleuve. Alors Tigrane, revenant à peine comme d'une longue ivresse, s'écria par deux ou trois fois : *Quoi! ces gens-là viennent à nous!* de maniére que ces nombreuses troupes ne prirent poste & ne se mirent en bataille qu'avec beaucoup de desor-

dre & de confusion. Tigrane se mit au corps de bataille : il donna l'aile gauche au Roi des Adiabéniens, & la droite au Roi des Médes. La plus grande partie de la cavalerie, bardée de fer, couvroit le front de cette aile droite.

Comme Luculle se mettoit en état de passer le fleuve, quelques-uns de ses Officiers généraux l'avertirent d'éviter ce jour-là comme un des jours malheureux que les Romains appelloient *noirs*. Car c'étoit ce jour-là même que l'armée de Cépion * avoit été défaite dans la bataille contre les Cimbres. Luculle leur fit alors cette réponse qui est devenue si célébre : *Et moi*, leur dit-il, *je rendrai ce jour heureux aux Romains.* C'étoit le six d'Octobre. (La veille des Nones d'Octobre.)

Après avoir dit ce mot, & les avoir exhortés à ranimer leur courage, il passa la riviére ; & marcha le premier aux ennemis. Il étoit armé d'une cuirasse d'acier faite à écailles, qui jettoit un éclat merveilleux : il avoit par

* *Il y a une faute dans le texte grec, qui met* l'armée de Scipion. *M. de Thou l'avoit fort bien corrigée à la marge de son Plutarque, & il avoit lu* l'armée de Cépion.

dessus une cotte d'armes bordée d'une frange tout autour, & il faisoit luire son épée nue, pour donner a entendre à ses troupes qu'il faloit joindre d'abord un ennemi accoutumé à ne combattre que de loin en se servant de ses fléches, & lui enlever par la vitesse & la célérité de l'attaque l'espace qui lui donnoit le moien de s'en servir.

Aiant aperçu que la cavalerie bardée de fer, sur laquelle les ennemis comptoient beaucoup, étoit en bataille au pié d'un côteau, dont le sommet étoit plat & uni, & dont la pente, qui n'avoit pas plus de quatre cens toises, n'étoit ni fort coupée, ni fort difficile, il vit d'un premier coup d'œil l'usage qu'il en devoit faire. Il commanda sa cavalerie de Thrace & de Galatie pour aller prendre cette cavalerie des ennemis en flanc, & lui ordonna de ne faire qu'écarter leurs lances avec l'épée. Car la principale, ou plutôt toute la force de ces cavaliers bardés de fer consiste dans la lance; & quand ils n'ont pas la liberté de s'en servir, ils ne peuvent plus rien ni contre l'ennemi, ni pour eux-mêmes, à cause de leurs armes qui sont si pesantes, si roides, & si serrées,

qu'ils ne ſauroient ſe remuer, & ſont preſque immobiles.

Pendant que ſa cavalerie marche pour exécuter ſes ordres, il prend deux Cohortes de gens de pié, & va pour gagner la hauteur. Son infanterie le ſuit courageuſement excitée par l'exemple de ſon Général, qu'elle voit marcher le premier à pié, couvert de ſes armes, & monter le côteau. Quand il fut ſur le ſommet, il ſe montra dans le lieu le plus éminent; & voiant de là toute l'ordonnance des ennemis, il ſe mit à crier: *La victoire eſt à nous, mes compagnons; la victoire eſt à nous.* Et en même tems, avec ſes deux Cohortes, il tombe ſur cette cavalerie peſamment armée, ordonne à ſes gens de ne ſe pas ſervir de leurs piques, mais de joindre ces cavaliers l'épée à la main, & de fraper ſur leurs jambes & ſur leurs cuiſſes, qui ſont les ſeules parties qu'ils avoient découvertes. Mais ſes ſoldats n'eurent pas la peine d'en venir là. Cette cavalerie ne les attendit point. Elle prit honteuſement la fuite avec de grands hurlemens, &, en fuiant, elle alla donner avec ſes chevaux lourds & peſans dans les rangs de l'infanterie ſans

avoir rendu le moindre combat, & ſans avoir donné un ſeul coup de lance. Le carnage ne commença que quand ils eurent commencé à fuir, ou plutôt à vouloir fuir : car ils ne purent le faire, empéchés par leurs propres bataillons, dont les rangs étoient ſi ſerrés & ſi profonds, qu'ils ne purent les entr'ouvrir. Tigrane, ce Roi ſi pompeux & ſi brave en paroles, avoit pris la fuite dès le commencement avec peu de monde ; & voiant ſon fils compagnon de ſa fortune, il détacha ſon diadême en pleurant, & le lui aiant donné, il l'exhorta à ſe ſauver comme il pourroit par un autre chemin. Ce jeune Prince n'oſa pas ceindre ſa tête de ce diadême, dangereux ornement dans une fuite. Il le remit entre les mains d'un de ſes plus fidéles ſerviteurs, qui fut pris un moment après, & mené à Luculle.

On dit que, dans cette déroute, il périt du côté des ennemis plus de cent mille hommes de pié ; & que de leur cavalerie, il ne s'en ſauva que très peu : & que, du côté des Romains, il n'y eut que cinq morts, & cent bleſſés. Jamais ils ne s'étoient trouvés en bataille rangée avec ſi peu de troupes

contre un si grand nombre d'ennemis : car les vainqueurs n'étoient pas la vingtiéme partie des vaincus. Les plus grands & les plus habiles Capitaines Romains, & ceux qui avoient le plus vû de guerres & de batailles, louoient particuliérement Luculle de ce qu'il avoit défait deux des plus grands & des plus puissans Rois du monde par deux moiens entiérement contraires, la lenteur & la célérité. Car, en différant & en traînant la guerre en longueur, il consuma Mithridate, lorsqu'il étoit le plus fort & le plus formidable : & il ruina Tigrane en se hâtant, & en ne lui donnant pas le tems de se reconnoitre. On remarque que peu de Capitaines ont su, comme lui, rendre la lenteur agissante, & la célérité sure.

Ce fut ce qui empécha Mithridate de se trouver à la bataille. Il s'imaginoit que Luculle useroit contre Tigrane de la même précaution & de la même lenteur dont il avoit usé contre lui. Ainsi il ne marchoit que lentement, & à petites journées, pour joindre Tigrane. Mais, aiant trouvé sur son chemin quelques Arméniens qui fuioient tout éperdus & épouvan-

tés, il se douta de ce qui étoit arrivé: & ensuite aiant rencontré un plus grand nombre de fuiards nuds & blessés, il fut entiérement informé de la défaite, & se mit à chercher Tigrane. Il le trouva enfin abandonné de tout le monde, & dans un très pitoiable état. Loin de lui rendre la pareille, & d'insulter à son malheur comme Tigrane avoit insulté au sien, il descendit de cheval, pleura avec lui sur leurs disgraces communes, lui donna la Garde qui l'accompagnoit & les Officiers qui le servoient, le consola, le fortifia, & releva ses espérances. On est bien aise de voir que Mithridate n'avoit pas dépouillé toute humanité. Tous deux ensemble ils travaillérent à ramasser de nouvelles troupes de tous côtés.

Cependant il y avoit une furieuse sédition dans Tigranocerte, les Grecs s'étant mutinés contre les Barbares, & voulant à toute force livrer la ville à Luculle. Cette sédition étoit dans sa plus grande chaleur quand il y arriva. Il profita de l'occasion, fit donner un assaut, prit la ville, & après s'être emparé de tous les trésors du Roi, il l'abandonna au pillage à

tous ses soldats ; qui, avec plusieurs richesses, y trouvérent encore jusqu'à huit mille talens d'argent monnoié. (vingt-quatre millions) Outre le pillage, il donna encore huit cens dragmes à chaque soldat, sur tout le butin qui y fut pris : ce qui ne fut point capable d'assouvir leur insatiable avidité.

Quatre cens livres.

Comme cette ville avoit été peuplée par les colonies qu'on avoit tirées par force de la Cappadoce, de la Cilicie, & d'autres endroits ; Luculle leur permit à tous de retourner chacun dans leur pays natal. Ils reçurent cette permission avec une extrême joie, & en sortirent en si grand nombre, que d'une des plus grandes villes du monde, Tigranocerte devint en un moment presque déserte.

Strab. lib. 11. pag. 532. & lib. 12. p. 539.

Si Luculle eût poursuivi Tigrane après sa victoire sans lui donner le tems de lever de nouvelles troupes, il l'auroit pris ou chassé du pays, & la guerre eût été finie. On trouva fort mauvais & à l'armée & à Rome qu'il y eût manqué ; & on l'accusa non de négligence, mais d'avoir voulu par là se rendre nécessaire, & conserver plus lontems le commandement. Ce fut

Dion. Cassius, lib. 35. pag. 1.

une des raisons qui indisposérent les esprits contre lui, & qui firent songer à lui donner un successeur, comme on le verra dans la suite.

Après la grande victoire qu'il avoit remportée sur Tigrane, plusieurs peuples vinrent se remettre entre ses mains. Il reçut aussi une ambassade du Roi * des Parthes, qui demandoit à faire amitié & alliance avec lui. Luculle reçut agréablement sa proposition, & lui envoia aussi de son côté des Ambassadeurs, qui étant arrivés à la Cour, découvrirent que le Roi, incertain du parti qu'il devoit embrasser, balançoit entre les Romains & Tigrane, & faisoit secrettement demander à ce dernier la Mésopotamie pour le prix du secours qu'il lui offroit. Luculle, informé de cette démarche secrette, résolut de laisser là Mithridate & Tigrane, & de tourner ses armes contre le Roi des Parthes, flaté de cette agréable pensée, que rien ne pouvoit être plus glorieux pour lui, que d'avoir terrassé dans une seule expédition les trois Princes les plus puissans qui fussent sous le soleil. Mais la revolte que cette propo-

* *C'étoit Phraate, surnommé* Dieu.

ſition excita parmi ſes troupes, l'obligea de renoncer à l'expédition contre les Parthes, & il ſe borna à marcher contre Tigrane.

Pendant ce délai, Mithridate & Tigrane avoient travaillé ſans relâche à lever de nouvelles troupes. Ils avoient envoié implorer l'aſſiſtance des peuples voiſins, & ſur tout des Parthes qui étoient les plus proches, & en même tems les plus en état de les ſecourir dans ce preſſant beſoin. Mithridate écrivit à leur Roi une lettre, que Sallufte nous a conſervée, & qui ſe trouve dans ſes fragmens. J'en raporterai ici une partie.

*Lettre de Mithridate à Arſace * roi des Parthes.*

» Tous [a] ceux qui, dans un état de » proſpérité, ſont invités à entrer avec » quelqu'un en ſociété de guerre, doi- » vent conſidérer, en premier lieu s'il » leur eſt libre d'avoir la paix; puis, » ſi ce qu'on leur demande eſt confor-

* Arſace *étoit un nom commun à tous les Rois des Parthes.*

a Omnes qui ſecundis rebus ſuis ad belli ſocietatem orantur, conſiderare debent, liceat-ne tum pacem agere: dein, quod quæritur, ſatis-ne pium, tutum, glorioſum, an indecorum ſit. Tibi perpetua pace frui li-

» me à la justice, à leur intérêt, à leur » gloire. Vous pourriez jouir d'une » paix tranquille & perpétuelle, si les » Romains n'étoient des ennemis tou- » jours attentifs à saisir les occasions » favorables pour faire la guerre, & » que nuls crimes n'arrêtent. Il n'est » pas douteux qu'une victoire rem- » portée sur eux, ne vous fasse un » grand nom. Il peut paroitre ne point » convenir que je vous propose, ni de » faire alliance avec Tigrane, ni de » vous joindre, puissant comme vous » êtes, à un Prince qui se trouve dans » l'état malheureux où je suis. Mais » j'ose avancer que ces deux motifs, » votre ressentiment contre Tigrane » qui tout récemment a porté les ar- » mes contre vous, & l'état peu avan- » tageux de mes affaires, loin d'être » contraires à ma demande, doivent » l'appuier & m'être favorables, si » vous en voulez juger sainement.

ceret, nisi hostes opportuni & scelestissumi. Egregia fama, si Romanos oppresseris, futura est. Neque petere audeam societatem, & frustra mala mea cum tuis bonis misceri sperem. Atqui ea, quæ te morari posse videntur, ira in Tigranem recentis belli, & meæ res parum prosperæ, si vera æstumare voles, maxumè hortabuntur. Ille enim obnoxius, qualem tu voles societatem accipiet: mihi fortuna, multis rebus ereptis, u-

» Car, pour Tigrane, comme il ſait » vous avoir donné un juſte ſujet de » plainte, il acceptera ſans peine tou- » tes les conditions qu'il vous plaira » de lui impoſer : & pour moi, je » puis dire que la fortune, en m'en- » levant preſque tout ce que je poſſé- » dois, m'a mis en état de donner aux » autres de bons conſeils ; &, ce qui » eſt fort deſirable pour ceux qui ſont » dans la proſpérité, je puis, par mes » malheurs même, vous ſervir d'e- » xemple, & vous porter à prendre de » plus juſtes meſures que moi. Car, » ne vous y trompez point : c'eſt à » tous les peuples, à toutes les na- » tions, à tous les Rois de la terre » que les Romains en veulent ; & » deux motifs, également anciens & » puiſſans, leur mettent les armes » dans les mains contre eux, l'ambi- » tion effrénée d'étendre leurs con- » quêtes, & la ſoif inſatiable d'amaſ- » ſer des richeſſes. « Mithridate en- ſuite fait un long dénombrement des

ſum dedit bene ſuadendi : &, quod florentibus optabile eſt, ego non validiſſimus præbeo exemplum, quo rectiùs tua componas. Namque Romanis cum nationibus, populis, regibus cunctis, una & ea vetus cauſa bellandi eſt, cupido profunda imperii & divitiarum....

Princes & des Rois qu'ils ont accablés les uns après les autres, & souvent les uns par les autres. Il raporte ses premiers avantages contre les Romains, & ses derniers malheurs. Puis il continue ainsi : » [a] Examinez maintenant, je vous prie, si, lorsque » nous aurons été accablés, vous serez plus en état de résister aux Romains ; & si vous croiez qu'ils doivent borner leurs conquêtes à mon » pays. Je sai que vous êtes puissant » en hommes, en armes, en richesses : & c'est pour cela que nous » cherchons, nous à nous fortifier de » votre alliance, eux à s'enrichir de » vos dépouilles. Au reste, le dessein » de Tigrane est, pour ne pas attirer » la guerre dans son roiaume, que » nous allions avec toutes mes troupes, qui certainement sont bien » aguerries, porter la guerre au loin, » & attaquer nous-mêmes en person-

a Nunc, quæso, considera, nobis oppressis utrum firmiorem te ad resistendam, an finem belli futurum putes? Scio equidem tibi magnas opes virorum, armorum, & auri esse : & ea re nobis ad societatem, ab illis ad prædam peteris. Ceterùm consilium est Tigranis, regno integro, meis militibus belli prudentibus, procul ab domo, parvo labore, per nostra corpora bellum conficere: quando neque vincere neque vinci sine periculo tuo

» ne l'ennemi dans ſon propre pays.
» Nous ne pouvons donc ni vaincre,
» ni être vaincus, ſans que vous-mê-
» me couriez un grand riſque. Igno-
» rez-vous que les Romains, quand
» du côté de l'occident ils ſe ſont vûs
» arrêtés par l'océan, ont tourné les
» armes de notre côté? Qu'à compter
» depuis leur fondation & leur pre-
» miére origine, ils n'ont eu rien que
» par violence; maiſon, femmes, ter-
» res, domaine? Vil amas de gens de
» toute eſpéce, ſans patrie, ſans pa-
» rens, ils ſe ſont établis pour le mal-
» heur du genre humain. Ni loix hu-
» maines, ni loix divines ne les em-
» pêchent de tourmenter & de ruiner
» alliés & amis, peuples éloignés &
» voiſins, pauvres & riches. Ils comp-
» tent pour ennemi tout ce qui n'eſt
» point ſerf, & encore plus tout ce
» qui porte le nom de Roi. Car peu
» de peuples s'accommodent d'un

poſſumus. An ignoras Romanos, poſtquam ad occidentem pergentibus finem oceanus fecit, arma huc convertiſſe? neque quicquam à principio niſi raptum habere; domum, conjuges, agros, imperium? Convenas, olim ſine patria, ſine parentibus, peſte conditos orbis terrarum: quibus non humana ulla, neque divina obſtant, quin ſocios, amicos; procul juxtáque ſitos, inopes potenteſque, trahant excidantque; omniaque non

» gouvernement libre & indépendant:
» mais le grand nombre aiment mieux
» vivre ſous des maîtres qui les gou-
» vernent avec équité. Nous leur ſom-
» mes ſuſpects, parce que nous leur
» diſputons l'autorité, & que nous
» pouvons repouſſer & venger leurs
» injuſtices. Pour vous, qui avez ſous
» votre pouvoir Séleucie la plus gran-
» de des villes, & la Perſe le plus ri-
» che & le plus puiſſant des roiaumes,
» que devez-vous attendre d'eux,
» ſinon tromperie pour le préſent, &
» guerre pour l'avenir? Les Romains
» portent leurs armes contre tous les
» peuples, mais ſur-tout contre ceux
» de qui ils eſpérent tirer de plus ri-
» ches dépouilles. Ils ſont devenus
» grands à force d'entreprendre & de
» tromper, & en ſemant guerres ſur
» guerres. Par cette voie ils feront
» tout périr, ou périront eux-mêmes.
» Il ne ſera pas difficile de les ruiner,

ſerva, & maximè regna, hoſtilia ducant. Namque pauci libertatem, pars magna juſtos dominos volunt. Nos ſuſpecti ſumus æmuli, & in tempore vindices affuturi. Tu verò, cui Seleucia maxuma urbium, regnumque Perſidis inclitis divitiis eſt, quid ab illis, niſi dolum in præſens, & poſtea bellum expectas? Romani in omnes arma habent, acerruma in eos quibus victis ſpolia maxuma ſunt. Audendo, & fallendo, & bella ex bellis

» si vous du côté de la Mésopotamie, » nous du côté de l'Arménie, nous » envelopons leur armée, qui se trou» vera sans vivres & sans secours. La » prospérité des armes Romaines ne » s'est soutenue jusqu'à ce jour que » par la faute des Rois, qui n'ont pas » eu la prudence de connoitre bien cet » ennemi commun, & de se liguer en» semble contre lui. Ce sera pour vous » une gloire immortelle, de vous être » montré l'appui de deux grands » Rois, & d'avoir vaincu & détruit » les brigands des nations. C'est à » quoi je vous invite & vous exhor» te, en vous avertissant d'aimer » mieux partager avec nous par une » salutaire alliance la victoire contre » un ennemi commun, que de souf» frir que l'Empire Romain s'étende » de plus en plus par notre ruine.

Il ne paroit pas que cette lettre produisit sur l'esprit de Phraate l'effet

serendo, magni facti. Per hunc morem extinguent omnia, aut occident: quod difficile non est, si tu Mesopotamia, nos Armenia, circumgredimur exercitum sine frumento, sine auxiliis. Fortuna autem nostris vitiis adhuc incolumis. Teque illa fama sequetur, auxilio profectum magnis regibus, latrones gentium oppressisse. Quod uti facias moneo hortorque, neu malis pernicie nostra unum imperium prolatare, quàm societate victor fieri.

que Mithridate en pouvoit espérer. Ainsi les deux Rois se contentérent de leurs propres troupes.

Appian. in Syr. p. 118. 119.

Un des moiens dont se servit Tigrane pour assembler une nouvelle armée, fut de rappeller Mégadate de Syrie, qui la gouvernoit en son nom depuis quatorze ans ; il lui envoia ordre de lui amener tout ce qu'il avoit de troupes dans ce pays-là. La Syrie se trouvant par là dégarnie, Antiochus l'Asiatique, fils d'Antiochus Eusébe, à qui elle appartenoit de droit comme héritier légitime de la maison de Séleucus, prit possession de quelques endroits du pays, & y régna paisiblement pendant quatre ans.

Justin. lib. 40. cap. 2.

An.M.3936. Av.J.C. 68. *Plut. in Lucull. p. 513-515.*

Enfin l'armée de Tigrane & de Mithridate se trouva formée. Elle étoit de soixante-dix mille hommes d'élite, que Mithridate avoit bien exercés à la maniére des Romains. Ce fut vers le milieu de l'été qu'elle entra en campagne. Ces deux Rois avoient soin, à tous les mouvemens qu'ils faisoient, de prendre un bon terrain pour leur camp, & de le bien fortifier, pour n'y être pas attaqués par Luculle ; & aucun des artifices dont il usa, ne put les engager à un combat. Leur dessein

étoit de le miner peu à peu, de harceler ses troupes dans leurs marches pour les affoiblir, de lui enlever ses convois, & de l'obliger par là à quitter le pays faute de vivres. Luculle n'aiant pu par toutes ses ruses les attirer en pleine campagne, emploia un nouveau moien qui lui réussit. Tigrane avoit laissé à Artaxate, autrefois capitale d'Arménie avant la fondation de Tigranocerte, ses femmes & ses enfans; & c'étoit aussi là qu'il avoit mis presque tous ses trésors. Luculle se mit en marche de ce côté-la avec toutes ses troupes, prévoiant bien que Tigrane ne demeureroit pas tranquille a la vûe du danger où sa capitale alloit être exposée. En effet, il décampa sur le champ, suivit Luculle pour rompre son dessein; &, en quatre grandes marches, aiant devancé l'ennemi, il se posta derriére la riviére d'Arsamia, qu'il faloit que Luculle passât pour se rendre devant Artaxate, résolu de lui en disputer le passage. Les Romains passérent le fleuve, sans être arrétés par la vûe & par les efforts des ennemis. Il y eut ensuite un grand combat, où les Romains remportérent encore une pleine victoire.

ou, Arsania.

Il se trouva trois Rois dans l'armée d'Arménie, dont Mithridate fit le plus mal. Car ne pouvant supporter la vûe des légions Romaines, dès qu elles chargérent, il fut des premiers a prendre la fuite; ce qui jetta si fort l'épouvante dans toute l'armée, qu'elle perdit absolument courage; & ce fut la principale cause de la perte de la bataille.

Dio. Cass. lib. 37. pag. 37. Luculle, après cette victoire, vouloit continuer sa marche vers Artaxate; & c'étoit le vrai moien de terminer la guerre. Mais, comme cette ville étoit encore à plusieurs journées de là vers le nord, & que l'hiver approchoit avec ses neiges & ses orages, les [a] soldats, déja fatigués d'une assez rude campagne, refusérent de le suivre dans ce pays, où le froid se faisoit sentir trop vivement pour eux. Il fut obligé de les mener dans un pays plus chaud, en revenant sur ses pas. Il repassa le mont Taurus, & entra dans la Mésopotamie, où il prit encore Nisibe qui étoit assez forte, & y mit ses troupes en quartier d'hiver.

a Noster exercitus, etsi urbem ex Tigranis regno ceperat, & prœliis usus erat secundis, tamen nimia longinquitate locorum, ac desiderio suorum commovebatur. *Cic. pro Leg. Man. n. 23.*

Ce fut là que l'esprit de mutinerie commença à éclater dans l'armée de Luculle. La sévérité de ce Général, la liberté insolente des soldats Romains, & plus encore les pratiques malignes de Clodius, avoient donné lieu à cette revolte. Clodius, si connu par les invectives de Cicéron son ennemi, n'est guéres mieux traité par les Historiens. Ils le représentent comme un homme livré à tous les vices, décrié par ses débauches, qu'il poussoit jusqu'à l'inceste avec sa propre sœur, femme de Lucullus; avec cela, plein d'une audace effrénée, artisan de séditions; en un mot, l'un de ces hommes dangereux, nés pour tout troubler & pour tout perdre par la réunion funeste de la mauvaise volonté & des talens nécessaires pour la mettre en œuvre. C'est de quoi il fit preuve dans l'occasion dont nous parlons. Mécontent de Luculle, il répandoit contre lui des bruits sourds, propres à le rendre odieux. Il affectoit de plaindre beaucoup les fatigues des soldats, & d'entrer dans leurs intérêts. Il leur disoit tous les jours qu'ils étoient bien malheureux d'être obligés de servir si lontems sous un Géné-

ral févére & avare, dans un climat éloigné, fans terre & fans récompenfe, tandis que leurs compagnons, dont les conquêtes étoient tres médiocres, s'étoient enrichis fous Pompée. De femblables difcours, accompagnés de maniéres obligeantes & populaires qu'il favoit prendre à propos fans qu'il y parût de l'affectation, firent une telle impreffion fur l'efprit des foldats, qu'il ne fut plus au pouvoir de Lucullе de s'en rendre maître.

Cependant Mithridate étoit rentré dans le Pont avec quatre mille hommes de fes propres troupes, & quatre mille autres que lui donna Tigrane. Plufieurs [a] habitans du pays fe joignirent encore à lui, tant par haine pour les Romains qui les avoient fort maltraités, que par un refte d'affection pour leur Roi, réduit au trifte état où ils le voioient après la fortune & la grandeur la plus brillante. Car le malheur des Princes excite naturellement la compaffion, & il y a, pour l'ordi-

a Mithridates, & fuam manum jam confirmarat, & eorum qui fe ex ejus regno collegerant, & magnis adventitiis multorum regum & nationum copiis juvabatur. Hoc jam ferè fic fieri folere accepimus, ut regum afflictæ fortunæ facilè multorum opes alliciant ad mifericordiam, ma-

naire, un profond respect gravé dans le cœur des peuples pour le nom & pour la personne des Rois. Mithridate, soutenu & fortifié par ces nouveaux secours, & par les troupes que plusieurs peuples & Princes voisins lui envoierent, reprit courage, & se vit plus que jamais, en état de tenir tête aux Romains. Aussi, non content d'être rétabli dans ses Etats, qu'un moment auparavant il n'osoit espérer de pouvoir jamais revoir, il eut la hardiesse d'attaquer les troupes Romaines si souvent victorieuses; battit un corps d'armée commandé par Fabius, & après l'avoir mis en déroute, pressa vivement Friarius & Sornatius, deux autres Lieutenans de Luculle dans ce pays-là.

Luculle engagea enfin ses soldats à sortir de leurs quartiers d'hiver, pour aller à leur secours. Mais on y arriva trop tard. Friarius avoit imprudem- An.M.3937. Av.J.C. 67.

ximèque eorum qui aut reges sunt, aut vivunt in regno : quòd regale iis nomen magnum & sanctum esse videatur. *Cic. pro Leg. Manil. n.* 24.

a Itaque tantum victus efficere potuit, quantum incolumis nunquam est ausus optare. Nam cùm se in regnum recepisset suum, non fuit eo contentus, quod ei præter spem acciderat, ut eam, posteaquàm pulsus erat, terram unquam attingeret : sed in exercitum vestrum clarum atque victoriem impetum fecit... *Cic. pro Leg. Man. n.* 25.

ment hazardé une bataille, où Mithridate le défit, & lui tua sept mille hommes : entre lesquels on comptoit cent cinquante Centurions, & vingt-quatre Tribuns ; ce [a] qui rendit cette perte une des plus grandes que les Romains eussent faites depuis lontems. L'armée auroit été entiérement défaite sans la blessure que reçut Mithridate, qui allarma extrêmement ses troupes, & laissa aux ennemis le tems de se sauver. Luculle, en arrivant, trouva les corps morts sur le champ de bataille, & ne les fit pas enterrer : ce qui aigrit encore ses soldats contre lui. L'esprit de revolte alla si loin, que, sans aucun égard à son caractére de Général, ils ne le traitoient plus qu'avec insolence & avec mépris : & quoiqu'il allât de tente en tente, & presque d'homme à homme, les conjurer de marcher contre Mithridate & Tigrane, il ne put jamais gagner sur eux de les faire sortir d'où ils étoient. Ils lui répondirent brutalement, que comme il ne songeoit qu'à s'enrichir seul des dépouilles des ennemis,

a Quæ calamitas tanta fuit, ut eam ad aures L. Luculli, non ex prælio nuntius, sed ex sermone rumor afferret. *Cic. ibid.*

il allât aussi combattre seul contre eux.

§. IV.

Mithridate, profitant de la mésintelligence qui s'étoit mise dans l'armée Romaine, recouvre tout son roiaume. Pompée est donné pour successeur à Luculle. Il remporte plusieurs victoires sur Mithridate. Celui-ci cherche inutilement un asyle auprès de Tigrane son gendre, qui étoit actuellement en guerre avec son propre fils. Pompée marche en Arménie contre Tigrane, qui vient lui-même se rendre à lui. Las de poursuivre en vain Mithridate, il revient en Syrie, dont il se rend maître, & éteint l'Empire des Séleucides. Il retourne dans le Pont. Pharnace revolte l'armée contre Mithridate son pere, qui se donne la mort. Caractére de ce Prince. Expéditions de Pompée dans l'Arabie, & dans la Judée, où il prend Jérusalem. Après avoir soumis toutes les villes du Pont, il retourne à Rome, & il y reçoit l'honneur du triomphe.

On avoit nommé à Rome pour Consuls Manius Acilius Glabrion & C. Pison. Le premier eut pour départ-

tement la Bithynie & le Pont, qui formoient la Province de Luculle. En même tems le Sénat avoit licentié les légions de Fimbria, qui faisoient partie de son armée. Toutes ces nouvelles augmentérent l'indocilité & l'insolence des troupes à l'égard de Luculle.

Dio. Cass. lib. 35. p. 7. Il est vrai qu'il y donnoit quelque lieu par son caractére dur, austére, & quelquefois mélé de hauteur. On ne peut lui refuser la gloire d'avoir été un des plus grands Capitaines de son siécle, & d'avoir eu presque toutes les qualités qui forment un parfait Général d'armée. Mais il lui en manquoit une, dont le défaut diminuoit le mérite de toutes les autres : je veux dire l'art de gagner les cœurs, & de se faire aimer des troupes. Il étoit d'un abord difficile : il avoit le commandement rude : il poussoit l'exactitude jusqu'à un excès qui le rendoit odieux : il étoit inexorable quand il s'agissoit de punir les fautes : il ne savoit point se concilier les esprits ou par des récompenses distribuées à propos, ou par des louanges accordées au mérite, ou par un air de bonté & de douceur, & des maniéres insinuantes,

plus efficaces encore que les louanges & les récompenses. Et ce qui montre que la revolte des troupes venoit en partie de sa faute, c'est que sous Pompée elles furent très soumises & très dociles.

En conséquence des Lettres que Luculle avoit écrites au Sénat, dans lesquelles il marquoit que Mithridate étoit entiérement défait, & hors d'état de se relever, on avoit nommé des Commissaires pour régler les affaires du Pont, comme d'un roiaume absolument conquis. Ils furent bien étonnés en arrivant de trouver, que, bien loin qu'il fût maître du Pont, il n'étoit pas maître seulement de son armée, & que ses soldats le traitoient avec le dernier mépris.

L'arrivée du nouveau Consul Acilius Glabrion augmenta encore leur licence. Il [a] fit savoir que Luculle étoit accusé à Rome de traîner la guerre en longueur pour prolonger son commandement; que le Sénat avoit licentié une partie de ses troupes, &

a In ipso illo malo gravissimaque belli offensione, L. Lucullus, qui tamen aliqua ex parte iis incommodis mederi fortasse potuisset, vestro jussu coactus, quòd imperii diuturnitati modum sta-

leur défendoit de lui obéir davantage. Ainſi il ſe trouva bientôt preſque ſans ſoldats. Mithridate, profitant de ce deſordre, eut le tems de recouvrer tout ſon roiaume, & de faire de grands ravages dans la Cappadoce.

An.M.3938. Av.J.C. 66. *Plut. in Pomp. p. 634. App. pag. 238. Dio. Caſſ. lib. 36. pag. 20.*

Pendant que les choſes ſe paſſoient ainſi à l'armée, il y avoit de grands mouvemens à Rome contre Luculle. Pompée venoit de finir la guerre contre les Pirates, pour laquelle on lui avoit accordé un pouvoir extraordinaire. Ici, un des Tribuns du peuple, nommé Manilius, dreſſa un Décret, qui portoit, » Que Pompée, prenant le » commandement de toutes les trou» pes & de toutes les provinces qui » étoient ſous Luculle, & y ajoutant » la Bithynie où commandoit Acilius, » ſeroit chargé de faire la guerre aux » Rois Mithridate & Tigrane; en re» tenant ſous ſes ordres toutes les for» ces maritimes, & continuant de » commander ſur la mer aux mêmes » conditions & prérogatives qu'on lui » avoit accordées pour la guerre con» tre les Pirates : c'eſt-à-dire qu'il au-

tuendum, veteri exemplo, putaviſtis, partem militum, qui jam ſtipendiis confectis erant, dimiſit, partem Glabrioni tradidit. *Ibid. n. 26.*

» roit un pouvoir abſolu ſur toutes les
» côtes de la Méditerranée à trente
» lieues avant dans les terres. « C'étoit aſſujettir à un ſeul homme tout l'Empire Romain. Car toutes les provinces qui ne lui étoient pas accordées par le premier Décret, la Phrygie, la Lycaonie, la Galatie, la Cappadoce, la Cilicie, la haute Colchide, & l'Arménie, lui étoient toutes attribuées par ce ſecond Décret, qui lui donnoit toutes les armées & toutes les forces avec leſquelles Luculle avoit défait les deux Rois Mithridate & Tigrane.

La conſidération de Luculle, qu'on privoit de la gloire de ſes grands exploits, & à la place de qui on nommoit un Général pour ſuccéder bien plus aux honneurs de ſon triomphe, qu'au commandement de ſes armées, n'étoit pas pourtant ce qui occupoit le plus les Nobles & les Sénateurs. Ils étoient bien perſuadés qu'on lui faiſoit un très grand tort, & qu'on ne lui témoignoit pas la reconnoiſſance que méritoient ſes ſervices. Mais ce qui leur faiſoit le plus de peine, & qu'ils ne pouvoient ſupporter, c'étoit ce haut dégré de puiſſance où on élevoit Pompée, qu'ils regardoient comme

une tyrannie déja formée. C'eſt pourquoi ils s'exhortoient les uns les autres en particulier & s'encourageoient à s'oppoſer à ce Décret, & à ne pas abandonner leur liberté mourante.

Céſar & Cicéron, qui étoient fort puiſſans à Rome, appuiérent Manilius, ou plutôt Pompée de tout leur crédit. C'eſt dans cette occaſion où le dernier prononça devant le Peuple la belle harangue intitulée *Pour la Loi de Manilius.* Après avoir prouvé dans les deux premiéres parties de ſon diſcours la néceſſité & l'importance de la guerre dont il s'agit, il montre dans la troiſiéme que Pompée eſt le ſeul qui ſoit capable de la terminer heureuſement. Pour cela il fait un long dénombrement de toutes les qualités néceſſaires pour former un grand Général d'armée, & il prouve que Pompée les poſſéde toutes dans un ſouverain degré. Il inſiſte principalement ſur la probité, l'humanité, l'innocence des mœurs, la bonne foi, le deſintéreſſement, l'amour du bien public: » vertus d'autant plus néceſſaires, dit» il, que [a] le nom Romain eſt abſolu-

a Difficile eſt dictu, Quirites, quanto in odio ſimus apud ceteras nationes propter eorum, quos

» ment décrié & devient odieux chez
» les nations étrangéres & chez les
» alliés par les débauches, l'avarice,
» & les vexations inouies des Géné-
» raux & des Magistrats qu'on y en-
» voie. Au [a] lieu que la conduite sa-
» ge, modérée, & irréprochable de
» Pompée, le fait regarder comme
» un homme, non envoié de Rome,
» mais descendu du ciel pour le bon-
» heur des peuples. On commence à
» croire que tout ce qu'on raconte du
» noble desintéressement de ces an-
» ciens Romains, est réel & vrai; &
» que ce n'étoit point sans raison,
» que sous de tels Magistrats les na-
» tions aimoient mieux obéir au peu-
» ple Romain, que commander aux
» autres.

Pompée étoit alors l'idole du Peuple. Ainsi la crainte de déplaire à la

ad eas hoc anno cum imperio misimus, injurias ac libidines. *Num.* 61.

a Itaque omnes quidem nunc in his locis Cn. Pompeium sicut aliquem, non ex hac urbe missum, sed de cœlo delapsum intuentur. Nunc denique incipiunt credere, fuisse homines Romanos hac quondam abstinentia, quod jam nationibus ceteris incredibile ac falso memoriæ proditum videbatur. Nunc imperii nostri splendor illis gentibus lucet: nunc intelligunt, non sine causa majores suos tum, cùm hac temperantia magistratus habebamus, servire populo Romano, quàm imperare aliis maluisse. *Ibid. n.* 41.

multitude, ferma la bouche à presque tous ces graves Sénateurs qui avoient paru d'abord si bien intentionnés, & si pleins de courage. Le Décret fut autorisé par les suffrages de toutes les Tribus, & Pompée absent fut déclaré maître absolu de presque tout ce que Sylla avoit usurpé par les armes en faisant une cruelle guerre à sa patrie.

Dio. Cass. lib. 36. p. 20. & 21. Il ne faut pas s'imaginer, dit un Historien fort sensé, que ni César, ni Cicéron, qui se donnérent tant de mouvement pour faire passer cette loi, agîssent par des vûes du bien public. César, plein d'ambition & de grands projets, cherchoit à faire sa cour au Peuple, dont il savoit que le crédit alors étoit bien plus grand que celui du Sénat : il s'ouvroit par là un chemin à la même puissance, & familiarisoit les Romains avec les commissions extraordinaires & illimitées : de plus, en accumulant sur la tête de Pompée tant de faveurs & tant de distinctions éclatantes, il se flatoit que par là il le rendroit enfin odieux au Peuple, qui bientôt s'en dégouteroit. Ainsi en l'élevant, il ne songeoit qu'à lui creuser un précipice. Cicéron ne

travailloit aussi que pour sa propre grandeur. Son foible étoit de vouloir dominer dans la République, non pas véritablement par le crime & par la violence, mais par la voie de la persuasion. Outre qu'il vouloit s'appuier du crédit de Pompée, il étoit bien aise de faire sentir au Peuple & à la Noblesse, qui formoient dans l'Etat deux partis & comme deux Républiques, qu'il étoit en état de faire pancher la balance du côté où il se rangeroit. En effet, ce fut toujours sa politique, de ménager également ces deux Corps, en se déclarant tantôt pour l'un, & tantôt pour l'autre.

Pompée, qui venoit de finir la guerre contre les Pirates, étoit encore dans la Cilicie, lorsqu'il reçut les lettres qui lui apprenoient tout ce que le Peuple avoit ordonné en sa faveur. Comme ses amis, qui étoient présens, l'en félicitoient, & lui marquoient leur joie, on dit que tout d'un coup il fronça les sourcils, frapa sa cuisse, & s'écria, comme surchargé & fâché de ce nouveau commandement : *O dieux, que de travaux sans fin ! N'aurois-je pas été plus heureux d'être un homme inconnu & sans gloire ? Ne cesserai-je*

AN.M. 3938. AV.J.C. 66. *Plut. in Pomp. pag.* 631-636. *Dio. Cass. lib.* 36. *pag.* 22-25. *Appian. pag.* 238.

donc jamais de faire la guerre, & d'avoir le harnois sur le dos ? Ne pourrai-je jamais me dérober à l'envie qui me persécute, & vivre doucement à la campagne avec ma femme & mes enfans ?

C'est là un langage assez ordinaire aux ambitieux, même à ceux qui outrent le plus cette passion. Mais s'ils viennent à bout de se faire illusion à eux-mêmes, il est rare qu'ils trompent les autres, & le public n'est point leur dupe. Ici, les amis de Pompée, même les plus familiers, ne pouvoient supporter cette dissimulation. Car il n'y en avoit pas un seul qui ne connût que son ambition naturelle & sa passion de commander, rallumées encore par le différent qu'il avoit avec Luculle, lui faisoient trouver une satisfaction plus parfaite & plus délicate dans la nouvelle charge dont on l'honoroit. Aussi, bientôt ses actions le démasquérent, & découvrirent ses véritables sentimens.

La premiére démarche qu'il fit en arrivant dans les provinces de son Gouvernement, fut de défendre qu'on obéît en quoi que ce fût aux ordres de Luculle. Dans sa marche, il ne laissa rien de tout ce que son prédécesseur

avoit ordonné. Il déchargea les uns des peines, ausquelles Luculle les avoit condannés : il ôta aux autres les récompenses qu'il leur avoit accordées : enfin en toutes choses il n'eut en vûe que de faire voir aux partisans de Luculle, qu'ils s'attachoient à un homme qui n'avoit nulle autorité & nul pouvoir. L'aieul maternel de Strabon, fort mécontent de Mithridate qui avoit fait mourir plusieurs de ses proches, pour se venger de sa cruauté avoit embrassé le parti de Luculle, & lui avoit livré quinze places de la Cappadoce. Luculle le combla d'honneurs, & lui promit de le récompenser comme le méritoit un service si considérable. Pompée, loin d'avoir égard à des engagemens si justes & si raisonnables qu'avoit pris son Prédécesseur par la seule vûe du bien public, affecta d'y donner une atteinte générale, & regarda comme ses ennemis tous ceux qui avoient eu quelque liaison d'amitié avec Luculle.

Strab. l. 12. pag. 557. 558.

Il arrive assez souvent qu'un successeur s'attache a diminuer le prix des actions de celui qui l'a précédé, pour s'en arroger à lui seul tout l'honneur : mais je ne sai si jamais personne

s'est porté à des excès aussi crians que le fait ici Pompée. On vante extrêmement ses grandes qualités & ses conquêtes sans nombre : une si basse & si odieuse jalousie doit en ternir, ou plutôt en effacer tout l'éclat. Voila par où Pompée jugea à propos de débuter.

Luculle s'en plaignit amérement. Leurs amis communs, pour les réconcilier, ménagérent une entrevûe. Elle se passa d'abord avec toute la politesse possible, & avec toutes les marques réciproques d'estime & d'amitié. Ce n'étoient que des complimens, & un langage qui ne passoit pas les lévres, & qui ne coute rien aux Grands. Bientôt le cœur s'expliqua. La conversation s'étant échaufée peu à peu, on en vint jusqu'aux injures, Pompée reprochant à Luculle son avarice, & Luculle reprochant à Pompée son ambition : en quoi ils disoient vrai l'un & l'autre. Ils se séparérent plus brouillés & plus ennemis qu'auparavant.

Luculle partit pour Rome, où il porta quantité de livres qu'il avoit ramassés dans ses conquêtes, dont il fit une bibliothéque, qui étoit ouverte à tous les savans & à tous les curieux

qu'elle attira chez lui en grand nombre. Ils y étoient reçus avec toute sorte d'honnêtetés & d'agrémens. On accorda à Luculle l'honneur du triomphe, mais ce ne fut qu'après de longues contestations.

Ce fut lui qui apporta le premier des cerises à Rome, qui jusques-là avoient été inconnues dans l'Europe. Elles furent ainsi appellées du nom de Cérasonte, ville de Cappadoce. Plin. lib. 15. cap. 25.

Pompée commença par engager dans les intérêts des Romains Phraate, roi des Parthes. C'étoit celui dont il a déja été parlé, & qui étoit surnommé *Dieu*. Il fit avec lui un traité & une alliance offensive & défensive. Il offrit aussi la paix à Mithridate: mais ce Prince, se croiant sûr de l'amitié & de l'assistance de Phraate, n'en avoit point voulu entendre parler. Quand il apprit que Pompée l'avoit prévenu, il envoia pour traiter avec lui. Mais Pompée aiant demandé pour préliminaires qu'il mît bas les armes, & qu'il lui remît tous les déserteurs, peu s'en falut qu'il n'excitât par là une mutinerie dans l'armée de Mithridate. Comme il y avoit dans cette armée quantité de déserteurs, ils ne

pouvoient pas souffrir qu'on parlât de les livrer à Pompée, & le reste de l'armée ne pouvoit consentir à se voir affoiblie par la perte de leurs camarades. Pour les appaiser, Mithridate fut obligé de leur dire qu'il n'avoit envoié ses Ambassadeurs, que pour voir en quel état se trouvoit l'armée Romaine, & de leur jurer qu'il ne feroit point de paix avec les Romains ni à ces conditions, ni à aucune autre.

Pompée aiant distribué sa flote en différens endroits pour garder toute la mer qui est entre la Phénicie & le Bosphore, marcha par terre contre Mithridate, qui avoit encore trente mille hommes de pié, & deux ou trois mille chevaux, mais qui n'osoit pourtant en venir à une bataille. Ce Prince étoit campé sur une montagne très forte, & où il ne pouvoit être forcé : mais il l'abandonna à son approche comme manquant d'eau. Pompée s'en saisit d'abord, & conjecturant par la nature des plantes, & par d'autres signes, qu'il devoit y avoir dans ce lieu beaucoup de sources, il ordonna que l'on creusât par tout des puits, & dans un moment tout le camp eut de l'eau en abondance. Pompée ne pouvoit

assez s'étonner que Mithridate, faute d'attention & de curiosité, eût ignoré si lontems une ressource si importante & si nécessaire.

Bientôt après il le suivit, campa autour de lui, & l'enferma dans son camp avec de bonnes murailles qu'il éleva tout au tour. Elles avoient de circuit près de huit lieues, & étoient 150 *stades*.
fortifiées d'espace en espace de bonnes tours. Mithridate, soit par crainte, soit par négligence, lui laissa achever son ouvrage. Le dessein de Pompée étoit de l'affamer. En effet il le réduisit à une telle disette, que ses troupes furent obligées de se nourrir des bêtes de somme qui étoient dans le camp. Il n'y eut que les chevaux d'épargnés. Après avoir soutenu cette espéce de siége pendant quarante-cinq ou cinquante jours, Mithridate se sauva une nuit sans être aperçu avec l'élite de son armée. Il avoit fait tuer auparavant toutes les personnes inutiles, & tous les malades.

Pompée se mit incontinent à le poursuivre, l'atteignit près de l'Euphrate, campa près de lui, & craignant que pour lui échaper il ne se hâtât de passer ce fleuve, il sortit de ses

retranchemens, & fit marcher de nuit son armée en bataille. Son dessein étoit simplement d'enveloper alors les ennemis pour les empécher de s'enfuir, & de les attaquer le lendemain à la pointe du jour. Mais tout ce qu'il avoit de vieux Officiers firent tant par leurs priéres & par leurs remontrances, qu'ils le déterminérent à combattre sans attendre le jour : car la nuit n'étoit pas fort obscure, & la lune donnoit assez de lumiére pour distinguer les objets, & s'entre-reconnoitre. Pompée ne put se refuser à l'ardeur des troupes, & les mena contre l'ennemi. Les Barbares n'osérent les attendre, & saisis de fraieur ils se mirent d'abord en fuite. Les Romains en firent un grand carnage. Il y eut plus de dix mille hommes tués sur la place, & tout le camp fut pris.

Mithridate, avec huit cens chevaux, s'ouvrit, dès le commencement du combat, un chemin l'épée à la main au travers de l'armée Romaine, & passa outre. Mais ces huit cens chevaux se débandérent & se dissipérent bientôt, & il se trouva seul avec trois de ses gens, du nombre desquels étoit

Hypſicratia une de ſes épouſes, femme d'un courage mâle, & d'une audace guerriére ; ce qui faiſoit qu'on l'appelloit Hypſicrates, changeant la terminaiſon de ſon nom de femme en celle d'un nom d'homme. Ce jour-là elle montoit un cheval de Perſe, & avoit l'habit d'un homme d'armes de la même nation. Elle ſuivit toujours le Roi, réſiſtant à toutes les fatigues de ſes longues courſes, & ne ſe laſſant jamais de le ſervir, & de pancer elle-même ſon cheval, juſqu'à ce qu'ils arrivérent à une fortereſſe, où étoient l'or & l'argent du Roi, & ſes plus précieux meubles. Là, après avoir diſtribué les robes les plus magnifiques à ceux qui ſe raſſemblérent autour de lui, il fit préſent à chacun de ſes amis d'un poiſon mortel, afin qu'aucun d'eux ne tombât vif, s'il ne vouloit, au pouvoir de ſes ennemis. *Ultra feminam ferox. Tacit.*

Ce malheureux fugitif ne vit plus de reſſource pour lui que du côté de Tigrane ſon gendre. Il lui envoia des Ambaſſadeurs, pour lui demander la permiſſion de ſe refugier chez lui, & du ſecours pour rétablir ſes affaires abſolument ruinées. Tigrane étoit pour lors en guerre avec ſon fils. Il fit *Plut. in Pomp. pag. 636. 637. App. p. 242. 243. Dio. Caſſ. lib. 36. pag. 25 & 26.*

arréter ces Ambaſſadeurs, les fit jetter en priſon, & mit la tête de ſon beau-pere à prix, promettant cent talens à quiconque pourroit s'en ſaiſir, ou le tuer; ſous prétexte que c'étoit Mithridate qui avoit fait prendre les armes à ſon fils contre lui, mais en effet pour faire ſa cour aux Romains, comme nous le verrons bientôt.

Cent mille écus.

Pompée, après la victoire qu'il venoit de remporter, mena ſon armée dans la grande Arménie contre Tigrane. Il le trouva en guerre avec ſon fils, qui portoit le même nom que lui. On a vû ci-deſſus que ce Roi d'Arménie avoit épouſé Cléopatre, fille de Mithridate. Il en avoit eu trois fils, dont il en avoit fait mourir deux ſans ſujet. Le troiſiéme, pour ſe dérober à la cruauté d'un pere ſi dénaturé, ſe ſauva chez Phraate roi des Parthes, dont il avoit épouſé la fille. Son beau-pere le ramena en Arménie à la tête d'une armée, & ils aſſiégérent Artaxate. Mais trouvant la place très forte, & pourvûe de tout ce qui étoit néceſſaire pour ſoutenir un long ſiége, Phraate lui laiſſa une partie de l'armée pour continuer le ſiége, & s'en retourna dans ſes Etats avec le reſte. Tigrane

le pere vint bientôt après fondre avec toutes ses troupes sur son fils, le battit, & le chassa du pays. Ce jeune Prince, après ce malheur, avoit dessein de se rendre auprès de Mithridate son grand-pere. Mais, en y allant, il apprit sa défaite, & se vit déchu de l'espérance qu'il avoit d'obtenir de lui du secours. Il prit donc le parti de se jetter entre les bras des Romains. Il entra dans leur camp, & vint supplier Pompée de le prendre sous sa protection. Pompée le reçut fort honnêtement, & fut bien aise de sa venue : car, allant porter la guerre en Arménie, il avoit besoin d'un guide comme lui. Il se fit donc mener par lui droit à Artaxate.

Tigrane, effraié de cette nouvelle, & sentant bien qu'il n'étoit pas en état de résister à une armée si puissante, prit le parti de recourir à la générosité & à la clémence du Général Romain. Il lui remit entre les mains les Ambassadeurs que Mithridate lui avoit envoiés, & les suivit lui-même de fort près. Sans prendre aucune précaution, il entra dans le camp des Romains, & vint mettre sa personne & sa couronne à la discrétion de Pom-

pée & des Romains. Il[a] disoit que de tous les Romains il n'y avoit que Pompée, à la bonne foi de qui il voulût se confier : que de quelque maniére qu'il décidât de son sort, il se trouveroit content : qu'il n'étoit point honteux d'être vaincu par un homme, que nul ne pouvoit vaincre ; & qu'on pouvoit sans deshonneur se soumettre à celui que la fortune avoit élevé au-dessus de tous les autres.

Quand il fut arrivé à cheval près de l'enceinte du camp, deux Huissiers de Pompée sortirent au-devant de lui, & lui ordonnérent de descendre, & d'entrer à pié, lui disant que jamais on n'avoit vû d'étranger passer à cheval dans un camp Romain. Tigrane obéit, & ôtant même son épée, il la donna à ces Huissiers : & enfin, quand il fut assez près de Pompée, prenant son diadême il voulut le mettre à ses piés, & se prosternant hon-

a Mox ipse supplex & præsens se regnumque ditioni ejus permisit, præfatus : neminem alium neque Romanum neque ullius gentis virum futurum fuisse, cujus se fidei commissurus foret, quàm Cn. Pompeium. Proinde omnem sibi vel adversam vel secundam, cujus auctor ille esset, fortunam tolerabilem futuram. Non esse turpe ab eo vinci, quem vincere esset nefas : neque ei inhonestè aliquem summitti, quem fortuna super omnes extulisset. *Vell. Paterc. lib.* 2. *cap.* 37.

teusement à terre, lui embrasser les genoux. Mais Pompée courut à lui pour l'empécher, & le prenant par la main il le mena dans sa tente, le fit asseoir près de lui à sa droite, & son fils le jeune Tigrane à sa gauche. Après quoi il le remit au lendemain, pour entendre ce qu'il avoit à lui dire, & invita le pere & le fils à souper ce soir-là avec lui. Le fils refusa de s'y trouver avec son pere; & comme il ne lui avoit donné aucune marque de respect pendant l'entrevûe, & l'avoit traité avec la même indiférence qu'il auroit fait un étranger, Pompée fut fort choqué de cette conduite. Il ne négligea pas pourtant tout-à-fait ses intérêts, en prenant connoissance de l'affaire de Tigrane. Après avoir condanné le Roi Tigrane à paier six mille talens aux Romains pour les frais de la guerre qu'il leur avoit faite sans sujet, & à leur céder toutes ses conquêtes en deça de l'Euphrate; il ordonna que ce Prince régneroit dans son ancien roiaume d'Arménie Majeure, & que son fils auroit la Gordienne & la Sophéne, deux provinces limitrophes de l'Arménie, pendant la vie de son pere, & après sa mort tout le reste de

Dix-huit millions.

ſes Etats ; en réſervant pourtant au pere les tréſors qu'il avoit dans la Sophéne, ſans leſquels il lui eût été impoſſible de paier aux Romains la ſomme que Pompée exigeoit de lui.

Le pere fut fort content de ces conditions, qui lui laiſſoient encore une Couronne. Mais le fils, qui s'étoit mis des chiméres dans la tête, ne put gouter un Décret qui lui ôtoit ce qu'il s'étoit promis. Il en fut même ſi mécontent, qu'il voulut ſe ſauver pour aller exciter de nouveaux troubles. Pompée, qui ſe douta de ſon deſſein, le fit garder à vûe : & quand il vit qu'il refuſoit abſolument de conſentir que ſon pere retirât ſes tréſors de la Sophéne, il le fit mettre en priſon. Enſuite, aiant découvert qu'il faiſoit ſolliciter la Nobleſſe d'Arménie à prendre les armes, & qu'il tâchoit d'y engager auſſi les Parthes, il le mit avec ceux qu'il réſervoit pour le triomphe.

Peu de tems après, Phraate, roi des Parthes, envoia redemander à Pompée ce jeune Prince.qui étoit ſon gendre, & lui repréſenter qu'il devoit terminer ſes conquêtes à l'Euphrate. Pompée fit réponſe, Que le jeune Tigrane touchoit de plus près à ſon pere

qu'a son beau-pere ; & que pour ses conquêtes, il leur donneroit les bornes que la raison & la justice lui prescriroient, mais sans prendre la loi de personne.

Quand on eut laissé prendre à Tigrane les trésors de la Sophéne, il paia les six mille talens ; & fit outre cela présent à l'armée Romaine de cinquante dragmes pour chaque simple soldat, de mille à chaque Centenier, de dix mille à chaque Tribun : & par cette libéralité il obtint le titre d'Ami & d'Allié du peuple Romain. Elle lui seroit pardonnable, s'il ne l'avoit pas souillée par des bassesses indignes d'un Roi.

25 livres

500 livres.

5000 livres.

Pompée donna à Ariobarzane la Cappadoce entiére, & y ajouta la Sophéne & la Gordienne, qu'il avoit destinées au jeune Tigrane.

Après avoir tout réglé en Arménie, Pompée marcha vers le nord à la poursuite de Mithridate. Il trouva sur les bords du Cyrus * les Albaniens & les Ibériens, deux puissantes nations situées entre la mer Caspienne & le Pont Euxin, qui entreprirent de l'arréter : mais il les battit, & obligea les Alba-

Plut. in Po p. pag. 637. Dio. Cass. lib. 36. pag. 28-33. App. p. 242-245.

* *Ce fleuve est appellé Cyrnus par quelques Auteurs.*

niens à demander la paix. Il la leur accorda, & passa l'hiver dans leur pays.

An.M.3939. Av.J.C. 65. L'année suivante, il se mit de fort bonne heure en campagne contre les Ibériens. C'étoit une nation fort guerriére, & qui n'avoit jamais encore été soumise. Elle avoit toujours conservé sa liberté pendant que les Médes, les Perses, & les Macédoniens avoient eu successivement l'Empire de l'Asie. Pompée vint à bout de domter ces peuples, quoiqu'il s'y trouvât d'assez grandes difficultés, & les obligea de demander la paix. Le Roi des Ibériens lui envoia un lit, une table, & un trône, le tout d'or massif, le priant de recevoir ces presens pour gages de son amitié. Pompée les remit entre les mains des Trésoriers pour le Trésor public. Il soumit aussi les peuples de la Colchide, & fit prisonnier leur Roi Olthace, qu'il mena ensuite dans son triomphe. De là il revint sur ses pas en Albanie, pour châtier cette nation de ce qu'elle avoit repris les armes pendant qu'il étoit aux prises avec les Ibériens, & avec ceux de la Colchide.

L'armée des Albaniens étoit commandée par Cosis frere du Roi Orode. Ce

Ce Prince, dès qu'on en fut venu aux mains, s'attacha à Pompée, & courant ſur lui, il lui lança ſon javelot. Mais Pompée l'aiant joint, lui appuia ſa javeline avec tant de roideur, qu'il le perça d'outre en outre, & le jetta mort aux piés de ſon cheval. Les Albaniens furent battus, & il s'en fit un grand carnage. Cette victoire obligea le Roi Orode à acheter le renouvellement de la paix, qu'il avoit faite avec les Romains l'année précédente, par de grands préſens, & en donnant ſes fils en otage aux Romains pour ſureté qu'il l'obſerveroit mieux que par le paſſé.

Mithridate cependant avoit paſſé l'hiver à Dioſcourias ſur le Pont Euxin au Nord-Eſt. Dès que le printems fut venu, il marcha vers le Boſphore Cimmérien, en traverſant le pays de diverſes nations des Scythes, dont quelques-unes le laiſſérent paſſer de leur bon gré, & d'autres y furent contraintes par la force. Ce roiaume du Boſphore Cimmérien eſt le même que nous appellons aujourd'hui la Tartarie Crimée : & c'étoit alors une province de l'Empire de Mithridate. Il l'avoit donné en appanage à un de ſes

fils nommé Machare. Mais ce jeune Prince avoit été pressé si vivement par les Romains pendant qu'ils assiégeoient Sinope, & que leur flote étoit maitresse du Pont Euxin, qui étoit entre cette ville & son roiaume, qu'il avoit fait la paix avec eux, & l'avoit observée inviolablement jusqu'alors. Il savoit bien que cette conduite déplaisoit extrêmement à son pere, & ainsi il appréhendoit fort sa présence. Pour se raccommoder avec lui, il lui envoia des Ambassadeurs sur la route, qui lui représentérent que ç'avoit été la nécessité de ses affaires qui l'avoit obligé d'agir contre son inclination. Mais voiant que son pere ne se laissoit point toucher à ses raisons, il essaia de se sauver par mer, & fut pris par des vaisseaux que Mithridate avoit fait croiser exprès sur sa route. Il aima mieux se tuer, que de tomber entre les mains de son pere.

Pompée aiant achevé la guerre dans le nord, & voiant qu'il étoit impossible de suivre Mithridate dans le pays reculé où il s'étoit retiré, ramena son armée au midi; & en passant il soûmit Darius roi des Médes, & Antiochus roi de Comagéne. Il vint en Sy-

rie, & se rendit maître de tout cet Empire. Scaurus réduisit la Célé-Syrie & Damas, & Gabinius tout le reste jusqu'au Tigre : c'étoient deux de ses Lieutenans Généraux. Antiochus l'Asiatique, fils d'Antiochus Eusébe, l'héritier de la maison des Séleucides, qui par la permission de Luculle régnoit depuis quatre ans dans une partie de ces pays-là, dont il s'étoit saisi quand Tigrane l'abandonna, vint le prier que par son moien il pût être rétabli sur le trône de ses peres. Mais Pompée refusa de l'entendre, & le dépouilla de tous ses Etats, dont il fit une province Romaine. Ainsi, pendant qu'on laissoit l'Arménie à Tigrane qui avoit fait beaucoup de mal aux Romains dans le cours d'une longue guerre, on dépouilla Antiochus qui ne leur avoit jamais fait aucun tort, & ne méritoit point du tout le traitement qu'on lui fit. La raison qu'on en donna, fut que les Romains avoient conquis la Syrie sur Tigrane : qu'il n'étoit pas juste qu'ils perdissent le fruit de leur victoire : qu'Antiochus étoit un Prince qui n'avoit ni le courage ni la capacité nécessaires pour défendre le pays : que le mettre entre ses mains,

Appian. in Syr. p. 133. Justin. l. 40. cap. 2.

ce seroit l'exposer aux ravages & aux courses continuelles des Juifs & des Arabes, ce que Pompée n'avoit garde de faire. En conséquence de ce raisonnement, Antiochus perdit sa Couronne, & fut réduit à la nécessité de vivre en simple particulier. C'est en lui que finit l'Empire des Séleucides en Asie, qui avoit duré près de deux cens cinquante ans.

An. M. 3939. Av. J.C. 65.

Pendant ces expéditions des Romains en Asie, il arriva de grandes révolutions en Egypte. Les Alexandrins, lassés d'Alexandre leur roi, se soulevérent; & après l'avoir chassé, appellérent Ptolémée Auléte pour remplir sa place. Cette histoire sera traitée avec étendue dans l'Article suivant.

Plut. in Pomp. pag. 638. 639.

Pompée s'étant transporté à Damas, y régla plusieurs affaires de l'Egypte & de la Judée. Pendant le séjour qu'il y fit, il s'y rendit jusqu'à douze têtes couronnées, qui venoient lui faire leur cour, & qui s'y trouvérent tous en même tems.

Val. Max. l. 5. cap. 7.

C'est pour lors qu'on vit un beau combat d'amitié & de respect entre un pere & un fils : combat rare dans les tems dont nous parlons, où les meur-

tres & les parricides les plus affreux ouvroient le chemin au trône. Ariobarzane, roi de Cappadoce, se démit volontairement de son roiaume en faveur de son fils, & lui mit son diadême sur la tête en présence de Pompée. Des larmes sincéres coulérent alors en abondance des yeux de ce fils véritablement affligé de ce qui auroit fait la joie des autres. C'est la seule occasion où il crut la desobéissance permise, & [a] il auroit constamment persisté dans le refus d'accepter le sceptre, si l'ordre de Pompée ne fût intervenu, & ne l'eût obligé de céder enfin à l'autorité paternelle. C'est le second exemple que fournit la Cappadoce d'un pareil combat de générosité. Nous avons parlé en son lieu du fait des deux Ariarathes.

Comme il y avoit encore dans le Pont & dans la Cappadoce plusieurs places fortes entre les mains de Mithridate, Pompée jugea à propos d'y retourner pour les réduire. Il les soumit en effet presque toutes à son arrivée : & il alla ensuite passer l'hiver à Aspis, ville du Pont.

a Nec ullum finem tam egregium certamen habuisset, nisi patriæ voluntati auctoritas Pompeii adfuisset. *Valer. Max.*

Stratonice, une des femmes de Mithridate, remit à Pompée un château du Bosphore dont elle avoit la garde, avec les trésors qui y étoient cachés, lui demandant pour récompense que si son fils Xipharès tomboit entre ses mains, il voulût bien le lui rendre. Pompée n'accepta de ces présens que ceux qui pouvoient servir à l'ornement des temples. Quand Mithridate sut ce qu'avoit fait Stratonice, pour se venger de la facilité avec laquelle elle s'étoit rendue, qu'il regardoit comme une trahison, il tua Xipharès sous les yeux de sa mere, qui vit ce triste spectacle de l'autre bord du détroit.

Caïne, ou la Ville-neuve, étoit la plus forte de toutes les places du Pont. Aussi étoit-ce là que Mithridate avoit la plus grande partie de son trésor, & ce qu'il possédoit de plus précieux, parce qu'il la regardoit comme imprenable : mais elle ne le fut pas pour les Romains. Pompée la prit, & avec elle tout ce que Mithridate y avoit laissé. On y trouva entr'autres choses des Mémoires secrets qu'il avoit dressés lui-même, qui servirent beaucoup à faire connoitre son caractére.

Dans l'un il marquoit les perſonnes qu'il avoit empoiſonnées, entr'autres ſon propre fils Ariarathe, & Alcée de Sardes, ce dernier parce qu'il avoit remporté ſur lui le prix de la courſe des chevaux. Quelle bizarrerie! Avoit-il peur que le public & la poſtérité ne fuſſent pas inſtruits de ſes crimes, ni de leurs motifs?

On y trouva auſſi ſes Mémoires de Médecine, que Pompée fit traduire en latin par Lénée, bon Grammairien, qui étoit un de ſes affranchis, & on les publia enſuite dans cette langue. Car, entre les autres qualités extraordinaires de Mithridate, il avoit celle d'être très habile dans la Médecine. Ce fut lui qui inventa le contrepoiſon admirable qui porte encore ſon nom, & dont les Medecins ſe ſont ſi bien trouvés, qu'on l'emploie encore aujourd'hui avec ſuccès.

Plin. l. 25. cap. 2.

Pompée, pendant le ſéjour qu'il fit à Aſpis, régla les affaires du pays, autant que l'état où étoient les choſes pouvoit le permettre. Dès que le printems fut revenu, il retourna en Syrie pour faire la même choſe. Il ne crut pas devoir ſonger à pourſuivre Mithridate dans le roiaume du Boſphore, où

AN. M. 3940. AV. J.C. 64. *Joseph. Antiq. XIV. 6. Plut. in Pomp. pag. 639-641. Dio. Caſſ. lib. 37. pag. 34-36. App. p. 246-251.*

il étoit encore retourné. Il eût falu pour cela faire le tour du Pont Euxin avec une armée, & traverser des pays habités par des nations barbares, dont quelques-uns même étoient déserts : entreprise fort dangereuse, & où l'on couroit risque de périr. Ainsi, tout ce que put faire Pompée, fut de poster de telle maniére la flote Romaine, qu'elle empéchât tous les convois qu'on eût pu envoier à Mithridate. Il crut par là le pouvoir réduire à la derniére extrémité, & dit, en partant, qu'il laissoit à Mithridate un ennemi plus redoutable que les armées Romaines : c'étoit la faim & la nécessité.

Ce qui le menoit avec tant d'ardeur en Syrie, étoit la passion démesurée & pleine de vanité qu'il avoit de pousser ses conquêtes jusqu'à la Mer Rouge. En Espagne, & avant cela en Afrique, il avoit porté les armes Romaines jusques à l'Océan occidental, des deux côtés du détroit de la Méditerranée. Dans la guerre contre les Albaniens, il les avoit étendues jusques à la Mer Caspienne. Il croioit qu'il ne manquoit plus à sa gloire que de les pousser jusqu'à la Mer Rouge. En ar-

rivant en Syrie, il déclara Antioche & Séleucie sur l'Oronte villes libres, & continua sa marche vers Damas, d'où il comptoit aller attaquer les Arabes, & porter ensuite ses victoires jusqu'à la Mer Rouge. Mais il survint un accident qui l'obligea à suspendre toute autre affaire, & à se rendre dans le Pont.

Il lui étoit venu quelque tems auparavant une Ambassade de la part de Mithridate, qui demandoit la paix. Il faisoit proposer qu'on lui laissat, comme à Tigrane, sa Couronne héréditaire; qu'il paieroit un tribut aux Romains, & leur céderoit tous ses autres Etats. Pompée répondit, qu'il vînt donc aussi en personne, comme avoit fait Tigrane. Mithridate ne put consentir à une telle bassesse, mais il proposa d'y envoier ses enfans, & quelques-uns de ses principaux amis. Pompée ne voulut pas s'en contenter. Les négociations se rompirent, & Mithridate se remit à faire des préparatifs de guerre avec autant de vigueur que jamais. Pompée, qui en eut avis, jugea à propos de se rendre sur les lieux pour avoir l'œil à tout. Pour cet effet, il alla passer quelque tems à Amisus,

l'ancienne capitale du pays. Là, par une juste punition des dieux, dit Plutarque, son ambition lui fit commettre des fautes qui lui attirérent le blâme de tout le monde. Il avoit taxé publiquement & décrié Lucullе sur ce que, la guerre étant encore allumée, il avoit disposé des provinces, fait des présens, décerné des honneurs, & fait tout ce que les vainqueurs n'ont accoutumé de faire qu'après la guerre entiérement terminée; & il tomba dans le même inconvénient. Car il disposa des Gouvernemens, & partagea les Etats de Mithridate en provinces, comme si la guerre eût été finie. Mais Mithridate vivoit encore, & l'on devoit tout craindre d'un Prince inépuisable en ressources, que les plus grands revers ne pouvoient déconcerter, & à qui ses pertes mêmes sembloient inspirer un nouveau courage & donner de nouvelles forces. Alors en effet, dans le tems qu'on le croioit perdu sans retour, il méditoit de faire avec les troupes qu'il avoit levées une terrible invasion jusques dans le cœur de l'Empire Romain.

Dans la distribution des récompenses, Pompée donna l'Arménie

Mineure, avec plusieurs villes & pays voisins, à Déjotare, Prince de Galatie, qui étoit toujours demeuré attaché aux intérêts des Romains pendant cette guerre, & lui accorda le titre de Roi. C'est ce même Déjotare, qui aiant toujours été depuis attaché par reconnoissance à Pompée, encourut la haine de César, & eut besoin d'être défendu par l'éloquence de Cicéron.

Il fit aussi en même tems Archélaüs Grand-Prêtre de la Lune, qui étoit la grande déesse des Comaniens dans le Pont, & lui donna la souveraineté du lieu, qui contenoit bien six mille personnes, toutes dévouées au culte de cette déesse. J'ai déja marqué que cet Archélaüs étoit fils de celui qui avoit commandé en chef les troupes que Mithridate avoit envoiées en Gréce dans la premiére guerre qu'il eut avec les Romains, & qui aiant été disgracié par Mithridate, s'étoit retiré chez les Romains avec son fils. Ils leur étoient toujours demeurés depuis très affectionnés, & leur avoient été d'un grand secours dans les guerres d'Asie. Le pere étant mort, on donna au fils, pour récompenser les services de l'un & de l'autre, cette Prêtrise de Comane

avec la Souveraineté qu'on y attacha.

Pendant le séjour que fit Pompée dans le Pont, Arétas roi de l'Arabie Pétrée, profita de son absence, & fit des courses dans la Syrie, qui en incommodérent beaucoup les habitans. Pompée y revint. En passant, il trouva sur sa route l'endroit où étoient les corps morts des Romains tués dans la défaite de Triarius. Il les fit enterrer avec grande solennité, ce qui lui gagna le cœur des soldats. De là Pompée continua sa marche vers la Syrie, pour y exécuter les projets qu'il avoit formés pour la guerre d'Arabie. Une importante nouvelle les interrompit.

Quoique Mithridate eût perdu toute espérance de paix depuis le refus des ouvertures qu'il avoit fait faire à Pompée, & qu'il vît plusieurs de ses sujets quitter son parti, cependant, loin de perdre courage, il avoit formé le projet de traverser la Pannonie, & en passant les Alpes, d'aller attaquer les Romains dans l'Italie même, comme avoit fait Annibal : projet plus hardi que prudent, & qui lui étoit inspiré par sa haine invétérée, & par un desespoir aveugle. Un grand nombre de Scythes de son voisinage étoient

entrés dans ſes troupes, & avoient groſſi conſidérablement ſon armée. Il avoit envoié des députés en Gaule ſolliciter les peuples de ſe joindre à lui quand il approcheroit des Alpes. Comme les grandes paſſions ſont toujours fort crédules, & qu'on ſe flate aiſément de tout ce qu'on deſire avec ardeur, il eſpéroit que le feu de la revolte parmi les eſclaves d'Italie & de Sicile, peutêtre mal éteint, pourroit ſe rallumer tout d'un coup à ſa préſence: que les Pirates reprendroient bientôt l'empire de la mer, & ſuſciteroient de nouvelles affaires aux Romains : & que les peuples, accablés par l'avarice & la cruauté des Magiſtrats & des Généraux, ſeroient ravis de ſe tirer par ſon moien de l'oppreſſion ſous laquelle ils gémiſſoient depuis lontems. Voila les penſées qu'il rouloit dans ſon eſprit.

Mais comme, pour exécuter ce projet, il faloit faire plus de cinq cens lieues, & traverſer les pays qu'on appelle aujourd'hui la petite Tartarie, la Podolie, la Moldavie, la Valachie, la Tranſylvanie, la Hongrie, la Stirie, la Carinthie, le Tirol, & la Lombardie, & paſſer trois grands fleu-

ves, le Boryſthéne, le Danube, & le Po : la ſeule idée d'une ſi rude & dangereuſe marche, jetta une telle fraieur dans ſon armée, que, pour rompre ſon deſſein, elle conſpira contre lui, & élut Pharnace ſon fils pour Roi : c'étoit lui qui avoit excité cette revolte parmi les ſoldats. Alors Mithridate ſe voiant abandonné de tout le monde, & que ſon fils même ne vouloit pas lui permettre ſeulement de ſe ſauver où il pourroit, ſe retira dans ſon apartement ; & après avoir donné du poiſon à ſes femmes, à ſes concubines, & à celles de ſes filles qui étoient alors auprès de lui, il en prit lui-même : mais, comme il vit que le poiſon ne faiſoit pas ſon effet ſur lui, il eut recours à ſon épée. Le coup qu'il ſe donna ne ſuffiſant pas, il fut obligé de prier un ſoldat Gaulois de l'achever. Dion dit que ce fut ſon propre fils qui le tua.

AN.M. 3941. AV.J.C. 63. Mithridate avoit régné ſoixante ans, & en avoit vécu ſoixante & douze. Sa grande peur étoit de tomber entre les mains des Romains, & d'être mené en triomphe. Pour prévenir ce malheur, il portoit toujours ſur lui du poiſon, afin de leur échaper par cette voie, s'il ne trouvoit pas

d'autre ressource. L'apprehension qu'il eut que son fils ne le livrât a Pompée, lui fit prendre la funeste résolution qu'il exécuta avec tant de promtitude. On dit communément que ce qui fit que le poison qu'il prit ne le tua pas, venoit de ce qu'il avoit tant pris de son contrepoison, que son tempérament en étoit devenu à l'épreuve du poison. Mais l'on prétend que c'est une erreur, & qu'il est impossible de trouver un reméde particulier qui puisse servir d'antidote général contre toutes les espéces de poison.

Pompée étoit à Jéricho dans la Palestine, où les différens d'Hyrcan & d'Aristobule, dont nous avons parlé ailleurs, l'avoient amené, quand il reçut la premiére nouvelle de la mort de Mithridate. Elle lui fut apportée par des exprès dépéchés du Pont pour lui remettre en main les lettres de ses Lieutenans. Les exprès arrivant avec leurs lances couronnées de lauriers, ce qui ne se pratiquoit que lorsqu'ils venoient annoncer quelque victoire ou quelque nouvelle importante & avantageuse, l'armée fut fort curieuse & avide de l'apprendre. Comme elle ne faisoit que commencer à former

son camp, & qu'elle n'avoit pas encore dressé le Tribunal de dessus lequel le Général leur parloit, sans s'amuser à en faire un de gazon, comme c'étoit l'ordinaire, parce qu'il auroit falu trop de tems, elle en fit un à la hâte des bats de leurs bêtes de somme, sur lequel Pompée monta sans façon. Il leur apprit la mort de Mithridate, & la maniére dont il s'étoit tué lui-même; que son fils Pharnace soumettoit aux Romains & sa personne & ses Etats; & qu'ainsi cette guerre fâcheuse, qui avoit duré si lontems, étoit enfin terminée. Ce fut un grand sujet de joie & pour le Général, & pour l'armée.

Telle fut la fin de Mithridate, Prince [a], dit un Historien, dont il est difficile de se taire, & encore plus d'en parler: plein de vivacité dans les guerres; distingué par son courage; très grand quelquefois par les faveurs de la fortune, & toujours par la fermeté inébranlable de son ame; véritablement Général par la prudence & le

a Vir, neque silendus, neque dicendus sine cura: bello acerrimus, virtute eximius: aliquando fortuna, semper animo maximus: consiliis dux, miles manu: odio in Romanos Annibal. *Vell. Paterc. lib. 2. cap. 18.*

conseil, & soldat par les coups de main hardis & périlleux : un second Annibal par sa haine pour les Romains.

Cicéron dit de Mithridate, qu'après Alexandre c'étoit le plus grand des Rois : *ille rex post Alexandrum maximus.* Il est bien certain que les Romains n'ont jamais eu de pareil Roi en tête. On ne peut nier non plus qu'il n'eût de grandes qualités : une vaste étendue d'esprit qui embrassoit tout, une supériorité de génie capable des plus grandes entreprises, une fermeté d'ame que les plus grands malheurs ne pouvoient abbattre, une industrie & une hardiesse inépuisables en ressources, qui après les plus grandes pertes le faisoient reparoitre tout d'un coup sur la scéne plus puissant & plus terrible que jamais. Je ne croi pas pourtant qu'on puisse le donner pour un Capitaine achevé : ce n'est pas, ce me semble, l'idée qui résulte de ses actions. Il remporta d'abord de grands avantages, mais contre des Généraux sans mérite & sans expérience. Depuis qu'on lui eut opposé Sylla, Luculle, Pompée, ce ne fut plus de même, & l'on ne voit pas que dans les batailles il se soit

Academ. Quæst. lib. 4. n. 3.

fait beaucoup d'honneur ni par l'habileté à se poster avantageusement, ni par la présence d'esprit dans les contretems inopinés, ni même par l'intrépidité dans les occasions dangereuses & dans le feu de l'action. Mais, quand on lui supposeroit toutes les qualités d'un grand Général, son nom ne peut être qu'en horreur, quand on considére les meurtres & les parricides sans nombre dont il souilla son régne, & cette cruauté barbare qui ne respecta ni mere, ni femmes, ni enfans, ni amis, & qui sacrifia tout à son insatiable ambition.

An.M.3941.
Av.J.C. 63.
Joseph. Antiq. XIV. 4-3. *& de Bello Jud.* I. 5.

Pompée étant arrivé en Syrie, alla droit à Damas, à dessein d'en partir pour commencer enfin la guerre d'Arabie. Quand Arétas, qui en étoit roi, vit son armée prête à entrer dans ses Etats, il envoia faire ses soumissions par une Ambassade.

Plut. in Pomp. p. 641.
App. p. 250-252.
Dio. Cass. lib. 36. pag. 35. & 36.

Les troubles de la Judée occupérent Pompée quelque tems. Il revint ensuite en Syrie, d'où il partit pour le Pont. En arrivant à Amisus, il y trouva le corps de Mithridate, que Pharnace son fils lui envoioit, apparemment pour assurer Pompée par ses propres yeux de la vérité de la mort d'un

ennemi qui lui avoit causé tant de peines & de fatigues. Il y avoit ajouté de grands présens, pour se le rendre favorable. Pompée reçut les présens, mais pour le corps, regardant l'inimitié comme éteinte par la mort, il lui fit tout l'honneur qui étoit dû à un Roi, & l'envoia à la ville de Sinope, pour y être enterré avec les Rois de Pont ses ancêtres, qui avoient là depuis lontems leur sépulture ordinaire; & ordonna les sommes qu'il faloit pour lui faire des funerailles roiales.

Dans ce dernier voiage, il prit possession de toutes les places qui étoient encore restées entre les mains de ceux à qui Mithridate les avoit confiées. Il trouva dans quelques-unes des richesses immenses, sur tout à Télaure, où étoit une partie des plus beaux meubles & des plus riches bijoux de Mithridate, avec son principal arsenal. On compta jusqu'à deux mille coupes d'onyx enchassées dans de l'or, avec une si prodigieuse quantité de vaisselle de toute espéce, de meubles, & d'équipages de guerre pour homme & pour cheval, qu'il falut au Questeur, c'est-à-dire au Trésorier de l'armée, trente jours entiers pour en faire l'inventaire.

Pompée accorda à Pharnace le roiaume du Bosphore pour récompense de son parricide, le déclara ami & allié du peuple Romain, & tourna sa marche vers la province d'Asie pour passer l'hiver à Ephése. Ce fut là qu'il distribua les récompenses à son armée victorieuse. Il donna à chaque soldat quinze cens dragmes, (sept cens cinquante livres) & aux Officiers à proportion du poste qu'ils occupoient. Enfin la somme à laquelle se montérent les libéralités qu'il fit des dépouilles de l'ennemi, alla jusqu'à seize mille talens, c'est-à-dire quarante-huit millions : & il en eut pourtant encore vingt mille (soixante millions) pour mettre au Trésor à Rome le jour de son entrée.

AN. M. 3943. AV. J.C. 61. Son triomphe dura deux jours, & fut célébré avec une pompe extraordinaire. Pompée fit marcher devant lui trois cens vingt-quatre captifs des plus distingués : entre lesquels étoient Aristobule roi de Judée avec son fils Antigone, Olthace roi de Colchos, Tigrane fils de Tigrane roi d'Arménie ; la sœur, cinq fils, & deux filles de Mithridate. Au défaut de la personne de ce Roi, on porta en triomphe son

trône & son sceptre, & un buste colossal de la hauteur de huit coudées, qui étoit d'or.

ARTICLE SECOND.

Ce second Article contient l'histoire de trente-cinq ans, depuis le commencement du régne de Ptolémée Auléte jusqu'à la mort de Cléopatre, où finit le roiaume d'Egypte : c'est-à-dire depuis l'an du Monde 3939 jusqu'à l'an 3974.

§. I.

Ptolémée Auléte avoit été mis sur le trône d'Egypte à la place d'Alexandre. Il se fait nommer ami & allié du peuple Romain par le crédit de César & de Pompée qu'il avoit acheté bien cher. En conséquence il accable ses sujets d'impôts. Il est chassé du trône. Les Alexandrins lui substituent Bérénice sa fille. Il va à Rome, & gagne à force d'argent les suffrages des premiers de la République pour être rétabli. On lui oppose un Oracle de la Sibylle : malgré lequel Gabinius le rétablit à main armée sur le trône, où il demeure jusqu'à sa mort. La fameuse Cléopatre sa fille

lui succéde avec son frere encore tout jeune.

An. M. 3939. Av. J.C. 65. *Tome IX. page 461 &c.*

NOUS AVONS VU comment Ptolémée Auléte étoit monté sur le trône d'Egypte. Alexandre son prédécesseur en aiant été chassé par ses sujets, s'étoit retiré à Tyr, où il mourut quelque tems après. Comme il ne laissoit point d'enfans, ni aucun autre Prince légitime du sang roial, il avoit fait le peuple Romain son héritier. Le Sénat, pour les raisons que j'ai raportées, ne jugea pas alors à propos de prendre possession des Etats qui lui avoient été légués par le Testament d'Alexandre: mais aussi, pour montrer qu'il ne renonçoit pas à son droit, il résolut de recueillir une partie de la succession, & envoia des Députés à Tyr pour demander quelques sommes que ce Roi y avoit laissées en mourant.

Les prétentions du peuple Romain ne se prescrivoient point; & c'étoit un établissement mal assuré, que de posséder un Etat, où il croioit en avoir de si bien fondées, à moins qu'on ne trouvât quelque moien de l'y faire renoncer. Tous les autres Rois d'Egypte avoient été amis & alliés de Rome.

C'étoit un moien sûr pour Ptolémée de se faire reconnoitre autentiquement Roi d'Egypte par les Romains, que de se faire déclarer leur allié. Mais autant qu'il lui étoit important d'avoir cette qualité, autant lui étoit-il difficile de l'obtenir. La mémoire du Testament de son Prédécesseur étoit encore toute récente; & comme on ne pardonne point aux Princes les défauts qui ne conviennent pas à leur condition, quoiqu'on leur en pardonne souvent de plus nuisibles, le surnom de *Joueur de flute*, que celui-ci s'étoit attiré, l'avoit mis en aussi mauvaise estime à Rome qu'en Egypte.

Il ne desespéra pourtant pas de venir à bout de son entreprise. Toutes les voies qu'il prit pour arriver à son but, furent lontems inutiles; & il y a apparence qu'elles l'auroient toujours été, si César n'eût jamais été Consul. Cet esprit ambitieux, qui croioit bons tous les moiens & tous les expédiens qui le conduisoient à ses fins, accablé de dettes immenses, & trouvant ce Roi disposé à mériter à force d'argent ce qu'il ne pouvoit obtenir de droit, lui vendit l'alliance de

Sueton. in Jul. Cæs. cap. 54. Dio. Cass. lib. 39. p. 97. Strab. l. 17. pag. 796.

Rome auſſi cherement qu'il la voulut acheter, & en reçut, tant pour lui que pour Pompée, dont le crédit lui fut néceſſaire pour y faire conſentir le peuple, près de ſix mille talens, c'eſt-à-dire près de dix-huit millions. A ce prix il fut déclaré ami & allié du peuple Romain.

AN.M.3946. AV.J.C. 58. Quoique ce Prince tirât tous les ans de ſon roiaume plus de deux fois autant, il ne put trouver tout à coup cette ſomme ſans ſurcharger extrêmement ſes ſujets. Ils étoient déja fort mécontens de ce qu'il n'avoit pas voulu revendiquer l'île de Cypre comme un ancien appanage de l'Egypte, &, en cas de refus, déclarer la guerre aux Romains. Dans cette diſpoſition, les levées extraordinaires de deniers qu'il étoit obligé de faire, aiant achevé de les aigrir, ils ſe ſoulevérent avec tant de violence, qu'il prit le parti de s'enfuir, pour mettre ſa vie en ſureté. Il cacha ſi bien ſa route, qu'on crut en Egypte qu'il étoit péri, ou l'on feignit de le croire. On déclara Reine à ſa place l'aînée de trois filles qu'il avoit, nommée Bérénice, quoi qu'il eût deux fils, parce qu'ils étoient beaucoup plus jeunes.

Cependant Ptolémée aiant abordé à l'île de Rhodes, qui étoit sur son chemin pour aller à Rome, apprit que Caton, qui depuis sa mort a été appellé dans l'histoire Caton d'Utique, y étoit arrivé aussi il y avoit quelque tems. Ce Prince, étant bien aise de conférer avec lui sur ses affaires, le fit avertir aussitôt de sa venue, comptant qu'il ne tarderoit point à le venir trouver. On va connoitre ici la grandeur, ou plutôt la fierté Romaine. Caton lui fit dire, qu'il vînt lui-même le chercher, s'il vouloit lui parler. Il y alla. Caton ne daigna pas se lever quand Ptolémée entra dans sa chambre ; & le saluant comme un homme du commun, lui dit seulement de s'asseoir. Le Roi, quoiqu'un peu troublé de cette réception, ne laissoit pas d'admirer en lui-même, comment tant de hauteur & de fierté pouvoit s'accorder dans un même homme avec la simplicité & la modestie qui paroissoient dans son habillement & dans tout son équipage. Mais il fut bien plus surpris, lorsqu'étant entré en matiére, Caton le blâma ouvertement, de ce qu'il quittoit le plus beau roiaume du monde, pour aller s'exposer au faste & à

Plut. in Caton. Utic. p. 776.

l'avarice insatiable des Grands de Rome, & souffrir mille indignités. Il ne feignit point de lui dire, que quand il vendroit toute l'Egypte, il n'auroit pas encore de quoi contenter toute leur avidité. Il lui conseilla donc de retourner en Egypte, & de s'y raccommoder avec ses sujets; ajoutant qu'il étoit prêt d'y accompagner le Roi s'il le vouloit, & lui offrant pour cela son entremise & ses bons offices.

Ptolémée, à ce discours, revenu comme d'un songe, & aiant pensé mûrement à tout ce que le sage Romain lui avoit dit, reconnut la faute qu'il avoit faite de quitter son roiaume, & songeoit à y retourner. Mais les amis qu'il avoit avec lui, gagnés par Pompée pour le faire aller à Rome, (on devine bien dans quelles vûes,) le détournérent de suivre le conseil de Caton. Il eut tout le tems de s'en repentir, quand il se trouva, dans cette superbe ville, réduit à sollicitersson affaire de porte en porte chez chaque Magistrat comme un simple particulier.

Dio. l. 39. pag. 97. 98. Plin. l. 33. cap. 10.

César, sur qui il fondoit sa principale espérance, ne s'y trouva pas: il faisoit la guerre dans les Gaules. Mais

Pompée, qui y étoit, le logea chez lui, & n'oublia rien pour le servir. Outre l'argent qu'il avoit reçu de ce Prince conjointement avec César, Ptolémée avoit depuis cultivé son amitié par divers services qu'il lui avoit rendus dans la guerre de Mithridate, & lui avoit entretenu huit mille chevaux à ses dépens dans celle de Judée. S'étant donc plaint au Sénat de la rébellion de ses sujets, il demanda qu'on les remît sous son obéissance, ainsi que l'alliance qu'on lui avoit accordée y obligeoit les Romains. La faction de Pompée lui fit obtenir ce qu'il demandoit. Le Consul Lentulus, à qui la Cilicie, séparée de l'Egypte seulement par la côte de Syrie, étoit échue par le sort, fut chargé de rétablir Ptolémée sur le trône.

Cic. ad famil. l. 1. ep. 1-4. Id. in Pison. n. 48-50. Id. pro Cæl. n. 23. 24.

Mais, avant que son Consulat fût achevé, les Egyptiens aiant appris que leur Roi n'étoit pas mort comme ils le croioient, & qu'il étoit allé à Rome, y envoiérent une Ambassade solennelle pour justifier leur revolte devant le Sénat. Cette Ambassade étoit composée de plus de cent personnes, dont le chef étoit un célébre philosophe nommé Dion, qui avoit à Rome des amis

An.M.3947. Av.J.C. 57.

considérables. Ptolémée en aiant eu avis, trouva le moien de faire périr par le fer ou par le poison la plupart des Ambassadeurs ; & il intimida si fort ceux qu'il ne put corrompre ni faire tuer, qu'ils n'osérent ni s'acquiter de leur commission, ni demander justice de tant de meurtres. Mais comme cette cruauté fut connue de tout le monde, elle acheva de le rendre aussi odieux qu'il étoit méprisé ; & les profusions immenses qu'il faisoit pour gagner les plus pauvres & les plus intéressés du Sénat devinrent si publiques, qu'on ne parloit d'autre chose dans toute la ville.

Un mépris des loix si marqué, une audace si effrénée, excitérent l'indignation de tout ce qui restoit de gens de bien dans le Sénat. M. Favonius entr'autres, philosophe Stoïcien, fut le premier qui s'y déclara contre Ptolémée. Sur sa requête, il fut résolu qu'on manderoit Dion, pour être instruit de la vérité du fait par sa bouche. Mais la brigue du Roi, composée de celle de Pompée & de Lentulus, de ceux qu'il avoit corrompus par argent, & de ceux qui lui en avoient prété pour corrompre les autres, agit

si ouvertement en sa faveur, que Dion n'osa paroitre : & Ptolémée l'aiant aussi fait tuer peu de tems après, quoique celui qui fit le coup en fût accusé juridiquement, le Roi en fut quitte pour soutenir qu'il en avoit eu un juste sujet.

Soit que ce Prince crût n'avoir plus rien à faire à Rome qui demandât sa présence, soit qu'il craignît d'y recevoir quelque affront, haï comme il étoit, si il y demeuroit davantage, il en partit peu de jours après, & se retira à Ephése dans le temple de la déesse, attendant la décision de sa destinée.

En effet, son affaire faisoit plus de bruit à Rome que jamais. Un des Tribuns du peuple, il s'appelloit C. Caton, jeune homme vif, entreprenant, & qui ne manquoit pas d'éloquence, se déclara par de fréquentes harangues contre Ptolémée & Lentulus, & il fut écouté du peuple avec un plaisir singulier & un applaudissement extraordinaire.

Pour faire jouer une nouvelle machine, il attendit qu'on eût nommé de nouveaux Consuls ; & dès que Lentulus fut sorti de charge, il produisit devant le peuple un Oracle de la Si- AN.M.3948. AV.J.C. 56.

bylle, qui portoit : *Si un roi d'Egypte, aiant besoin de secours, s'adresse à vous, vous ne lui refuserez pas votre amitié : mais pourtant vous ne lui donnerez pas de troupes. Car, si vous lui en donnez, vous souffrirez & risquerez beaucoup.*

La forme ordinaire étoit de communiquer ces sortes d'Oracles au Sénat avant toutes choses, pour examiner s'il étoit à propos de les divulguer. Mais Caton, craignant que la brigue du Roi n'y fît résoudre de supprimer celui-ci, qui étoit si contraire à ce Prince, présenta aussitôt au peuple les Prêtres dépositaires des Livres sacrés, & les obligea, par l'autorité que sa charge de Tribun lui donnoit, d'exposer en public ce qu'ils y avoient trouvé, sans demander l'avis du Sénat.

Ce fut un nouveau coup de foudre pour Ptolémée & pour Lentulus. Les paroles de la Sibylle étoient trop précises, pour ne pas faire sur le vulgaire toute l'impression que leurs ennemis souhaitoient. Aussi Lentulus, dont le Consulat étoit fini, ne voulant pas recevoir en face l'affront de voir révoquer le Décret du Sénat qui l'avoit commis pour rétablir Ptolémée, par-

tit aussitôt pour sa province en qualité de Proconsul.

Il ne se trompoit pas. Peu de jours après, l'un des nouveaux Consuls, nommé Marcellinus, ennemi déclaré de Pompée, aiant proposé l'Oracle au Sénat, il fut arrété qu'on y auroit égard, & qu'il paroissoit dangereux pour la République de rétablir par force le Roi d'Egypte.

Il ne faut pas croire que dans le Sénat il y eût aucune personne assez simple, ou plutôt assez stupide, pour ajouter foi à un tel Oracle. Personne ne doutoit qu'il n'eût été fabriqué exprès pour la conjoncture présente, & qu'il ne fût l'ouvrage d'une intrigue secrette de politique. Mais il avoit été publié & approuvé dans l'assemblée du peuple crédule & superstitieux jusqu'à l'excès, & le Sénat ne pouvoit plus en porter un autre jugement.

Ce nouvel incident obligea Ptolémée à changer de batterie. Voiant que Lentulus avoit trop d'ennemis à Rome, il abandonna le Décret qui l'avoit commis pour son rétablissement, & fit demander par Ammonius son Ambassadeur qu'il avoit laissé à

Rome, que cette commiſſion fût donnée à Pompée, parce que ne pouvant plus être exécutée à force ouverte à cauſe de l'Oracle, il jugea, avec raiſon, qu'il faloit ſubſtituer à la force un homme d'une grande autorité. Et Pompée ſe trouvoit alors au plus haut point de ſa gloire par le bonheur qu'il avoit eu de faire périr Mithridate, le plus grand & le plus puiſſant roi que l'Aſie eût vû depuis Alexandre.

Cicer. ad famil. lib. 1. epiſt. 7.

L'affaire fut miſe en délibération dans le Sénat, & debatue avec grande vivacité par les différens partis qui s'y élevérent. La diverſité des opinions fit conſumer inutilement pluſieurs ſéances ſans rien déterminer. Cicéron ne ſe départit jamais des intérêts de Lentulus ſon ami intime, qui, pendant qu'il étoit Conſul, avoit infiniment contribué à ſon rappel d'exil. Mais quel moien de lui rendre aucun ſervice dans l'état où étoient les choſes, & que pouvoit faire ce Proconſul ſans emploier la force ouverte contre un grand roiaume, ce qui étoit expreſſément défendu par l'Oracle? Voila comme auroient penſé des perſonnes peu ſubtiles & peu ſpirituelles, & qui ne ſauroient pas ſe retourner. L'O-

racle ne défendoit que de donner des troupes au Roi pour le rétablir. Lentulus ne pouvoit-il pas le laisser comme en dépôt en quelque lieu près de la frontiére, & aller cependant avec une bonne armée assiéger Alexandrie ? Puis, quand il l'auroit prise, s'en retourner en y laissant une bonne garnison; & ensuite y renvoier le Roi, qui trouveroit toutes choses disposées à le recevoir, sans violence & sans troupes ? Ce fut l'avis de Cicéron; & afin qu'on n'en doute point, je raporterai ses propres paroles, tirées d'une letre qu'il écrivit pour lors à Lentulus. » C'est à vous à juger, lui dit-il, » étant, comme vous l'êtes, maître » de la Cilicie & de Cypre, ce que » vous pouvez entreprendre, & faire » réussir. S'il vous paroit que ce soit » une chose faisable de vous emparer » d'Alexandrie & du reste de l'Egypte, » il est sans doute & de votre hon» neur, & de celui de la République, » que vous y alliez avec votre flote » & votre armée, en laissant le Roi » à Ptolémaïde, ou en quelque autre » lieu voisin; afin qu'après que vous » aurez appaisé la revolte, & mis de » bonnes garnisons par tout, ce Prince

» y puisse retourner surement. De » [a] cette sorte, vous le rétablirez comme le Sénat vous l'a ordonné d'abord ; & il y rentrera sans troupes, » ainsi que nos dévots assurent que la » Sibylle l'a marqué. » Croiroit-on qu'un grave Magistrat, dans une affaire importante comme est celle dont il s'agit ici, fût capable de proposer un tel détour, qui paroit peu convenable à la droiture & à la probité dont Cicéron se piquoit ? C'est qu'il comptoit l'Oracle prétendu de la Sibylle pour ce qu'il étoit en effet, c'est-à-dire pour une pure fourberie.

Lentulus, arrêté par les difficultés de cette entreprise, qui étoient grandes & réelles, n'osa pas s'y engager, & il suivit l'avis que Cicéron lui donnoit à la fin de sa lettre, en lui représentant, [b] » Que tout le monde jugeroit de sa conduite par l'événement. » Qu'ainsi il n'avoit qu'à prendre si » bien ses mesures, qu'il fût sûr de

a Ita fore ut per te restituatur, quemadmodum initio Senatus censuit; & sine multitudine reducatur, quemadmodum homines religiosi Sibyllæ placere dixerunt.

b Ex eventu homines de tuo consilio esse judicaturos, videmus . . . Nos quidem hoc sentimus; si exploratum tibi sit, posse te illius regni potiri, non esse cunctandum; sin dubium, non esse conandum.

» réussir : & qu'autrement, il feroit
» mieux de ne rien entreprendre.

Gabinius, qui commandoit dans la Syrie en qualité de Proconsul, fut moins timide & moins précautionné. Quoiqu'il fût défendu par une loi expresse à tout Proconsul de sortir de sa province, ni de déclarer quelque guerre que ce fût, même de proche en proche, sans un ordre exprès du Sénat, il s'étoit mis en marche pour aller au secours de Mithridate Prince des Parthes, chassé par le Roi son frere de la Médie qui lui étoit tombée en partage. Il avoit déja passé l'Euphrate avec son armée pour ce dessein, quand Ptolémée le joignit avec des lettres de Pompée, leur protecteur & leur ami commun, tout récemment déclaré Consul pour l'année suivante, par lesquelles il conjuroit Gabinius de se rendre favorable aux propositions que ce Prince lui feroit pour le rétablir dans son roiaume. Quelque dangereux que fût ce parti, l'autorité de Pompée, & encore plus l'espoir d'un gain considérable, ébranlérent Gabinius. Les vives remontrances d'Antoine, qui cherchoit des occasions de se signaler, & qui d'ailleurs vouloit faire plaisir à

An.M. 3949. Av. J.C. 55. App. in Syr. pag. 120. & in Parth. pag. 134.

Plut. in Anton. pag. 916, 917.

Ptolémée dont les priéres flatoient son ambition, achevérent de le déterminer. C'est ce fameux Marc Antoine, qui forma depuis avec le jeune César & Lépidus le second Triumvirat. Gabinius l'avoit engagé à le suivre dans la Syrie, en lui donnant le commandement de sa cavalerie. Plus l'entreprise étoit perilleuse, plus Gabinius se crut en droit de la faire acheter cherement. Ptolémée, qui n'avoit rien à ménager pour l'y résoudre, lui offrit, tant pour le Général que pour l'armée, dix mille talens, c'est-à-dire trente millions, paiables, la meilleure partie comptant & par avance, & le reste sitôt qu'il seroit rétabli. Gabinius accepta l'offre sans hésiter.

Strab. lib. 12. pag. 558. Id. lib. 17. pag. 794. & 796. Dio. lib. 39. p. 115-117. Cic. in Pison. n. 49. 50.

L'Egypte étoit toujours gouvernée par la Reine Bérénice. Dès qu'elle fut montée sur le trône, les Egyptiens avoient envoié offrir la Couronne & Bérénice à Antiochus l'Asiatique en Syrie, qui du côté de sa mere Sélene étoit l'héritier mâle le plus proche. Les Ambassadeurs le trouvérent mort, & revinrent. A leur retour, on apprit que son frere Séleucus, surnommé Cybiosacte, vivoit encore. On lui envoia faire les mêmes offres, & il

les accepta. C'étoit un Prince qui avoit des inclinations baſſes, & qui ne ſongeoit qu'a amaſſer de l'argent. Son premier ſoin fut de faire mettre le corps d'Alexandre le Grand dans un cercueil de verre, pour ſe ſaiſir de celui d'or maſſif où il avoit repoſé juſqu'alors. Cette action, & beaucoup d'autres pareilles, l'aiant rendu également odieux à la Reine & à ſes ſujets, elle l'avoit fait étrangler peu de tems après. C'étoit le dernier Prince de la race des Séleucides. Elle épouſa enſuite Archélaüs, Grand Prêtre de Comane dans le Pont, qui ſe diſoit fils du grand Mithridate, quoiqu'en effet il ne fût fils que du principal Lieutenant de ce Prince.

Gabinius, après avoir repaſſé l'Euphrate, & traverſé la Paleſtine, marcha droit en Egypte. Ce qu'il y avoit le plus à craindre dans cette guerre, c'étoit le chemin qu'il faloit faire pour arriver à Péluſe. Car il faloit néceſſairement paſſer par des lieux couverts de ſable d'une hauteur qui effraioit, & ſi arides, qu'on n'y trouvoit pas une goute d'eau le long du marais Serbonide. Antoine, envoié devant avec la cavalerie, non ſeule-

Plut. in Anton. pag. 916. 917.

ment s'empara des passages, mais encore, aiant pris Péluse la clé de l'Egypte de ce côté-la, & fait la garnison prisonniére, rendit le chemin sûr pour le reste de l'armée, & donna une ferme espérance de la victoire à son Général.

Les ennemis tirérent un grand avantage du desir de gloire dont Antoine étoit possédé. Car Ptolémée ne fut pas plutôt entré dans Péluse, que, poussé par sa haine & par son ressentiment, il voulut faire passer tous les Egyptiens au fil de l'épée. Mais Antoine, qui sentoit bien que cet acte de cruauté le décrieroit lui-même, s'y opposa, & empécha Ptolémée d'exécuter son dessein. Dans toutes les batailles & dans tous les combats qui furent livrés coup sur coup, il ne donna pas seulement des preuves d'un grand courage, mais il marqua encore toute la conduite d'un grand Général.

Dès que Gabinius apprit l'heureux succès qu'avoit eu Antoine, il entra dans le cœur de l'Egypte. C'étoit en hiver, lorsque les eaux du Nil sont fort basses; le tems le plus propre par conséquent pour en faire la conquête. An-

chélaüs, qui étoit brave & habile, fit, pour se défendre, tout ce qui se pouvoit faire, & disputa fort bien le terrain aux ennemis. Etant sorti de la ville pour aller au devant des Romains, quand il falut camper, & remuer la terre pour se retrancher, les Egyptiens, accoutumés à vivre dans l'oisiveté & les délices, se mirent à crier à haute voix, qu'Archélaüs y fît travailler des mercénaires aux dépens du public. Que pouvoit-on attendre de pareilles troupes dans un combat? Aussi furent-elles bientôt mises en déroute. Archélaüs fut tué en combattant vailiamment. Antoine, qui avoit été son ami particulier & son hôte, aiant trouvé son corps sur le champ de bataille, l'orna roialement, & lui fit des obséques magnifiques. Par cette action, il laissa dans Alexandrie un grand renom, & acquit parmi les Romains qui servoient avec lui à cette guerre la réputation d'homme d'une valeur singuliére, & d'une extrême générosité.

L'Egypte fut bientôt soumise, & obligée de recevoir Auléte, qui entra en pleine possession de ses Etats. Afin de l'y bien affermir, Gabinius lui laissa

quelques troupes Romaines pour la garde de ſa perſonne. Ces troupes prirent à Alexandrie les maniéres & les coutumes du pays, & donnérent dans le luxe & la molleſſe qui y régnoient plus que dans aucune ville. Auléte fit mourir ſa fille Bérénice, pour avoir porté la Couronne pendant ſon exil ; & enſuite il ſe défit de la même maniére de tous les gens riches qui avoient été du parti oppoſé au ſien. Il avoit beſoin de ces confiſcations pour lever la ſomme qu'il avoit promiſe à Gabinius, au ſecours duquel il devoit ſon rétabliſſement.

Diod. Sic. lib. 1. p. 74. 75.

Les Egyptiens ſouffrirent toutes ces violences ſans murmurer. Mais peu de jours après un ſoldat Romain aiant tué un chat par mégarde, ni la crainte de Gabinius, ni l'autorité de Ptolémée, ne purent empécher le peuple de le mettre en piéces ſur le champ, pour venger l'outrage fait aux dieux du pays, car les chats étoient de ce nombre.

Cic. pro Rabir. Poſth.

On ne ſait plus rien de la vie de Ptolémée Auléte, ſinon qu'un Chevalier Romain, nommmé C. Rabirius Poſthumus, qui lui avoit prété, ou fait préter, la plupart des ſommes qu'il

avoit empruntées à Rome, l'étant allé trouver pour s'en faire paier quand il fut entiérement rétabli, ce Prince lui fit d'abord entendre qu'il desespéroit de le satisfaire, à moins qu'il ne voulût bien se charger du soin de ses revenus, moiennant quoi il pourroit se rembourser peu à peu par ses mains. Le malheureux créancier aiant accepté ce parti dans la crainte de perdre sa dette s'il ne l'acceptoit pas, le Roi trouva bientôt un prétexte pour le faire arréter, quoiqu'il fût des plus anciens & des plus chers amis de Cesar, & que Pompée fût en quelque sorte garant de la dette, puisque le prêt s'étoit fait & les obligations passées en sa présence & par son entremise dans une maison de campagne qu'il avoit auprès d'Albe.

Rabirius fut trop heureux de pouvoir se sauver de prison & d'Egypte plus misérable qu'il n'y étoit allé. Pour comble de disgrace, il fut accusé juridiquement à Rome sitôt qu'il y fut de retour, d'avoir aidé Ptolémée à corrompre le Sénat par les sommes qu'il lui avoit prétées pour cet usage; d'avoir deshonoré sa qualité de Chevalier Romain par l'emploi qu'il avoit

AN.M. 3951.
AV.J.C. 53.

pris en Egypte ; enfin d'avoir profité d'une partie de l'argent que Gabinius, avec qui on prétendoit qu'il s'étoit entendu, en avoit raporté. Le discours que Cicéron fit pour le défendre, & qui nous reste encore, est un monument éternel de l'ingratitude & de la perfidie de cet indigne Roi.

An.M.3953. Av.J.C. 51. *Cæsar. de bello civili, lib. 3.*

Ptolémée Auléte mourut paisible possesseur du roiaume d'Egypte, environ quatre ans depuis son rétablissement. Il laissa deux fils & deux filles. Son testament donnoit la Couronne à l'aîné & à l'aînée ; & il ordonnoit, selon l'usage de cette maison, qu'ils s'épousassent, & qu'ils gouvernassent conjointement. Et parce que l'un & l'autre étoient fort jeunes, (car la fille, qui étoit la plus âgée des deux, n'avoit que dix-sept ans) il les laissa sous la tutelle du Sénat de Rome. C'est la fameuse Cléopatre, dont il nous reste à faire l'histoire. On trouve que Pompée fut donné pour Tuteur par le peuple au jeune Roi, qui le fit tuer peu d'années après si lâchement.

Eutrop. l. 6.

§. II.

Pothin & Achillas, Ministres du jeune Roi, chassent Cléopatre. Elle leve

des troupes pour se rétablir. Pompée, après avoir été vaincu à Pharsale, se retire en Egypte. Il y est assassiné. César, qui le poursuivoit, arrive à Alexandrie, où il apprend & pleure sa mort. Il travaille à réconcilier le frere & la sœur, & pour cela mande Cléopatre, dont bientôt il devient épris. Il s'excite de grands mouvemens dans Alexandrie, & il se donne plusieurs combats entre les Egyptiens & les troupes de César, où celui-ci remporte presque toujours l'avantage. Le Roi aiant été noié en prenant la fuite dans un combat naval, toute l'Egypte se soumet à César. Il met sur le trône Cléopatre avec son jeune frere, & retourne à Rome.

ON SAIT peu de choses du commencement du régne de Cléopatre & de son frere. Ce Prince, encore mineur, étoit sous la tutelle de Pothin l'Eunuque qui l'avoit élevé, & d'Achillas le Général de son armée. Ces deux Ministres, apparemment pour se rendre seuls maîtres des affaires, avoient ôté à Cléopatre, sous le nom du Roi, la part de la Souveraineté que le testament d'Auléte lui avoit laissée. Maltraitée de la sorte, elle alla en Sy-

An.M.3956. Av.J.C. 48. *Plut. in Pomp. p. 659-662. Idem in Cæs. p. 730. 731. App. de bell. civil. lib. 2. p. 480-484. Cæsar. l. 3. de bell. civil. Dio. lib. 42. p. 200-206.*

rie & en Palestine pour y lever des troupes, & pour faire valoir ses droits à main armée. Ptolémée n'avoit alors que treize ans.

C'est précisément dans cette conjoncture de la guerre entre le frere & la sœur, que Pompée après avoir perdu la bataille de Pharsale, prit la route d'Egypte, comptant que dans son malheur, il y trouveroit un asyle ouvert & assuré. Il avoit été le protecteur d'Auléte, pere du Roi régnant: ç'avoit été uniquement le crédit de Pompée qui l'avoit fait rétablir. Il espéroit trouver dans le fils de la reconnoissance, & en être assisté puissamment. Lorsqu'il arriva, Ptolémée étoit sur la côte avec son armée entre Péluse & le mont Casius; & Cléopatre assez près de là, aussi à la tête de ses troupes. Pompée, en approchant de la côte, envoia demander à Ptolémée la liberté d'aborder, & d'entrer dans son roiaume.

Les deux Ministres Pothin & Achillas consultérent avec le Rhéteur Théodote Précepteur du jeune Roi, & avec quelques autres, quelle réponse on lui feroit. Cependant Pompée attendoit le résultat de ce Conseil, aimant mieux

s'expoſer a être le jouet de trois indignes perſonnages qui gouvernoient le Prince, que de devoir ſon ſalut à Céſar, qui étoit ſon beau-pere, & le plus grand des Romains. Les avis furent partagés. Les uns vouloient le recevoir : d'autres vouloient lui faire dire de chercher ailleurs une retraite. Théodote n'approuva ni l'un ni l'autre de ces avis, & déploiant toute ſon éloquence, il entreprit de montrer qu'il n'y avoit point d'autre parti à prendre que celui de s'en défaire. Sa raiſon étoit, que, s'ils le recevoient, Céſar ne leur pardonneroit jamais d'avoir aſſiſté ſon ennemi. Que ſi on le renvoioit ſans le ſecourir, & que ſes affaires ſe rétablîſſent, il ne manqueroit pas de ſe venger de leur refus. Qu'ainſi il n'y avoit de ſureté pour eux qu'en le faiſant mourir. Par là ils gagneroient l'amitié de Céſar, & empêcheroient l'autre de leur faire jamais de mal : car, dit-il en ſe ſervant du proverbe, *les morts ne mordent point*.

Cet avis prévalut, comme étant, ſelon eux, le plus ſage & le plus ſûr. Achillas, Septimius Officier Romain au ſervice du Roi d'Egypte, & quelques autres, furent chargés de l'exécution.

Ils allérent prendre Pompée dans une chaloupe, sous prétexte que les grands vaisseaux ne pouvoient pas facilement approcher du bord. Les troupes étoient rangées sur le rivage, comme pour faire honneur à Pompée, & avoient Ptolémée à leur tête. Le perfide Septimius tendit la main à Pompée au nom de son Maître, l'exhortant de venir trouver un Roi ami, qu'il devoit regarder comme son pupille & son fils. Pompée, après avoir embrassé Cornélie sa femme, qui déja par avance pleuroit sa mort, passa dans la chaloupe. Quand ils se virent près du bord, ils le poignardérent sous les yeux du Roi, lui coupérent la tête, & jettérent le corps sur le rivage, où il n'eut d'autre sépulture que celle que lui donna un de ses affranchis, assisté d'un vieux Romain qui se trouva là par hazard. Ils lui firent un chetif bucher, & le couvrirent des débris d'un vieux bâtiment qui avoit échoué sur la côte.

Cornélie avoit vû massacrer Pompée devant ses yeux. Il est plus facile de se représenter l'état d'une femme éplorée à la vûe d'un si tragique spectacle, que de le décrire. Ceux qui

étoient avec elle dans sa galére & dans deux autres navires, voiant ce meurtre, jettérent des cris qui firent retentir toute la côte ; & levant promtement les ancres, ils prirent la fuite, aidés par un vent frais qui leur souffla en poupe dès qu'ils eurent gagné la haute mer : ce qui fit que les Egyptiens, qui appareilloient pour les poursuivre, renoncérent à ce dessein.

César ne tarda pas à arriver en Egypte, où il soupçonnoit que Pompée s'étoit retiré, & où il espéroit le trouver encore vivant. Pour faire plus de diligence, il n'avoit amené que fort peu de troupes, savoir huit cens chevaux, & trois mille deux cens fantassins. Il avoit laissé le reste de l'armée en Gréce, & dans l'Asie Mineure, sous ses Lieutenans Généraux, qui avoient ordre de tirer de sa victoire tous les avantages qu'elle pouvoit leur donner, & d'établir son autorité dans tous ces pays-là. Pour [a] sa personne, se fiant sur sa réputation & sur le succès de ses armes à Pharsale, & comptant que tout lieu étoit sûr pour lui, il ne balança point à débarquer à Ale-

a Cæsar confisus fama rerum gestarum, infirmis auxiliis proficisci non dubitaverat; atque omnem sibi locum tutum fore existimabat. *Cæs.*

xandrie avec le peu de monde qu'il avoit. Cette confiance pensa lui couter cher.

A son arrivée, il apprit la mort de Pompée, & trouva la ville dans un grand trouble. Théodote croiant lui faire un extrême plaisir, lui présenta la tête de cet illustre fugitif. Il pleura en la voiant, & détourna les yeux d'un spectacle qui lui faisoit horreur. Il la fit même enterrer avec toutes les solennités ordinaires. Pour mieux témoigner le cas qu'il faisoit de Pompée, & le respect qu'il avoit pour sa mémoire, il reçut avec bonté, & combla de bienfaits tous ceux qui lui avoient été attachés, & qui se trouvérent alors dans l'Egypte, & il écrivit à ses amis de Rome que le plus grand & le plus agréable fruit qu'il tiroit de sa victoire, étoit de trouver chaque jour l'occasion de conserver la vie & de faire du bien à quelqu'un des citoiens qui avoient porté les armes contre lui.

Les mouvemens augmentoient tous les jours à Alexandrie, & il s'y commettoit beaucoup de meurtres, la ville étant sans régle & sans police, parce qu'elle étoit sans maître. César voiant

bien

bien que le petit nombre de troupes qu'il avoit ne suffisoit pas à beaucoup près pour tenir en respect une populace insolente & séditieuse, donna ordre qu'on fît venir d'Asie au plutôt les Légions qu'il y avoit. Il ne lui étoit pas libre de sortir d'Egypte à cause des vents Etésiens, qui dans ce pays-là durent pendant toute la canicule, & qui empéchoient qu'aucun vaisseau partît d'Alexandrie, parce qu'ils venoient alors directement du nord. Pour ne pas perdre son tems, il songea à demander le paiement de ce qui lui étoit dû par Auléte, & il s'appliqua à prendre connoissance du différent qui étoit entre Ptolémée & sa sœur Cléopatre.

Nous avons vû que, lorsque César étoit Consul pour la premiére fois, Auléte l'avoit gagné, en lui promettant six mille talens, & que par là il s'étoit fait confirmer sur le trône, & reconnoitre pour ami & allié des Romains. Le Roi ne lui avoit paié qu'une partie de cette somme ; & , pour le reste, il lui avoit donné une obligation. César demanda donc ce reste dont il avoit besoin pour paier ses troupes, & il l'exigeoit avec rigueur.

Dix-huit millions.

Pothin, premier Miniſtre de Ptolémée, ſe ſervit de divers artifices pour faire paroitre cette rigueur encore plus grande qu'elle ne l'étoit véritablement. Il dépouilla entiérement les temples de tout l'or & l'argent qui s'y trouvoit, & faiſoit manger le Roi & tous les Grands du roiaume dans de la vaiſſelle de terre ou de bois, en inſinuant ſous main que Céſar avoit enlevé toute leur argenterie & tout leur or, afin de le rendre odieux à la populace par ces bruits, qui n'étoient point ſans apparence, quoique ſans réalité.

Mais ce qui acheva d'irriter les Egyptiens contre Céſar, & qui leur fit à la fin prendre les armes, fut la hauteur avec laquelle il ſe porta pour Juge entre Ptolémée & Cléopatre, les faiſant citer à comparoitre devant lui pour décider leur différent. On verra bientôt ſur quoi il ſe prétendoit autoriſé à cette démarche. Il leur ordonna donc dans les formes, qu'ils euſſent à licentier leurs armées, & à venir plaider devant lui leur cauſe, & recevoir la ſentence qu'il prononceroit entr'eux. On regarda cet ordre en Egypte comme un attentat contre la Majeſté roiale, qui étant indépendante

ne reconnoiſſoit point de ſupérieur, & ne pouvoit être jugée par aucun Tribunal. Céſar répondoit à ces plaintes qu'il n'agiſſoit qu'en vertu de la qualité d'Arbitre que lui donnoit le teſtament d'Auléte, qui avoit mis ſes enfans ſous la tutéle du Sénat & du Peuple Romain, dont toute l'autorité réſidoit alors en ſa perſonne en qualité de Conſul. Que comme Tuteur, il avoit le droit d'arbitrage entr'eux : & que tout ce qu'il prétendoit faire étoit, comme exécuteur du teſtament, d'établir la paix entre le frere & la ſœur. Ces explications aiant facilité l'affaire, elle fut enfin portée devant Céſar, & on choiſit des Avocats pour la plaider.

Mais Cléopatre, qui connoiſſoit le foible de Céſar, crut que ſa préſence ſeroit l'Avocat le plus perſuaſif qu'elle pourroit emploier auprès de ſon Juge. Elle lui fit dire qu'elle s'apercevoit que ceux qui étoient chargés de ſon affaire la trahiſſoient, & demanda qu'il lui permît de comparoitre en perſonne. Plutarque dit que ce fut Céſar qui la preſſa de venir elle-même plaider ſa cauſe.

Cette Princeſſe ne prit avec elle de

tous ses amis que le seul Apollodore de Sicile, se jetta dans un petit bateau, & arriva au pié des murailles du Château d'Alexandrie qu'il étoit déja nuit toute close. Voiant qu'il n'y avoit aucun moien d'entrer sans être connue, elle s'avisa de ce stratagême. Elle s'étendit au milieu d'un paquet de hardes : Apollodore le couvrit d'une envelope, le lia ensuite avec une courroie, le chargea sur son cou, & le porta de cette maniére par la porte du Chateau dans l'appartement de César, à qui cette ruse ne déplut pas. La premiére vûe d'une si belle personne fit sur lui tout l'effet qu'elle avoit souhaité.

César envoia le lendemain chercher Ptolémée, & le pressa de la reprendre, & de rentrer en grace avec elle. Ptolémée vit bien que son Juge étoit devenu sa partie ; & aiant appris que sa sœur étoit alors dans le palais, & dans l'appartement même de César, il en sortit comme un furieux, & en pleine rue s'arracha le diadême de dessus la tête, le mit en piéces, & le jetta à terre ; criant, le visage baigné de larmes, qu'il étoit trahi, & contant les particularités à tout le peuple

qui s'assembloit autour de lui. Dans un moment toute la ville fut en émeute. Il se mit à la tête de la populace, & la mena fondre en tumulte sur César avec toute la furie qui régne dans de pareilles rencontres.

Les soldats Romains que César avoit auprès de lui, s'assurérent de la personne de Ptolémée. Mais, comme tous les autres, qui ne savoient rien de ce qui se passoit, étoient dispersés en différens quartiers de cette grande ville, César eût été accablé & mis en piéces par cette populace furieuse, s'il n'eût eu la présence d'esprit de se présenter devant elle dans un endroit du palais si elevé qu'il n'avoit rien à craindre, d'où il l'assura qu'elle seroit contente du jugement qu'il porteroit. Ces promesses appaisérent un peu les Egyptiens.

Le lendemain il leur amena Ptolémée & Cléopatre dans une assemblée du peuple qu'il avoit fait convoquer. Après avoir fait la lecture du testament du feu Roi, il ordonna en qualité de Tuteur & d'Arbitre, que Ptolémée & Cléopatre régneroient conjointement en Egypte, comme le portoit le testament : & que Ptolémée le

cadet & Arsinoé la cadette régneroient en Cypre. Il ajouta ce dernier article pour appaiser le peuple : car c'étoit un pur don qu'il leur faisoit, puisque les Romains étoient en possession de cette île. Mais il craignoit les effets de la fureur des Alexandrins ; & ce fut pour se tirer du danger où il étoit qu'il fit cette concession.

An. M. 3957. Av. J.C. 47. Cette Sentence contenta & charma tout le monde, à la réserve de Pothin. Comme c'étoit lui qui avoit causé la brouillerie entre Cléopatre & son frere, & qui avoit fait chasser cette Princesse, il avoit sujet de craindre que les suites de ce raccommodement ne lui devinssent funestes. Pour empécher l'effet du Décret de César, il inspira au peuple de nouveaux sujets de mécontentement & de jalousie. Il fit entendre que ce n'étoit que par crainte & par force que César avoit donné ce Décret, qui ne subsisteroit pas lontems ; & que son véritable dessein étoit de mettre Cléopatre seule sur le trône. C'étoit ce que les Egyptiens appréhendoient extrêmement, ne pouvant souffrir qu'une femme seule les gouvernât, & eût toute l'autorité. Comme il vit que le peuple entroit dans ses

vûes, il fit venir Achillas à la tête de l'armée qu'il avoit à Péluse, pour chasser César d'Alexandrie. L'approche de cette armée remit tout dans la premiére confusion. Achillas, qui avoit vingt mille hommes de bonnes troupes, méprisoit le petit nombre qu'avoit César, & croioit l'accabler tout d'un coup. Mais César posta si bien ses gens dans les rues & sur les avenues du quartier dont il étoit en possession, qu'il n'eut pas de peine à soutenir leur attaque.

Quand ils virent qu'ils ne pouvoient pas le forcer; ils changérent de batterie, & marchérent du côté du port, dans le dessein de se rendre maître de la flote, de lui couper la communication de la mer, & d'empécher par conséquent le secours & les convois qui lui pourroient venir de ce côté-là. Mais César prévint encore ce dessein, en faisant mettre le feu à la flote d'Egypte, & en s'emparant de la Tour du Phare, où il mit garnison. Ainsi il conserva & assura la communication de la mer, sans quoi il eût effectivement été perdu. Quelques-uns des vaisseaux en feu furent jettés si près du Quai, que la flamme le porta dans

quelques maiſons voiſines, d'où il ſe repandit dans tout ce quartier nommé Bruchion. Et ce fut alors que fut conſumée cette fameuſe Bibliothéque, ouvrage de tant de Rois, & où il y avoit alors quatre cens mille volumes. Quelle perte pour les Lettres !

Céſar ſe voiant une guerre ſi dangereuſe ſur les bras, envoia dans tous les pays les plus voiſins des ordres de lui amener du ſecours. Il écrivit entr'autres à Domitius Calvinus, à qui il avoit laiſſé le Commandement dans l'Aſie Mineure, & lui marqua le danger où il ſe trouvoit. Ce Général détacha auſſitôt deux Légions : l'une par terre, & l'autre par mer. Celle qu'il envoia par mer arriva à tems ; l'autre, qui avoit pris ſa route par terre, n'y arriva point. Avant qu'elle en eût le tems, la guerre fut finie. Mais celui dont Céſar fut le mieux ſervi, fut Mithridate le Pergaménien, qu'il envoia en Syrie & en Cilicie. Car il lui amena les troupes qui le tirérent d'affaire, comme on le verra dans la ſuite.

En attendant le ſecours, pour n'être obligé de combattre une armée ſi ſupérieure en nombre que quand il le jugeroit à propos, il fit fortifier le

quartier qu'il occupoit. Il le fit environner de murailles, & flanquer de tours & d'autres ouvrages. Cette enceinte renfermoit le Palais, un Théatre qui se trouva tout proche, & dont il se servit comme d'une citadelle, & enfin le passage qui conduisoit au port.

Ptolémée cependant étoit toujours entre les mains de César; & Pothin, son Gouverneur & son premier Ministre, d'intelligence avec Achillas, donnoit avis à ce Général de tout ce qui se faisoit, & l'encourageoit à pousser la guerre avec vigueur. On intercepta à la fin quelques-unes de ses lettres; & sa trahison étant découverte par-là, César le fit mourir.

Ganymédè, autre Eunuque du palais, qui élevoit Arsinoé la plus jeune des sœurs du Roi, craignant le même sort, parce qu'il avoit eu part à sa trahison, enleva la jeune Princesse, & se sauva avec elle dans le camp des Egyptiens: qui n'aiant eu jusques-là personne de la famille roiale à leur tête, furent charmés de sa venue, & la proclamérent Reine. Mais Ganymédè, qui songeoit à supplanter Achillas, fit accuser ce Général d'avoir li-

vré à César la flote à laquelle les Romains avoient mis le feu, le fit mourir sur cette accusation, & se fit donner le commandement de l'armée. Il prit aussi le maniement de toutes les autres affaires; & assurément il ne manquoit pas de capacité pour l'emploi de premier Ministre, à la probité près, qui souvent n'est pas comptée pour beaucoup. Car il avoit toute la pénétration & l'activité nécessaires, & il imagina mille ruses très adroites pour embarrasser César pendant que cette guerre dura.

Par exemple, il trouva le moien de gâter toute l'eau douce de son quartier, & peu s'en falut qu'il ne le fît périr par-là. Car il n'y avoit d'eau douce à Alexandrie que celle du Nil. Toutes les maisons * avoient des caves voutées où on la gardoit. Chaque année, dans la plus grande crue du Nil, son eau venoit dans la ville par un canal qu'on avoit creusé pour cet usage; &, par une écluse faite aussi exprès, on faisoit passer cette eau dans toutes les caves, qui étoient les citernes de la ville, où elle s'éclaircissoit peu à peu.

* *Il y a encore aujourd'hui à Alexandrie des caves toutes semblables, & on les emplit une fois l'an comme on faisoit alors.* Voiage de Thevenot.

Les maîtres des maisons & leurs familles bûvoient de cette eau-là : mais le menu peuple étoit forcé de boire de l'eau courante, qui étoit bourbeuse & très mal-saine, car il n'y avoit point de fontaine dans la ville. Ces caves étoient faites de maniére, qu'elles avoient toutes communication les unes avec les autres. Cette provision d'eau faite une fois l'an, servoit pour toute l'année. Chaque maison avoit une ouverture en forme de puits, par où on tiroit l'eau dans des sceaux ou dans des cruches. Ganyméde fit boucher toutes les communications du quartier de César avec les caves du reste de la ville; puis il trouva le moien de faire entrer dans celles de César de l'eau de la mer, & lui gâta par ce moien toute son eau douce. Dès qu'on s'apperçut que l'eau étoit corrompue, les soldats de César firent tant de bruit & excitérent tant de tumulte, qu'il auroit été obligé d'abandonner son quartier, ce qui lui auroit été très desavantageux, s'il ne se fût avisé promtement de faire creuser des puits, où l'on trouva enfin des sources, qui fournirent assez d'eau pour se passer de celle qu'on leur avoit gâtée.

Après cela, sur l'avis qu'eut César que la Légion que Calvinius lui envoioit par mer étoit arrivée sur les côtes de la Libye qui n'étoient pas fort éloignées, il s'avança avec toute sa flote pour l'amener surement à Alexandrie. Ganyméde en fut averti, & fit partir aussitôt tout ce qu'il put rassembler de vaisseaux Egyptiens pour le charger au retour. Il y eut effectivement une action entre les deux flotes. César y eut l'avantage, & amena sa Légion sans accident dans le port d'Alexandrie : & même, sans la nuit qui suivint, les vaisseaux ennemis ne lui auroient pas échapé.

Pour réparer cette perte, Ganyméde tira tout ce qu'il put de bâtimens des bouches du Nil, & en forma une nouvelle flote, qu'il fit entrer dans le port d'Alexandrie. Il falut en venir à une seconde action. Les Alexandrins étoient montés en foule sur le toit des maisons voisines du port, pour être spectateurs du combat, & en attendoient le succès avec inquiétude & tremblement, tendant les mains vers le ciel pour implorer l'assistance des dieux. Il s'agissoit de tout pour les Romains, à qui il ne restoit nulle ressour-

ce ni par terre ni par mer, s'ils perdoient cette bataille. César eut encore l'avantage. Les Rhodiens, par leur courage & par leur habileté dans la marine, contribuérent beaucoup à la victoire.

César, pour en profiter, entreprit d'emporter l'île de Pharos, où il fit debarquer ses troupes après le combat, & de se rendre maître de la digue qu'on appelloit l'Heptastade, qui la joignoit au continent. Mais, après avoir remporté plusieurs avantages, il fut repoussé avec perte de plus de huit cens hommes, & pensa périr lui-même dans la deroute. Car le vaisseau, sur lequel il avoit dessein de se sauver, étant prêt à couler a fond à cause du grand nombre de gens qui y étoient entrés, il se jetta dans la mer, & il gagna a la nage avec beaucoup de peine le vaisseau le plus proche. En nageant ainsi, il tenoit dans une main hors de l'eau des papiers de conséquence, pendant qu'il nageoit de l'autre, de sorte qu'ils ne furent point mouillés.

Les Alexandrins, voiant que les mauvais succès même ne servoient qu'à donner un nouveau courage aux

troupes de César, songérent à faire la paix, ou du moins en firent mine. Ils députérent vers lui, pour lui demander leur Roi, l'assurant que sa présence seule pacifieroit tout. César, qui connoissoit bien leur caractére fourbe & trompeur, ne comptoit que de bonne sorte sur leurs paroles : mais, comme il ne hazardoit rien en leur abandonnant la personne du Roi, & que s'ils manquoient de parole il les mettoit pleinement dans leur tort, il crut devoir leur accorder leur demande. Il exhorta le jeune Prince à profiter de cette occasion pour inspirer à ses sujets des sentimens d'équité & de paix, & pour réparer les maux dont une guerre entreprise mal à propos avoit accablé ses Etats ; & à répondre dignement à la confiance qu'il prenoit en lui en le relâchant comme il faisoit, & aux services qu'il avoit rendus à son pere. Ptolémée [a], instruit de bonne heure par ses maîtres dans l'art de dissimuler & de tromper, pria César, les larmes aux yeux, de ne point le pri-

a Regius animus disciplinis fallacissimis eruditus, ne à gentis suæ moribus degeneraret, flens orare contrà Cæsarem cœpit, ne se dimitteret : non enim regnum ipsum sibi conspectu Cæsaris esse jucundius. *Hirt. de bell. Alex.*

ver de sa présence, dont il faisoit plus de cas que du plaisir de régner. La suite fit bientôt voir combien ces protestations d'amitié & ces larmes étoient sincéres. A peine se vit-il à la tête de ses troupes, qu'il recommença la guerre avec plus de vigueur que jamais. Les Egyptiens tâchérent, par le moien de leur flote, de couper toutes les provisions à Cesar. Ce fut une occasion de donner un nouveau combat naval près de Canope, où César eut encore la victoire. Quand il se donna, Mithridate de Pergame étoit prêt d'arriver avec l'armée qu'il conduisoit au secours de César.

Il avoit été envoié en Syrie & en Cilicie, pour y assembler toutes les troupes qu'il pourroit, & les amener. Il s'aquitta de sa commission avec tant de diligence & de prudence, qu'il eut bientôt formé une armée considérable. Antipater l'Iduméen y contribua beaucoup. Non seulement il le joignit avec trois mille Juifs, mais il engagea plusieurs Princes Arabes & Célé-Syriens du voisinage, & les villes libres de Phénicie & de Syrie, à lui envoier aussi des troupes. Mithridate, avec Antipater qui l'accompagna en per-

Joseph. Antiq. XIV. 14. & 15.

ſonne, vint en Egypte, & en arrivant devant Péluſe, il l'emporta d'aſſaut. Ce fut principalement à la bravoure d'Antipater qu'il dut la priſe de cette place. Car il fut le premier qui monta à la bréche & ſur la muraille, & il ouvrit par là le chemin à ceux qui le ſuivirent, & qui emportérent la ville.

En allant de là à Alexandrie, il faloit traverſer le pays d'Onion, dont les Juifs, qui y habitoient, avoient ſaiſi tous les paſſages. L'armée s'y trouvoit arrétée, & tout leur deſſein alloit échouer par cet obſtacle, ſi Antipater, par ſon crédit, & par celui d'Hyrcan dont il leur apportoit des lettres, ne les eût engagés à prendre le parti de Céſar. Sur la nouvelle qui s'en répandit, les Juifs de Memphis en firent autant; & Mithridate tira des uns & des autres toutes les proviſions dont ſon armée avoit beſoin. Quand ils furent près du Delta, Ptolémée détacha un camp volant, pour lui diſputer le paſſage du Nil. Il s'y donna une bataille. Mithridate ſe mit à la tête d'une partie de ſon armée, & donna le commandement de l'autre à Antipater. L'aile de Mithridate fut d'abord enfoncée, & obligée de plier.

Mais Antipater qui avoit défait l'ennemi qu'il avoit en tête, vint à son secours. Le combat se renouvella, & l'ennemi y fut mis en déroute. Mithridate & Antipater le poussérent, en firent un grand carnage, & regagnérent le champ de bataille. Ils prirent même le camp ennemi, & obligérent ceux qui restérent à repasser le Nil pour se sauver.

Alors Ptolémée s'avança avec toute son armée pour accabler les vainqueurs. César marcha aussi du même côté pour les soutenir, & dès qu'il les eut joints, on en vint bientôt à une bataille décisive, où César remporta une victoire complette. Ptolémée, en voulant se sauver dans un bateau sur le Nil, s'y noia. Alexandrie & toute l'Egypte se soumirent au vainqueur.

César rentra dans Alexandrie vers le milieu de notre Janvier; & ne trouvant plus d'opposition à ses ordres, il donna la Couronne d'Egypte à Cléopatre & à Ptolémée son autre frere conjointement. C'étoit la donner en effet à Cléopatre seule : car ce jeune Prince n'avoit qu'onze ans. Ce fut proprement la passion que César conçut pour cette Princesse qui lui attira

une guerre si dangereuse. Il en eut un fils, qui fut nommé Césarion, & qu'Auguste fit mourir, lorsqu'il fut maître d'Alexandrie. Son attachement pour Cléopatre le retint en Egypte beaucoup plus lontems que ses affaires ne le demandoient. Car, quoique tout fût réglé dans ce pays-là dès la fin de Janvier, il n'en partit que vers la fin du mois d'Avril, puisqu'Appien dit qu'il y passa neuf mois. Or il n'y étoit arrivé qu'à la fin du mois de Juillet de l'année précédente.

Sueton. in Jul. cap. 52. César passoit les nuits entiéres en festin avec Cléopatre. S'étant embarqué avec elle sur le Nil, il parcourut tout le pays avec une nombreuse flote, & auroit pénétré jusques dans l'Ethiopie, si son armée n'eût refusé de le suivre. Il avoit résolu de la mener à Rome, & de l'épouser; & son dessein étoit de faire passer dans l'assemblée du peuple une loi, par laquelle il seroit permis aux citoiens Romains d'épouser telles & autant de femmes qu'il leur plairoit. Marius Cinna, Tribun du peuple, avoua après sa mort, qu'il avoit eu une harangue toute prête pour proposer cette loi, n'aiant pu refuser son ministére aux vives sollicitations de César.

Il emmena à Rome Arſinoé, qu'il avoit priſe dans cette guerre, & elle marcha chargée de chaines à ſon triomphe : mais auſſitôt après cette ſolennité il la mit en liberté. Il ne lui permit pourtant pas de retourner en Égypte, de peur que ſa préſence n'y cauſât de nouveaux troubles, & ne dérangeât l'ordre qu'il y avoit établi. Elle choiſit pour ſa demeure la province d'Aſie : du moins ce fut-là que la trouva Antoine après la bataille de Philippe, & qu'il la fit mourir à la ſollicitation de ſa ſœur Cléopatre.

Avant que de partir d'Alexandrie, Céſar, pour reconnoitre l'aſſiſtance qu'il avoit reçue des Juifs, fit confirmer tous les priviléges dont ils jouiſſoient ; & y fit élever une colonne, ſur laquelle il fit graver tous ces priviléges, avec le Décret qui les confirmoit.

Ce qui le tira enfin de l'Egypte, fut la guerre de Pharnace, roi du Boſphore Cimmérien, & fils de Mithridate dernier roi de Pont. Il lui donna une grande bataille près de la ville de Zéla, défit toute ſon armée, & le chaſſa du roiaume de Pont. Pour marquer la rapidité de cette victoire, écrivant à

Plut. in Cæſ. pag. 731.

Cette ville étoit dans la Cappadoce.

un de ses amis, il ne mit que ces trois mots : *Veni, vidi, vici*. C'est-a-dire, » Je suis venu, j'ai vû, j'ai vaincu.

§. III.

Cléopatre fait mourir son jeune frere, & régne seule. La mort de Jule César aiant donné lieu au Triumvirat formé entre Antoine, Lépide, & le jeune César appellé aussi Octavien, Cléopatre se déclare pour les Triumvirs. Elle va trouver Antoine à Tarse, se rend maitresse absolue de son esprit, & l'emméne avec elle à Alexandrie. Antoine va à Rome, où il épouse Octavie. Il se livre de nouveau à Cléopatre, & après quelques expéditions retourne à Alexandrie, où il entre en triomphe. Il y célébre le couronnement de Cléopatre & de ses enfans. Rupture ouverte entre César & Antoine. Celui-ci répudie Octavie. Les deux flotes se mettent en mer : Cléopatre voulut suivre Antoine. Combat naval près d'Actium. Cléopatre prend la fuite, & entraîne après elle Antoine. La victoire de César fut complette. Il se rendit quelque tems après devant Alexandrie, qui ne fit pas une longue résistance. Mort tragique d'An-

toine, puis à Cléopatre. L'Egypte est réduite en province de l'Empire Romain.

CE'SAR, après la guerre d'Alexandrie, avoit remis Cléopatre sur le trône; &, pour la forme seulement, lui avoit donné pour associé son frere, qui n'avoit alors qu'onze ans. Pendant sa minorité, elle avoit eu toute l'autorité entre les mains. Quand il fut arrivé à l'âge de quinze ans, qui étoit le tems où, selon les loix du pays, il devoit gouverner par lui-même, & prendre sa part de l'autorité roiale, elle l'empoisonna, & demeura seule Reine d'Egypte.

An. M. 3961. Av. J.C. 43. *Joseph. Antiq.* XV. 4. *Porphyr. pag.* 226.

Dans cet intervalle, César avoit été tué à Rome par les Conjurés, à la tête desquels étoient Brutus & Cassius: puis se forma le Triumvirat entre Antoine, Lépide, & César Octavien, pour venger la mort de César.

Cléopatre se déclara sans hésiter pour les Triumvirs. Elle donna à Alliénus, Lieutenant du Consul Dolabella, quatre légions, qui étoient les restes des armées de Pompée & de Crassus, & qui faisoient partie des troupes que César lui avoit laissées

App. lib. 3. *pag.* 576. *lib.* 4. *pag.* 623. 625. 632. *l.* 5. *pag.* 675.

pour la garde de l'Egypte. Elle avoit aussi une flote toute prête à faire voile : mais la tempête l'empécha de partir.
An.M. 3962. Av.J.C. 42.
Cassius se rendit maître de ces quatre légions. Cléopatre, sollicitée plusieurs fois par Cassius de lui donner du secours, le refusa constamment. Elle partit quelque tems après avec une flote nombreuse pour aller secourir Antoine & Octavien. Une rude tempête lui fit périr beaucoup de vaisseaux, & une maladie qui lui survint l'obligea de retourner en Egypte.

An.M. 3963. Av.J.C. 41. *Plut. in Anton. pag. 926-932. Dio. lib. 48. pag. 371. App. de bello civil. l. 5. pag. 671.*

Antoine, après la défaite de Cassius & de Brutus à la bataille de Philippe, étant passé en Asie pour y établir l'autorité du Triumvirat, une foule de Rois & de Princes d'Orient ou d'Ambassadeurs venoient de toutes parts lui faire la cour. On lui dit que les Gouverneurs de la Phénicie, qui étoit du ressort du roiaume d'Egypte, avoient envoié du secours à Cassius contre Dolabella. Il cita Cléopatre devant lui pour répondre du fait de ses Gouverneurs, & lui envoia un de ses Lieutenans pour l'obliger à le venir trouver dans la Cilicie, où il alloit tenir les Etats de la province. Cette démarche, par ses suites, devint extrê-

mement funeste à Antoine, & mit le comble à ses maux. Son amour pour Cléopatre, aiant réveillé en lui des passions encore cachées ou endormies, les alluma jusqu'à la fureur, & acheva d'éteindre & d'amortir quelques étincelles d'honnêteté & de vertu qui pouvoient lui rester.

Cléopatre, sûre de ses charmes par l'épreuve qu'elle en avoit déja faite si heureusement auprès de Jule César, espéra qu'elle pourroit aussi captiver Antoine très facilement : d'autant plus même que le premier ne l'avoit connue que fort jeune encore, & lorsqu'elle n'avoit aucune expérience du monde ; au lieu qu'elle alloit paroitre devant Antoine dans un âge où les femmes joignent à la fleur de leur beauté toute la force de l'esprit pour manier & conduire les plus grandes affaires. Cléopatre avoit alors vingt-cinq ans. Elle fit donc provision de présens très riches, de grosses sommes d'argent, & sur tout d'habits & d'ornemens très magnifiques ; & mettant plus encore ses espérances en elle-même, dans ses attraits, & dans les graces de sa personne, plus puissantes que toutes les parures &

que l'or même, elle se mit en chemin.

Sur sa route elle reçut plusieurs lettres d'Antoine qui étoit a Tarse & de ses amis qui la pressoient de hâter son voiage : mais elle ne fit que rire de tous ces empressemens, & n'en fit pas plus grande diligence. Après avoir traversé la mer de Pamphylie, elle entra dans le Cydnus, & remontant ce fleuve vint aborder a Tarse. On ne vit jamais d'équipage plus galant ni plus superbe que le sien. La poupe de son vaisseau étoit toute éclatante d'or, les voiles de pourpre, & les rames garnies d'argent. Un pavillon d'un tissu d'or étoit dressé sur le tillac, sous lequel paroissoit cette Reine habillée en Venus, & environnée des plus belles filles de sa cour, dont les unes représentoient les Néréides, les autres les Graces. Au lieu de trompettes on entendoit les flutes, les haut-bois, les violes, & d'autres instrumens semblables, qui jouoient des airs passionnés ; & la cadence des avirons, qui étoient maniés en mesure, rendoit cette harmonie encore plus agréable. On bruloit sur le tillac des parfums, qui répandoient leur odeur bien loin sur les

eaux

eaux du fleuve, & ſur l'une & l'autre de ſes rives couvertes d'une infinité de perſonnes, que la nouveauté de ce ſpectacle avoit attirées.

Dès qu'on ſut qu'elle arrivoit, tout le peuple de Tarſe ſortit au devant d'elle, juſques-là qu'Antoine, qui donnoit alors audience, vit ſon tribunal abandonné de tout le monde, ſans qu'il reſtât perſonne auprès de lui que ſes licteurs & ſes domeſtiques. Il ſe répandit un bruit que c'étoit Vénus qui venoit en maſque chez Bacchus pour le bien de l'Aſie.

Elle ne fut pas plutôt deſcendue à terre, qu'Antoine l'envoia complimenter, & l'invita à ſouper. Mais elle fit réponſe à ſes Députés qu'elle ſouhaitoit de le régaler lui-même, & qu'elle l'attendoit dans les tentes qu'elle faiſoit préparer ſur les bords du fleuve. Il ne fit pas difficulté d'y aller, & il trouva des préparatifs d'une magnificence qu'on ne peut exprimer. Il admira ſur tout la beauté des luſtres qu'on avoit arrangés avec beaucoup d'art, & dont les illuminations faiſoient un jour agréable au milieu de la nuit.

Antoine l'invita à ſon tour pour le

lendemain. Quelques efforts qu'il eut faits pour l'emporter ſur elle, il ſe confeſſa vaincu ſoit pour la ſomptuoſité, ſoit pour l'ordonnance du repas; & il fut le premier à railler ſur la meſquinerie & la groſſiéreté du ſien, en comparaiſon de la richeſſe & de l'élégance de celui de Cléopatre. La Reine de ſon côté, voiant que les plaiſanteries d'Antoine n'avoient rien que de groſſier, & ſentoient plus l'homme de guerre qu'un homme de Cour, le paia en pareille monnoie ſans l'épargner, mais avec tant d'eſprit & d'agrément, qu'il ne s'en offenſoit point. Car les graces & les charmes de ſa converſation, accompagnées de toute la douceur & de tout l'enjouement poſſible, avoient un attrait dont on pouvoit encore moins ſe défendre que de celui de ſa beauté, & laiſſoient dans l'eſprit & dans le cœur un aiguillon qui piquoit juſqu'au vif. On étoit d'ailleurs charmé à l'entendre ſeulement parler, tant il y avoit de douceur & d'harmonie dans le ſon de ſa voix.

Il ne fut preſque point fait mention des griefs formés contre Cléopatre, qui d'ailleurs étoient ſans fondement

Elle saisit tellement Antoine par ses charmes, & se rendit si absolument maitresse de son esprit, qu'il ne lui pouvoit rien refuser. Ce fut pour lors qu'à sa priére il fit mourir Arsinoé sa sœur, qui s'étoit refugiée à Milet dans le temple de Diane comme dans un asyle assuré.

C'étoit tous les jours de nouvelles fêtes. Un nouveau repas enchérissoit toujours sur le précédent, & il semble qu'elle s'étudioit à se surpasser elle-même. Antoine, dans un festin qu'elle lui donnoit, étoit hors de lui-même à la vûe des richesses étalées de toutes parts, & sur tout du grand nombre de coupes d'or, enrichies de pierreries, & travaillées par les plus habiles ouvriers. D'un air dédaigneux elle dit que tout cela étoit peu de choses, & elle lui en fit présent. Le repas du lendemain fut encore plus superbe. Antoine, à son ordinaire, y avoit amené avec lui bon nombre de convives, tous Officiers de marque & de distinction. Elle leur donna tous les vases & toute la vaisselle d'or & d'argent dont le buffet étoit chargé.

Athen. lib. 4. pag. 147. 148.

Ce fut, sans doute, dans un de ces

Plin. lib. 9. cap. 35. Macrob. lib. 2. Saturnal. cap. 13.

festins qu'arriva ce que Pline, & après lui Macrobe, racontent. Cléopatre plaisantoit, selon sa coutume, sur les repas d'Antoine, comme étant fort modiques & fort mal entendus. Piqué de la raillerie, il lui demanda, d'un ton un peu échaufé, ce qu'elle croioit donc qu'on pût ajouter à la magnificence de sa table. Cléopatre lui répondit froidement, qu'en un seul souper elle dépenseroit un * million. Il prétendit que c'étoit pure vanterie, que la chose étoit impossible, & qu'elle n'en viendroit jamais à bout. On fit un pari, & Plancus fut pris pour arbitre. Le lendemain on se rendit au repas. Il étoit magnifique, mais n'avoit rien de si fort extraordinaire. Antoine supputoit la dépense, demandoit à la Dame à quel prix chaque chose pouvoit monter, & d'un air railleur, comme se tenant sûr de la victoire, disoit qu'on étoit encore bien éloigné d'un million. Attendez, dit la Reine, ce n'est ici qu'un commencement, & je me fais fort de dépenser moi seule le million. On apporte ** une seconde table, &, selon l'ordre qu'elle en avoit

* Centies *H*-*S*. Hoc est, centies centena millia sestertiûm. *Ce qui montoit à plus d'un million.*

** *Chez les anciens on changeoit de tables pour les différens services.*

donné, on ne ſervit deſſus qu'un ſeul vaſe plein de vinaigre. Antoine, ſurpris d'un appareil ſi nouveau, ne pouvoit deviner où tout cela tendoit. Cléopatre avoit à ſes oreilles deux perles, le plus belles qu'on eût jamais vûes, & dont chacune étoit eſtimée plus d'un million. Elle en tire une, la jette dans le vinaigre, & après l'avoir fait fondre * l'avale. Elle ſe préparoit à en faire autant de l'autre.** Plancus l'arréta, & lui donnant gain de cauſe, déclara Antoine vaincu. Plancus eut grand tort, d'envier à la Reine une gloire ſinguliére & unique, d'avoir, en deux coups, dévoré deux millions.

Antoine étoit brouillé avec Céſar. Pendant que ſa femme Fulvie ſe donnoit de grands mouvemens à Rome
AN. M. 3964.
Av. J.C. 40.

* *Le vinaigre a la force de fondre les choſes les plus dures.* Aceti ſuccus domitor rerum : *c'eſt ainſi que Pline le définit.* Lib. 33. cap. 3. *Cléopatre n'eut pas ici la gloire de l'invention. Avant elle, à la honte de la roiauté, le fils d'un Comédien (c'étoit Clodius fils d'Eſopus) avoit fait quelque choſe de pareil; & avaloit ſouvent des perles ainſi fondues, par l'unique plaiſir de faire une dépenſe énorme dans ſes repas.* Filius Æſopi detractam ex aure Metellæ, Scilicet ut decies ſolidùm exſorberet, aceto Diluit inſignem baccam. *Horat. lib. 2. Satyr. 3.*

** *Cette perle fut conſacrée depuis à Venus par Céſar, qui la porta à Rome à ſon retour d'Alexandrie; & qui l'aiant fait couper en deux, tant elle étoit d'une groſſeur extraordinaire, la fit ſervir de pendans d'oreille à la déeſſe.* Plin. ibid.

pour ſes intérêts, & que l'armée des Parthes étoit prête à entrer en Syrie, comme ſi cela ne l'eût point regardé, il ſe laiſſa entraîner par Cléopatre à Alexandrie, où ils paſſoient le tems dans les jeux, dans les amuſemens, & dans les délices, ſe traitant l'un l'autre tous les jours avec des dépenſes exceſſives & incroiables. On en peut juger par ce qui ſuit.

Plut. in Anton. pag. 928.

Un jeune Grec, qui étoit allé étudier en médecine à Alexandrie, ſur le grand bruit que faiſoient ces repas, eut la curioſité de s'aſſurer par lui-même de ce qui en étoit. Aiant été introduit dans la cuiſine d'Antoine, il vit, outre pluſieurs autres choſes, huit ſangliers qu'on faiſoit rotir tout entiers. Sur cela il témoigna ſa ſurpriſe du grand nombre de convives qu'il devoit y avoir à ce ſouper. L'Officier ſe prit à rire, & dit qu'il n'y avoit pas tant de monde qu'il croioit, & qu'ils ne ſeroient en tout que douze : mais qu'il faloit que chaque choſe fût ſervie dans un point de perfection, qui ſe paſſoit & ſe gâtoit d'un moment à l'autre. » Car, diſoit-il, il arrivera » peutêtre que tout à l'heure Antoine » demandera à ſouper ; & un moment

» après il défendra qu'on serve, parce
» qu'il sera entré dans quelque con-
» versation qui l'amusera. C'est pour-
» quoi on prépare, non un seul sou-
» per, mais plusieurs soupers, parce
» qu'il est difficile de deviner à quelle
» heure il voudra être servi.

Cléopatre, de peur qu'Antoine ne lui échapât, ne le perdoit jamais de vûe, & ne le quittoit ni jour ni nuit, toujours occupée à le divertir, & à le retenir dans ses chaînes. Elle jouoit aux dés avec lui, elle chassoit avec lui; &, quand il faisoit l'exercice des armes, elle étoit toujours présente. Son unique attention étoit de l'amuser agréablement, & de ne lui pas laisser le tems de sentir le poids de l'ennui.

Un jour qu'il pêchoit à la ligne, & qu'il ne prenoit rien, il en étoit très fâché, parce que la Reine étoit de la partie, & qu'il ne vouloit pas, en sa présence, paroitre manquer d'adresse, ou de bonheur. Il s'avisa donc de commander à des pêcheurs d'aller sous l'eau attacher secrettement à l'hameçon de sa ligne quelques gros poissons de ceux qu'ils avoient pris auparavant. Cet ordre fut exécuté sur le champ, & Antoine retira deux ou

trois fois sa ligne toujours chargée d'un gros poisson. Ce manége n'échapa pas à l'Egyptienne. Elle fit semblant d'être étonnée, & d'admirer ce bonheur d'Antoine : mais en secret elle dit à ses amis ce qui s'étoit passé, & les invita à venir le lendemain être spectateurs d'une pareille plaisanterie. Ils n'y manquérent pas. Quand ils furent tous montés dans des bateaux de pêcheurs, & qu'Antoine eut jetté sa ligne, elle commanda à un de ses gens de plonger promtement dans l'eau, de prévenir les plongeurs d'Antoine, & d'aller accrocher à l'hameçon de sa ligne quelque gros poisson salé, de ceux qu'on apporte du roiaume de Pont. Lorsqu'Antoine sentit que la ligne avoit sa charge, il la retira. A la vûe de ce poisson salé, ce furent des éclats de rire tels qu'on peut se l'imaginer. Alors Cléopatre lui dit : *Mon Général, laissez-nous la ligne à nous autres, Rois ou Reines du Phare & du Canope : votre pêche, c'est de prendre des villes, des roiaumes, & des Rois.*

Pendant qu'Antoine s'amusoit à ces jeux & à ce badinage d'enfant, la nouvelle qu'il reçut des conquêtes que faisoit Labiénus à la tête de l'armée

des Parthes, le réveilla de ſon profond ſommeil, & l'obligea de marcher contr'eux. Mais aiant appris en chemin la mort de Fulvie, il retourna à Rome, où il ſe réconcilia avec le jeune Céſar, dont il épouſa même la ſœur Octavie, femme d'un rare mérite, qui ſe trouvoit veuve par la mort de Marcellus. On crut que ce mariage lui feroit oublier Cléopatre. Mais s'étant mis en chemin pour aller contre les Parthes, ſa paſſion pour l'Egyptienne, qui tenoit quelque choſe de l'enſorcellement, ſe ralluma plus que jamais.

AN.M.3965. Av.J.C. 39.

Cette Reine, au milieu des paſſions les plus violentes & de l'enivrement des plaiſirs, conſervoit toujours du goût pour les belles Lettres & pour les Sciences. A la place de la fameuſe Bibliothéque d'Alexandrie qui avoit été brulée quelques années auparavant, comme nous l'avons dit, elle en rétablit une nouvelle, à l'augmentation de laquelle Antoine contribua beaucoup, lui aiant fait préſent des Bibliothéques qui étoient à Pergame, où il ſe trouva plus de deux cens mille volumes. Elle n'amaſſoit pas des Livres ſimplement pour la parure : elle

AN.M.3966. Av.J.C. 38. *Epiphan. de menſ. & ponder.*

Plut. in Anton. pag. 927.

en faisoit usage. Il y avoit peu de nations barbares à qui elle parlât par truchement : elle répondoit à la plupart dans leur propre langue, aux Ethiopiens, aux Troglodytes, aux Hébreux, aux Arabes, aux Syriens, aux Médes, aux Parthes. Elle savoit encore plusieurs autres langues, au lieu que les Rois qui avoient régné avant elle en Egypte, avoient à peine pu apprendre l'Egyptien, & quelques-uns d'entr'eux avoient même oublié le Macédonien, qui étoit leur langue naturelle.

Cléopatre, se prétendant femme légitime d'Antoine, souffroit impatiemment de le voir marié avec Octavie, qu'elle regardoit comme sa rivale. Il falut qu'Antoine, pour l'appaiser, lui fît de magnifiques présens. Il lui donna la Phénicie, la basse Syrie, l'île de Cypre, & une grande portion de la Cilicie. Il y ajouta une partie de la Judée & de l'Arabie. Ces grands présens, qui diminuoient considérablement l'étendue de l'Empire, affligérent fort les Romains ; & ils n'étoient pas moins choqués des honneurs excessifs qu'il rendoit à cette Princesse étrangére.

Deux années se passérent, pendant lesquelles Antoine fit plusieurs voiages à Rome, & entreprit quelques expéditions contre les Parthes & contre les Arméniens, où il n'acquit pas beaucoup d'honneur. Croiant avoir tout mis en sureté dans ces païs, il en ramena ses troupes. Dans l'impatience de rejoindre Cléopatre, il pressoit si fort sa marche malgré la rigueur de la saison & les neiges continuelles, qu'il perdit huit mille hommes dans le chemin, & arriva dans la Phénicie fort peu accompagné. Il y séjourna pour attendre Cléopatre : & comme elle tardoit trop à venir, il tomba dans des inquiétudes, des tristesses, & des langueurs qui le consumoient. Enfin elle arriva avec des habits & beaucoup d'argent pour les soldats.

An.M.3969. Av.J.C. 35. *Plut. in Anton. pag. 939-942.*

Octavie, en même tems, étoit partie de Rome pour l'aller trouver, & elle étoit déja arrivée à Athénes. Cléopatre sentit bien qu'elle ne venoit que pour lui disputer le cœur d'Antoine. Elle craignit qu'avec sa vertu, sa sagesse, & la gravité de ses mœurs, si elle avoit le tems de se servir de ses attraits modestes, mais vifs & insinuans, pour gagner son mari, elle ne

s'en rendît absolument maitresse. Pour éviter ce danger, elle fit semblant de mourir d'amour pour Antoine, & atténuoit dans cette vûe son corps ne prenant que très peu de nourriture. Toutes les fois qu'il entroit chez elle, il lui voioit le regard surpris & étonné : & quand il en sortoit, elle prenoit un air abbattu & languissant. Souvent elle faisoit en sorte de paroitre toute en larmes : & dans le moment même elle se hâtoit de les essuier & de les cacher, comme pour lui dérober sa foiblesse & son desordre. Antoine, qui ne craignoit rien tant que de causer le moindre déplaisir à Cléopatre, écrivit des lettres à Octavie, pour lui ordonner de l'attendre à Athénes, & de ne passer pas outre, parce qu'il étoit prét de se rengager dans une nouvelle expédition. En effet, sur la priére du Roi des Médes qui lui promettoit de puissans secours, il se préparoit à recommencer la guerre contre les Parthes.

Cette vertueuse Romaine, dissimulant l'injure qu'il lui faisoit, lui envoia demander en quel lieu il souhaitoit qu'elle fît porter les présens qu'elle lui avoit destinés, puisqu'il ne

trouvoit pas bon qu'elle vînt les lui préſenter elle-même. Antoine ne reçut pas mieux ce ſecond compliment, que le premier ; & Cléopatre, qui l'avoit empéché de voir Octavie, ne lui permit pas non plus de rien recevoir de ſa main. Ainſi Octavie fut obligée de retourner à Rome, ſans que ſon voiage eût produit d'autre effet que de rendre Antoine plus inexcuſable. C'eſt ce que ſouhaitoit Céſar, afin d'avoir un juſte ſujet de rompre entiérement avec lui.

Quand Octavie fut de retour à Rome, Céſar témoignant beaucoup de ſenſibilité pour l'affront qu'elle avoit reçu, lui ordonna de ſortir de la maiſon d'Antoine, & de loger en ſon particulier. Elle répondit qu'elle ne quitteroit point la maiſon de ſon mari, & que s'il n'avoit point d'autre raiſon de faire la guerre à Antoine que ce qui la regardoit, elle le conjuroit d'abandonner ſes intérêts. Elle y demeura toujours en effet comme s'il eût été préſent, & éleva avec beaucoup de ſoin & de magnificence non ſeulement les enfans qu'il avoit eus d'elle, mais encore ceux qu'il avoit eus de Fulvie. Quel contraſte d'Octa-

vie & de Cléopatre ! Combien l'une, au milieu de ſes rebuts & de ſes affronts, paroit-elle digne d'eſtime & de reſpect ; & l'autre, au milieu de ſa grandeur & de ſa magnificence, digne de mépris & d'horreur !

Il n'y eut point d'artifices que Cléopatre n'emploiât pour retenir Antoine dans ſes liens. Larmes, carreſſes, reproches, menaces, tout étoit mis en uſage. Elle avoit gagné à force de préſens tous ceux qui approchoient d'Antoine, & qui avoient le plus ſa confiance. Ces flateurs lui repréſentoient avec force qu'il y avoit de la dureté & de l'inhumanité d'abandonner Cléopatre dans le triſte état où elle ſe trouvoit, & que ce ſeroit faire mourir cette infortunée Princeſſe, qui n'aimoit que lui, & ne vivoit que pour lui. Ils amollirent & fondirent ſi bien le cœur d'Antoine, que, de peur que Cléopatre ne ſe fît mourir, il retourna promtement à Alexandrie, & remit les Médes au printems.

AN.M.3970. AV.J.C. 34. Il eut bien de la peine, quand le printems fut arrivé, à quitter l'Egypte, & à s'éloigner de ſa chere Cléopatre. Elle conſentit à l'accompagner juſqu'au bord de l'Euphrate.

Après s'être rendu maître de l'Arménie, autant par la trahison que par la force des armes, & y avoir fait un grand butin, il revint à Alexandrie, où il entra en triomphe, traînant à son char le Roi d'Arménie chargé de chaînes d'or; & il le présenta dans cet état à Cléopatre, qui prit plaisir à voir un Roi captif à ses piés. Il se délassa à loisir de ses grandes fatigues dans les festins & les parties de plaisir, où Cléopatre & lui passoient les jours & les nuits. Cette [a] vaine Princesse, dans un de ces repas, voiant Antoine plein de vin, osa bien lui demander l'Empire Romain, & il n'eut point de honte de le lui promettre.

An.M. 3971. Av. J.C. 33.

Avant que de partir pour une nouvelle expédition, Antoine, pour s'attacher la Reine par de nouveaux liens, & lui donner de nouvelles preuves de son entier dévouement, voulut faire la cérémonie du couronnement de Cléopatre & de tous ses enfans. On éleva pour cela dans le palais un trône d'or massif, où l'on montoit par plusieurs degrés d'argent. Antoine

a Hæc mulier Ægyptia ab ebrio imperatore, pretium libidinum, Romanum Imperium petiit: & promisit Antonius. *Florus, lib. 4. cap. 11.*

étoit assis sur ce trône, vétu d'un habit de pourpre en broderie d'or avec des boutons de diamans, aiant à son côté un cimetére à la Persanne, dont la poignée & le fourreau étoient chargés de pierreries, un diadême sur le front, & un sceptre d'or à la main: afin, disoit-il, qu'en cet équipage il méritât d'être le mari d'une Reine. Cléopatre étoit assise à sa droite, vétue d'une robe éclatante, faite de ce précieux lin destiné à couvrir la déesse Isis, dont cette Reine avoit la vanité de prendre l'habit & le nom. Sur le même trône, mais un peu plus bas, étoient assis, Césarion fils de Cléopatre & de Jules César, & les deux autres enfans, Alexandre & Ptolémée, qu'elle avoit eus d'Antoine.

Chacun aiant pris la place qui lui étoit destinée, le Héraut, par le commandement d'Antoine, & en la présence de tout le peuple à qui l'on avoit ouvert les portes du palais, proclama Cléopatre Reine d'Egypte, de Cypre, de Libye, & de la Célé-Syrie conjointement avec son fils Césarion. Il proclama ensuite les autres Princes Rois des Rois, & déclara, qu'en attendant une plus ample succession,

Antoine aſſignoit à Alexandre qui étoit l'aîné le roiaume d'Arménie & des Médes avec celui des Parthes quand il l'auroit conquis, & à Ptolémée ſon cadet les roiaumes de Syrie, de Phénicie, & de Cilicie. Ces deux jeunes Princes étoient habillés à la mode des pays ſur leſquels ils devoient régner. Après la proclamation, les trois Princes s'étant levés de leurs ſiéges s'approchérent du trône, & mettant un genou en terre, baiſérent les mains d'Antoine & de Cléopatre. On leur donna auſſitôt un train proportionné à leur nouvelle dignité, & chacun eut ſon régiment des gardes tirés des principales familles de ſes Etats.

Antoine ſe rendit de bonne heure en Arménie pour agir contre les Parthes, & il s'étoit déja avancé juſqu'aux bords de l'Araxe : mais les nouvelles de ce qui ſe paſſoit à Rome contre lui l'arrétérent, & lui firent abandonner l'expédition des Parthes. Il détacha ſur le champ Canidius avec ſeize Légions vers les côtes de la mer d'Ionie, & les rejoignit bientôt à Epheſe, où il étoit à portée d'agir en cas que les choſes en vinſſent à une

rupture ouverte entre César & lui ; comme il y avoit beaucoup d'apparence.

Cléopatre fut de la partie, & c'est ce qui causa la perte d'Antoine. Ses amis lui conseilloient de la renvoier à Alexandrie, jusqu'à ce qu'on vît quel tour prendroient les événemens de la guerre. Mais cette Reine, craignant que par l'entremise d'Octavie, il ne se raccommodât avec César, gagna Canidius à force d'argent, & le porta à parler en sa faveur à Antoine, & à lui représenter qu'il n'étoit ni juste d'éloigner de cette guerre une Princesse qui y contribuoit si fort de son côté ; ni utile pour son parti, parce que son départ décourageroit les Egyptiens, qui faisoient la plus grande partie de ses forces maritimes. D'ailleurs, lui disoit-on, on ne voioit pas que Cléopatre fût inférieure ni en prudence ni en bon sens à aucun des Princes & des Rois qui étoient dans son armée, elle qui avoit gouverné si lontems un si grand roiaume, & qui auroit pu apprendre dans son long commerce avec Antoine à manier avec sagesse & dextérité les plus importantes & les plus difficiles affaires. Antoine ne résista point à des

remontrances qui flatoient en même tems son amour propre & sa passion.

D'Ephése il se rendit avec Cléopatre à Samos, où étoit le rendez-vous de la plupart de leurs troupes, & où ils passérent le tems dans la bonne chere & dans les plaisirs. Les magnificences n'y furent guéres moindres qu'à Alexandrie. Les Rois qui étoient à leur suite s'épuisérent pour leur plaire par des dépenses extraordinaires, & déploiérent dans leurs festins un luxe excessif.

La Cour vint de Samos à Athénes, où elle passa plusieurs jours dans de semblables débauches. Cléopatre n'épargna rien pour obtenir des Athéniens les mêmes marques d'affection & d'estime qu'Octavie en avoit reçues pendant son séjour dans cette ville. Mais, quoiqu'elle pût faire, elle n'en put arracher que des civilités contraintes, qui se terminérent à une vaine députation qu'Antoine exigea des citoiens, & de laquelle il voulut être le chef lui-même en qualité de bourgeois d'Athénes.

Les nouveaux Consuls Caius Sosius & Domitius Enobardus s'étant déclarés ouvertement pour Antoine,

AN. M. 3972.
AV. J.C. 32.
Plut. in Anton. p. 942-955.

sortirent de Rome, & se rendirent auprès de lui. César, au lieu de les arrêter, ou de les faire poursuivre, fit semer le bruit que c'étoit avec sa permission qu'ils y étoient allés; & fit déclarer publiquement qu'il permettoit à tous ceux qui en avoient envie de se retirer où bon leur sembleroit. Par là il demeura maître à Rome, & se trouva en état d'ordonner & de faire tout ce qu'il jugea à propos pour ses intérêts & contre ceux d'Antoine.

Quand Antoine en fut averti, il fit assembler tous les Chefs de son parti; & le résultat de leur délibération fut, qu'il déclareroit la guerre à César, & qu'il répudieroit Octavie. Il fit l'un & l'autre. Les préparatifs d'Antoine pour la guerre étoient si avancés, que, si sans perdre de tems il eût poussé César, il auroit eu immanquablement tout l'avantage : car son adversaire n'étoit pas encore en état de lui faire tête ni par mer, ni par terre. Mais les plaisirs l'emportérent, & on remit les opérations à l'année suivante. Ce fut sa perte : César, par ce délai, eut le tems d'assembler toutes ses forces.

Les Députés qu'Antoine envoia à Rome pour déclarer son divorce avec

Octavie, avoient ordre de lui commander de sortir de la maison d'Antoine avec tous ses enfans ; &, en cas de refus, de l'en chasser par force, & de n'y laisser que le fils qu'Antoine avoit eu de Fulvie. Outrage d'autant plus sensible à Octavie, qu'une rivale en étoit la cause. Mais étoufant son ressentiment, elle ne répondit aux Députés de son mari que par des larmes : & quelqu'injustes que fussent ses ordres, elle y obéit, & sortit de sa maison avec ses enfans. Elle travailla même a appaiser le peuple que l'indignité de cette action avoit soulevé, & fit ce qu'elle put pour modérer la colére de César. Elle leur représentoit qu'il n'étoit pas de la bienséance ni de la dignité du nom Romain, d'entrer dans ces petits démélés : que c'étoient des querelles de femmes, qui ne méritoient pas qu'ils en témoignassent du ressentiment : & qu'elle seroit au desespoir, si elle étoit la cause d'une nouvelle guerre, elle qui n'avoit consenti à son mariage avec Antoine que dans l'espérance qu'il seroit un gage d'union entre lui & César. Ses remontrances eurent un succès contraire à ses intentions, & le peu-

ple, charmé de sa vertu, redoubla la compassion qu'il avoit de son malheur, & la haine qu'il portoit à Antoine.

Mais rien n'irrita tant les esprits que le testament d'Antoine, qu'il avoit laissé en dépôt entre les mains des Vestales. Ce fut un mystére révélé par deux Consulaires, qui ne pouvant souffrir l'orgueil de Cléopatre & la mollesse d'Antoine, s'étoient retirés vers César. Comme ils avoient été appellés à ce testament, & qu'ils en savoient le secret, ils le révélérent à César. Les Vestales firent difficulté de donner un acte qui leur avoit été confié, s'excusant sur la foi du dépôt qu'elles étoient obligées de garder; & elles voulurent y être forcées par l'autorité du peuple. Ainsi le testament aiant été apporté dans la grande place où le peuple s'étoit assemblé, on y lut ces trois articles. 1. Qu'Antoine reconnoissoit Césarion pour fils légitime de Jules César. 2. Qu'il instituoit pour ses héritiers les enfans qu'il avoit eus de Cléopatre, avec la qualité de Rois des Rois. 3. Qu'il ordonnoit, en cas qu'il mourût à Rome, que son corps, après avoir été porté en pompe

Titius & Plancus.

par la ville, seroit mis le soir sur un lit de parade pour être envoié ensuite à Cléopatre, à laquelle il laissoit le soin de ses funérailles & de sa sépulture.

Il y a pourtant des auteurs qui croient que ce testament fut une piéce supposée par César pour rendre Antoine plus odieux au peuple. En effet, quelle apparence y a-t-il qu'Antoine, qui savoit bien à quel point le peuple Romain étoit jaloux de ses droits & de ses coutumes, eût voulu lui confier l'exécution d'un testament qui les violoit avec tant de mépris?

Quand César eut une armée & une flote prêtes, qui lui parurent suffisantes pour faire tête à son ennemi, il déclara aussi la guerre de son côté. Mais dans le Décret que le peuple donna pour cet effet, il fit mettre que c'étoit contre Cléopatre; & ce fut par une politique rafinée qu'il en usa ainsi, & qu'il ne voulut pas mettre le nom d'Antoine dans sa déclaration, quoique ce fût contre lui effectivement que se fît la guerre. Car, outre qu'il mettoit Antoine dans son tort, en le rendant l'aggresseur dans une guerre contre sa patrie, il ménageoit par là

ceux qui étoient encore attachés à Antoine, dont le nombre & le crédit pouvoient être redoutables, & il auroit falu nécessairement les déclarer ennemis de la République, si Antoine avoit été nommé expressément dans le Décret.

Antoine retourna d'Athénes à Samos, où toute la flote étoit assemblée. Elle étoit composée de cinq cens vaisseaux de guerre d'une grandeur & d'une structure extraordinaire, aiant plusieurs ponts élevés les uns pardessus les autres, avec des tours sur la poupe & sur la proue d'une hauteur prodigieuse : de sorte qu'à voir ces superbes bâtimens au milieu de la mer, on les eût pris pour des îles flotantes. Il faloit un si grand équipage pour faire une bonne manœuvre sur ces pesantes machines, qu'Antoine, ne pouvant trouver assez de matelots, avoit été obligé de se servir de laboureurs, d'artisans, de muletiers, & de toutes sortes de gens sans expérience, plus propres à causer du trouble, qu'à rendre un bon service.

On embarqua sur cette flote deux cens mille hommes de pié, & douze mille chevaux. Les Rois de Libye, de

de Cilicie, de Cappadoce, de Paphlagonie, de Comagéne, & de Thrace, s'y trouvoient en personne : & ceux de Pont, de Judée, de Lycaonie, de Galatie, & des Medes, y avoient envoié leurs troupes. On ne peut voir de spectacle plus pompeux que celui de cette flote lorsqu'elle se fut mise en mer, & qu'elle eut déploié ses voiles. Mais rien n'égaloit la magnificence de la galére de Cléopatre, toute brillante d'or, avec des voiles de pourpre, ses flames & ses banderoles se jouant au gré du vent, pendant que les trompettes & les autres instrumens de guerre faisoient entendre des airs d'allégresse & de triomphe. Antoine la suivoit de près dans une galére qui n'étoit guéres moins ornée. Cette [a] Reine, enivrée de sa fortune & de sa grandeur, & n'écoutant que son ambition effrénée, menaçoit follement le Capitole d'une ruine pro-

a Dum Capitolio
Regina dementes ruinas,
Funus & imperio parabat,
Contaminato cum grege turpium
Morbo virorum : quidlibet impotens
Sperare, fortunaque dulci
Ebria. *Horat. Od.* 37. *Lib.* 1.

chaine, & se préparoit avec sa troupe infame d'Eunuques à détruire pour toujours l'Empire Romain.

De l'autre côté on voioit moins de pompe & d'éclat, mais plus de réalité. César n'avoit que deux cens cinquante vaisseaux, & quatre-vingts mille hommes d'infanterie, avec autant de chevaux qu'Antoine. Mais il n'avoit dans ses troupes que des soldats d'elite, & sur sa flote que des matelots expérimentés. Ses vaisseaux étoient moins grands que ceux d'Antoine, mais aussi ils étoient plus légers & plus propres au combat.

César avoit son rendez-vous à Brunduse, & Antoine s'avança jusqu'à Corcyre. Mais la belle saison étoit passée, & le mauvais tems approchoit. L'un & l'autre furent obligés de se retirer, de mettre leurs troupes en quartier d'hiver, & leurs flotes dans de bons ports, pour y attendre le printems.

An.M.3973. Antoine & César, dès que la saison
Av.J.C. 31. le leur permit, se remirent en campagne par mer & par terre. Les deux flotes entrérent dans le golfe Ambracien en Epire. Les plus braves & les plus expérimentés Officiers d'Antoine lui conseilloient de ne point hazarder un

combat naval, de renvoier Cléopatre en Egypte, & de gagner promtement la Thrace ou la Macédoine pour y combattre par terre, parce que ſon armée, compoſée de très bonnes troupes, & beaucoup ſupérieure à celle de Céſar, ſembloit lui promettre la victoire; au lieu qu'une flote, auſſi mal équipée que la ſienne, quelque nombreuſe qu'elle fût, lui laiſſoit peu d'eſpérance. Mais il y avoit lontems qu'Antoine n'étoit plus ſuſceptible d'un bon conſeil, ne faiſant que ce qui plaiſoit à Cléopatre. Cette orgueilleuſe Princeſſe, qui ne jugeoit des choſes que par l'extérieur, croioit que ſa flote étoit invincible, & que les vaiſſeaux de Céſar n'en pourroient approcher ſans ſe briſer. D'ailleurs elle ſentoit bien, qu'en cas de malheur il lui ſeroit bien plus aiſé de ſe ſauver ſur ſes vaiſſeaux que par terre. Son avis prévālut donc ſur celui de tous les Généraux.

La bataille ſe donna le ſecond jour de Septembre à l'embouchure du golfe d'Ambracie, près de la ville d'Actium, à la vûe des armées de terre, dont l'une étoit rangée en bataille ſur la côte du nord, & l'autre ſur celle

Le 4. avant les Nones de Septembre.

du midi de ce détroit, attendant le ſuccès du combat. Il fut douteux pendant quelque tems, & parut auſſi favorable à Antoine qu'à Céſar juſqu'à la retraite de Cléopatre. Cette Reine, effraiée du bruit du combat, où tout étoit terrible pour une femme, prit la fuite lorſqu'il n'y avoit aucun danger pour elle, & entraîna avec elle toute ſon eſcadre Egyptienne, qui étoit de ſoixante vaiſſeaux de haut bord, avec leſquels elle fit voile du côté du Péloponnéſe. Antoine, qui la vit fuir, oubliant tout, & s'oubliant lui-même, la ſuivit précipitamment, & céda à Céſar une victoire qu'il lui avoit très bien diſputée juſques-là. Elle couta pourtant encore cher au Vainqueur. Car les vaiſſeaux d'Antoine ſe battirent ſi bien après ſon départ, que, quoique le combat eût commencé vers le milieu du jour, il ne finit que quand la nuit vint, de ſorte que les troupes de Céſar furent obligées de la paſſer ſur leurs vaiſſeaux.

Le lendemain, Céſar, voiant ſa victoire complette, détacha une eſcadre pour pourſuivre Antoine & Cléopatre. Mais cette eſcadre, deſeſ-

pérant de les atteindre à cauſe de l'avance qu'ils avoient, revint bientôt rejoindre le gros de la flote. Antoine étant entré dans le vaiſſeau Amiral que montoit Cléopatre, alla s'aſſeoir à la proue, où, la tête appuiée ſur ſes deux mains, & les deux coudes ſur les genoux, il demeura comme un homme accablé de honte & de rage; repaſſant dans une profonde mélancolie ſa mauvaiſe conduite, & les malheurs qu'elle lui avoit attirés. Il ſe tint dans cette poſture, & dans ces noires penſées, pendant les trois jours qu'ils mirent à ſe rendre à Ténare, ſans voir Cléopatre, ni lui parler. Au bout de ce tems-là, ils ſe revirent, & vécurent enſemble à l'ordinaire.

Promontoire de la Laconie.

L'armée de terre reſtoit encore entiére, forte de dix-huit Légions, & de vingt-deux mille chevaux, ſous la conduite de Canidius Lieutenant Général d'Antoine; & elle auroit pu faire tête à Céſar, & lui cauſer bien de l'embarras. Mais ſe voiant abandonnée par ſes Généraux, elle ſe rendit à Céſar, qui la reçut à bras ouverts.

De Ténare, Cléopatre prit la route d'Alexandrie, & Antoine celle de

Libye, où il avoit laissé une armée considérable pour garder les frontiéres du pays. En débarquant, il apprit que Scarpus, qui commandoit cette armée, s'étoit déclaré pour César. Il fut si frapé de ce coup, auquel il n'avoit pas lieu de s'attendre, qu'il vouloit se tuer, & ses amis eurent de la peine à l'en empécher. Il ne lui restoit donc plus d'autre parti à prendre, que de suivre Cléopatre à Alexandrie, où elle étoit arrivée.

En approchant du port, elle craignit, si l'on apprenoit son malheur, qu'on ne lui en refusât l'entrée. Elle fit couronner ses vaisseaux, comme si elle fût revenue victorieuse. A peine y fut-elle entrée, qu'elle fit mourir tous les grands Seigneurs de son roiaume qui lui étoient suspects, de peur que, lorsqu'on sauroit sa défaite, ils n'excitassent des séditions contr'elle. Antoine la trouva dans ces sanglantes exécutions.

AN.M.3974. AV.J.C. 30. Elle forma, bientôt après, un autre dessein bien extraordinaire. Pour éviter de tomber entre les mains de César, qu'elle voioit bien qui la poursuivroit en Egypte, elle songeoit à faire transporter ses vaisseaux de la

mer Méditerranée dans la mer Rouge par l'Isthme qui n'a que trente lieues de largeur ; & à mettre ensuite tous ses trésors dans ces vaisseaux, & dans les autres qu'elle avoit deja sur cette mer. Mais les Arabes qui demeuroient sur cette côte aiant brulé tous les vaisseaux qu'elle y avoit, elle fut obligée d'abandonner ce dessein.

Changeant donc de résolution, elle ne songea plus qu'à gagner César qu'elle regardoit comme son vainqueur, & à lui faire un sacrifice d'Antoine que ses malheurs lui avoient rendu indiférent. Tel étoit l'esprit de cette Princesse. Quoiqu'elle aimât jusqu'à la fureur, elle avoit encore plus d'ambition que d'amour ; & la Couronne lui étant plus chere que son mari, elle songeoit à la conserver au prix de la vie d'Antoine. Mais lui cachant ses sentimens, elle lui persuada d'envoier des Ambassadeurs à César, pour négocier avec lui un Traité de paix. Elle joignit ses Ambassadeurs à ceux d'Antoine, mais leur donna ordre de traiter pour elle en particulier. César ne voulut point voir les Ambassadeurs d'Antoine : il renvoia ceux de Cléopatre avec une réponse favora-

ble. Il ſouhaitoit avec paſſion s'aſſurer de ſa perſonne & de ſes tréſors : de ſa perſonne, pour en honorer ſon triomphe ; de ſes tréſors, pour ſe mettre en état de paier les dettes qu'il avoit contractées pour cette guerre. Ainſi il lui laiſſa entrevoir de grandes eſpérances, ſi elle vouloit lui ſacrifier Antoine.

Celui-ci, depuis ſon retour de Libye, s'étoit retiré dans une maiſon champêtre qu'il avoit fait bâtir exprès ſur les bords du Nil, pour y jouir de l'entretien de deux amis qui l'y avoient ſuivi. Dans cette ſolitude, il ſembloit qu'il écoutoit avec plaiſir les ſages diſcours de ces deux Philoſophes. Mais, comme ils n'avoient pu lui arracher du cœur l'amour de Cléopatre, cauſe unique de tous ſes malheurs, cette paſſion, qu'ils n'avoient que ſuſpendue, ne fut pas lontems à reprendre ſon premier empire. Il retourna à Alexandrie, ſe livra de nouveau aux charmes & aux careſſes de Cléopatre, &, dans le deſſein de lui plaire, il envoia de ſeconds Députés à Céſar, pour lui demander la vie à des conditions ſi honteuſes, qu'il offroit de la paſſer à Athénes comme un

ſimple particulier, pourvû que Céſar aſſurât le roiaume d'Egypte à Cléopatre & à ſes enfans.

Cette ſeconde députation n'aiant pas été plus favorablement reçue que la premiére, Antoine eſſaia d'étoufer en lui-même le ſentiment des maux préſens, & la crainte de ceux dont il étoit menacé, en ſe livrant ſans meſure à la bonne chere & aux plaiſirs. Ils ſe régaloient tour à tour Cléopatre & lui, & à l'envi l'un de l'autre ſe donnoient des repas d'une magnificence incroiable.

La Reine cependant, qui prévoioit ce qui pourroit arriver, ramaſſoit toutes ſortes de poiſons; & pour éprouver ceux qui faiſoient mourir avec le moins de douleur, elle faiſoit l'eſſai de leur vertu & de leur force ſur les criminels condannés à mort qui étoient gardés dans les priſons. Aiant vû par ſes expériences, que les poiſons qui étoient forts faiſoient mourir promtement, mais dans de grandes douleurs; & que ceux qui étoient doux cauſoient une mort tranquille mais lente: elle eſſaia des morſures des bêtes venimeuſes, & fit appliquer en ſa préſence ſur diverſes perſonnes dif-

férentes ſortes de ſerpens. Tous les jours elle faiſoit de ces épreuves. Enfin elle trouva que l'aſpic étoit le ſeul qui ne cauſoit ni convulſions ni tranchées, & qui précipitant ſeulement dans une peſanteur & dans un aſſoupiſſement accompagné d'une petite moiteur au viſage, & d'un amortiſſement de tous les ſens, éteignoit doucement la vie; de ſorte que ceux qui étoient en cet état ſe fâchoient quand on les réveilloit, ou qu'on vouloit les lever, de même que ceux qui ſont profondément endormis. Ce fut là le poiſon auquel elle ſe fixa.

Pour diſſiper les ſoupçons & les ſujets de plainte d'Antoine, elle ſe mit à le careſſer encore plus que de coutume; de ſorte que n'aiant célébré le jour de ſa propre naiſſance qu'avec peu de ſolennité, & convenablement à l'état préſent de ſa fortune, elle célébra celui de la naiſſance d'Antoine avec un éclat & une magnificence au deſſus de tout ce qu'elle avoit fait auparavant, juſques-là que pluſieurs des conviés qui étoient venus pauvres à ce feſtin, s'en retournérent riches.

Céſar, ſachant de quelle importance il lui étoit de ne pas laiſſer ſa vic-

toire imparfaite, passa au commencement du printems en Syrie, & de là alla se présenter devant Péluse. Il envoia sommer le Gouverneur de lui ouvrir les portes : & Séleucus, qui y commandoit pour Cléopatre, en aiant reçu des ordres secrets, livra la ville sans souffrir le siége. Le bruit de cette trahison se répandit dans la ville. Cléopatre, pour se purger de cette accusation, remit entre les mains d'Antoine la femme & les enfans de Séleucus, afin qu'il les fît mourir pour se venger de sa perfidie. Quel monstre que cette Princesse! Elle reunit en sa personne les vices les plus odieux : le renoncement à toute pudeur, la mauvaise foi, l'injustice, la cruauté ; &, ce qui met le comble à tout le reste, les faux dehors d'une amitié trompeuse, qui cache un dessein formé de livrer à son ennemi celui qu'elle comble des caresses les plus tendres, & des marques de l'attachement le plus vif & le plus sincére. Voila où conduit l'ambition, qui étoit son vice dominant.

Elle avoit fait bâtir, tout joignant le temple d'Isis, des tombeaux & des salles superbes, tant par leur beau-

té & par leur magnificence, que par leur élévation. Elle y fit porter tous ſes meubles les plus précieux, l'or, l'argent, les pierreries, l'ébéne, l'ivoire, & quantité de parfums & de bois aromatiques, comme ſi elle eût eu deſſein d'en faire un bucher, ſur lequel elle eût voulu ſe conſumer avec tous ſes tréſors. Céſar, allarmé pour toutes ſes richeſſes, & craignant que, réduite au deſeſpoir, elle ne les fît brûler, lui dépéchoit tous les jours des gens qui lui donnoient de grandes eſpérances d'un traitement plein de douceur & d'humanité; & cependant il s'approchoit de la ville à grandes journées.

En arrivant, il campa près de l'Hippodrome. Il eſpéroit de ſe rendre bientôt maître de la ville par le moien des intelligences qu'il entretenoit avec Cléopatre, ſur leſquelles il ne comptoit pas moins que ſur ſon armée.

Antoine ignoroit les intrigues de cette Princeſſe, & ne voulant point ajouter foi à ce qu'on lui en raportoit, il ſe préparoit à une bonne défenſe. Il fit une vigoureuſe ſortie, & après avoir fort maltraité les aſſiégeans, & vivement pourſuivi juſqu'aux portes du

camp un détachement de cavalerie qu'on avoit envoié contre lui, il rentra victorieux dans la ville. C'étoit le dernier effort d'une valeur mourante, qui acheva d'épuiser dans cet exploit ce qui lui restoit de forces & de sentimens pour la gloire. Car, au lieu de profiter de cet avantage, & de penser sérieusement à sa défense en observant les démarches de Cléopatre qui le trahissoit, il vint tout armé se jetter à ses piés, & lui baiser les mains. On entendit après tout le palais d'Alexandrie retentir d'acclamations, comme si le siége eût été levé; & Cléopatre, qui ne cherchoit qu'à amuser Antoine, fit préparer un magnifique repas, où ils passérent ensemble le reste du jour & une partie de la nuit.

Le lendemain matin, Antoine résolut d'attaquer César par mer & par terre. Il rangea en bataille son armée de terre sur quelques hauteurs qui étoient dans la ville; & de là il regarda ses galéres qui sortoient du port, & qui alloient charger celles de César. Il attendit sans faire aucun mouvement, pour voir le succès de cette charge. Mais il fut bien étonné de voir

l'Amiral de Cléopatre baisser le pavillon lorsqu'il fut a portée de celui de César, & lui livrer toute sa flote.

Cette trahison ouvrit les yeux à Antoine, & lui fit ajouter foi, mais trop tard, à ce que ses amis lui avoient dit des perfidies de la Reine. Dans cette extrémité, il voulut se signaler par un acte extraordinaire de courage, capable, selon lui, de lui faire beaucoup d'honneur. Il envoia défier César à un combat singulier. César fit réponse, que si Antoine étoit las de vivre, il avoit d'autres moïens pour mourir. Antoine se voiant moqué par César, & trahi par Cléopatre, rentra dans la ville, & dans le moment même il fut encore abandonné de toute sa cavalerie. Alors, plein de rage & de desespoir, il courut au palais dans le dessein de se venger de Cléopatre: mais il ne la trouva point.

Cette artificieuse Princesse, qui avoit prévû ce qui arriva, voulant se dérober à la colére d'Antoine, s'étoit retirée dans le quartier où étoient les tombeaux des Rois d'Egypte, qui étoit fortifié de bonnes murailles, & dont elle avoit fait fermer les portes. Elle fit dire à Antoine, que préférant

une mort honorable à une honteuſe captivité, elle s'étoit donné la mort au milieu des tombeaux de ſes ancêtres, où elle avoit auſſi choiſi ſa ſépulture. Antoine, trop crédule, ne ſe donna pas le loiſir d'examiner une nouvelle qui devoit lui être ſuſpecte après toutes les infidélités de Cleopatre; & frapé de l'idée de ſa mort, il paſſa tout d'un coup de l'excès de la colére dans les plus vifs tranſports de douleur, & ne ſongea plus qu'à la ſuivre dans le tombeau.

Aiant pris cette furieuſe réſolution, il s'enferma dans ſa chambre avec un eſclave, & s'étant fait ôter ſa cuiraſſe, il lui commanda de lui enfoncer le poignard dans le ſein. Mais cet eſclave, plein de fidélité, d'affection, & de reſpect pour ſon Maître, s'en perça lui-même, & tomba mort à ſes piés. Antoine regardant cette action comme un exemple qu'il devoit ſuivre, s'enfonça ſon épée dans le corps, & tomba ſur le plancher dans un ruiſſeau de ſon ſang qu'il méla avec celui de ſon eſclave. Il arriva dans ce moment un Officier des gardes de la Reine, qui lui venoit dire qu'elle étoit vivante. Il n'entendit pas plutôt prononcer le

nom de Cléopatre, qu'il revint de ſon évanouiſſement, & apprenant qu'elle étoit vivante, il ſouffrit qu'on panſât ſa bleſſure, & ſe fit enſuite porter a la fortereſſe où elle s'étoit enfermée. Cléopatre ne permit point qu'on ouvrît les portes pour le faire entrer, dans la crainte de quelque ſurpriſe : mais elle parut à une fenêtre haute, & jetta en bas des chaînes & des cordes. On y attacha Antoine, & Cléopatre, aidée de deux femmes, qui étoient les ſeules qu'elle eût menées avec elle dans ce tombeau, le tira à elle. Jamais ſpectacle ne fut plus touchant. Antoine, tout couvert de ſang, & la mort peinte ſur le viſage, étoit guindé en haut, tournant ſes yeux mourans vers Cléopatre, & lui tendant ſes foibles mains, comme pour la conjurer de recevoir ſes derniers ſoupirs : & Cléopatre, le viſage tendu, & les bras roidis, tiroit les cordes avec grand effort, pendant que ceux d'en bas, qui ne pouvoient l'aider autrement, l'encourageoient par leurs cris.

Quand elle l'eut tiré à elle, & qu'elle l'eut couché, elle déchira ſes habits ſur lui, ſe frapant le ſein, ſe

meurtrissant la poitrine; & lui essuiant le sang avec son visage collé sur le sien, elle l'appelloit son Prince, son Seigneur, son cher Epoux. En faisant ces tristes exclamations, elle coupoit les cheveux d'Antoine suivant la superstition des payens, qui croioient soulager par là ceux qui mouroient d'une mort violente.

Antoine aiant repris ses sens, & voiant l'affliction de Cléopatre, lui dit, pour la consoler, qu'il mouroit heureux puisqu'il mouroit entre ses bras; & qu'au reste il ne rougissoit point de sa défaite, n'étant point honteux à un Romain d'être vaincu par des Romains. Il l'exhorta ensuite à sauver sa vie & son roiaume, pourvû qu'elle le pût faire avec honneur, & à se donner de garde des traîtres de sa Cour, aussi bien que des Romains de la suite de César, ne se fiant qu'à Proculeius. Il expira en achevant ces paroles.

Dans le moment même Proculeius arriva de la part de César, qui n'avoit pu retenir ses larmes au triste récit qu'on lui avoit fait de tout ce qui s'étoit passé, & à la vûe de l'épée teinte du sang d'Antoine qu'on lui présenta.

Il avoit ordre sur tout de se rendre maître de Cléopatre, & de la prendre en vie s'il étoit possible. La Princesse refusa de se remettre entre ses mains. Elle eut pourtant avec lui une conversation, sans qu'il entrât dans le tombeau. Il s'approcha seulement de la porte, qui étoit bien fermée, & qui par des fentes donnoit passage à la voix. Ils parlérent assez lontems ensemble, elle demandant toujours le roiaume pour ses enfans, & lui l'exhortant à bien espérer, & la pressant de remettre entre les mains de César tous ses intérêts.

Après qu'il eut bien observé le lieu, il alla faire son raport à César, qui sur l'heure, envoia Gallus pour lui parler encore. Gallus s'approcha de la porte comme avoit fait Proculeius, & parla comme lui au travers des fentes, faisant durer exprès la conversation. Pendant ce tems-là Proculeius approcha une échelle de la muraille, entra par la même fenêtre par où ces femmes avoient tiré Antoine, & suivi de deux Officiers qui étoient avec lui, il descendit à la porte où Cléopatre étoit à parler avec Gallus. Une des deux femmes qui étoient enfermées avec

elle le voiant, s'écria toute éperdue : *Malheureuse Cléopatre, vous voila prise !* Cléopatre tourne la tête, voit Proculeius, & veut se percer d'un poignard qu'elle portoit toujours à sa ceinture. Mais Proculeius courant à elle très promtement, & la prenant entre ses bras : *Vous vous faites tort*, lui dit-il, *& vous faites tort aussi à César, en lui ôtant une si belle occasion de montrer sa bonté & sa clémence.* En même tems il lui arrache son poignard, & secoue ses robes de peur qu'il n'y eût du poison caché.

César envoia un de ses affranchis, nommé Epaphrodite, auquel il commanda de la garder très soigneusement, pour empécher qu'elle n'attentât sur elle-même, & d'avoir d'ailleurs pour elle tous les égards & toutes les complaisances qu'elle pourroit desirer ; & il chargea Proculeius de savoir de la Reine ce qu'elle desiroit de lui.

César se prépara ensuite à entrer dans Alexandrie, dont personne n'étoit plus en état de lui disputer la conquête. Il en trouva les portes ouvertes, & tous les habitans dans une extrême consternation, ne sachant ce

qu'ils avoient à craindre ou à espérer. Il entra dans la ville en s'entretenant avec le Philosophe Aréus, & s'appuiant sur lui avec une sorte de familiarité, pour faire connoitre publiquement le cas qu'il en faisoit. Etant monté au palais, il s'assit sur un tribunal qu'il fit élever, & voiant tout le peuple prosterné à terre, il leur commanda de se lever. Puis il leur dit qu'il leur pardonnoit pour trois raisons. La premiére, à cause d'Alexandre le Grand leur fondateur : la seconde, à cause de la beauté de leur ville : & la troisiéme, à cause d'Aréus l'un de leurs citoiens, dont il estimoit le mérite & le savoir.

Cependant Proculeius s'aquittoit de sa commission auprès de la Reine, qui d'abord ne demanda rien à César que la permission d'ensevelir Antoine, qui lui fut accordée sans peine. Elle n'épargna rien pour rendre sa sépulture magnifique suivant la coutume des Egyptiens. Elle fit embaumer son corps avec les parfums les plus précieux de l'Orient, & le plaça parmi les tombeaux des Rois d'Egypte.

César ne trouva pas à propos de voir Cléopatre dans les premiers jours de

ſon deuil : mais, lorſqu'il crut le pouvoir faire avec bienſéance, il ſe fit introduire dans ſa chambre, après lui en avoir demandé la permiſſion, voulant par les égards qu'il avoit pour elle lui cacher ſon deſſein. Elle étoit couchée ſur un petit lit dans un état fort ſimple & fort négligé. Quand il entra dans ſa chambre, quoiqu'elle n'eût ſur elle qu'une ſimple tunique, elle ſe leva promtement, & alla ſe jetter à ſes genoux horriblement défigurée, les cheveux en deſordre, le viſage effaré & ſanglant, la voix tremblante, les yeux preſque fondus à force de pleurer, & le ſein couvert de meurtriſſures & de plaies. Cependant cette grace naturelle, & cette fierté que ſa beauté lui inſpiroit, n'étoient pas entiérement éteintes, & malgré le pitoiable état où elle étoit réduite, de ce fond même de triſteſſe & d'abbattement il en ſortoit, comme d'un ſombre nuage, des traits vifs & des eſpéces de raions qui éclatoient dans ſes regards & dans tous les mouvemens de ſon viſage. Quoique preſque mourante, elle ne deſeſpéroit pas d'inſpirer encore de l'amour à ce jeune Vainqueur, comme elle avoit fait autrefois à Céſar & à Antoine.

La chambre où elle le reçut, étoit pleine des portraits de Jules César. » Seigneur, lui dit-elle en lui montrant ces tableaux, » voila les images » de celui qui vous a adopté pour vous » faire ſuccéder à l'Empire Romain, » & à qui je ſuis redevable de ma Cou» ronne. « Puis, tirant de ſon ſein les lettres qu'elle y avoit cachées : » Voi» la auſſi, continua-t-elle en les baiſant, » les chers témoignages de ſon » amour.« Elle en lut enſuite quelques unes des plus tendres, accompagnant cette lecture de paroles touchantes, & de regards paſſionnés. Mais elle emploia inutilement tous ces artifices; &, ſoit que ſes charmes n'euſſent plus le pouvoir qu'ils avoient eu dans ſa jeuneſſe, ou que l'ambition fût la paſſion dominante de Céſar, il ne parut point touché de ſa vûe ni de ſon entretien, ſe contentant de l'exhorter à avoir bon courage, & l'aſſurant de ſes bonnes intentions. Elle s'apeiçut bien de cette froideur, dont elle tira un mauvais augure : mais diſſimulant ſon chagrin, & changeant de diſcours, elle le remercia des complimens que Proculeius lui avoit faits de ſa part, & qu'il venoit de lui renouveller lui-

même. Elle ajouta qu'en revanche elle vouloit lui livrer tous les trésors des Rois d'Egypte. Et en effet elle lui remit entre les mains un bordereau de tous ses meubles, de ses pierreries, & de ses finances. Et comme Séleucus, un de ses Trésoriers qui étoit présent, lui reprocha qu'elle n'avoit pas tout déclaré, & qu'elle cachoit & retenoit une partie de ce qu'elle avoit de plus précieux, outrée d'une telle insolence elle lui donna plusieurs coups sur le visage. Puis se tournant vers César, » N'est-ce pas une chose horrible, lui » dit-elle, que lorsque vous n'avez » pas dédaigné de me venir voir, & » que vous avez bien voulu me conso- » ler dans le triste état où je me trou- » ve, mes propres domestiques vien- » nent m'accuser devant vous sous » prétexte que j'aurai réservé quel- » que bijou de femme, non pour en » orner une misérable comme moi, » mais pour en faire un petit présent » à Octavie votre sœur, & à Livie vo- » tre épouse, afin que leur protection » attire de votre part un traitement » favorable à une infortunée Prin- » cesse ?

César fut ravi de l'entendre parler

ainsi, ne doutant point que ce ne fût l'amour de la vie qui lui inspiroit ce langage. Il lui dit qu'elle pouvoit disposer à son gré des bijoux qu'elle avoit retenus ; & après l'avoir assurée qu'il la traiteroit avec plus de générosité & de magnificence qu'elle n'osoit l'espérer, il se retira, pensant l'avoir trompée, & c'étoit lui qui le fut.

Ne doutant point que César n'eût dessein de la faire servir d'ornement à son triomphe, elle ne songea plus qu'à mourir pour éviter cette honte. Elle savoit bien qu'elle étoit observée par les gardes qu'on lui avoit donnés, qui, sous prétexte de lui faire honneur, la suivoient par tout ; & que d'ailleurs le tems pressoit, le jour du départ de César approchant. Pour le tromper donc encore mieux, elle le fit prier qu'elle pût aller rendre ses derniers devoirs au tombeau d'Antoine, & prendre congé de lui. César lui aiant accordé cette permission, elle s'y rendit effectivement pour baigner ce tombeau de ses larmes, & pour assurer Antoine, à qui elle adressa son discours comme si elle l'eût eu sous les yeux, qu'elle alloit bientôt lui donner une preuve

preuve plus certaine de ſon amour.

Aprés cette funeſte proteſtation, qu'elle accompagna de ſes pleurs & de ſes ſoupirs, elle fit couvrir le tombeau de fleurs, & revint dans ſa chambre. Puis elle ſe mit au bain, & du bain a la table, aiant ordonné qu'on lui ſervît un repas magnifique. Au lever de la table, elle écrivit un billet à Céſar, & aiant fait ſortir tous ceux qui étoient dans ſa chambre, excepté ſes deux femmes, elle ferma la porte ſur elle, ſe mit ſur un lit de repos, & demanda une corbeille où il y avoit des figues, qu'un payſan venoit d'apporter. Elle la mit auprès d'elle, & un moment après on la vit ſe coucher ſur ſon lit, comme ſi elle ſe fût endormie. Mais c'eſt que l'aſpic, qui étoit caché parmi les fruits, l'aiant piquée au bras qu'elle lui avoit tendu, le venin avoit auſſitôt gagné le cœur, & l'avoit tuée ſans douleur, & ſans qu'on s'en aperçût. Les gardes avoient ordre de ne rien laiſſer paſſer, qui ne fût viſité exactement: mais ce payſan traveſti, qui étoit un fidéle ſerviteur de la Reine, joua ſi bien ſon perſonnage, & il parut ſi peu d'apparence de tromperie dans un panier de fruits,

que les gardes le laissérent entrer. Ainsi toute la prévoiance de César lui fut inutile.

Il ne douta point de la résolution de Cléopatre, après avoir lu le billet qu'elle lui avoit écrit, pour le prier de permettre que son corps fût mis auprès de celui d'Antoine dans un même tombeau; & il dépécha promtement deux Officiers pour la prévenir. Mais, quelque diligence qu'ils pussent faire, ils la trouvérent morte.

Cette [a] Princesse étoit trop fiére, & trop au dessus du commun, pour souffrir qu'on la menât en triomphe attachée au char du Vainqueur. Déterminée à mourir, & par là devenue capable des plus féroces résolutions, elle vit d'un œil sec & tranquille couler dans ses veines le poison mortel de l'aspic.

Cléopatre mourut à l'âge de trente-

a Ausa & jacentem visere regiam
Vultu sereno fortis, & asperas
Tractare serpentes, ut atrum
Corpore combiberet venenum,
Deliberata morte ferocior:
Sævis Liburnis scilicet invidens
Privata deduci superbo
Non humilis mulier triumpho.
Horat. Od. 37. *Lib.* 1.

neuf ans, dont elle en avoit régné vingt-deux depuis la mort de ſon pere. Les ſtatues d'Antoine furent abattues, & celles de Cléopatre demeurérent ſur pié, un certain Archibius, qui avoit été attaché au ſervice de Cléopatre, aiant donné mille talens à Ceſar, afin qu'elles ne fuſſent pas traitées comme celles d'Antoine. *Trois millions.*

Après la mort de Cléopatre, l'Egypte fut réduite en province Romaine, & gouvernée par un Préfet qu'on y envoioit de Rome. Le régne des Ptolémées en Egypte, à en placer le commencement a l'année même de la mort d'Alexandre le Grand, avoit duré deux cens quatre-vingts-treize ans, depuis l'an du Monde 3681 juſqu'à l'an 3974.

CONCLUSION de toute l'hiſtoire ancienne.

NOUS avons vû juſqu'ici, ſans parler de l'ancien & premier Roiaume d'Egypte, & de quelques Etats ſéparés des autres & comme iſolés, trois grands Empires ſe ſuccéder l'un à l'autre par une ruine mutuelle pendant une longue ſuite de ſiécles, & diſpa-

roitre enfin entiérement à nos yeux : l'Empire des Babyloniens, l'Empire des Médes & des Perses, l'Empire des Macedoniens & des Princes Grecs successeurs d'Alexandre. Reste un quatriéme Empire, c'est celui des Romains, qui aiant déja absorbé la plupart de ceux qui l'ont précédé, étendra encore ses conquêtes ; & qui lui-même, après avoir tout soumis à son pouvoir par la force des armes, sera déchiré comme en différens morceaux, & par ce démembrement donnera lieu à l'établissement de presque tous les Roiaumes qui partagent maintenant l'Asie, l'Europe, & l'Afrique. Voila, à proprement parler, un tableau racourci de la durée de tous les siécles, de la gloire & de la puissance de tous les Empires de la terre, en un mot de tout ce que la grandeur humaine a de plus brillant, & de plus capable d'exciter l'admiration. Tout s'y trouve généralement réuni par un heureux concours : la beauté d'esprit & la finesse du goût, accompagnés d'un solide jugement ; le rare talent de la parole porté au plus sublime degré de perfection, sans s'écarter du naturel & du vrai ;

la gloire des armes, avec celle des Arts & des Sciences ; la valeur dans les conquêtes, & l'habileté dans le gouvernement. Quelle foule de grands hommes de toute ſorte ne ſe préſente point à l'eſprit ! Que de Rois puiſſans & environnés de gloire ! Que de grands Capitaines ! Que de fameux Conquérans ! Que de ſages Magiſtrats ! Que de ſavans Philoſophes ! Que d'admirables Légiſlateurs ! On eſt enchanté de voir dans de certains ſiécles & de certains pays comme privilégiés, un zéle ardent pour la juſtice, un vif amour de la patrie, un noble deſintéreſſement, un généreux mépris des richeſſes, & une eſtime de la pauvreté qui nous étonne & nous effraie, tant elle nous paroit au deſſus des forces humaines.

Voila comme nous penſons & comme nous jugeons. Mais, pendant que nous ſommes dans l'admiration & dans l'extaſe à la vûe de tant de vertus éclatantes, le ſouverain Juge, ſeul juſte eſtimateur de toutes choſes, n'y voit que petiteſſe, que baſſeſſe, que vanité, qu'orgueil ; &, pendant que les hommes ſe donnent bien des mouvemens pour perpétuer la puiſſance

de leur maison, pour fonder des roiaumes, & pour les éterniser si cela étoit possible, Dieu, du haut de son trône, renverse tous leurs projets, & fait servir leur ambition même à l'exécution de ses vûes infiniment supérieures à toutes nos pensées. Lui seul connoit son œuvre & ses desseins. Tous les siécles lui sont présens :
Eccli. 36. 19. *conspector seculorum.* Il a marqué à tous les Empires leur sort & leur durée. Dans toutes ces différentes révolutions que nous avons vûes, rien
Dan. cap. 2. n'est arrivé au hazard. On sait que sous l'image de cette statue que vit Nabuchodonosor, d'une hauteur énorme & d'un regard effraiant, dont la tête étoit d'or, la poitrine & les bras d'argent, le ventre & les cuisses d'airain, & les jambes de fer, mais une partie des piés de fer, & l'autre d'argile ; Dieu a voulu représenter les quatre grands Empires, réunissant en eux, comme la suite de cette Histoire nous l'a fait voir, tout ce qu'il y a d'éclat, de grandeur, de force, de puissance. Que faut-il au Tout-puissant pour renverser ce formidable Colosse, pour le briser & le réduire en poudre ? *Une*

petite pierre, qui d'elle-même, & ſans la main d'aucun homme, ſe détachant de la montagne, ira fraper ce Coloſſe au pié. Alors le fer, l'argile, l'airain, l'argent, & l'or ſe briſeront tous enſemble, & deviendront comme la menue paille que le vent emporte hors de l'aire pendant l'été, & ils diſparoitront ſans qu'il s'en trouve plus rien en aucun lieu: mais la pierre, qui avoit frapé la ſtatue, deviendra une grande montagne qui remplira toute la terre.

Nous voions de nos yeux l'accompliſſement de cette admirable prophétie de Daniel, du moins pour une partie. JESUS-CHRIST deſcendu du ciel pour s'incarner dans le ſein ſacré de la ſainte Vierge ſans la participation d'aucun homme, eſt la petite pierre détachée de la montagne ſans aucun ſecours humain. Le caractére qui domine dans ſa perſonne, dans ſes parens, dans ſon extérieur, dans ſa maniére d'enſeigner, dans ſes diſciples, en un mot dans tout ce qui l'environnoit, étoit la ſimplicité, la pauvreté, l'humilité, qui fut ſi extrême, qu'elle cacha aux yeux des Juifs orgueilleux l'éclat divin de ſes miracles quelque

brillant qu'il fût, & aux yeux du démon même si perçans & si attentifs les preuves sensibles de sa divinité.

Malgré cette foiblesse, & cette bassesse même apparente, JESUS-CHRIST fera certainement la conquête de tout l'univers. C'est sous cette idée qu'un Prophéte nous le

Apocal. 6. 2. représente : *Exivit vincens ut vinceret.* Son œuvre & sa mission est de *former ici à son Pere un roiaume qui ne sera jamais détruit ; un roiaume qui ne passera point dans un autre peuple* comme ceux dont jusqu'ici nous avons vû l'histoire ; *qui renversera & qui réduira en poudre tous ces roiaumes, & qui subsistera éternellement.*

Le pouvoir accordé à JESUS-CHRIST fondateur de cet Empire est sans borne, sans mesure, & sans fin. Les Rois, qui se glorifient tant dans leur puissance, n'ont rien qui approche tant soit peu de celle de JESUS-CHRIST. Ils ne dominent point sur les volontés des hommes, ce qui est proprement régner. Leurs sujets peuvent penser tout ce qu'ils veulent indépendemment d'eux. Il y a une infinité d'actions particuliéres

qui ne ſe font point par leur ordre, & qui échapent à leur connoiſſance auſſi-bien qu'à leur pouvoir. Leurs deſſeins avortent & s'évanouiſſent, ſouvent de leur vivant même. Toute leur grandeur au moins diſparoit & périt avec eux. Il n'en eſt pas ainſi de JESUS-CHRIST. *Toute puiſſance lui a été donnée dans le ciel & dans la terre.* C'eſt principalement ſur les eſprits & ſur les cœurs qu'il l'exerce. Rien ne ſe fait que par ſon ordre ou par ſa permiſſion. Tout eſt réglé par ſa ſageſſe & par ſa puiſſance. Tout coopére directement ou indirectement à l'accompliſſement de ſes deſſeins.

Matth. 28. 18.

Pendant que tout eſt en mouvement ſur la terre, que les Etats & les Empires paſſent avec une rapidité incroiable, & que les hommes eux-mêmes, vainement occupés de ce ſpectacle extérieur, ſont entraînés auſſi par ce torrent ſans preſque s'en apercevoir: il ſe paſſe en ſecret un ordre de choſes inconnu & inviſible, qui décide néanmoins de notre ſort pour l'éternité. La durée des ſiécles n'a pour but que la formation du corps des Elus. Il s'augmente & ſe perfectionne tous les jours.

Quand il aura reçu ſon parfait accompliſſement par la mort du dernier des
1. Cor. 15. 24. Elus, *alors viendra la fin & la conſommation de toutes choſes, lorſque* JESUS-CHRIST *aura remis ſon roiaume à Dieu ſon Pere, & qu'il aura détruit tout empire, toute domination, & toute puiſſance.* Puiſſions-nous tous avoir part à cet heureux roiaume, qui a pour loi la vérité, pour roi la charité, & pour durée l'éternité! *Fiat, fiat.*





SUPPLEMENT POUR LE DIXIE'ME TOME.

PAGE 190 ligne 12 *Pompée*, &c. Corrigez ainsi: Pompée se tourna alors du côté de Cornélie sa femme qui déja par avance pleuroit sa mort, & après lui avoir dit ces vers de Sophocle, *tout homme qui entre à la Cour d'un Tyran devient son esclave, quoiqu'il y soit entré libre*, il passa dans la chaloupe. Ce mot, qui est devenu fort célébre, n'a pas dû être omis.

Page 227 ligne 6 après ces mots, *où il n'acquit pas beaucoup d'honneur*, ajoutez ce qui suit.

C'est dans une de ces expéditions que fut saccagé le temple d'Anaïtis, déesse fort célébre parmi un certain peuple d'Arménie, & que sa statue d'or massif fut mise en piéces par les soldats, ce qui en enrichit plusieurs très considérablement. Un d'eux, qui étoit vétéran, & qui s'étoit établi à Bologne

Plin. lib. 33. cap. 23.

en Italie, eut le bonheur un jour de recevoir Auguste dans sa maison, & de lui donner à souper. *Est-il vrai*, lui dit ce Prince pendant le repas en rappellant cette histoire, *que celui qui attenta le premier sur la statue de la déesse, perdit aussitôt la vûe, fut perclus de tous ses membres, & expira sur l'heure même. Si*[a] *cela étoit*, dit le Vétéran avec un souris, *je n'aurois pas l'honneur de voir aujourd'hui Auguste chez moi, étant moi-même le téméraire qui lui donna le premier assaut; dont bien m'en a pris. Car si j'ai quelque chose, j'en ai toute l'obligation à la bonne déesse; & encore à présent, Seigneur, vous soupez d'une de ses jambes.*

Page 235 après ces derniers mots du premier *à* linea, *un luxe excessif*, ajoutez ce qui suit.

Plin. lib. 21. cap. 3.

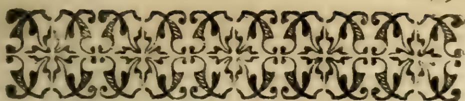
C'est apparemment dans un de ces festins qu'arriva ce qui est raporté dans Pline. Quelque passion que Cléopatre témoignât pour Antoine, comme il connoissoit parfaitement son caractére dissimulé, & capable des crimes les plus noirs, il craignit, je ne sai

a Respondit, tum maximè Augustum de crure ejus cœnare, seque illum esse, totumque sibi censum ex eâ rapinâ.

pas ſur quel fondement, qu'elle ne ſongeât à l'empoiſonner : c'eſt pourquoi dans les repas il ne touchoit à aucun mêt qu'on n'en eût gouté auparavant. Il n'étoit pas poſſible que la Reine ne s'aperçût d'une défiance ſi marquée. Elle emploia un moien fort extraordinaire, pour lui faire ſentir en même tems combien ſes craintes étoient mal fondées, & combien d'ailleurs, ſi elle avoit été mal intentionnée, toutes les précautions qu'il prenoit auroient été inutiles. Elle fit empoiſonner l'extrémité des fleurs dont étoient compoſées les couronnes qu'Antoine & elle, ſelon la coutume des Anciens, portoient à table. Quand le vin eut commencé à échaufer les têtes, & à égaier le repas, Cléopatre invita Antoine à boire ces fleurs. Il ne ſe fit pas prier lontems, & après en avoir arraché les extrémités avec ſes doigts, & les avoir jettées dans ſa coupe remplie de vin, il étoit près de l'avaler, lorſque la Reine, l'arrétant par le bras : *Je ſuis*, lui dit-elle, *cette empoiſonneuſe, contre laquelle vous prenez tant de précautions. S'il m'étoit poſſible de vivre ſans vous, jugez vous-même*

maintenant si l'occasion ou la raison de le faire me manquoient. Aiant fait venir un prisonnier condanné à mort, elle lui fit boire cette liqueur, & il expira sur le champ.





LIVRE VINGT-DEUXIÉME.

DES ARTS ET DES SCIENCES.

AVANT-PROPOS.

Combien l'invention des Arts & des Sciences a été utile au genre humain. Elle doit être attribuée à Dieu.

L'HISTOIRE des Arts & des Sciences, & de ceux qui s'y sont distingués par un mérite particulier, est, à proprement parler, l'histoire de l'esprit humain; laquelle, en un certain sens, ne le céde point à celle des Princes & des Héros, que l'opinion commune place au suprême degré d'élévation & de gloire. Je ne prétends point, en parlant ainsi, donner atteinte à la différence des états & des conditions, ni confondre ou égaler les rangs que Dieu lui-même a distin-

gués parmi les hommes. Il a mis sur nos têtes les Princes, les Rois, les Chefs des Etats, qu'il a rendu dépositaires de son autorité; &, après eux, les Généraux d'armée, les Ministres, les Magistrats, & tous ceux avec qui le Souverain partage les soins du gouvernement. L'honneur qu'on leur rend, & les prééminences qu'ils possédent, ne sont point de leur part une usurpation. C'est la divine Providence elle-même qui a marqué leurs rangs, & qui nous commande la soumission, l'obéissance, & le respect pour ceux qui tiennent sa place.

Mais il est un autre ordre de choses, &, s'il est permis de parler ainsi, un autre arrangement de cette même Providence, qui, sans toucher à ce premier genre de grandeur dont j'ai parlé, en établit un autre totalement différent, où la distinction ne vient ni de la naissance, ni des richesses, ni de l'autorité, ni de l'élévation des places, mais uniquement du mérite & du savoir. C'est elle qui régle encore ici les rangs, par le partage libre & purement volontaire des talens de l'esprit, qu'elle distribue comme il lui plait & à qui il lui plait, sans aucun égard pour

la qualité & la noblesse des personnes. Elle forme par l'assemblage des Savans en tout genre une nouvelle espéce d'Empire, infiniment plus étendu que tous les autres, qui réunit tous les siécles & tous les pays, sans distinction ni d'âge, ni de sexe, ni de condition, ni de climats. Ici le roturier se trouve de niveau avec le noble, le sujet avec le Prince, & souvent les devancent.

La loi primitive & le titre légitime pour mériter de solides louanges dans cet Empire Litéraire, est que chacun soit content de sa place; qu'il ne porte point envie à la gloire des autres; qu'il les regarde comme des Collégues, destinés, aussi bien que lui, par la Providence a enrichir la société, & à en devenir les bienfaiteurs; & qu'il se souvienne avec reconnoissance de qui il tient ses talens, & pourquoi il les a reçus. Car enfin ceux qui se distinguent le plus parmi les Savans, peuvent-ils croire qu'ils se soient donné eux-mêmes l'étendue de la mémoire, la facilité de comprendre, l'industrie pour inventer & faire des découvertes, la beauté, la vivacité, la pénétration de l'esprit? &

s'ils tiennent d'ailleurs tous ces avantages, pourquoi en tireroient-ils vanité ? Mais croient-ils pouvoir en user à leur gré, & ne chercher dans l'usage qu'ils en font que leur gloire & leur réputation ? Comme la Providence ne place les Rois sur le trône que pour le bien des peuples, elle ne distribue aussi les divers talens de l'esprit aux hommes que pour l'utilité publique. Mais de même que, dans les Etats, on voit quelquefois des usurpateurs & des tyrans, qui, pour s'élever eux seuls, oppriment tous les autres ; il peut y avoir aussi parmi les Savans, si j'ose m'exprimer ainsi, une sorte de tyrannie d'esprit, qui consiste à voir d'un œil jaloux le succès des autres, à être blessé de leur réputation, à rabaisser leur mérite, à n'estimer que soi-même, & à vouloir dominer seul. Défaut haïssable, & qui deshonore les Lettres ! La solide gloire de l'Empire Litéraire dont il s'agit, je ne puis trop le répéter, est de travailler, non pour soi, mais pour le genre humain : & c'est, j'ose le dire, ce qui le met beaucoup au-dessus de tous les autres Empires du monde.

Les conquêtes, qui occupent la plus grande partie de l'hiſtoire, & qui attirent le plus l'admiration, n'ont pour effet ordinaire que le ravage des terres, la deſtruction des villes, le carnage des hommes. Ces Héros ſi vantés dans l'antiquité, ont-ils rendu de leur tems un ſeul homme meilleur? Ont-ils fait beaucoup d'heureux? Et ſi, par la fondation des villes & des Empires ils ont procuré à la poſtérité quelque avantage, combien l'ont-ils fait acheter à leurs contemporains par les flots de ſang qu'ils ont verſés? Ces avantages même ſont bornés à certains lieux & à une certaine durée. De quelle utilité ſont aujourd'hui pour nous ou Nemrod, ou Cyrus, ou Alexandre? Tous ces grands noms, toutes ces victoires qui ont étonné les hommes de tems en tems, tous ces Princes, tous ces Conquérans, toutes ces magnificences, tous ces grands deſſeins, ſont rentrés dans le néant à notre égard: ce ſont des vapeurs qui ſe ſont diſſipées, & des phantômes qui ſe ſont évanouis.

Mais les Inventeurs des Arts & des Sciences ont travaillé pour tous les ſiécles. Nous jouiſſons encore du fruit

de leur travail & de leur induſtrie. Ils ont pourvû de loin à tous nos beſoins. Ils nous ont procuré toutes les commodités de la vie. Ils ont converti à nos uſages toute la nature. Ils ont forcé les matiéres les plus intraitables à nous ſervir. Ils nous ont appris à tirer des entrailles de la terre, & des abymes même de la mer de précieuſes richeſſes : &, ce qui eſt infiniment plus eſtimable, ils nous ont ouvert les tréſors de toutes les ſciences, ils nous ont conduits aux connoiſſances les plus ſublimes, les plus utiles, les plus dignes de l'homme. Ils nous ont mis dans les mains & ſous les yeux ce qu'il y a de plus propre à orner l'eſprit, à régler les mœurs, à former de bons citoiens, de bons Magiſtrats, de bons Princes.

Voila une partie des biens que nous ont procuré ceux qui ont inventé & perfectionné les Arts & les Sciences. Pour en mieux connoitre le prix & la valeur, tranſportons-nous en eſprit juſqu'à l'enfance du monde, & juſqu'à ces ſiécles groſſiers, où l'homme, condanné à manger ſon pain à la ſueur de ſon front, ſe trouvoit ſans ſecours & ſans inſtrumens,

obligé néanmoins de labourer la terre pour en tirer sa nourriture, de se construire des cabanes & des toits pour se mettre en sureté, de se préparer des vétemens pour se défendre du froid & des pluies, en un mot d'imaginer les moiens de satisfaire à tous les besoins de la vie. Que de travaux! que d'embarras! quelles inquiétudes! Tout cela nous a été épargné.

Nous ne sentons point assez l'obligation que nous avons à ces hommes également industrieux & laborieux, qui ont fait les premiers essais des Arts, & qui se sont appliqués les premiers à ces utiles mais pénibles recherches. Si nous sommes commodément logés, si nous sommes vétus, si nous avons des villes, des murs, des habitations, des temples, c'est à leur industrie & à leur travail que nous le devons. C'est par leur secours que nos mains cultivent les champs, batissent des maisons, font des étofes & des habits, travaillent en cuivre & en fer; &, pour passer de l'utile & du nécessaire à l'agréable, qu'elles usent du pinceau, qu'elles manient le ciseau & le burin, qu'elles touchent des

instrumens. Ce sont là des avantages & des bienfaits solides, stables, permanens ; qui ont toujours été en croissant depuis leur origine ; qui s'étendent à tous les siécles, à toutes les nations, & à tous les hommes en particulier ; qui se perpétueront d'âge en âge, & dureront autant que le monde. Tous les Conquérans ensemble ont-ils fait quelque chose, qui puisse être mis en paralléle avec de tels services ? Cependant toute notre admiration se tourne, pour l'ordinaire, du côté de ces Héros de sang ; & à peine rappellons-nous dans notre esprit ce que nous devons aux Inventeurs des Arts.

Mais il faut remonter plus haut, & rendre un juste hommage de louange & de reconnoissance à celui qui seul en a été & en a pu être l'auteur. C'est une vérité reconnue par les payens même, & Cicéron l'atteste bien clairement, que c'est de Dieu seul que les hommes tiennent toutes les commodités de la vie : *Omnes mortales sic habent, externas commoditates à diis se habere.*

Lib. 3. de nat. deor. n. 86.

Pline le Naturaliste s'explique encore plus fortement : c'est en parlant des merveilleux effets des simples &

des herbes par raport aux maladies ; & l'on peut appliquer le même principe à mille autres effets qui paroissent encore plus étonnans. [a] C'est, » dit-il, connoitre mal les présens de » la Divinité, & les paier d'ingratitude, que de vouloir en faire honneur aux hommes. Le hazard paroit » avoir donné lieu à ces découvertes, » cela est vrai : mais ce hazard est » Dieu même ; & par ce nom, aussi-» bien que par celui de Nature, c'est » lui seul qu'il faut entendre.

Plin. lib. 20. in Proœm. Id. lib. 27. cap. 1. 2. & 3.

En effet, pour peu qu'on réfléchisse au peu de raport & de proportion qui paroit par exemple entre les ouvrages d'or, d'argent, de fer, de cuivre, de plomb, & la matiére brute cachée dans la terre dont on les forme ; entre une toile soit fine & déliée, soit plus solide & plus forte, & le lin ou le chanvre ; entre des étofes de toute sorte, & la toison des brebis ; entre la beauté éclatante de la soie, & la difformité d'un hideux insecte :

a Quæ si quis ullo fortè ab homine excogitari potuisse credit, ingratè deorum munera intelligit. . . Quod certè casu repertum quis dubitet ? . . Hic ergo casus, hic est ille, qui plurima in vita invenit Deus. Hoc habet nomen, per quem intelligitur eadem & parens rerum omnium & magistra Natura. *Plin.*

on doit ſe convaincre, que jamais l'homme, abandonné à ſes propres lumiéres, n'auroit pu faire de ſi heureuſes découvertes. Il eſt vrai, comme Pline l'a remarqué, que le hazard paroit avoir donné lieu a la plupart des inventions. Mais qui ne voit que Dieu, pour mettre notre reconnoiſſance à l'épreuve, affecte de ſe cacher ſous ces événemens fortuits comme ſous autant de voiles, au travers deſquels la raiſon, pour peu qu'elle ſoit éclairée de la foi, reconnoit aiſément la main bienfaiſante qui nous comble de tant de biens !

La Divine Providence ſe montre du moins encore autant dans pluſieurs découvertes modernes, qui nous paroiſſent maintenant de la derniére facilité, & qui ont pourtant échapé pendant tous les ſiécles précédens aux lumiéres & aux recherches de tant de perſonnes appliquées à étudier & à perfectionner les Arts ; juſqu'à ce qu'il ait plu a Dieu de leur ouvrir les yeux, & de leur montrer ce qu'ils ne voioient pas.

On peut mettre de ce nombre l'invention des moulins ſoit à eau ſoit à vent, ſi commodes pour les uſages de

la

la vie, qui n'eſt pas cependant fort ancienne. Les Anciens gravoient ſur du cuivre. Comment n'ont-ils point fait réflexion, qu'en imprimant ſur du papier ce qu'ils avoient gravé, ils pourroient écrire en un moment, ce qu'on avoit été ſi lontems à graver avec le burin? Il n'y a néanmoins qu'environ trois cens ans que l'art d'imprimer des Livres a été trouvé. On en peut dire autant de la poudre à canon, qui a bien manqué à nos anciens Conquérans, & qui eût abrégé de beaucoup la longueur de leurs ſiéges. La Bouſſole, c'eſt-à-dire une aiguille aimantée, ſuſpendue ſur un pivot dans une boëtte, a de ſi merveilleuſes utilités, que c'eſt elle ſeule qui nous a donné la connoiſſance d'un nouveau monde, & qui lie tous les peuples de la terre par le commerce. Comment les hommes, qui connoiſſoient toutes les autres propriétés de l'aiman, ont-ils été ſi lontems ſans en découvrir une qui étoit d'une ſi grande importance?

On doit, ce me ſemble, également conclure, & de l'incroiable difficulté de certaines découvertes qui n'avertiſſoient par aucune apparence, &

qui sont pourtant presque aussi anciennes que le monde ; & de l'extrême facilité d'autres inventions qui sembloient se montrer d'elles-mêmes, & qui cependant n'ont été trouvées qu'après bien des siécles, que les unes & les autres sont absolument soumises aux ordres d'un Etre supérieur, qui gouverne l'univers avec une sagesse & une puissance infinies.

Nous ignorons à la vérité les raisons de la différente conduite que Dieu a gardée dans la manifestation de ces mystéres de la nature, du moins pour la plupart : mais elle n'en est pas pour cela moins respectable. Ce qu'il en laisse quelquefois entrevoir dans certaines découvertes, doit nous instruire pour toutes les autres. Christophe Colombe conçoit le dessein d'aller chercher de nouvelles terres. Il s'adresse pour cela à plusieurs Princes, qui regardent son entreprise comme une folie : elle paroissoit telle en effet. Mais il portoit en lui-même, par raport à cette entreprise, un panchant comme naturel, un desir ardent & persévérant, qui le rendoit empressé, inquiet, invincible à tous les obstacles & à tou-

tes les remontrances. Qui lui avoit inſpiré ce hardi deſſein, & donné cette conſtance inébranlable, ſinon Dieu, qui avoit réſolu de toute éternité de faire paſſer la lumiére de l'Evangile aux peuples du nouveau monde ? L'invention de la Bouſſole en fut l'occaſion. La Providence avoit marqué un tems précis pour ce grand événement. Le moment n'en pouvoit être ni avancé, ni retardé. Voila pourquoi cette découverte a été ſi lontems différée, & enſuite ſi promtement & ſi courageuſement exécutée.

Après ces obſervations que j'ai cru néceſſaires pour pluſieurs de mes Lecteurs, j'entrerai en matiére. Je diviſerai en trois Livres tout ce qui regarde les Arts & les Sciences. Dans le premier, je traiterai de l'Agriculture, du Commerce, de l'Architecture, de la Sculpture, de la Peinture, de la Muſique. Dans le ſecond, je parlerai de la Science militaire, & de ce qui regarde la levée & l'entretien des troupes, les batailles, & les ſiéges tant par terre que par mer. Dans le dernier Livre, qui terminera tout mon Ouvrage, je parcour-

rai les Arts & les Sciences qui ont plus de raport à l'eſprit : la Grammaire , la Poétique, l'Hiſtoire, la Rhétorique, & la Philoſophie, avec toutes les parties qui en dépendent, ou qui y ont quelque raport.

Je dois avertir par avance, avec la franchiſe dont j'ai fait profeſſion juſqu'ici, que j'entreprends de traiter une matiére , dont pluſieurs parties me ſont preſque entiérement inconnues. J'ai beſoin, par cette raiſon, d'une nouvelle indulgence. Je demande qu'il me ſoit permis d'uſer librement, comme j'ai toujours fait, (& j'y ſuis forcé plus que jamais) de tous les ſecours que je trouverai à ma rencontre. Je courrai riſque de perdre la gloire d'être Auteur & Inventeur. J'y renonce volontiers , pourvû que je puiſſe avoir celle de plaire à mes Lecteurs, & de leur être de quelque utilité. On ne doit point s'attendre à trouver ici une érudition profonde , comme la matiére ſemble le comporter. Je ne prétends point inſtruire les Savans , mais choiſir ce qu'il y a dans tous les Arts plus à la portée du commun des Lecteurs.



CHAPITRE PREMIER.

DE L'AGRICULTURE.

ARTICLE I.

Antiquité de l'Agriculture. Son utilité. Quelle estime on en faisoit dans les anciens tems. Combien il est important de la mettre en honneur, & dangereux d'en négliger le soin.

JE PUIS bien avec justice mettre à la tête des Arts l'Agriculture, qui a certainement sur tous les autres l'avantage & de l'antiquité & de l'utilité. On peut dire qu'elle est aussi ancienne que le monde, puisque c'est dans le Paradis terrestre même qu'elle a pris naissance, lorsqu'Adam, sorti tout récemment des mains de son Créateur, possédoit encore le précieux mais fragile trésor de son innocence. Dieu l'aiant placé dans ce jardin de délices, lui en ordonna la culture, *ut operaretur illum* : non une culture pénible & laborieuse, mais facile & agréable, qui devoit lui tenir lieu d'amusement, & lui faire contempler de plus près dans les pro- Gen. 2. 15.

ductions de la terre la sagesse & la libéralité de son Maître.

Le péché d'Adam aiant renversé tout cet ordre, & lui aiant attiré le funeste arrêt qui le condanna à manger son pain à la sueur de son visage, Dieu changea son plaisir en châtiment, & l'assujettit à un dur travail, qu'il n'auroit jamais connu, s'il avoit toujours ignoré le mal. La terre, devenue sourde & rebelle à ses ordres en punition de sa revolte contre Dieu, se couvrit de ronces & d'épines. Il falut lui faire violence pour la contraindre de paier à l'homme un tribut, dont son ingratitude l'avoit rendu indigne, & la forcer par le labourage à lui fournir tous les ans une nourriture qui lui étoit auparavant donnée gratuitement & sans peine.

On voit par là jusqu'où remonte l'origine de l'Agriculture, qui, de punition qu'elle étoit, est devenue, par un singulier bienfait de Dieu, comme la mere & la nourriciére du genre humain. Elle est en effet la source des véritables biens, & des richesses qui ont un prix réel, & qui ne dépendent pas de l'opinion des hommes: qui suffisent à la nécessité, &

même aux délices : qui font qu'une nation n'a pas besoin des étrangers, & qu'elle leur est nécessaire : qui sont le principal revenu d'un Etat, & qui lui tiennent lieu de tous les autres s'ils viennent à lui manquer. Quand les mines d'or & d'argent seroient épuisées, & que l'espéce en seroit perdue ; quand les perles & les diamans demeureroient cachées dans le sein de la mer & de la terre ; quand le commerce seroit interdit avec les voisins ; quand tous les arts qui n'ont d'autre objet que l'embellissement & la parure seroient abolis : la fécondité seule de la terre tiendroit lieu de tout ; elle fourniroit une ressource abondante aux besoins publics ; & elle serviroit à nourrir & le peuple, & les armées qui le défendroient.

On ne doit pas être surpris, après cela, que l'Agriculture ait été autrefois si fort en honneur chez les anciens : il doit paroitre plutôt bien étonnant qu'elle ait cessé de l'être, & que celle de toutes les professions qui est la plus nécessaire & la plus indispensable, soit tombée dans un si grand mépris. Nous avons vû, dans tout le cours de notre histoire, qu'une

des principales attentions des Princes les plus ſages & des Miniſtres les plus habiles, étoit de ſoutenir & d'encourager l'Agriculture.

Chez les Aſſyriens & chez les Perſes, on récompenſoit les Satrapes dans le Gouvernement deſquels on trouvoit les terres bien cultivées, & l'on puniſſoit ceux qui négligeoient ce ſoin. Numa Pompilius, l'un des plus ſages Rois dont il ſoit parlé dans l'antiquité, & qui a le mieux compris & le plus fidélement rempli les devoirs de la roiauté, avoit partagé tout le territoire de Rome en différens cantons. On lui rendoit compte exactement de la maniére dont ils étoient cultivés; & il faiſoit venir les laboureurs, pour louer & encourager ceux dont les terres étoient bien tenues, & pour faire des reproches aux autres. Les biens de la terre, dit l'Hiſtorien, étoient regardés alors comme les plus juſtes & les plus légitimes de toutes les richeſſes, & préférés de beaucoup aux avantages que procure la guerre, qui ne ſont pas de longue durée. Ancus Marcius, quatriéme roi des Romains, qui ſe piquoit de marcher ſur les traces de Numa, après le culte

Dionyſ. Halic. Antiq. Rom. lib. 2. pag. 135.

Id. lib. 3. pag. 177.

des dieux & le respect pour la religion, ne recommandoit rien tant aux peuples que la culture des terres, & la nourriture des troupeaux. Cet esprit se conserva lontems chez les Romains, & [a] dans les tems postérieurs, celui qui s'acquittoit mal de ce devoir, s'attiroit l'animadversion du Censeur.

On savoit, par une expérience qui n'avoit jamais trompé, que la culture des terres, & la nourriture des bestiaux qui en est une suite & en fait partie, étoit pour un pays une source assurée & intarissable de richesse & d'abondance. L'agriculture ne fut jamais plus considérée en aucun endroit du monde que dans l'Egypte, où elle faisoit un objet spécial du gouvernement & de la politique: & nul pays ne fut plus peuplé, plus riche, plus puissant. La force d'un Etat ne se mesure pas au terrain: c'est au nombre des citoiens, & à l'utilité de leurs travaux.

On a peine à comprendre comment un canton aussi borné que celui de la Terre promise pouvoit

a Agrum malè colere, Censorium probrum judicabatur. *Plin. lib.* 18. *cap.* 3.

contenir & nourrir une multitude presque innombrable d'habitans : c'est que tout le pays étoit cultivé avec un soin extrême.

Ce que l'histoire raporte de l'opulence de plusieurs villes de la Sicile, & en particulier des richesses immenses de Syracuse, de la magnificence de ses édifices, des flotes puissantes qu'elle équipoit, & des armées nombreuses qu'elle mettoit sur pié, paroitroit incroiable s'il n'étoit attesté par tous les Auteurs anciens. D'où croit-on que la Sicile pût tirer de quoi suffire à de si énormes dépenses, sinon du fonds même de la terre, qui y étoit mise à profit avec une industrie merveilleuse ? On peut juger de l'attention que l'on y donnoit à la culture des terres par le soin que prit l'un des plus puissans Rois de Syracuse (c'est Hiéron II) de composer un Livre sur cette matiére, où il donnoit de sages avis & d'excellentes régles pour entretenir & augmenter la fertilité du pays.

Outre Hiéron on [a] nomme encore d'autres Princes, qui n'ont pas jugé

a De cultura agri præcipere principale fuit etiam apud exteros. *Plin. lib. 18. cap. 3.*

indigne de leur naissance & de leur rang de laisser à la postérité des préceptes sur l'Agriculture, tant ils en connoissoient l'utilité & le prix : Attale surnommé Philométor roi de Pergame, & Archélaüs de Cappadoce. Je suis moins étonné que Platon, Xénophon, Aristote, & d'autres Philosophes, qui ont traité en particulier de la politique, n'aient pas omis cet objet qui en fait une partie essentielle. Mais qui s'attendroit de voir paroitre ici sur les rangs un Général Carthaginois ? C'est Magon. Il faloit qu'il eût traité cette matiére bien à fond, puisque son Ouvrage, qu'on trouva à la prise de Carthage, étoit composé de vingt-huit volumes ; & qu'on en fît un grand cas, puisque le Sénat les fit traduire en latin, & qu'un des premiers Magistrats voulut bien se charger de ce soin. Cassius Dionysius d'Utique les avoit traduits de Punique en Grec.

D. Syllanus.

Varr. de re rust. lib. 1. cap. 1.

Cependant Caton le Censeur avoit déja donné ses livres sur cette même matiére. Car Rome n'étoit point encore entiérement gâtée, & le goût de l'ancienne simplicité s'y conservoit encore jusqu'à un certain point. On

se souvenoit au moins avec joie & avec admiration qu'autrefois [a] les Sénateurs habitoient presque toujours à la campagne ; qu'ils cultivoient eux-mêmes avec soin leurs propres terres, sans jamais porter d'avides & d'injustes desirs sur celles des autres ; & que c'étoit souvent à la charue qu'on alloit prendre des Consuls & des Dictateurs. Dans [b] ces heureux tems, dit Pline, la terre, toute glorieuse de se voir cultivée par des mains victorieuses & triomphantes, sembloit faire des efforts, & produire des fruits avec plus d'abondance : c'est-à-dire sans doute que ces grands hommes, également propres à manier la charue & les armes, à ensemencer des terres & à en conquerir, s'appliquant plus sérieusement à l'ouvrage, travailloient aussi avec plus de succès.

b Antiquitus ab aratro arcessebantur ut Consules fierent... Atilium sua manu spargentem semen qui missi erant convenerunt... Suos agros studiosè colebant, non alienos cupidè appetebant. *Cic. pro Rosc. Amer. n.* 50.

b Quænam ergo tantæ ubertatis causa erat ? Ipsorum tunc manibus Imperatorum colebantur agri ; (ut fas est credere) gaudente terra vomere laureato, & triumphali aratore : sive illi eadem curâ semina tractabant, quâ bella, eâdemque diligentiâ arva disponebant, quâ castra : sive honestis manibus omnia lætiùs proveniunt, quoniam & curiosiùs fiunt. *Plin. lib.* 18. *cap.* 3.

En effet, quand un homme de condition qui a un génie ſupérieur, s'applique aux Arts, l'expérience nous apprend qu'il le fait avec plus d'habileté, plus de lumiére, plus d'induſtrie, plus de goût, plus d'inventions & de découvertes nouvelles, plus d'eſſais différens : au lieu qu'un homme du peuple demeure toujours renfermé ſervilement dans ſa routine & dans ſes anciennes coutumes. Rien ne le réveille, rien ne l'éleve au-deſſus de l'habitude, & après pluſieurs années de travail il demeure toujours le même, ſans faire aucun progrès dans la profeſſion qu'il exerce.

Ces grands hommes, que je viens de nommer, n'avoient entrepris d'écrire ſur l'Agriculture que parce qu'ils en connoiſſoient l'importance; & la plupart en avoient fait l'épreuve par eux-mêmes. On ſait quel goût Caton avoit pour la vie ruſtique, & avec quelle application il s'y étoit exercé. L'exemple d'un ancien Romain, dont la métairie étoit tout près de la ſienne, lui ſervit infiniment. (C'étoit Manius Curius Dentatus, qui avoit reçu trois fois l'honneur du triomphe.) Caton

Plut. in Cat. pag. 337.

alloit souvent s'y promener, & considérant la [a] petitesse de cette terre, la pauvreté & la simplicité de la maison, il se sentoit pénétré d'admiration pour cet illustre personnage, qui étant devenu le plus grand des Romains, aiant vaincu les nations les plus belliqueuses, & chassé Pyrrhus de l'Italie, cultivoit lui-même ce petit coin de terre, & après tant de triomphes habitoit encore une si chétive maison. C'est [b] là, disoit-il en lui-même, que les Ambassadeurs des Samnites l'aiant trouvé assis auprès de son foier où il faisoit cuire des légumes, & lui aiant offert une grosse somme d'or, reçurent de lui cette sage réponse : *Que l'or n'étoit point nécessaire à celui qui savoit se contenter d'un tel diner ; & que pour lui il trouvoit plus beau de vaincre ceux qui avoient cet or, que de le posséder.* Plein de ces pensées,

a Hunc, & incomptis Curium capillis
Utilem bello tulit, & Camillum,
Sæva paupertas, & avitus apto
Cum lare fundus.

b Curio ad focum sedenti magnum auri pondus Samnites cùm attulissent, repudiati ab eo sunt. *Non enim aurum habere, præclarum sibi videri dixit, sed iis qui haberent aurum imperare.* C'est Caton lui-même que Cicéron fait ainsi parler dans le Livre de la Vieillesse. *n.* 55.

Caton s'en retournoit chez lui, & faisant de nouveau la revûe de sa maison, de ses champs, de ses esclaves, & de toute sa dépense, il augmentoit son ardeur pour le travail, & retranchoit toute vaine superfluité.

Quoique jeune encore, il faisoit lui-même l'admiration de tous ceux qui le connoissoient. Valérius Flaccus, l'un des plus nobles & des plus puissans de Rome, avoit des terres contigües à la petite métairie de Caton. Là il entendoit souvent parler ses esclaves de la maniére de vivre de son voisin, & du travail qu'il faisoit aux champs. On lui racontoit que dès le matin il alloit aux petites villes des environs plaider & défendre les causes de ceux qui s'adressoient à lui. Que de là il revenoit dans son champ, où, jettant une méchante tunique sur ses épaules si c'étoit en hiver, & presque nud si c'étoit en été, il travailloit avec ses domestiques ; &, après le travail, assis avec eux à table, il mangeoit du même pain, & bûvoit * du même vin.

On voit, par ces exemples, jus-

* *Cela me fait souvenir d'un beau mot de Pline le jeune, qui ne donnoit point à ses affranchis du vin dif-*

qu'où ces anciens Romains portoient l'amour de la simplicité, de la pauvreté, & du travail des mains. Je lis avec un plaisir singulier dans Varron les reproches spirituels & sensés que fait un Sénateur Romain à Appius Claudius Augur sur la magnificence de ses maisons de campagne, en les comparant à la simplicité de la métairie où ils se trouvoient actuellement. » Ici, dit-il, on ne voit ni tableaux, ni statues, ni boiserie, ni » plancher parqueté : mais, en récompense, on y trouve tout ce » qui convient au labour des terres, » à la culture des vignes, à la nourriture des bestiaux. Chez vous, » tout brille d'or, d'argent, de marbre : mais nul vestige de terres labourables, ni de vignobles. On ne » rencontre nulle part ni beuf, ni » vache, ni brebi. Point de foin dans » les magazins, point de vendange » dans les celliers, point de moisson » dans les greniers. Est-ce donc là

Varr. lib. 3. cap. 2.

férent du sien. Comme on lui représentoit que cela lui devoit couter beaucoup : „ Non, dit-il : car mes „ affranchis ne boivent pas „ du même vin que moi, „ mais je bois du même „ vin qu'eux. Quia scilicet liberti mei non idem quod ego bibunt, sed idem ego quod liberti. *Plin. lib. 2. Epist. 6.*

» une métairie ? En quoi ressemble-
» t-elle à celle que possédoient votre
» aieul & votre bisaieul ?

Depuis que le luxe se fut ainsi introduit chez les Romains, il s'en faloit bien que leurs campagnes fussent tenues comme autrefois, & raportassent autant de revenu. Dans [a] un tems où la terre n'étoit cultivée que par des esclaves & par de vils mercénaires, que pouvoit-on attendre de pareils ouvriers, qu'on ne faisoit travailler qu'à force de mauvais traitemens ? Aussi est-ce un des plus grands défauts, & des plus contraires au bon sens, qu'ont remarqué dans les derniers tems chez les Romains tous ceux qui ont écrit sur ces matiéres : parce que pour cultiver soigneusement des terres, il faut y travailler d'affection & s'y plaire, & pour cela y trouver son intérêt & son profit.

Il est donc très important pour mettre en valeur toute la terre d'un roiaume, ce qui est bien plus utile

a Nunc eadem illa (arva) vincti pedes, damnatæ manus, inscripti vultus exercent... Nos miramur ergastulorum non eadem emolumenta esse, quæ fuerint Imperatorum ! *Plin. lib.* 18. *cap.* 3.

que d'en étendre les limites, de faire ensorte que chaque pere de famille qui demeure dans les bourgades & les hameaux, ait quelque portion de terre qui lui appartienne en propre, afin que ce champ qui lui est plus cher que tout autre soit cultivé avec soin; que sa famille s'y intéresse, qu'elle s'y attache, qu'elle y subsiste, & qu'elle soit par là retenue dans le pays. Lorsque les gens de la campagne ne sont pas dans leur bien, & qu'ils sont simplement à gage, ils ne donnent qu'une partie de leurs soins, & travaillent même à regret. Un [a] Seigneur & un Maître doivent souhaiter que leurs terres, leurs fermes demeurent lontems dans une même famille, & que leurs fermiers se succédent de pere en fils: ils s'y affectionnent tout autrement. Et ce qui fait l'intérêt des particuliers, fait aussi le bien de l'Etat en général.

Mais quand un laboureur ou un fermier, ont acquis quelque bien par leur industrie & par leur application,

a Lucium Volusium asseverantem audivi, patrisfamilias felicissimum fundum esse, qui colonos indigenas haberet, & tanquam in paterna possessione natos, jam inde à cunabulis longa familiaritate retineret. *Colum. lib. 1. cap. 7.*

ce qui eſt fort à deſirer pour l'avantage même du Maître, ce [a] n'eſt pas ſur ce bien, dit Cicéron, qu'il faut meſurer les charges qu'on leur impoſe, mais ſur les terres mêmes qu'ils font valoir, dont il faut eſtimer le produit, & examiner équitablement ce qu'elles peuvent porter de charges & d'impoſitions. Car ſurcharger ainſi & accabler ceux qui ont bien fait leurs affaires, uniquement parce qu'ils les ont bien faites, c'eſt punir l'induſtrie & l'éteindre : au lieu que dans tout Etat bien policé on a toujours cru qu'il faloit l'animer par l'émulation & par la récompenſe.

Une des cauſes du peu de produit que l'on tire des terres, eſt qu'on ne regarde point l'Agriculture comme un art qui ait beſoin d'étude, de réflexions, ou de régles : chacun eſt abandonné à ſon goût & à ſa pratique, ſans que perſonne ſonge à en faire un examen ſérieux, à tenter des épreuves, & à joindre les pré-

a Cùm aratori aliquod onus imponitur, non omnes, ſi quæ ſunt præterea, facultates, ſed arationis ipſius vis ac ratio conſideranda eſt, quid ea ſuſtinere, quid pati, quid efficere poſſit ac debeat. *Cic. Verr. de frum. n. 199.*

ceptes à l'expérience. Les [a] anciens ne pensoient pas ainsi. Ils jugeoient trois choses nécessaires pour réussir dans l'Agriculture. *Le vouloir* : il faut l'aimer, s'y affectionner, s'y plaire, prendre à cœur cette occupation, & en faire son plaisir. *Le pouvoir* : il faut être en état de faire les dépenses nécessaires pour les engrais, pour le labour, & pour tout ce qui peut améliorer une terre ; & c'est ce qui manque à la plupart des laboureurs. *Le savoir* : il faut avoir étudié à fond tout ce qui a raport à la culture des terres, sans quoi les deux premiéres parties, non seulement deviennent inutiles, mais causent de grandes pertes au pere de famille, qui a la douleur de voir que le produit des terres ne répond nullement aux frais qu'il a avancés, & à l'espérance qu'il en avoit conçue, parce que les dépenses ont été faites sans discernement & sans connoissance de cause. A ces trois parties on en peut ajouter une quatriéme, & les Anciens ne l'avoient pas oubliée, c'est

Colum. lib. 1. cap. 1.

a Debemus & imitari alios, & aliter ut faciamus quædam experientia tentare. *Varro, l. 1. c. 18.*

[a] *l'expérience*, qui domine dans tous les Arts, qui est infiniment au-dessus des préceptes, & qui nous fait mettre à profit les fautes mêmes que nous avons commises : car souvent, c'est en faisant mal qu'on apprend à bien faire.

L'Agriculture étoit dans toute une autre estime chez les Anciens que parmi nous. La preuve en est dans la multitude & la qualité des Ecrivains qui avoient traité cette matiére. Varron en cite jusqu'à cinquante parmi les Grecs seuls. Il en a écrit aussi, & Columelle après lui. Ces trois Auteurs latins, Caton, Varron, Columelle, entrent dans un détail merveilleux sur toutes les parties de l'Agriculture. Seroit-ce un travail ingrat & stérile que de comparer leurs avis & leurs réflexions avec la pratique présente ?

Columelle, qui vivoit du tems de Tibére, déplore d'une maniére fort vive & fort éloquente le mépris gé- *Columel. lib. 1. in Proœm.*

a Usus & experientia dominantur in artibus, neque est ulla disciplina, in qua non peccando discatur. Nam ubi quid perperam administratum cesserit improsperè, vitatur quod fefellerat, illuminatque rectam viam docentis magisterium. *Colum. Ibid.*

néral où de ſon tems l'Agriculture étoit tombée, & la perſuaſion où l'on étoit que pour y réuſſir on n'a beſoin d'aucun maître. » Je voi à Rome, » dit-il, des écoles de Philoſophes, » de Rhéteurs, de Géométres, de » Muſiciens, &, ce qui eſt bien plus » étonnant, de gens occupés unique- » ment, les uns à préparer des mêts » propres à piquer le goût & à irriter » la gourmandiſe, les autres à orner » la tête par des friſures artificielles: » & je n'en voi aucune pour l'Agri- » culture. [a] Cependant on peut ſe » paſſer de tout le reſte, & la Répu- » blique a été lontems floriſſante ſans » tous ces arts frivoles: mais il n'eſt » pas poſſible de ſe paſſer du labour » de la terre, puiſque la vie en dé- » pend.

» D'ailleurs y a-t-il quelque voie » plus honnête & plus légitime de » conſerver ou d'augmenter ſon pa- » trimoine? Seroit-ce le parti des » armes, pour amaſſer des dépouilles » toujours teintes du ſang humain, » & qui cauſent la ruine d'une infini-

a Sine ludicris artibus... olim ſatis felices fuere futuræque ſunt urbes: at ſine agricultoribus nec conſiſtere mortales nec ali poſſe manifeſtum eſt.

» té de perſonnes ? Ou celui du trafic, » qui arrachant les citoiens à leur » patrie, les expoſe à la fureur des » vents & des flots, & les traîne dans » un monde inconnu pour s'y enri- » chir ? Ou le [a] commerce de l'ar- » gent & l'uſure, odieuſe & funeſte » même à ceux qu'elle paroit ſecou- » rir ? Oſeroit-on comparer à aucun » de ces moiens la ſage & innocente » Agriculture, que le ſeul dérange- » ment de nos mœurs a pu rendre » mépriſable, &, par une ſuite né- » ceſſaire, preſque ſtérile & ſans » fruit.

» Bien des gens croient que la ſté- » rilité de nos terres, beaucoup moins » fertiles maintenant que dans les » tems paſſés, vient ou de l'intem- » périe de l'air & des ſaiſons, ou de » l'altération des terres mêmes, leſ- » quelles affoiblies & épuiſées par un » long & continuel travail, ne peu- » vent plus fournir leurs productions » avec la même force & la même » abondance. C'eſt une erreur, dit » Columelle. Il ne faut pas s'imagi- » ner que la terre, à qui l'Auteur de

a An fœneratio probabilior ſit, etiam his inviſa quibus ſuccurrere videtur ?

» la nature a communiqué une fécon-
» dité perpétuelle, se trouve exposée
» à la stérilité comme à une espéce
» de maladie. Et après qu'elle a reçu
» de son Maître une jeunesse divine
» & éternelle, ce qui l'a fait appeller
» la mere commune de tous, parce
» qu'elle a toujours enfanté de son
» sein & en enfantera toujours tout
» ce qui subsiste, il n'est pas à crain-
» dre qu'elle tombe dans la caducité
» & la vieillesse comme l'homme. Ce
» n'est point à l'intempérie de l'air ni
» aux années qu'on doit attribuer la
» stérilité de nos terres, mais uni-
» quement à notre faute & à notre
» négligence : n'en accusons que nous-
» mêmes, qui abandonnons à nos es-
» claves des campagnes, qui du tems
» de nos ancêtres étoient cultivées
» par les plus gens de bien.

Cette réflexion de Columelle paroit fort solide, & est confirmée par l'expérience. La terre de Chanaan, (& il en faut dire autant des autres) étoit déja très fertile quand le peuple de Dieu en prit possession ; & il y avoit plus de sept cens ans que les Chananéens l'habitoient. Il s'en passa près de mille jusqu'à la captivité de Babylone.

Babylone. On ne voit point dans les dernières années aucune marque ni d'épuisement, ni de vieillesse, sans parler des âges suivans. Si donc depuis plusieurs siécles elle est presque entiérement stérile, comme on le dit, on doit conclure avec Columelle, [a] que ce n'est point qu'elle soit épuisée ou vieillie, mais c'est qu'elle est déserte & négligée. Et l'on doit conclure aussi que la fertilité de certains pays dont il est tant parlé dans l'histoire, venoit du soin particulier que l'on donnoit au labour de la terre, à la culture des vignes, à la nourriture des troupeaux. Il est tems d'en dire un mot.

ARTICLE SECOND.

Du labour de la terre. Pays célébres chez les Anciens pour l'abondance du blé.

JE ME BORNE, en parlant du labour de la terre, à ce qui regarde le froment, comme en faisant la partie la plus importante.

a Non igitur fatigatione, quemadmodum plurimi crediderunt, nec senio, sed nostra scilicet inertia minùs benignè nobis arva respondent. *Colum. lib. 2. cap. 1.*

Les pays les plus renommés pour l'abondance du blé, étoient la Thrace, la Sardaigne, la Sicile, l'Egypte, l'Afrique.

Démosth. in orat. contr. Lept. p. 546. Id in Phorm. pag. 945.

ATHENES tiroit tous les ans de Byzance seul, ville de Thrace, quatre cens mille médimnes de blé : c'est Démosthéne qui nous l'apprend. Le médimne contenoit six boisseaux, & de son tems n'étoit vendu que cinq dragmes, c'est-à-dire cinquante sols de notre monnoie. A combien d'autres villes & d'autres contrées la Thrace fournissoit-elle du blé, & combien par conséquent devoit-elle être fertile ?

CE [a] N'EST POINT sans raison que Caton le Censeur, à qui la gravité de ses mœurs fit donner le surnom de Sage, appelloit la Sicile le grenier & la mere nourrice du peuple Romain. En effet c'est de là que Rome d'abord tiroit presque tous ses blés, soit pour la nourriture de ses citoiens, soit pour l'entretien de ses armées.

a Ille M. Cato Sapiens cellam penariam reip. nostræ, nutricem plebis Romanæ Siciliam nominavit... Itaque ad omnes res Sicilia provincia semper usi sumus; ut, quicquid ex se posset efferre, id non apud eos nasci, sed domi nostræ conditum putaremus. *Cic. Verr. 3. n. 5.*

On voit dans Tite-Live que la Sardaigne fournissoit aussi beaucoup de blé aux Romains.

TOUT LE MONDE sait combien le terroir d'Egypte, humecté & engraissé par le Nil, qui [a] lui tenoit lieu de laboureur, étoit fertile en blé. Quand Auguste l'eut réduite en province Romaine, il prit un soin particulier du lit & des canaux de ce fleuve bienfaisant, qui s'étoient peu à peu remplis de limon par la négligence des Rois d'Egypte, & les fit nettoier par les troupes Romaines qu'il y avoit laissées. Il en venoit réguliérement à Rome tous les ans vingt millions de boisseaux de blé. Sans ce secours, la capitale du monde étoit exposée à périr de faim. Elle se vit dans ce danger sous Auguste. Il ne restoit plus de blé dans la ville que pour trois jours. Ce Prince, qui étoit plein de tendresse pour le peuple, avoit résolu de se faire mourir par le poison, si les flotes qu'on attendoit n'arrivoient avant l'expiration de ce tems. Elles arrivérent à propos, & l'on attribua le salut du peuple au bonheur du Prince. Nous verrons

Sext. Aurel. Vict. in epitome.

a Nilus ibi coloni vice fungitur. *Plin.*

qu'on prit depuis de ſages précautions pour éviter un pareil danger.

L'AFRIQUE, pour la fertilité, ne le cédoit pas à l'Egypte. On marque une de ſes contrées, où un boiſſeau de blé ſemé en terre en raportoit cent cinquante. D'un ſeul grain venoient quelquefois près de quatre cens épis, comme on le voit dans les lettres écrites ſur ce ſujet à Auguſte & à Néron par ceux qui gouvernoient l'Afrique en leur nom. Cela étoit apparemment fort rare. Mais le même Pline, qui raporte ces faits, aſſure que c'étoit une choſe aſſez ordinaire en Béotie & en Egypte, qu'un grain rendît cent épis: & il fait remarquer à cette occaſion l'attention de la Providence, qui a voulu que de toutes les plantes, celle qui eſt deſtinée pour la nourriture de l'homme, & par conſéquent la plus néceſſaire, fût auſſi la plus féconde.

Plin. lib. 18. cap. 8.

J'ai dit que d'abord Rome tiroit preſque tous ſes blés de la Sicile & de la Sardaigne. Dans la ſuite, quand elle ſe fut rendue maitreſſe de Carthage & d'Alexandrie, l'Afrique & l'Egypte devinrent ſes plus abondans greniers. Chaque année elles faiſoient

partir de nombreuſes flotes, chargées de froment pour la nourriture du peuple maître de l'univers : & quand la recolte manquoit dans une de ces provinces, l'autre venoit à ſon ſecours, & nourriſſoit la capitale du monde. Le blé, par ce moien, étoit d'un fort bas prix à Rome, & ne ſe vendoit quelquefois que deux as ou deux ſols le boiſſeau. Toute la côte d'Afrique étoit extrêmement abondante en froment ; & c'eſt ce qui faiſoit une partie des richeſſes de Carthage. La ſeule ville de Leptis, ſituée dans la petite Syrte, lui paioit en tribut chaque jour un talent, c'eſt-à-dire trois mille francs. Dans la guerre contre Philippe les Ambaſſadeurs de Carthage fournirent aux Romains un million de boiſſeaux de froment, & cinq cens mille d'orge. Ceux de Maſiniſſa en donnérent autant.

Liv. lib. 31. n. 50.

Id. lib. 35. n. 62.

Id. lib. 43. n. 6.

Il en fut de même pour Conſtantinople, lorſque le ſiége de l'Empire y eut été tranſporté. On gardoit un ordre merveilleux dans ces deux villes pour la nourriture du peuple immenſe qui les habitoit. L'Empereur Conſtantin faiſoit diſtribuer par jour à Conſtantinople près de quatre-vingts

Socrat. lib. 2. cap. 13.

mille boisseaux de blé qu'on y apportoit d'Alexandrie, c'est-à-dire pour nourrir six cens quarante mille hommes, le boisseau Romain n'étant que pour huit personnes par jour. Lorsque l'Empereur Septime Sévére mourut, il y avoit à Rome dans les greniers publics du blé pour sept ans, à dépenser par jour soixante - quinze mille boisseaux, c'est - à - dire pour nourrir six cens mille hommes. Quelle prévoiance pour l'avenir contre les années de stérilité !

Ælian. Spartian. in Severo.

Outre les pays que j'ai nommés, il y en avoit encore beaucoup d'autres très fertiles en blé.

Cic. Verr. de frum. n. 112. Plin. lib. 18. cap. 7.

Pour ensemencer de blé un arpent, on emploioit ordinairement un médimne : *medimnum*. Le médimne étoit composé de six boisseaux, dont chacun contenoit vingt livres pesant de blé à peu près. (On marque dans le *Spectacle de la Nature* que la quantité ordinaire & suffisante pour ensemencer un arpent, est cent vingt livres de blé. Cela revient au même.) Le plus haut produit d'un arpent étoit de dix médimnes de blé, c'est-à-dire de dix pour un : l'ordinaire étoit de huit, & pour lors on se trouvoit bien

partagé. C'est Cicéron qui nous apprend ce détail, & il en devoit être bien instruit, puisque c'étoit en plaidant la cause des Siciliens contre Verrès. Il parle du pays des Léontins, l'un des plus fertiles de la Sicile. Le plus haut prix d'un boisseau montoit à trois sesterces, ou sept sols & demi. Il étoit plus petit que le nôtre de près d'un quart. Notre septier contient douze boisseaux, & se vend assez ordinairement dix francs. Sur ce pié notre boisseau vaut seize sols & quelque chose de plus, c'est-à-dire le double de l'ancien, & par dela.

Cic. ibid. n. 173.

Tout ce que j'ai raporté de Cicéron au sujet du blé, pour montrer quel en étoit le prix, combien il en faloit pour ensemencer un arpent, combien cette semence raportoit, ne doit point être regardé comme une régle fixe: car tout cela varioit beaucoup selon la différence des terres, des pays, & des tems.

Les Anciens avoient différentes maniéres de battre le blé. Ils se servoient pour cela, ou de traîneaux armés de pointes, ou des piés des chevaux qu'ils faisoient passer dessus, ou de fléaux avec lesquels ils battoient

Plin. lib. 18. cap. 30.

les gerbes, comme on le pratique encore en bien des endroits.

Ils emploioient aussi divers moiens pour garder lontems le blé, sur tout en le serrant avec les épis dans des fosses qu'ils creusoient sous terre, où ils l'environnoient de toutes parts de paille pour le défendre contre l'humidité, & dont ils fermoient l'entrée avec grand soin, afin que l'air ne pût point y pénétrer. Varron atteste que le blé se conservoit ainsi pendant cinquante ans.

Lib. 1. de re rust. cap. 5.

ARTICLE TROISIE'ME.

§. I.

Culture de la vigne. Vins célébres en Gréce & en Italie.

ON JUGE aisément que les hommes n'ont pas donné moins de soin à la culture de la vigne qu'à celle du blé, quoiqu'ils s'en soient avisés plus tard. L'Ecriture nous apprend que l'usage du vin n'a été connu que depuis le déluge. *Noé s'appliquant à l'agriculture, commença à cultiver la terre, & il planta la vigne.* Elle étoit sans doute connue auparavant, mais pour le fruit, & non pour le vin. Noé la planta avec ordre, & découvrit l'u-

Gen. 9. 20.

ſage qu'on pouvoit faire du raiſin en exprimant ſa liqueur, & la conſervant. Il fut trompé par une douceur & une force qu'il n'avoit pas éprouvées, *& aiant bu du vin il s'enivra.* Les payens ont tranſporté l'honneur de l'invention du vin à Bacchus qu'ils n'ont jamais bien connu, & ce qui eſt dit de l'ivreſſe de Noé, leur a fait regarder Bacchus comme le dieu de la licence & de l'ivrognerie.

Les enfans de Noé s'étant répandus en différentes contrées du monde, y portérent de proche en proche la vigne, & enſeignérent l'uſage qu'on en pouvoit faire. L'Aſie ſentit la premiére la douceur de ce bienfait, & en fit bientôt part à l'Europe & à l'Afrique. On voit dans Homére que *Iliad. lib. 7.* du tems de la guerre de Troie le tranſport des vins faiſoit partie du commerce.

Le vin ſe conſervoit pour lors dans de grandes cruches de terre, ou des outres, c'eſt-à-dire dans des peaux de bêtes; & ce dernier uſage continue encore dans les pays où le bois n'eſt pas commun. On croit que c'eſt aux Gaulois établis le long du Po que nous devons l'invention utile de con-

server le vin dans des vaisseaux de bois exactement fermés, & de le contenir dans des liens malgré sa fougue. Depuis ce tems la garde & le transport en devinrent plus aisés que quand on le conservoit dans des vaisseaux de terre sujets à se briser, ou dans des sacs de peau sujets à se découdre, ou à se moisir.

Odyss. lib. 9. v. 197. Il est parlé dans Homére d'un vin de Maronée en Thrace fort célébre, & qui portoit vingt fois autant d'eau. Mais il étoit assez ordinaire aux Thraces de le boire pur. Aussi [a] n'ignore-t-on pas à quels excès de brutalité cette nation étoit sujette. *Plin. lib. 14. cap. 4.* Pline remarque que de son tems * Mucien, qui avoit été trois fois Consul, s'étant trouvé dans le pays, avoit fait l'expérience dont parle Homére, & avoit vû que dans une mesure de vin qui répond à nos trois demi-setiers, on y mettoit quatre-vingts fois autant d'eau, c'est trois fois plus que ne dit le Poéte Grec.

Ibid. Le même Auteur parle de vins fort

a Natis in usum lætitiæ scyphis
Pugnare Thracum est. *Horat. Od. 27. lib. 1.*

* *C'est le célébre Mucien qui eut tant de part à l'élection de Vespasien à l'Empire.*

célébres dans l'Italie, qui portoient le nom d'Opimius, ſous le Conſulat duquel on les avoit recueillis, qui ſe conſervoient encore de ſon tems, c'eſt-à-dire depuis près de deux cens ans, & qui n'avoient point de prix. On en méloit une très modique quantité avec d'autres vins, auſquels on prétend qu'ils communiquoient une qualité merveilleuſe de force & de douceur. Quelque [a] grande que fût la réputation de ces vins recueillis ſous le Conſulat d'Opimius, ou ſous celui d'Anicius, car ceux de cette année étoient encore fort vantés, Cicéron n'en faiſoit plus grand cas; &, plus de cent ans avant que Pline écrivît, il les trouvoit déja trop vieux pour être ſupportables.

La Gréce & l'Italie, diſtinguées par tant d'endroits, l'étoient particuliérement par l'excellence des vins.

Dans la Gréce, outre beaucoup d'autres, les vins de Cypre, de Leſbos, de Chios étoient fort célébres. Ceux de Cypre ſont encore aujourd'hui fort eſtimés. Horace parle ſou-

a Atqui eæ notæ ſunt optimæ. Credo: ſed nimia vetuſtas nec habet eam, quam quærimus, ſuavitatem, nec eſt ſanè jam tolerabilis. *Cic. in Brut. n.* 287.

vent de ceux de Lesbos, & les [a] représente comme des vins bienfaisans & agréables. Mais Chio l'emportoit sur tous les autres pays, & effaçoit leur réputation : jusques-là qu'on a cru que c'étoient les habitans de cette Ile qui avoient les premiers planté la vigne, & qui en avoient enseigné l'usage aux autres peuples. Tous [b] ces vins de Gréce étoient si estimés & d'un si grand prix, qu'à Rome, jusqu'au tems de l'enfance de Luculle, dans les meilleurs repas, on n'en bûvoit qu'un seul coup à la fin. Leur qualité dominante étoit la douceur & l'agrément.

Athen. lib. 1. pag. 26-32.

Pline étoit persuadé que les libations de lait instituées par Romulus, & la défense faite par Numa d'honorer les morts en versant du vin sur leur bucher, prouvoient que les vignes en ce tems-là étoient encore fort rares en Italie. Elles s'y multipliérent dans les siécles suivans, & il

Plin. lib. 14. cap. 12.

a Hîc innocentis pocula Lesbii
Duces sub umbra. *Od.* 17. *lib.* 1.

b Tanta vino Græco gratia erat, ut singulæ potiones in convictu darentur. . . . L. Lucullus puer apud patrem nunquam lautum convivium vidit, in quo plus semel Græcum vinum daretur. *Plin. ex Varr. lib.* 14. *cap.* 14.

y a beaucoup d'apparence qu'elle eut cette obligation à la Gréce dont les vins étoient fort en réputation, comme dans la suite elle en reçut aussi le goût des arts & des sciences. Ce [a] furent les vins d'Italie, qui, du tems de Camille, y attirérent de nouveau les Gaulois. L'agrément de cette liqueur, plaisir nouveau pour eux, fut un attrait puissant pour leur faire quitter leur patrie.

De tous les endroits renommés pour la bonté du vin, les deux tiers se trouvoient dans l'Italie. La [b] coutume ancienne dans ce pays, & elle s'y observe encore, étoit d'attacher * les vignes à des arbres, & sur tout à des peupliers, jusqu'au haut desquels

a Eam gentem (Gallorum) traditur fama, dulcedine frugum, maximeque vini nova tum voluptate captam, Alpes transisse. *Liv. lib. 5. n. 33.*

b In Campano agro vites populis nubunt, maritasque complexæ, atque per ramos earum procacibus brachiis geniculato cursu scandentes, cacumina æquant. *Plin. lib. 14. cap. 1.*

* *De cette coutume naissent trois expressions élégantes qui se trouvent dans Horace, tirées toutes trois de la même métaphore. Il dit qu'on* marie *les arbres aux vignes :* Ergo aut adulta vitium propagine Altas *maritat* populos. *Epod. 2.* *Il appelle* veufs *ces mêmes arbres, quand ils n'ont plus de vignes qui leur soient attachées :* aut vitem *viduas* ducit ad arbores. *Od. 5. lib. 4.* *Enfin il donne le nom de* célibatéres *aux arbres, ausquels on ne joint jamais la vigne :* platanusque *cælebs* Evincet ulmos. *Od. 15. lib. 2.*

elles portoient leurs branches : ce qui faisoit un très bel effet, & donnoit un spectacle très agréable à la vûe. Dans plusieurs endroits on se servoit d'échalas.

Le seul territoire de Capoue fournissoit les [a] vins de Massique, de Cales, de Formies, de Cécube, de Falerne, si fort célébrés dans Horace. Il faut convenir que le fonds de la terre & l'heureuse situation de tous ces endroits contribuoient beaucoup à l'excellence de ces vins : mais il faut aussi avouer qu'ils la devoient encore plus à l'attention & à l'industrie des Vignerons, qui donnoient toute leur application & tous leurs soins à la culture de ces vignes. La preuve en est que du tems de Pline, c'est-à-dire environ cent ans depuis Horace, la [b] réputation de ces vins, autrefois si vantés, étoit entiérement tombée par la négligence & par l'ignorance des

a Cæcubum, & prælo domitam Caleno
Tu bibes uvam : mea nec Falernæ
Temperant vites, neque Formiani
Pocula colles. *Horat, Od. 20. lib. 1.*

b Quod jam intercidit incuria coloni ... ura culturaque id contigerat. Exolevit hoc quoque culpa (Vinitorum) copiæ potius quàm bonitati studentium. *Plin. lib. 14. cap. 6.*

Vignerons, lesquels, aveuglés par l'appas & l'espérance du gain, songérent plus à recueillir beaucoup de vin, qu'à l'avoir bon.

Pline cite plusieurs exemples de l'extrême différence que met dans un même terroir celle de la culture. Entr'autres, un célébre Grammairien, qui vivoit du tems de Tibére & de Claude, avoit acheté à fort bas prix un vignoble négligé depuis lontems par ses anciens maîtres. Le soin extraordinaire qu'il en prit, & la façon singuliére dont il le cultiva, y apportérent en assez peu d'années un changement qui tenoit du prodige, *ad vix credibile miraculum perduxit.* Un succès si prodigieux, au milieu des autres vignes qui étoient presque toujours stériles, lui attira l'envie de tous ses voisins; &, pour couvrir leur paresse & leur ignorance, ils l'accusérent de magie & de sortiléges. Plin. l. 14, cap. 3.

Parmi tous les vins de Campanie dont j'ai parlé, celui de Falerne étoit extrêmement recherché. Il avoit beaucoup de force & d'âpreté, & n'étoit potable qu'après avoir été gardé dix ans au moins. Pour adoucir sa rudesse & domter son austérité, on Athen. lib. 1. pag. 26.

emploioit le miel, ou on le méloit avec du vin de Chio; & par ce mélange on le rendoit excellent. On doit, ce me semble, s'en raporter au goût fin & délicat de ces Romains voluptueux, qui dans les derniers tems n'épargnoient rien pour assaisonner les plaisirs de la table par tout ce qu'il y avoit de plus agréable & de plus capable de flater les sens. Il y avoit d'autres vins de Falerne plus tempérés, plus doux, mais qui étoient moins estimés.

Athen. lib. 10. p. 429.

Les Anciens, qui connoissoient si bien l'excellence du vin, n'en ignoroient pas les dangers. Je ne parle point de la loi de Zaleucus, par laquelle, chez les Locres Epizéphyriens, l'usage du vin, excepté le cas de maladie, étoit généralement interdit sous peine de mort. Les habitans de Marseille & de Milet montrérent plus de modération & d'indulgence, en se contentant de l'interdire aux femmes. A Rome, dans les premiers tems, il n'étoit permis aux jeunes gens de condition libre de boire du vin qu'à l'âge de trente ans : mais [a] pour les femmes, l'usage leur

a Vini usus olim Romanis feminis ignotus fuit, ne scilicet in aliquod dedecus prolaberen-

en étoit abſolument défendu ; & la raiſon de cette défenſe étoit, que l'intempérance en ce genre peut conduire aux derniers crimes. Sénéque ſe plaint avec amertume, de ce que de ſon tems cette coutume étoit preſque généralement violée. La [a] complexion foible & délicate des femmes, dit-il, n'a point changé : mais leurs mœurs ont changé & ne ſont plus les mêmes. Elles ſe piquent de porter l'excès du vin auſſi loin que les hommes les plus robuſtes. Elles paſſent, comme eux, les nuits entiéres à table : & tenant à la main une coupe pleine de vin pur, elles font gloire de les défier, & même, ſi elles le peuvent, de les vaincre.

L'Empereur Domitien donna un Edit au ſujet des vignes, qui pouvoit avoir un juſte fondement. Une année aiant rendu beaucoup de vin & très peu de blé, il crut qu'on avoit plus de ſoin de l'un que de l'autre ; & ſur cela il ordonna qu'on ne planteroit plus aucune nouvelle vigne dans l'Italie, & que dans les provinces on

Sueton. in Domitian. cap. 7.

tur : quia proximus à Libero patre intemperantiæ gradus ad inconceſſam venerem eſſe conſuevit. *Val. Max. lib. 2. cap. 1.*

a Non minùs pervigilant, non minùs potant ; & mero viros provocant. *Senec. Epiſt. 95.*

arracheroit au moins la moitié de celles qui y étoient. Philostrate s'exprime même comme s'il eût ordonné de les faire toutes arracher, au moins dans l'Asie; parce, dit-il, que l'on attribuoit au vin les séditions qui y arrivoient dans les villes. Toute l'Asie lui députa à ce sujet Scopélien, qui professoit l'éloquence à Smyrne. Il réussit si bien dans ses Remontrances, qu'il obtint, non seulement que l'on continueroit à cultiver les vignes, mais que même ceux qui ne le feroient pas seroient mis à l'amende. On crut que ce qui le porta principalement à abolir son Edit, fut qu'on avoit semé des billets, qui portoient en deux vers grecs, que, quoiqu'il fît, il resteroit encore assez de vin pour le sacrifice où l'on immoleroit l'Empereur.

Philostr. vit. Apollon. l. 6. cap. 17.

Suet. in Domitian. c. 14.

Il semble néanmoins, dit M. de Tillemont, que son Edit ait subsisté dans la plus grande partie de l'Occident jusques à Probe, c'est-à-dire durant près de deux cens ans. Cet Empereur, qui après plusieurs guerres avoit établi une solide paix dans tout l'Empire, occupoit les troupes à divers ouvrages utiles pour le public,

afin qu'elles ne se corrompîssent pas par l'oisiveté, & que le soldat ne mangeât pas sa paie sans la mériter. Ainsi, comme Annibal avoit autrefois peuplé toute l'Afrique d'oliviers, de peur que ses soldats n'aiant rien à faire ne se portassent à des séditions; Probe, de même, emploia les siens à planter des vignes sur les collines des Gaules, de la Pannonie, de la Mésie, & en beaucoup d'autres endroits. Il permit généralement aux Gaulois, aux Pannoniens, & aux Espagnols d'avoir des vignes autant qu'ils voudroient, au lieu que depuis Domitien la permission n'en étoit pas donnée à tout le monde.

§. II.

Produit des vignes en Italie du tems de Columelle.

AVANT que de finir cet Article des vignes, je ne puis m'empêcher d'extraire un endroit de Columelle, qui fait connoitre quel profit on en tiroit de son tems. Il entre sur cela dans un détail qui m'a paru assez curieux, & il fait un calcul exact des frais & du produit de sept arpens de

vigne. Son deſſein eſt de prouver que la culture des vignes eſt plus fructueuſe & plus lucrative que toute autre, & que celle même du blé. Cela pouvoit être vrai de ſon tems, mais ne l'eſt pas du nôtre, du moins dans l'opinion commune. Cette différence vient peutêtre des divers accidens auſquels la vigne eſt ſujette dans ces pays-ci, gelées, pluies, coulure, qu'on n'a point tant à craindre dans les pays chauds. Ajoutez encore la cherté des tonneaux dans les années abondantes, qui abſorbe la plus grande partie du profit des vignerons, & les entrées qui diminuent beaucoup le prix du vin. Chez les Anciens même tout le monde n'étoit pas du ſentiment de Columelle. [a] Caton à la vérité donnoit le premier rang aux vignes, mais à celles qui produiſoient d'excellent vin, & en quantité. En ſuppoſant ces deux conditions, on penſe encore de même aujourd'hui. Pluſieurs donnoient la préférence aux prairies ; & leur principale raiſon

a Cato quidem dicit [primum agrum eſſe,] ubi vineæ poſſint eſſe bono vino & multo .... Alii dant primatum bonis pratis.... Vineam ſunt qui putent ſumptu fructum devorare. *Varr. de re ruſt. lib.* 1. *cap.* 7. 8.

étoit que les frais pour la culture des vignes en emportent presque tout le produit.

I. *Frais nécessaires pour sept arpens de vigne.*

Ces frais sont :	
1. Pour l'achat d'un esclave, qui seul suffit pour cultiver sept arpens de vigne, huit mille sesterces.	1000 l.
2. Pour l'achat du fonds des sept arpens sept mille sesterces.	875 l.
3. Pour les échalas & autres dépenses nécessaires pour sept arpens quatorze mille sesterces.	1750 l.
Ces trois sommes ensemble font vingt-neuf mille sesterces.	3625 l.
4. Pour l'intérêt de ladite somme de 29000 sesterces à six pour cent pendant deux ans que la terre ne raporte point, & que cette somme est morte, trois mille quatre cens quatre-vingts sesterces.	435 l.
Le total de la dépense monte à 32480 sesterces.	4060 l.

II. *Produit de sept arpens de vigne.*

Le produit des sept arpens de vigne par an est de six mille trois cens sesterces, c'est-à-dire de sept cens quatre-vingts sept livres dix sols. Ce qui va être prouvé.

Le *Culeus* est une mesure qui contient vingt *amphores*, ou quarante *urnes*. L'amphore contient vingt six pintes, & un peu plus. Par consequent le *Culeus* contient cinq cens vingt pintes, ce qui fait deux muids mesure de Paris moins cinquante six pintes.

Le moins que puisse valoir le *Culeus* c'est trois cens sesterces, c'est-à-dire trente sept livres dix sols. Le * moins que doive raporter chaque arpent c'est trois *Culeus*, qui vaudront neuf cens sesterces, ou cent douze livres dix sols. Les sept arpens raporteront donc de profit six mille trois cens sesterces, qui font sept cens quatre-vingts sept livres dix sols.

L'intérêt de la dépense totale, laquelle est de trente-deux mille quatre cens quatre-vingts sesterces, c'est-

* *Columelle marque que dans les vignobles de Senéque chaque arpent raportoit huit* Culeus. Lib. 3. cap. 3. *Et Varron, qu'en plusieurs endroits il raportoit jusqu'à dix & quinze* Culeus. Lib. 1. cap. 2.

à-dire de quatre mille soixante livres ; cet intérêt dis-je, à six pour cent par an, monte a mille neuf cens quarante quatre sesterces, & quelque chose de plus ; c'est-à-dire à deux cens quarante trois livres. L'intérêt de cette même somme, que l'on tire par an du produit de sept arpens de vignes, est de six mille trois cens sesterces ; c'est-à-dire de sept cens quatre-vingts sept livres dix sols. Par où l'on voit combien ce dernier intérêt surpasse l'autre ; qui étoit pourtant le commun & l'ordinaire dans l'usage. Et c'est ce que Columelle vouloit prouver.

243. liv.
787. liv.

Outre ce produit, Columelle compte encore un autre profit qu'on tiroit des *marcottes*. La marcotte est un rejetton, une branche de vigne qu'on couche en terre, & qui prend racine quand on veut provigner. Chaque arpent produisoit par an dix mille marcottes au moins, qui se vendoient trois mille sesterces, ou trois cens soixante & quinze livres. Les marcottes produisoient donc pour les sept arpens vingt & un mille sesterces, ou deux mille six cens vingt cinq livres. Columelle met le produit de ces marcottes au plus bas prix : car pour

Viviradices

lui il assure qu'il en tiroit réguliérement le double. Il parle des vignes d'Italie seulement, & non de celles des provinces.

En joignant ces deux produits, l'un du vin, l'autre des marcottes, sept arpens de vignes donnoient de profit par an trois mille quatre cens douze livres.

Le produit de ces *marcottes*, inconnu chez nos vignerons, venoit sans doute de ce que les vignes étant alors fort rares dans un grand nombre de provinces, & la réputation des vins d'Italie s'étant répandue au loin, on y venoit de tous côtés pour s'y fournir de ces marcottes, & pour se mettre par ce moien en état de faire de bons plans de vignes dans des endroits qui n'en avoient point eu jusques-là, ou qui n'en avoient eu que de médiocres.

ARTICLE QUATRIE'ME.

De la nourriture des bestiaux.

J'ai dit que la nourriture des bestiaux faisoit partie de l'Agriculture. Elle en est certainement une partie essentielle, non seulement parce que ce sont ces bestiaux qui par un fumier

fumier abondant fournissent à la terre les engrais qui lui sont nécessaires pour conserver & renouveller ses forces, mais encore parce qu'ils partagent avec l'homme les travaux du labour, & lui en épargnent la plus grande peine. De la vient que le [a] beuf, laborieux compagnon de l'homme dans l'agriculture, étoit si fort considéré chez les anciens, que quiconque avoit tué un beuf étoit puni de mort comme s'il avoit tué un citoien, par cette raison sans doute, qu'il étoit regardé comme un meurtrier du genre humain, dont la nourriture & la vie ont un besoin absolu du secours de cet animal.

Plus [b] on remonte dans l'antiquité, plus on voit que chez tous les peuples la nourriture des bestiaux produisoit des revenus considérables. Sans parler ni d'Abraham, dont le nombreux domestique montre combien le devoient être ses troupeaux, ni de Laban son petit neveu; l'Ecri- *Job. 1. 3.*

a Bos, laboriosissimus hominis socius in agricultura: cujus tanta fuit apud antiquos veneratio, ut tam capitale esset bovem necasse, quàm civem. *Colum. in præf. lib. 6.*

b In rusticatione vel antiquissima est ratio pascendi, eademque quæstuosissima. *Ibid.*

ture nous fait remarquer que la plus grande partie des richesses de Job consistoit en troupeaux, & qu'il possédoit sept mille brebis, trois mille chameaux, cinq cens paires de beufs, & cinq cens anesses.

C'est par là que la terre promise, quoique d'une étendue assez médiocre, enrichissoit ses Princes & les habitans du pays, dont le nombre étoit presque incroiable, & montoit à plus de trois millions de personnes, en comptant les femmes & les enfans.

4. *Reg.* 3. 4. Nous lisons qu'Achab, roi d'Israel, se faisoit paier chaque année par les Moabites qu'il avoit vaincus un tribut de cent mille brebis. Combien, en peu de tems, ce nombre multiplioit-il, & quelle abondance devoit-il répandre dans tout le pays!

II. *Paralip.* xxvi. 10. L'Ecriture Sainte, en nous représentant Ozias comme un Prince accompli pour toutes les parties d'un sage gouvernement, ne manque pas de faire observer qu'il avoit un grand nombre de laboureurs & de vignerons, & qu'il nourrissoit beaucoup de troupeaux. Il fit bâtir dans les campagnes de grandes enceintes, de vastes étables, & des logemens fortifiés

de tours, pour y retirer les bestiaux & les pasteurs, & pour les y mettre à couvert & en sûreté; & il eut soin aussi d'y faire creuser beaucoup de citernes : travaux moins éclatans, mais non moins estimables que les plus superbes palais. Ce fut sans doute la protection particuliére qu'il accorda à tous ceux qui étoient emploiés à la culture de la terre & à la nourriture des troupeaux, qui rendit son régne un des plus opulens qu'on eût encore vûs dans Juda. Et il agit de la sorte, ajoute l'Ecriture Sainte, » parce qu'il se plaisoit fort à l'agri» culture. *Erat quippe homo agriculturæ deditus.* Le texte hébreu est encore plus fort: *quia diligebat terram.* » Il aimoit la » terre « : Il s'y plaisoit : peutêtre la cultivoit-il de ses propres mains : du moins il en mettoit la culture en honneur, il en connoissoit tout le prix, & comprenoit que la terre cultivée avec soin & avec intelligence étoit une source assurée de richesses & pour le Prince & pour le peuple: ainsi il regardoit cette attention comme un des principaux devoirs de la roiauté, quoique souvent il soit un des plus négligés.

II. *Paralip.* XXXII. 29.

L'Ecriture dit auſſi du ſaint Roi Ezéchias *qu'il avoit une infinité de troupeaux de brebis, & de toutes ſortes de grandes bêtes, & que le Seigneur lui avoit donné une abondance extraordinaire de biens.* On comprend aiſément que la ſeule tonte des bêtes à laine, ſans parler des autres profits qu'on en tiroit, devoit former un revenu très conſidérable dans un pays qui en nourriſſoit une multitude preſque ſans nombre. Auſſi voions-nous que la tonte des brebis étoit un tems de feſtin & de réjouiſſance.

Dans l'antiquité payenne les troupeaux faiſoient auſſi la richeſſe des Rois, comme on le voit de Latinus dans Virgile, & d'Ulyſſe dans Homére. Il en étoit de même chez les Romains; & par les anciennes loix, les amendes n'étoient pas en argent, mais en beufs & en brebis.

Il ne faut pas s'étonner, après ce que nous avons vû des grands avantages que produit la nourriture des beſtiaux, qu'un auſſi ſavant homme que Varron n'ait pas dédaigné de deſcendre dans le dernier détail de toutes les bêtes qui peuvent être de quelque uſage à la campagne, ſoit

pour le labour, ou pour la nourriture, ou pour le transport des fardeaux & la commodité des hommes. Il parle d'abord du menu bétail, brebis, chevres, truies: *greges*. Il passe ensuite au gros bétail, beufs, ânes, chevaux, chameaux: *armenta*. Il finit par les bêtes, qu'on peut appeller de la basse cour, *villaticæ pecudes* : les pigeons, les tourterelles, les poules, les oies, & beaucoup d'autres. Columelle entre *Colum. præf. lib. 6.* aussi dans le même détail: & Caton le Censeur en parcourt une partie. Ce dernier, interrogé quelle étoit la voie la plus sûre & la plus courte de s'enrichir à la campagne, répondit que c'étoit la nourriture des bestiaux, qui procure à ceux qui s'y appliquent avec soin & avec industrie une infinité d'avantages.

Effectivement les bêtes de la campagne rendent à l'homme des services continuels & importans, & l'utilité qu'il en retire, ne finit pas même avec leur vie. Elles partagent avec lui, ou plutôt lui épargnent les pénibles travaux du labour; sans quoi la terre, quelque féconde qu'elle soit par son propre fonds, demeureroit pour lui

ſtérile, & ne lui produiroit aucun fruit. Elles ſervent à tranſporter dans ſa maiſon & à mettre en ſureté les richeſſes qu'il a amaſſées au dehors, & à le porter lui-même dans ſes voiages. Pluſieurs d'entr'elles couvrent ſa table de lait, de fromages, de nourritures ſucculentes, de viandes même les plus exquiſes ; & lui fourniſſent la riche matiére de toutes les étofes dont il a beſoin pour ſe vétir, & mille autres commodités de la vie.

On voit, par tout ce que j'ai dit juſqu'ici, que la campagne, couverte de blés, de vignes, & de troupeaux, eſt pour l'homme un vrai Pérou, bien plus précieux & plus eſtimable que celui d'où il tire l'or & l'argent, qui, s'il étoit ſeul, le laiſſeroit périr de faim, de ſoif, & de froid. Placé dans un terroir fertile, il voit autour de lui d'un ſeul coup d'œil tous ſes biens; &, ſans ſortir de ſon petit domaine, il trouve ſous ſa main des richeſſes immenſes & innocentes, qu'il reconnoit ſans doute pour des dons de la main libérale du Souverain Maître à qui il doit tout, mais qu'il regarde auſſi comme le fruit de ſes travaux,

& qui, par cette raison, lui deviennent encore plus agréables.

§. V.

Innocence & agrément de la vie rustique & de l'Agriculture.

LE REVENU & le profit qui revient de la culture de la terre, n'est pas le seul ni le plus grand avantage qu'on y doive considérer. Tous les Auteurs qui ont écrit de la vie [a] rustique, en parlent toujours avec éloge, comme d'une vie sage & heureuse; qui porte l'homme à la justice, à la tempérance, à la sobriété, à la sincérité, en un mot à toutes les vertus; & qui le met comme à l'abri de toutes les passions, en le tenant renfermé dans l'enceinte de son devoir, & d'un travail journalier qui lui laisse peu de loisir. Le luxe, l'avarice, l'injustice, la violence, l'am-

a In urbe luxuries creatur: ex luxuria existat avaritia necesse est: ex avaritia erumpat audacia: inde omnia scelera ac maleficia gignuntur... In rusticis moribus, in victu arido, in hac horrida incultaque vita istiusmodi maleficia gigni non solent... Cupiditates porro quæ possunt esse in eo, qui ruri semper habitarit, & in agro colendo vixerit? quæ vita maximè disjuncta à cupiditate, & cum officio conjuncta... Vita autem rustica, parcimoniæ, diligentiæ, justitiæ magistra est. *Cic. pro Rosc. Amer. n. 39. & 75.*

bition, compagnes presque inséparables des richesses, font leur séjour ordinaire dans les grandes villes qui en fournissent la matiére & l'occasion: la vie dure & laborieuse de la campagne n'admet point ces sortes de vices. C'est ce qui a donné lieu aux Poétes de feindre que c'est là qu'Astrée déesse de la justice, en quittant la terre, a fait sa derniére demeure.

On voit dans Caton une formule de priéres pour les gens de la campagne, où l'on reconnoit des traces précieuses de l'ancienne tradition des hommes qui attribuoient tout à Dieu, & s'adressoient à lui dans tous leurs besoins temporels, parce qu'ils savoient qu'il présidoit à tout, & que tout dépendoit de lui. J'en raporterai une bonne partie, & j'espére qu'on ne m'en saura pas mauvais gré. C'est dans une cérémonie appellée *Solitaurilia*, & selon d'autres *Suovetaurilia*, où les paysans faisoient le tour de leurs terres en offrant à certains dieux des libations & des sacrifices.

» Pere Mars, dit le Suppliant, je » vous prie & vous conjure de nous » être propice & favorable, à moi, » à ma maison, à tous mes domesti-

» ques, pour ce qui fait le ſujet de
» la préſente proceſſion dans mon
» champ, dans ma terre, & dans
» mon fonds : d'empécher, de dé-
» tourner, & d'éloigner de nous les
» maladies connues & inconnues, les
» déſolations, les orages, les calami-
» tés, les intempéries de l'air : de faire
» croître & parvenir à bien nos légu-
» mes, nos blés, nos vignes, nos ar-
» bres : de conſerver les paſteurs & les
» troupeaux : de nous accorder la con-
» ſervation de la vie & de la ſanté à
» moi, à ma maiſon, & à tous mes
» domeſtiques. « Quelle honte que des chrétiens, & ſouvent ceux qui ont le plus de part aux biens de la terre, ſoient maintenant ſi peu ſoigneux de les demander à Dieu, & qu'ils rougiſſent de l'en remercier ! Chez les payens tous les repas commençoient & finiſſoient par des priéres : elles ſont maintenant bannies de preſque toutes nos tables.

Columelle entre dans un détail ſur les devoirs du Maître ou du Fermier par raport aux domeſtiques, qui paroit plein de raiſon & d'humanité. *Colum. lib. 1. cap. 8.*
» Il faut, dit-il, avoir ſoin qu'ils
» ſoient bien vétus, mais ſans déli-

» catesse : qu'ils soient à l'abri du » vent, du froid, de la pluie. Dans » les ordres qu'on leur donne, il faut » garder un juste * tempérament en- » tre une douceur trop relâchée & » une dureté excessive, leur faire plus » craindre qu'éprouver la sévérité du » châtiment, les empécher de mal » faire par l'assiduité & la présence : » car l'habileté consiste à prévenir les » fautes, au lieu de les punir. Quand » ils sont malades, avoir attention » qu'ils soient bien soignés, & qu'ils » ne manquent de rien : c'est le moien » sûr de les affectionner au service. » Il desire qu'on en use ainsi à l'égard même des esclaves qui travailloient souvent chargés de chaînes, & que l'on traitoit pour l'ordinaire fort durement.

Id. lib. 12. cap. 1.

Colum. lib. 12. in præf.

Ce qu'il dit à l'occasion de la Fermiére est très remarquable. La Providence, en unissant l'homme à la femme, a prétendu qu'ils se prétassent un mutuel secours, & pour cela leur a assigné à chacun leurs fonctions particuliéres. L'un destiné aux affaires du dehors, est obligé de s'exposer au chaud & au froid, d'entreprendre

* *C'étoient des esclaves qui cultivoient les terres.*

des voiages, de ſoutenir les travaux de la paix & de la guerre, c'eſt-à-dire de vaquer aux ouvrages de la campagne, ou de porter les armes : tous exercices qui demandent un corps robuſte & capable de fatigues. La femme au contraire, inhabile à tous ces miniſtéres, eſt réſervée pour les affaires du dedans. La garde de la maiſon lui eſt confiée : & comme le caractére propre de cet emploi eſt l'attention & l'exactitude, & que la crainte rend plus attentif & plus exact, il étoit convenable que la femme fût plus timide. Au contraire, parce que l'homme agit & travaille preſque toujours au dehors, & qu'il eſt ſouvent obligé de repouſſer l'injure, Dieu lui a donné la hardieſſe en partage. Auſſi [a] de tout tems, & chez les Grecs & chez les Romains, le gouvernement domeſtique eſt dévolu aux femmes, de ſorte que les maris, après avoir ſatisfait aux affaires extérieures, rentrent dans leur maiſon libres de

a Nam & apud Græcos, & mox apud Romanos uſque in patrum noſtrorum memoriam, ferè domeſticus labor matronalis fuit, tanquam ad requiem forenſium exercitationum omni cura depoſita patribus-familias intra domeſticos penates ſe recipientibus.

tous ſoins, & y trouvent un parfait repos.

C'eſt [a] ce qu'Horace décrit ſi élégamment dans une de ſes Odes. » La » femme du Fermier, recommanda» ble par une chaſte pudeur, (telles » que ſont les Sabines & les Apulien» nes brulées par les ardeurs du ſo» leil) prend de ſon côté le ſoin de » la maiſon & des enfans : elle en» ferme ſes troupeaux dans les parcs » pour en traire le lait : elle ne man» que pas de tenir le feu tout prét à » l'arrivée de ſon mari fatigué, & de » lui ſervir, avec des vins de l'an» née, des mêts que lui fournit ſon » champ, ſans qu'elle ſoit obligée de » les acheter.

Il ſemble que les Anciens aient travaillé à ſe ſurpaſſer eux-mêmes en traitant cette matiére, tant elle leur

a Quòd ſi pudica mulier in partem juvet
    Domum atque dulces liberos,
(Sabina qualis, aut peruſta ſolibus
    Pernicis uxor Appuli)
Sacrum vetuſtis extruat lignis focum
    Laſſi ſub adventum viri;
Claudenſque textis cratibus lætum pecus,
    Diſtenta ſiccet ubera,
Et horna dulci vina promens dolio,
    Dapes inemtas apparet : &c. *Horat. Epod.* 2.

fournit de belles pensées & de riches expressions. » Trop [a] heureux, s'écrie » Virgile, habitans de la campagne, » s'ils connoissent leur bonheur ; à » qui la terre, loin du tumulte des » armes & de la discorde, prodigue » ses fruits, nourriture simple & naturelle, qui est la juste récompense » de leurs travaux ! Là régne une paix » tranquille, & une simplicité de » mœurs qui ignore toute fraude & » toute tromperie. Là se trouvent » une merveilleuse variété d'innocentes richesses, un doux loisir dans » une fertile demeure, de vastes & » belles campagnes, de fraîches grotes, des sources d'eau vive, de sombres forêts où l'ombre des arbres » invite au sommeil. Il n'est pas jus-

a O fortunatos nimiùm, sua si bona norint,
Agricolas! quibus ipsa, procul discordibus armis,
Fundit humo facilem victum justissima tellus.
Si non, &c.
At secura quies, & nescia fallere vita,
Dives opum variarum; at latis otia fundis,
Speluncæ, vivique lacus; at frigida Tempe,
Mugitusque boum, mollesque sub arbore somni
Non absunt: illic saltus ac lustra ferarum,
Et patiens operum, parvoque assueta juventus:
Sacra Deûm, sanctique patres. Extrema per illos
Justitia excedens terris vestigia fecit.
Virg. Georg. lib. 2.

» qu'au mugissement des vaches qui
» ne fasse plaisir. On y voit une Jeu-
» nesse endurcie au travail, & accou-
» tumée à une vie sobre & frugale.
» Mais ce qu'on y admire le plus, est
» un profond respect pour les dieux, &
» après eux pour les peres & les meres.
» En un mot c'est là que la Justice,
» lorsqu'elle a quitté la terre, a fait
» son dernier séjour.

La belle description que fait Cicéron dans son traité de la Vieillesse, de la maniére dont le blé & le raisin arrivent, par différens degrés, à une parfaite maturité, montre le goût qu'il avoit pour la vie de la campagne, & nous apprend en même tems avec quels yeux on doit considérer ces merveilleuses productions, qui pour être ordinaires & annuelles, n'en méritent pas moins notre admiration. En effet, si un simple récit cause tant de plaisir, quel effet doit produire sur un esprit raisonnablement curieux la réalité même & le spectacle actuel de ce qui se passe dans une vigne & dans une piéce de blé, jusqu'à ce que les fruits de l'une & de l'autre soient portés & mis en sureté dans les celliers & dans

les greniers ? Et il en faut dire autant de toutes les autres richesses dont la terre se couvre chaque année.

Voila ce qui rend le séjour de la campagne si agréable & si délicieux, & ce qui en fait l'objet des desirs des Magistrats, & des personnes occupées d'affaires sérieuses & importantes. Las & fatigués des soins continuels de la ville, ils s'écrient volontiers avec Horace : » O [a] campagne, » quand te vérai-je ? Quand me sera- » t-il permis d'aller oublier dans ton » sein toutes mes occupations & mes » inquiétudes, ou en m'amusant à la » lecture des Anciens, ou en goûtant » le plaisir de ne rien faire, ou en » me livrant à la douceur du som- » meil ? « On y goûte en effet des plaisirs bien purs. Il semble, selon la belle expression du même Poéte, que [b] la campagne nous rend à nous-

a O rus, quando ego te aspiciam, quandoque licebit
Nunc veterum libris, nunc somno, & inertibus horis,
Ducere sollicitæ jucunda oblivia vitæ?
Horat. Sat. 6. lib. 2.

b Villice sylvarum, & mihi me reddentis agelli.
Epist. 14. lib. 1.
Vivo & regno, simul ista reliqui &c.
Epist. 10. lib. 1.

mêmes en nous tirant comme de servitude, & que c'est là proprement vivre & régner. On entre, pour ainsi dire, en conversation avec les arbres, on les interroge, on leur demande compte du peu de fruit qu'ils ont produit, & l'on reçoit les excuses qu'ils en apportent, [a] rejettant la faute tantôt sur les trop grandes pluies, tantôt sur les excessives chaleurs, d'autres fois sur la rigueur du froid : c'est Horace qui leur prête ce langage.

Tout ce que je viens de dire marque assez que je ne parle plus de cette agriculture pénible & laborieuse à laquelle l'homme a été d'abord condanné ; mais que j'en ai en vûe une autre, destinée à faire son plaisir, & à l'occuper agréablement ; parfaitement conforme à l'institution primitive de l'homme & à l'intention du Créateur, puisqu'il l'avoit commandée à Adam aussitôt après l'avoir formé. En effet elle semble nous retracer une image du paradis terrestre,

a Fundusque mendax, arbore nunc aquas
Culpante, nunc torrentia agros
Sidera, nunc hiemes iniquas.
Horat. Od. 1. lib. 3.

& se ressentir en quelque sorte de l'heureuse simplicité & de l'innocence qui y régnoit alors. Nous voions que dans tous les tems elle a fait le divertissement le plus agréable des Princes même & des Rois les plus puissans. Sans parler des fameux jardins suspendus, qui faisoient l'ornement de Babylone; l'Ecriture nous apprend qu'Assuerus (c'est le même que Darius fils d'Hystaspe) avoit planté une partie des arbres de son jardin, & qu'il le cultivoit de ses mains roiales : *Jussit convivium præparari in vestibulo horti & nemoris, quod regio cultu & manu consitum erat.* Esther. 1. 5. On sait ce que Cyrus le jeune répondit à Lysandre, qui admiroit la beauté, l'économie, & la disposition de ses jardins : Que c'étoit lui-même qui en avoit tracé le plan, qui en avoit donné les allignemens, & qu'il avoit planté plusieurs arbres de sa main. *Ego omnia ista sum dimensus : mei sunt ordines, mea descriptio : multæ etiam istarum arborum mea manu sunt satæ.* Cic. de Senect. n. 59.

On voudroit, si cela étoit possible, ne quitter jamais un séjour si délicieux. On a tâché au moins, pour se consoler, de se faire une sorte

d'illuſion, en tranſportant, pour ainſi dire, la campagne au milieu des villes: non une campagne ſimple & preſque brute, qui ne connoit de beautés que les naturelles, & qui n'emprunte rien de l'art; mais une ſorte de campagne peignée, ajuſtée, embellie, j'ai preſque dit fardée. J'entends parler de ces jardins ſi ornés & ſi élégans, qui offrent aux yeux un ſi doux & ſi brillant ſpectacle. Quelle beauté, quelle richeſſe, quelle abondance, quelle variété d'odeurs, de couleurs, de nuances, de découpures! Il [a] ſemble, à voir la fidélité & la régularité invariable des fleurs à ſe ſuccéder les unes aux autres, (& il en faut dire autant des fruits) que la terre, attentive à plaire à ſon maître, cherche à perpétuer ſes préſens, en lui paiant toujours dans chaque ſaiſon de nouveaux tributs. Quelle foule de réflexions tout cela ne fournit-il point à un eſprit curieux, & encore plus à un eſprit religieux!

Pline, après avoir reconnu qu'il

[a] Sed illa quanta benignitas naturæ, quòd tam multa ad veſcendum, tam varia, tamque jucunda gignit: neque ea uno tempore anni, ut ſemper & novitate delectemur, & copia! *Cic de nat. deor. lib. 2. n. 131.*

n'y a point d'éloquence capable d'exprimer dignement cette incroiable abondance & cette merveilleuse diversité de richesses & de beautés que la nature répand dans les jardins comme en se jouant, & avec une sorte de complaisance; ajoute une remarque bien sensée & bien instructive. Il[a] fait observer la différence que la nature a mise pour la durée entre les arbres & les fleurs. Aux plantes & aux arbres, destinés à nourrir l'homme par leurs fruits, & à entrer dans la construction des édifices & des navires, elle a accordé des années & même des siécles entiers. Aux fleurs & aux odeurs, qui ne servent qu'au plaisir, elle n'a donné que quelques momens & quelques journées, comme pour nous avertir que ce qui brille avec le plus d'éclat, passe & se flétrit bien rapidement. Malherbe exprime cette derniére pensée d'une maniére bien vive, en déplorant la mort d'une personne qui joignoit à une

a Quippe reliqua usus alimentique gratiâ genuit: ideoque secula annosque tribuit iis. Flores verò odoresque in diem gignit: magna, ut palam est, admonitione hominum, quæ spectatissimè floreant, celerrimè marcessere. *Plin. lib.* 21. *cap.* 1.

grande jeunesse une extrême beauté :

Et rose elle a vécu ce que vivent les roses ;
L'espace d'un matin.

C'est le grand avantage de l'Agriculture, d'être liée plus étroitement qu'aucun autre art avec la religion, comme elle l'est aussi avec les bonnes mœurs : ce qui a fait dire à Cicéron, comme nous l'avons vû, que la vie de la campagne approchoit beaucoup de celle du sage, c'est-à-dire qu'elle étoit comme une philosophie pratique.

Pour finir ce petit traité par où je l'ai commencé, il faut avouer que, de toutes les occupations des hommes qui n'ont point un raport immédiat à Dieu & à la justice, la plus innocente est l'Agriculture. Elle étoit, comme on l'a vû, celle du premier homme encore juste & fidéle. Elle a fait depuis une partie de la pénitence que Dieu lui a imposée. Ainsi, dans les deux tems, d'innocence & de peché, elle lui a été [a] commandée, & dans sa personne à tous ses descendans. Elle est devenue néanmoins

a Ne oderis laboriosa opera, & rusticationem creatam ab Altissimo. „*Ne fuiez point les ouvrages laborieux ni le travail de la campagne, qui a été créé par le Très-haut.* Eccli. 7. 16.

l'exercice le plus vil & le plus bas au jugement de l'orgueil ; & pendant qu'on protége des arts inutiles & qui ne servent qu'au luxe & à la volupté, on laisse dans la misére tous ceux qui travaillent à l'abondance & au bonheur des autres.



CHAPITRE SECOND.

DU COMMERCE.

ARTICLE PREMIER.

Excellence & avantages du Commerce.

On peut dire, sans crainte d'être soupçonné d'exagération, que le Commerce est le plus solide fondement de la société civile, & le lien le plus nécessaire pour unir entr'eux tous les hommes de quelque pays & de quelque condition qu'ils soient. Par son moien, le monde entier semble ne former qu'une seule ville & qu'une seule famille. Il y fait régner de toutes parts une abondance universelle. Les richesses d'une nation deviennent celles de tous les autres peuples. Nulle contrée n'est stérile, ou du moins ne se sent de sa stérilité. Tous ses besoins

lui sont apportés à point nommé du bout de l'univers, & chaque région est étonnée de se trouver chargée de fruits étrangers que son propre fonds ne pouvoit lui fournir, & enrichie de mille commodités qui lui étoient inconnues, & qui cependant font toute la douceur de la vie. C'est par le commerce de la mer & des riviéres, c'est-à-dire par la navigation, que Dieu a uni entr'eux tous les hommes d'une maniére si merveilleuse, en leur [a] enseignant à conduire & à gouverner les deux choses les plus violentes qui soient dans la nature, la mer & les vens, & à les faire servir à leurs usages & à leurs besoins. Il a joint ainsi les peuples les plus éloignés, & il a conservé entre les nations différentes une image de la liaison qu'il a mise entre les parties d'un même corps par les veines & les artéres.

Ce n'est là qu'une foible & légére idée des avantages que le Commerce procure à la société en général. Pour peu qu'on voulût l'approfondir en

a Quas res violentissimas natura genuit, earum moderationem nos soli habemus, maris atque ventorum, propter nauticarum rerum scientiam. *Cic. de Nat. deor. lib.* 2. *n.* 152.

defcendant dans quelque détail, quelles merveilles n'y découvriroit-on pas ? Mais ce n'eft pas ici le lieu de le faire. Je me borne à une feule réflexion, qui me paroit bien propre à faire connoitre en même tems & la foibleffe & la grandeur de l'homme.

Je le confidére d'abord dans le plus haut point d'élévation où il puiffe arriver, je veux dire fur le trône: logé dans de fuperbes palais, environné de tout l'éclat de la majefté roiale, refpecté & prefque adoré par une foule de Courtifans qui tremblent devant lui, placé au centre des richeffes & des plaifirs qui s'offrent à lui à l'envi, foutenu par des armées nombreufes qui n'attendent que fes ordres pour agir. Voila le comble de la grandeur humaine. Mais ce Prince fi puiffant & fi terrible, que devient-il, fi le Commerce vient à ceffer tout d'un coup, s'il eft réduit à lui feul, à fon induftrie, & à fes propres efforts ? Ifolé de la forte, féparé de ce pompeux dehors qui n'eft point lui-même, & qui lui eft abfolument étranger, privé du fecours des autres, il retombe dans la mifére

& l'indigence où il eſt né, &, pour dire tout en un mot, il n'eſt plus rien.

Conſidérons maintenant l'homme dans l'état le plus médiocre : renfermé dans une petite maiſon ; réduit, pour ſa nourriture, à un peu de pain, de vin, & de viande ; couvert des vétemens les plus ſimples ; & jouiſſant dans ſa famille, non ſans peine, des autres commodités de la vie. Quelle ſolitude en apparence ! quel abandon général ! quel oubli de la part de tous les autres mortels ! On ſe trompe infiniment, lorſqu'on penſe de la ſorte. Tout l'univers eſt attentif à lui. Mille bras travaillent pour le couvrir, pour le vétir, pour le nourrir. C'eſt pour lui que les manufactures ſont établies, que les greniers & les celliers ſont remplis de blé & de vin, que les différens métaux ſont tirés des entrailles de la terre avec tant de peines & de dangers.

Il n'eſt pas juſqu'aux délices mêmes que les pays les plus éloignés ne s'empreſſent de faire paſſer juſqu'à lui au travers des mers les plus orageuſes. Voila les ſecours que le Commerce, ou plutôt, pour parler plus juſte, que la Providence divine, toujours occupée

pée de nos besoins, procure sans cesse par le Commerce à chacun de nous en particulier : secours, qui, à en bien juger, tiennent du miracle ; qui devroient nous remplir d'une perpétuelle admiration, & nous faire écrier avec le Prophéte, dans les transports d'une vive reconnoissance : *Seigneur, qu'est donc l'homme, pour vous souvenir ainsi de lui?* Ps. 8. 5.

Il seroit inutile de dire que nous n'avons aucune obligation à ceux qui travaillent ainsi pour nous, parce que c'est la cupidité & l'interêt qui les mettent en mouvement. Cela est vrai : mais en profitons-nous moins de leur travail ? Dieu, à qui seul il appartient de bien user du mal même, se sert de la cupidité des uns, pour faire du bien aux autres. C'est dans cette vûe que la Providence a établi parmi nous une si étonnante diversité de conditions, & qu'elle a partagé les biens avec une si prodigieuse inégalité. Si les hommes étoient tous à leur aise, tous riches & opulens, qui d'entr'eux voudroit se donner la peine de labourer la terre, de creuser les mines, de traverser les mers ? La pauvreté ou la cupidité y suppléent,

& se chargent de ces travaux pénibles, mais utiles. Par là on voit que tous les hommes, riches ou pauvres, puissans ou foibles, Rois ou sujets, sont dans une mutuelle dépendance les uns des autres pour les besoins de la vie; le pauvre ne pouvant vivre sans le secours du riche, ni le riche sans le travail du pauvre. Et c'est le Commerce, qui, à la faveur de ces différens intérêts, fournit le genre humain de toutes ses nécessités, & même de toutes ses commodités.

ARTICLE SECOND.

Antiquité du Commerce. Lieux & villes où il a été le plus célèbre.

IL EST fort vraisemblable que le Commerce n'a guéres moins d'antiquité que l'Agriculture. Il a commencé, comme cela étoit naturel, entre particuliers, les hommes s'entr'aidant les uns les autres de ce qu'ils avoient chacun d'utile ou de nécessaire pour la vie. Caïn sans doute fournissoit à Abel des blés & des fruits de la terre pour sa nourriture; & Abel, en échange, fournissoit à Caïn des peaux & des laines pour s'en revétir,

des laitages & peutêtre des viandes pour sa table. Tubalcaïn, uniquement occupé à mettre en œuvre le cuivre & le fer pour différens usages nécessaires à l'usage commun de la vie, & pour les armes propres à se défendre ou contre les hommes ennemis, ou contre les bêtes farouches, étoit certainement obligé d'échanger ses ouvrages de cuivre & de fer contre d'autres marchandises nécessaires pour se nourrir, pour se vêtir, pour se loger. Le Commerce ensuite s'avançant toujours de proche en proche, s'établit entre les villes & les contrées voisines, puis se porta au loin, passa les mers, & après le déluge pénétra jusqu'aux extrémités du monde.

L'Ecriture Sainte nous fournit un exemple fort ancien de trafic dans ces caravanes d'Ismaélites & de Madianites, à qui Joseph fut vendu par ses freres. Ils revenoient de Galaad, ramenant leurs chameaux chargés d'aromates, & d'autres précieuses marchandises de ce pays-la, qu'ils portoient en Egypte, où il s'en faisoit un grand débit pour l'usage qu'ils pratiquoient d'embaumer les corps

Gen. xxvii. 25.

des hommes après leur mort avec u grand soin & de grandes dépenses.

Homére [a] nous apprend que l'usage des tems héroïques du siége de Troie étoit d'échanger entre les peuples les choses les plus nécessaires à la vie : preuve, dit Pline, que c'est plutôt la nécessité que la cupidité qui donna lieu à ce premier de tous les commerces. On lit, à la fin du VII Livre de l'Iliade, qu'à l'arrivée de quelques vaisseaux toutes les troupes vont en foule acheter du vin, les uns pour du cuivre, les autres pour du fer, ceux-là pour des peaux, ceux-ci pour des beufs, & d'autres pour des esclaves.

On ne voit point dans l'histoire de plus anciens navigateurs que les Egyptiens & les Phéniciens. Il semble que ces deux peuples voisins avoient partagé entr'eux le commerce de la mer : que les Egyptiens s'étoient principalement emparé du commerce d'Orient par la Mer Rou-

a Quantum feliciore ævo, cum res ipsæ permutabantur inter se se, sicut & Trojanis temporibus factitatum Homero credi convenit! Ita enim, ut opinor, commercia victûs gratia inventa. Alios coriis boum, alios ferro captivisque rebus emptitasse tradit. *Plin. lib.* 33. *cap.* 1.

ge, & les Phéniciens de celui d'Occident par la Mer Méditerranée.

Ce que les Auteurs fabuleux disent d'Osiris, qui est le Bacchus des Grecs, qu'il alla conquerir les Indes, comme le fit depuis Sésostris, peut faire croire que les Egyptiens entretinrent un grand commerce avec les Indiens.

Comme le commerce des Phéniciens étoit bien plus fréquent en Occident que celui des Egyptiens, il ne faut pas s'étonner s'ils ont été plus célébrés sur ce point par les Auteurs Grecs & Romains, & si Hérodote a dit que c'étoient eux qui voituroient les marchandises d'Egypte & d'Assyrie, & qui faisoient tout leur commerce, comme si les Egyptiens ne s'en fussent pas mélés ; & s'ils ont été crus les inventeurs du trafic, & de la navigation, quoique cette gloire soit dûe bien plus légitimement aux Egyptiens. Ce qui est certain, c'est que par raport au Commerce ancien ce sont les Phéniciens qui se sont le plus distingués ; & ce sont eux aussi qui peuvent prouver davantage à quel comble de gloire, de puissance, & de richesses une nation est capable de s'élever par les seules ressources du Commerce.

Herod. lib. 1. cap. 1.

Ces peuples n'occupoient qu'une lisiére assez étroite le long des côtes de la mer, & Tyr elle-même étoit bâtie dans un terrain fort ingrat ; & qui, quand il auroit été plus gras & plus fertile, n'auroit pu être suffisant pour nourrir ce grand nombre d'habitans que les premiers succès de son Commerce y avoient attirés.

Deux avantages les dédommagérent de ce défaut. Ils avoient sur les côtes de leur petit Etat d'excellens ports, particuliérement celui de leur capitale ; & ils étoient nés avec un génie si heureux pour le Négoce, qu'ils furent regardés comme les inventeurs du Commerce de mer, sur tout de celui qui se fait par des voiages de long cours.

Les Phéniciens surent si heureusement profiter de ces deux avantages, que bientôt ils se rendirent les maîtres de la mer & du Commerce. Le Liban & les autres montagnes voisines leur fournissant d'excellens bois pour la construction des vaisseaux, on leur vit en peu de tems de nombreuses flotes marchandes, qui hazardérent des navigations inconnues, pour y établir leur négoce. Ils ne se

bornérent pas aux côtes & aux ports de la Mer Méditerranée, ils entrérent dans l'Océan par le détroit de Cadix ou de Gibraltar, & s'étendirent à droite & à gauche. Comme leurs peuples se multiplioient presque à l'infini par le grand nombre d'étrangers que le desir du gain & l'occasion sûre de s'enrichir attiroient dans leur ville, ils se virent en état de jetter au-dehors quantité de peuplades, & particuliérement la fameuse colonie de Carthage, qui conservant l'esprit Phénicien par raport au trafic, ne le céda pas même à Tyr dans son négoce, & la surpassa de beaucoup par l'étendue de sa domination, & par la gloire de ses expéditions guerriéres.

Le degré de gloire & de puissance où le Commerce & la navigation avoient élevé la ville de Tyr la rendit si célébre, qu'on auroit peine à ne pas croire qu'il y a de l'exagération dans ce qu'en raportent les Auteurs profanes, si les Prophétes eux-mêmes n'en avoient parlé avec encore plus de magnificence. Tyr, dit Ezéchiel pour nous donner quelque idée de son pouvoir, est un Vaisseau superbe. Le corps du bâtiment est fait *Ezech. cap. 27. v. 4-10.*

du bois précieux des sapins du Sanir. Les cédres du Liban lui ont fourni ses mats. Ses rames sont coupées dans les forêts de Basan. L'ivoire des Indes est emploié pour faire les bancs de ses rameurs. Ses voiles sont de fin lin d'Egypte tissu en broderie, & son pavillon est d'hyacinthe & de pourpre. Les habitans de Sidon & d'Arad sont ses rameurs. Les Perses, les Lydiens, & ceux de la Libye lui servent de soldats, & ses pilotes sont les plus sages & les plus habiles de Tyr même. Le Prophéte, par ce langage figuré, a dessein de nous montrer la puissance de cette ville. Mais il le fait d'une maniére encore plus énergique par le détail circonstancié des différens peuples qui entroient dans son commerce. Il semble que les marchandises de toute la terre fussent rassemblées dans cette seule ville, & les autres peuples paroissent moins ses alliés que ses tributaires.

Id. v. 12-24. Les Carthaginois trafiquoient avec Tyr en lui apportant toutes sortes de richesses, & remplissoient ses marchés d'argent, de fer, d'étain, & de plomb. La Gréce,

[a] Tubal, & Mofoch lui amenoient des efclaves, & des vafes d'airain. Thogorma [b] des chevaux, & des mulets : [c] Dédam, des dents d'ivoire, & de l'ébéne. Les Syriens y expofoient en vente des perles, de la pourpre, des toiles ouvragées, du fin lin, de la foie, & toutes fortes de marchandifes précieufes. Les peuples de Juda & d'Ifraël y apportoient le plus pur froment, le baume, le miel, l'huile & la réfine : ceux de Damas, du vin excellent, & des laines d'une couleur vive & éclatante : d'autres peuples des ouvrages de fer, de la myrrhe, des cannes d'excellente odeur, de fuperbes tapis pour s'affeoir. L'Arabie, [d] & tous les Princes de Cédar, y amenoient leurs agneaux, leurs béliers, & leurs boucs : Saba [e] & Réma les plus excellens parfums, les pierres précieufes, &

a Tubal & Mofoch. *L'Ecriture joint toujours ces deux peuples. Le dernier défigne les Mofcovites ; & l'autre fans doute en étoit voifin.*

b Thogorma. *La Cappadoce, d'où fortoient les chevaux les plus eftimés, dont les Empereurs fe réfervérent les meilleurs & les plus fins pour leur écurie.*

c Dédam. *Peuple d'Arabie.*

d L'Arabie, *déferte.* Cédar *étoit dans le voifinage.*

e Saba & Réma. *Peuples de l'Arabie heureufe. Toute l'antiquité a vanté les richeffes & les aromates de ces peuples.*

l'or : d'autres enfin des bois de cédre, des balles d'hyacinthe & d'ouvrages en broderie, & toutes ſortes de marchandiſes précieuſes.

Je n'entreprens point de diſtinguer exactement la ſituation des différens peuples dont il eſt parlé dans Ezéchiel : ce n'en eſt point ici le lieu. Il me ſuffit d'avertir en général que ce long dénombrement, dans lequel il a plu au Saint-Eſprit de deſcendre par raport à la ville de Tyr, eſt une preuve bien claire que ſon commerce n'avoit d'autres bornes que celles du monde connu pour lors. Auſſi ſe regardoit-elle comme la ville commune de toutes les nations, & comme la Reine de la mer. Iſaïe nous peint ſa fierté par des couleurs bien vives, mais bien naturelles, en marquant que Tyr portoit ſur ſon front le diadéme ; que les plus illuſtres Princes de l'univers étoient ſes correſpondans, & ne pouvoient ſe paſſer de ſon trafic ; que les riches négocians qu'elle renfermoit dans ſon enceinte étoient en état de diſputer le rang aux têtes couronnées, & prétendoient
Iſai. 23. 8. au moins leur être égaux. *Quis cogitavit hoc ſuper Tyrum, quondam coronatam ;*

cujus negotiatores principes, institores ejus inclyti terræ?

J'ai raporté ailleurs la ruine de l'ancienne Tyr par Nabucodonosor après un siége de treize ans, & l'établissement de la nouvelle Tyr, qui se remit bientôt en possession de l'empire de la mer, & continua son négoce avec plus de succès encore & plus d'éclat qu'auparavant, jusqu'à ce qu'enfin Alexandre le Grand l'aiant prise d'assaut, lui ôta sa marine & son commerce, qui furent transférés à Alexandrie, comme je le dirai bientôt.

Pendant que l'une & l'autre Tyr éprouvoient de si grandes révolutions, Carthage, la plus considérable de ses colonies, étoit devenue très florissante. Le trafic lui avoit donné la naissance, le trafic lui donna l'accroissement, & la mit en état de disputer lontems à Rome l'empire du monde. Sa situation étoit bien plus avantageuse que celle de Tyr. Elle étoit en égale distance de toutes les extrémités de la mer Méditerranée; & les côtes d'Afrique, où elle étoit située, région vaste & fertile, lui fournissoit abondamment les blés nécessaires

pour sa subsistance. Avec de tels avantages, ces Africains, mettant à profit l'heureux génie pour le négoce & la navigation qu'ils avoient apporté de Phénicie, acquirent une si grande science de la mer, qu'en cela, selon le témoignage de Polybe, nulle autre nation ne les égaloit. Par là ils parvinrent à une si grande puissance, qu'au commencement de la troisiéme guerre qu'ils eurent contre les Romains, & qui causa leur ruine entiére, Carthage avoit sept cens mille habitans, & trois cens villes de sa dépendance dans le seul continent d'Afrique. Ils avoient été maîtres, non seulement de toute cette lisiére qui s'étend depuis la grande Syrte jusqu'aux Colonnes d'Hercule, mais encore de celle qui s'étend depuis ces mêmes Colonnes vers le midi, où Hannon Carthaginois bâtit tant de villes, & établit tant de colonies. En Espagne, qu'ils avoient presque toute conquise, Asdrubal, qui y vint commander après Barca pere d'Annibal, y avoit fondé Carthagéne, une des plus célébres villes qui fût alors. La Sicile en grande partie, & la Sardaigne avoient aussi autrefois reconnu leur puissance.

Polyb. lib. 5. pag. 494.

La poſtérité auroit tiré de grandes lumiéres des deux monumens illuſtres des navigations de ce peuple dans les relations des voiages de Hannon qui eſt qualifié Roi des Carthaginois, & de Himilcon, ſi le tems les avoit conſervés. Le premier avoit décrit les voiages qu'il avoit faits dans l'Océan hors des Colonnes d'Hercule, le long de la côte occidentale d'Afrique; & le ſecond, ceux qu'il avoit faits le long de la côte occidentale de l'Europe : l'un & l'autre par l'ordre du Sénat de Carthage. Mais le tems a conſumé ces Ecrits.

Ce peuple n'épargnoit ni ſoins ni dépenſes pour perfectionner le négoce & la navigation. C'étoit là ſon unique étude. Les autres arts & les ſciences n'étoient point cultivées à Carthage. On ne s'y piquoit point de bel eſprit. On n'y faiſoit profeſſion ni de poéſie, ni d'éloquence, ni de philoſophie. Les jeunes gens, dès leur enfance, n'entendoient parler que de comptes, que de marchandiſes, que de vaiſſeaux, que de voiages ſur mer. L'habileté dans le trafic étoit comme une ſucceſſion dans les familles, & faiſoit la meilleure par-

tie de l'héritage des enfans : & comme ils ajoutoient à l'expérience de leurs peres leurs propres réflexions, on ne doit pas être ſurpris que cette habileté allât toujours en croiſſant, & fît de ſi merveilleux progrès.

Auſſi le Commerce éleva Carthage à un ſi haut degré de richeſſes & de puiſſance, qu'il falut aux Romains deux guerres, l'une de vingt-trois ans, l'autre de dix-ſept, toutes deux cruelles & douteuſes, pour domter cette rivale ; & qu'enfin Rome triomphante crut ne pouvoir l'aſſujettir & la ſubjuguer entiérement, qu'en lui ôtant les reſſources qu'elle eût encore pu trouver dans le Négoce, & qui pendant un ſi long tems l'avoit ſoutenue contre toutes les forces de la République.

Jamais Carthage n'avoit été plus puiſſante ſur mer, que lorſqu'Alexandre aſſiégea Tyr ſa métropole. Sa fortune commença dès lors à décliner. L'ambition fut la ruine des Carthaginois. Il leur couta cher de s'être ennuiés de l'état pacifique de Marchands, & d'avoir préferé la gloire des armes à celle du trafic. Leur ville, que le Commerce avoit peuplée d'une ſi grande multitude d'ha-

bitans, en vit diminuer le nombre, pour fournir des troupes & des recrues à leurs armées. Leurs flotes, accoutumées à ne porter que des Marchands & des marchandises, ne furent plus chargées que de munitions de guerre & de soldats; & de leurs plus sages & plus heureux Négocians, il se forma des Chefs & des Généraux d'armées, qui lui procurérent à la vérité une gloire bien éclatante, mais de peu de durée, & bientôt suivie de sa ruine entiére.

La prise de Tyr par Alexandre le Grand, & la fondation d'Alexandrie qui la suivit de près causérent une grande révolution dans les affaires du Commerce. Ce nouvel établissement est, sans contredit, le plus grand, le plus noble, le plus sage, & le plus utile dessein qu'ait formé ce Conquérant.

Il n'étoit pas possible de trouver une plus heureuse situation, ni plus propre à devenir le dépôt de toutes les marchandises de l'Orient & de l'Occident. Cette ville avoit d'un côté un libre commerce avec l'Asie & avec tout l'Orient par la mer Rouge. La même mer & le Nil lui

donnoient entrée dans les vastes & riches contrées de l'Ethiopie. Le commerce du reste de l'Afrique & de l'Europe lui étoit ouvert par la mer Méditerranée : & si elle vouloit faire le négoce intérieur de l'Egypte, elle avoit, outre la commodité du Nil & des canaux faits de main d'hommes, le secours des Caravanes, si commodes pour la sureté des Marchands, & pour le transport des marchandises.

Voila ce qui porta Alexandre à juger cette place très propre à en faire une des plus belles villes & un des plus beaux ports du monde. Car l'île de Pharos, qui n'étoit pas alors jointe au continent, lui en fournissoit un magnifique après sa jonction, aiant deux entrées, où l'on voioit arriver de toutes parts les vaisseaux étrangers, & d'où partoient sans cesse des vaisseaux Egyptiens, qui portoient leurs Négocians & leur commerce dans toutes les parties de la terre alors connues.

Alexandre vécut trop peu pour être le témoin de l'état heureux & florissant où le Commerce devoit élever sa ville. Les Ptolémées, qui, après sa mort, eurent l'Egypte en partage,

prirent le ſoin de ſoutenir le négoce naiſſant d'Alexandrie ; & bientôt ils le portérent à un degré de perfection & d'étendue, qui fit oublier & Tyr & Carthage, leſquelles, pendant un très long tems, avoient fait preſque ſeules & raſſemblé chez elles le commerce de toutes les autres nations.

De tous les Rois d'Egypte, Ptolémée Philadelphe fut celui qui contribua le plus à y perfectionner le Commerce. Pour cet effet, il entretenoit ſur mer de nombreuſes flotes, dont Athénée fait un dénombrement & une deſcription, qu'on ne peut lire ſans étonnement. Outre plus de ſix vingts vaiſſeaux à rames de grandeur extraordinaire, il lui attribue plus de quatre mille autres navires, qui étoient emploiés au ſervice de ſon Etat & à l'avancement du Commerce. Il poſſédoit un grand Empire, qu'il avoit formé en étendant les bornes du roiaume d'Egypte dans l'Afrique, dans l'Ethiopie, dans la Syrie ; & au dela de la mer, s'étant rendu maître de la Cilicie, de la Pamphylie, de la Lycie, de la Carie, & des Cyclades ; & poſſédant dans ſes Etats près de quatre mille villes. Pour mettre le

Athen. lib. 5. pag. 203.

comble au bonheur de ces provinces, il voulut y attirer par le Commerce les richesses & les commodités de l'Orient, & pour en faciliter la route, il bâtit exprès une ville sur la côte occidentale de la mer Rouge, creusa un canal depuis Coptus jusqu'à cette mer, & fit préparer des hotelleries le long de ce canal pour la commodité des marchands & des voiageurs, comme je l'ai marqué dans son lieu.

Tome VII. *pag.* 478.

Ce fut cette commodité de l'entrepos des marchandises à Alexandrie, qui répandit dans toute l'Egypte des richesses immenses : richesses si considérables, qu'on assure que le seul produit des droits d'entrée & de sortie sur les marchandises qui entroient dans les Douannes d'Alexandrie, montoient chaque année à plus de trente sept millions de livres, quoique la plupart des Ptolémées fussent assez modérés dans les impôts qu'ils mettoient sur leurs peuples.

Cic. apud Strab. lib 17. *pag.* 798.

Tyr, Carthage, & Alexandrie ont été sans contredit les villes de l'antiquité les plus fameuses pour le Commerce. Il s'exerça aussi avec succès, mais non avec tant de réputa-

tion, à Corinthe, à Rhodes, à Marſeilles, & dans pluſieurs autres villes particuliéres.

ARTICLE TROISIE'ME.

Objet & matiére du Commerce.

Le passage d'Ezéchiel que j'ai cité au ſujet de Tyr, renferme preſque tout ce qui faiſoit la matiére de l'ancien Commerce : l'or, l'argent, le fer, le cuivre, l'étain, le plomb ; les perles, les diamans, & toutes ſortes de pierres précieuſes ; la pourpre, les étofes, les toiles ; l'ivoire, l'ébéne, les bois de cédre ; la myrrhe, les cannes odoriférentes, les parfums ; les eſclaves, les chevaux, les mulets ; le froment, le vin, les beſtiaux ; enfin toutes ſortes de marchandiſes précieuſes. Je ne m'arréterai ici qu'à ce qui regarde les Mines de fer, de cuivre, d'or, d'argent ; les perles, la pourpre, la ſoie ; & je ne traiterai que fort légérement toutes ces matiéres. Pline le naturaliſte ſera mon guide ordinaire dans celles qu'il a expliquées. Je ferai grand uſage des ſavantes remarques de l'Auteur de l'Hiſtoire naturelle de l'Or & de l'Ar-

gent, extraite du XXXIIIe Livre de Pline, & imprimée à Londres.

§. I.

Mines de FER.

IL EST CERTAIN que l'uſage des métaux, particuliérement du fer & du cuivre, eſt preſque auſſi ancien que le monde : mais il ne paroit pas que dans les premiers ſiécles il fût beaucoup queſtion de l'or ni de l'argent. Uniquement occupés des beſoins preſſans, les premiers habitans du monde firent ce que font & doivent faire ceux des nouvelles colonies. Ils penſérent à bâtir des maiſons, à défricher la terre, & à ſe fournir des inſtrumens néceſſaires pour couper des arbres, pour tailler des pierres, & pour toutes les opérations méchaniques. Comme tous ces outils ne peuvent être que de fer, de cuivre, ou d'acier, ces matériaux eſſentiels devinrent, par une conſéquence néceſſaire, les principaux objets de leur recherche. Ceux qui ſe trouvérent établis dans les pays qui les produiſent, ne furent pas lontems ſans en connoitre l'importance. On

en venoit chercher de toutes parts ; & leur terre, ingrate en apparence & ſtérile pour toute autre choſe, devint pour eux un fonds des plus abondans & des plus fertiles. Rien ne leur manquoit avec cette marchandiſe, & les barres de fer étoient des lingots qui leur procuroient toutes les commodités & toutes les douceurs de la vie.

Il ſeroit curieux de ſavoir où, quand, comment, & par qui ces matériaux ont été découverts. Cachés comme ils ſont à nos yeux, & envelopés dans les entrailles de la terre en petites particules preſque imperceptibles, qui n'ont aucun raport apparent & aucune diſpoſition prochaine aux différens ouvrages que l'on en compoſe, qui peut avoir indiqué aux hommes les uſages qu'ils en pouvoient tirer ? C'eſt faire trop d'honneur au hazard, de lui en imputer la découverte. L'importance infinie, & la néceſſité preſque indiſpenſable des inſtrumens qu'ils nous fourniſſent, méritent bien, ce ſemble, que l'on y reconnoiſſe le concours & la bonté de la Providence. Il eſt vrai qu'elle ſe plait ordinairement à cacher ſes plus merveilleux

bienfaits ſous des événemens qui ont toute l'apparence de cas fortuit & de pur hazard. Mais des yeux attentifs & religieux ne s'y trompent point, & découvrent clairement ſous ces voiles la bonté & la libéralité de Dieu, d'autant plus digne d'admiration & de reconnoiſſance qu'elle ſe montre moins. C'eſt une vérité que les payens mêmes ont reconnue, comme je l'ai déja obſervé.

Il eſt remarquable que [a] le fer, qui eſt de tous les métaux le plus néceſſaire, eſt auſſi le plus commun, le plus facile à trouver, le moins profondément caché en terre, & le plus abondant.

Comme je trouve peu de choſes dans Pline ſur la maniére dont les Anciens découvroient & préparoient les métaux, je ſuis obligé d'avoir recours à ce qu'en diſent les Modernes, pour donner au moins aux Lecteurs quelque légére idée de ce qui ſe pratique actuellement dans la découverte, la préparation, & la fonte de ces métaux, dont une partie avoit lieu auſſi dans l'antiquité.

a Ferri metalla ubique propemodum reperiuntur... Metallorum omnium vena ferri largiſſima eſt. *Plin. l.* 34. *c.* 14.

La matiére d'où ſe tire le fer (en terme de l'art on l'appelle *la mine de fer*) ſe trouve dans les mines à différentes profondeurs, quelquefois en pierres de la groſſeur du poing, & quelquefois ſeulement en ſable. *Plin. lib. 34. cap. 14. 15.*

Après qu'on a amaſſé la quantité de matiére qu'on veut fondre, & l'avoir bien lavée, on la met dans de grands fourneaux où l'on a allumé un grand feu. Quand *la mine* eſt fondue & bien écumée, on la fait couler du fourneau par un trou fait exprès pour cela ; d'où ſortant avec rapidité comme un torrent de feu, elle tombe dans les moules diverſement préparés, ſuivant la diverſité des ouvrages qu'on veut fondre, comme des marmites & autres uſtencils pareils. On en forme auſſi de groſſes piéces de fer, appellées *gueuſes*, de grandeur & de poids différens, qui peſent deux & trois mille livres, & plus encore : qu'on porte enſuite à la forge ou à la fenderie, pour les forger ou les fendre avec l'aide des moulins qui remuent un puiſſant marteau.

L'ACIER eſt une eſpéce de fer rafiné & purifié par le feu, qui le

rend plus blanc, plus ſolide, & d'un grain plus menu & plus fin. C'eſt de tous les métaux le plus dur, quand il eſt préparé & *trempé* comme il faut. Cette *trempe* ſe fait dans de l'eau froide, & demande une grande attention de la part de l'Ouvrier, pour tirer du feu l'acier quand il y a pris un certain degré de chaleur.

Stridentia tingunt Æra lacu.

Qu'on examine un couteau, un raſoir, bien tranchans, bien affilés: croiroit-on qu'ils puſſent ſe former d'un peu de terre, ou de quelques pierres noirâtres? Quelle diſtance d'une matiére ſi informe à des inſtrumens ſi polis & ſi luiſans! De quoi n'eſt point capable l'induſtrie humaine!

Mémoires de l'Acad. des Sciences. an. 1726.

Mr. Reaumur obſerve, au ſujet du fer, une choſe qui paroit bien digne d'être remarquée. Quoique le feu le rende rarement, ou ne le rende preſque jamais, auſſi liquide qu'il rend l'or, l'argent, le cuivre, l'étain, & le plomb; cependant c'eſt de tous les métaux celui qui ſe moule le plus parfaitement, qui s'inſinue le mieux dans les plus petits creux des moules, & qui en prend le plus exactement les impreſſions.

§. II.

§. II.

Mines de Cuivre *ou* d'Airain.

Le Cuivre, qu'on nomme autrement l'Airain, eſt un métal dur, ſec, peſant. On le tire des mines, comme les autres métaux ; & on l'y trouve, auſſi bien que le fer, ou en poudre, ou en pierre.

Avant que de le fondre, il faut beaucoup le laver, afin d'en ſéparer la terre qui y eſt mélée. On le fait fondre enſuite dans les fourneaux par de grands feux, & l'on fait couler la matiére fondue dans des moules. Le Cuivre qui n'a eu que cette premiére fonte, eſt le Cuivre commun & ordinaire.

Pour [a] le rendre plus pur & plus beau, on le fait refondre une ou deux fois. Lorſqu'il a ſoutenu pluſieurs fois le feu, & qu'on en a ſéparé les parties les plus groſſiéres, on l'appelle *Roſette*, & c'eſt le Cuivre le plus pur & le plus net.

Le Cuivre naturel eſt rouge ; & ce qu'on nomme Cuivre jaune, eſt

a Præterea ſemel recoquunt : quod ſæpius feciſſe, bonitati plurimum confert. *Plin. l.* 34. *c.* 8.

du Cuivre jauni avec la Calamine.

La *Calamine*, qu'on nomme aussi [a] *Cadmie*, est un minéral, ou terre fossile, qui s'emploie par les Fondeurs; pour teindre le Cuivre rouge en jaune. Elle ne devient jaune, que quand on la fait recuire à la maniére des briques: & ce n'est qu'après cette cuisson qu'on s'en sert pour jaunir & augmenter la Rosette, ou Cuivre rouge.

Le Cuivre jaune est donc un mélange de Cuivre rouge avec de la Calamine, laquelle augmente son poids depuis dix jusqu'a cinquante par cent selon la différente bonté du Cuivre. On l'appelle aussi *Léton*, & en latin *aurichalcum*.

Le *Bronze* est un métal factice, & composé du mélange de plusieurs métaux.

Pour les belles statues de bronze, l'alliage se fait moitié de Cuivre rouge, & moitié de Léton ou Cuivre jaune. Dans le Bronze ordinaire, l'alliage se fait avec de l'étain, & même avec du plomb quand on va à l'épargne.

a Vena, [æris] quo dictum est modo, effoditur, ignique perficitur. Fit & è lapide æroso, quem vocant *Cadmiam*. *Plin. lib.* 34. *cap.* 1.

La *Fonte* est aussi une espéce de Cuivre mélangé, qui ne diffère du Bronze que par le plus ou le moins d'alliage.

L'art de fondre, ou, comme on dit maintenant, de jetter en bronze, est très ancien. On a eu en tout tems des vases de métal, & différens ouvrages curieux qui en étoient formés. Il faloit qu'à la sortie d'Egypte la fonte fût déja très commune, puisque dans le désert, sans grands préparatifs, on forma une statue qui avoit ses linéamens & sa figure, & qui représentoit un veau. On fabriqua, bientôt après, la mer d'airain, & toutes sortes de vases pour le tabernacle, & ensuite pour le temple. On se contentoit souvent de former une statue de lames battues, & jointes ensemble par le marteau.

L'invention de ces simulacres ou fondus, ou battus, prit son origine en Orient aussi bien que l'idolatrie, & se communiqua ensuite à la Gréce, qui porta cet art à sa derniére perfection.

L'airain le plus célébre & le plus estimé chez les Grecs, étoit celui de Corinthe dont j'ai parlé ailleurs, &

celui de Délos. Cicéron [a] les joint dans une de ses harangues, où il parle d'un vase d'airain, appellé *authepsa*, où la viande se cuisoit avec très peu de feu & comme d'elle-même : vase qui fut vendu si cher, que les passans, qui en entendoient crier le prix à l'encant, crurent qu'il s'agissoit de la vente d'une terre.

On prétend que l'airain a été emploié avant le fer pour fabriquer les armes. Il l'a été certainement avant l'or & l'argent pour la fabrique des monnoies, du moins à Rome. Elles consistoient d'abord dans une masse d'airain plus ou moins pesante, que l'on donnoit au poids, sans qu'elle eût aucune marque ni figure déterminée : d'où vient cette formule usitée dans les ventes, *per æs & libram*. Ce fut Servius Tullius, sixiéme roi de Rome, qui le premier l'assujettit à une forme & à une empreinte particuliére. Et [b] comme alors les plus grandes richesses consistoient en bes-

a Domus referta vasis Corinthiis & Deliacis : in quibus est authepsa illa, quam tanto pretio nuper mercatus est, ut, qui prætereuntes pretium enumerari audiebant, fundum venire arbitrarentur. *Orat. pro Rosc. Amer. n.* 133.

b Servius Rex, primus signavit æs. Antea rudi usos Romæ Timæus tradit. Signatum est nota pecudum : unde pecunia appellata. *Plin. lib.* 33. *cap.* 3.

tiaux, beufs, brebis, pourceaux, on fit imprimer leur figure, ou celle de leur tête, ſur la premiére monnoie qui fut fabriquée ; & elle fut appellée *pecunia*, du mot *pecus*, qui ſignifie toute ſorte de bétail. Ce ne fut que ſous le Conſulat de Q. Fabius, & de Ogulnius, cinq ans avant la premiére guerre Punique, l'année de Rome 485, que la monnoie d'argent y fut miſe en uſage. On retint toujours néanmoins l'ancien langage & l'ancienne dénomination tirée du mot *æs*, airain. De là ces expreſſions : *æs grave*, (du cuivre peſant) pour exprimer, au moins dans l'origine de cette dénomination, les as du poids d'une livre ; *ærarium*, le tréſor public, où il n'y avoit autrefois que de l'airain ; *æs alienum*, l'argent qu'on a emprunté ; & beaucoup d'autres pareilles.

Plin. lib. 34. cap. 1.

§. III.

Mines D'OR.

POUR TROUVER l'or, dit Pline, on s'y prend parmi nous de trois maniéres différentes. On le tire ou des riviéres, ou des entrailles de la terre en la creuſant, ou des ruines des

Plin. lib. 33. cap. 4.

montagnes en les perçant & les bouleversant.

1. *Or tiré des riviéres.*

ON RAMASSE l'or en petits grains ou parcelles sur le bord des riviéres, comme en Espagne sur les bords du Tage, en Italie sur le Pô, en Thrace sur l'Hébre, sur le Pactole en Asie, & enfin sur le Gange dans les Indes : & [a] il faut convenir que celui qu'on trouve de cette maniére est le meilleur de tous, parce qu'aiant couru lontems sur les cailloux, ou sur l'aréne, il a eu tout le loisir de s'y décrasser & de s'y polir.

Les riviéres que je viens de nommer n'étoient pas les seules qui traînassent de l'or. Notre Gaule avoit *Diod. lib. 5.* aussi cet avantage. Diodore dit que la nature lui avoit donné l'or par privilége, sans le lui faire chercher par l'art & par le travail ; qu'il étoit mélé avec le sable des riviéres ; que les Gaulois savoient laver ces sables, en tirer l'or, & le fondre ; & qu'ils en faisoient des anneaux, des bracelets, des ceintures, & d'autres pa-

a Nec ullum absolutius aurum est, ut cursu ipso trituque perpolitum. *Plin.*

reils ornemens. On nomme encore quelques riviéres en France qui ont conservé ce privilége : le Rhein, le Rhône, la Garonne, le Doux qui passe dans la Franche-Comté, la Céze & le Gardon qui prennent leur origine dans les Sévennes, l'Ariége dans le pays de Foix, & quelques autres. A la vérité les recoltes qu'on y fait ne sont pas considérables, & suffisent à peine pour faire vivre pendant quelques mois les paysans qui s'occupent à ce travail. Il y a des jours heureux, qui leur valent plus d'une pistole : mais ils sont achetés par d'autres qui ne leur produisent presque rien.

Mémoires de l'Acad. des Sciences. an. 1718.

2. *Or tiré des entrailles de la terre.*

CEUX qui cherchent de l'or, commencent par aller à la découverte de ce qu'on appelle en françois *la Manne*, sorte de terre, qui par sa couleur, & par les exhalaisons qui en sortent, donne à connoitre à ceux qui s'entendent aux Mines qu'il y a de l'or audessous.

Aussitôt que *le banc de terre à or* se découvre, il faut en détourner l'eau, & creuser à force de bras cette terre

précieuse, qu'on enleve, & qu'on porte aux lavoirs. La terre y aiant été mise, on y fait couler un ruisseau d'eau vive, proportionnée à la terre qu'on veut laver ; & pour aider la rapidité de l'eau, on se sert d'un crochet de fer, avec lequel on remue & délaie cette terre, ensorte qu'il ne reste plus dans le bassin qu'un sédiment de sable noir, où l'or se trouve mélé. On met ce sédiment dans un grand plat de bois, enfoncé dans son milieu de quatre ou cinq lignes, & à force de le laver à plusieurs eaux, & de l'agiter fortement, *conjecturâ*, il ne reste plus qu'un sable de pur or. Voila ce qu'on fait aujourd'hui au Chily. Et c'est ce qu'on faisoit aussi du tems de Pline. *Aurum qui quærunt, ante omnia segullum tollunt : ita vocatur indicium. Alveus hic est : arenæ lavantur, atque ex eo quod resedit conjecturâ capitur.* Tout se trouve réuni dans ce peu de mots. *Segullum :* c'est ce que nous appellons la Manne. *Alveus hic est :* c'est le banc de terre à or. *Arenæ lavantur :* voila les lavoirs. *Atque ex eo quod resedit :* voila le sédiment de sable noir où l'or est renfermé. *Conjecturâ capitur :* voila l'agitation des matiéres, & l'é-

Voiez le Dictionnaire du Commerce.
Plin. lib. 33. cap. 4.

coulement de l'eau, & le ſable de pur or qui demeure.

Il arrive quelquefois, que, ſans fouiller bien avant, on trouve l'or ſur la ſuperficie de la terre : mais ce bonheur eſt rare, quoiqu'il ne ſoit pas ſans exemple. Car il n'y a pas encore fort lontems, dit Pline, qu'on en trouva en Dalmatie de cette eſpéce ſous l'empire de Néron, & en ſi grande quantité, qu'on en ramaſſoit juſqu'à cinquante livres par jour pour le moins. *Plin. ibid.*

Pour l'ordinaire, il faut creuſer bien avant, & former des canaux ſouterrains, où l'on trouve du marbre & de petits cailloux envelopés de l'or même. On pouſſe ces canaux à droite & à gauche ſelon le cours de la veine d'or ; & à l'égard de la terre qui demeure ſuſpendue par deſſus, on la ſoutient par de bonnes poutres d'eſpace en eſpace. Quand on en a tiré la *Mine*, c'eſt-à-dire la glébe ou pierre métallique dont ſe forme l'or, qu'on appelle communément *Minerai*, on la caſſe, on la pile, on la réduit en poudre, on la lave, puis on la fait paſſer par le feu. Ce qui ſort le premier du fourneau, n'eſt encore

nommé qu'argent : car il y en a toujours de mêlé avec l'or.

On appelle en latin *Scoria* l'Ecume qui résulte du fourneau. C'est comme l'ordure ou la crasse du métal, que le feu rejette ; ce qui n'est pas particulier à l'or, mais commun à toutes les matiéres métalliques. Du reste, on ne jette point cette crasse : on la pile & on la calcine de nouveau, pour en extraire ce qui y est resté de bon. Le Creuset où se fait cette préparation, doit être d'une certaine terre blanche qui approche de l'argile. Il n'y en a guére d'autre qui puisse souffrir le feu, le soufflet, & l'ardeur même de la matiére fondue.

On l'appelloit Tasconium.

Diod. lib. 3.

Ce métal est bien précieux, mais coute des peines infinies. On emploioit au travail des Mines les esclaves, & les criminels condannés à mort. La soif de l'or a toujours éteint dans les hommes tout sentiment d'humanité. Diodore de Sicile marque que ces malheureux, chargés de chaînes, n'avoient aucun repos ni jour ni nuit ; qu'ils étoient traités avec la derniére dureté ; & que pour leur ôter toute espérance de pouvoir se sauver en corrompant leurs gardes,

on choisissoit pour ce ministére des soldats qui parlassent une autre langue qu'eux, & avec qui par conséquent ils ne pussent avoir aucun commerce, ni former aucun complot.

3. *Or tiré des Mines qui se rencontrent dans les montagnes.*

IL Y A une autre méthode de trouver l'or, qui regarde proprement les lieux élevés & montagneux, tels qu'on en rencontre souvent en Espagne. Ce [a] sont des montagnes séches & stériles pour toute autre chose, qu'on force à rendre leur or, pour se dédommager en quelque sorte de leur stérilité à tout autre égard. *Plin. lib. 33. cap. 4.*

D'abord, on commence par faire de grands trous à droite & à gauche. On attaque ensuite la montagne même à l'aide des flambeaux ou des lampes. Car il ne faut plus parler de jour: la nuit y dure autant que le travail, & se prolonge l'espace de plusieurs mois. A peine a-t-on percé un peu avant, qu'il se forme dans la terre des crevasses qui l'éboulent, &

a Cetera montes Hispaniarum aridi sterilesque, in quibus nihil aliud gignatur, huic bono fertiles esse coguntur. *Plin.*

qui accablent quelquefois les pauvres Mineurs : [a] enſorte, dit Pline, qu'il y a aujourd'hui beaucoup moins d'audace & de témérité à aller chercher les perles en Orient au fond des eaux, qu'à fouiller l'or dans le ſein de la terre, devenue par nôtre avarice plus dangereuſe que la mer même.

Il faut donc dans ces mines-ci, comme dans les premiéres dont j'ai parlé, ménager d'eſpace en eſpace de bonnes voutes, qui ſoutiennent la montagne percée. Car on y trouve auſſi de grandes maſſes de pierre, qu'il faut rompre à force de feu & de vinaigre. Mais comme la fumée & les vapeurs du feu étouferoient bientôt les ouvriers, on eſt obligé le plus ſouvent, & ſur-tout lorſqu'on eſt un peu avancé, de rompre à coups de pics & de pieux ces maſſes énormes, & d'en arracher peu-à-peu de gros quartiers, & de ſe les donner enſuite de main en main & d'épaule en épaule le long du boiau, juſqu'à ce qu'on en ſoit délivré. On paſſe à ce travail les jours & les nuits. Il n'y

a Ut jam minùs temerarium videatur è profundo maris petere margaritas : tanto nocentiores fecimus terras. *Plin.*

à que les derniers des ouvriers qui voient la lumiére du jour : tous les autres travaillent à la lueur des lampes. Si le roc ſe trouve trop long ou trop épais, ils prennent à côté, & conduiſent leur boiau en ligne courbe.

Quand l'ouvrage eſt achevé, & que ces conduits ſouterrains ſont pouſſés aſſez loin, ils coupent par le bas les ſoutiens de ces voutes ſitués d'eſpace en eſpace. C'eſt le ſignal ordinaire de la ruine qui va s'en ſuivre, & dont s'aperçoit le premier celui qui fait ſentinelle au-deſſus de la montagne par l'affaiſſement de la voute qui commence à crouler : & celui-ci auſſitôt, de la voix ou par le bruit de l'airain qu'il frape, avertit les travailleurs de ſe mettre en ſureté, & court le premier pour s'y mettre lui-même. La montagne, ſappée ainſi de tous côtés, tombe ſur elle-même, & ſe briſe avec un fracas épouvantable. Les [a] ouvriers victorieux jouiſſent alors paiſiblement du ſpectacle de la nature bouleverſée. Cependant l'or n'eſt pas encore trouvé, & quand ils ont commencé à percer la terre,

[a] Spectant victores ruinam naturæ: nec tamen adhuc aurum eſt. *Plin.*

ils ne ſavoient pas encore s'il y en avoit. L'eſpérance & l'avidité leur ont ſuffi pour entreprendre ces travaux, & pour affronter ces dangers.

Mais ce n'eſt là que le prélude d'un nouveau travail, encore plus grand & plus onéreux que le premier. Car il faut conduire l'eau des montagnes voiſines & plus élevées par des détours d'un très [a] long eſpace, pour la lâcher enſuite avec impétuoſité ſur les ruines qu'ils ont formées, & en enlever le métal précieux. Pour cela il faut pratiquer de nouveaux canaux, tantôt plus ou moins élevés ſelon le terrain, & c'eſt ici où eſt le grand travail. Car il faut bien placer le niveau, & prendre ſes hauteurs dans tous les endroits où doit paſſer le torrent juſqu'à la montagne inférieure qu'on a éboulée, afin que l'eau ait aſſez de force pour arracher l'or par tout où elle paſſe : ce qui les oblige à la faire venir du plus haut qu'ils peuvent. Et pour ce qui eſt des inégalités qui ſe préſentent dans ſon cours, ils y ſubviennent par des canaux artificiels qui lui conſervent ſa pente, & qui l'empêchent de ſe diſ-

a A centeſimo plerumque lapide.

ſiper. Si ce ſont des rochers ſcabreux qui s'oppoſent au paſſage, il faut les tailler, les applanir par la pointe, & y ménager des orniéres pour les planches, qui doivent reſſerrer & continuer le canal. Aiant amaſſé leurs eaux des montagnes voiſines les plus élevées d'où ſe doit faire le jet, ils y creuſent de grands réſervoirs, larges de deux cens piés en quarré, & de la profondeur de dix pies. Ils y laiſſent ordinairement cinq ouvertures de la largeur de trois ou quatre piés en quarré, pour y recevoir l'eau de divers endroits. Après quoi, la mare étant remplie, on leve la bonde, d'où ſe forme un torrent ſi violent & ſi impétueux, qu'il emporte tout, juſqu'à de groſſes pierres même.

Autre manœuvre dans la plaine, & au pié de la Mine. Il faut y creuſer de nouveaux foſſés, qui forment divers lits au torrent de degré en degré, juſqu'à ce qu'il ſe décharge dans la mer. Mais, de peur que l'or ne leur échape, ils y pratiquent d'eſpace en eſpace de bonnes couches d'*Ulex*, ſorte d'arbriſſeau qui revient aſſez à notre romarin, mais plus âpre, & par conſéquent plus propre à re-

tenir cette proie comme dans ses filets. Ajoutez qu'il faut encore de bonnes planches de chaque côté du fossé, pour retenir l'eau dans son lit ; & lorsqu'il se rencontre des inégalités dangereuses, suspendre ces nouveaux canaux par des * chevalets, jusqu'à ce qu'enfin le torrent se perde dans les sables de l'Océan, au voisinage duquel sont communément les Mines.

L'or qu'on tire de la sorte au pié des montagnes, n'a pas besoin d'être purifié par le feu : car il est d'abord ce qu'il doit être. On le trouve en masses de diverses grandeurs, comme on en trouve aussi dans les Mines profondes, mais non pas si communément.

Pour ce qui est de ces branches de romarin sauvage qu'on y a emploiées, on les ramasse soigneusement, on les fait sécher, puis on les brûle : ensuite de quoi on en lave les cendres sur le gazon, où l'or tombe, & se recueille facilement.

Plin. lib. 33. cap. 3. Pline examine pourquoi l'or a été préféré aux autres métaux, & il en apporte plusieurs raisons.

* *Machines pour soutenir ces canaux faits de planches.*

C'eſt le ſeul de tous les métaux qui ne perd rien ou preſque rien par le feu, pas même dans les buchers & dans les incendies, où les flammes font le plus de ravage. On prétend même qu'il n'en eſt que meilleur lorſqu'il y a paſſé pluſieurs fois. C'eſt auſſi le feu qui en fait l'épreuve: car, pour être bon, il faut qu'il en prenne la couleur. C'eſt celui que les ouvriers appellent *obryzum*, de l'or affiné. Ce qu'il y a d'admirable dans cette épreuve, c'eſt que les charbons les plus ardens n'y font rien: il faut un * feu clair, un feu de paille pour le réſoudre, & y mettre un peu de plomb pour l'affiner.

L'or ne perd que très peu par l'uſage, & beaucoup moins qu'aucun autre métal, au lieu que l'argent, le cuivre, l'étain ſaliſſent les mains, & tracent des lignes noires ſur quelque matiére que ce ſoit; ce qui eſt une preuve qu'ils ſouffrent du déchet, & que leur ſubſtance ſe détache plus aiſément.

* *Strabon fait la même remarque, & il en apporte la raiſon.* Paleâ faciliùs liquefit aurum: quia flamma mollis cùm ſit, proportionem habet temperatam ad id quod cedit & facilè funditur; carbo autem multum abſumit, nimis colliquans ſua vehementia & elevans. *Strab. lib. 3. pag. 146.*

Il eſt le ſeul de tous les métaux qui ne contracte point de rouille, ni rien qui puiſſe en altérer la beauté, ni en diminuer le poids. C'eſt une choſe bien digne de notre admiration, que de toutes les ſubſtances celle de l'or ſe conſerve le mieux & en ſon entier ſans rouille, ſans craſſe, dans l'eau, dans la terre, dans l'ordure, dans les ſépulcres, & cela à travers tous les ſiécles. On voit des médailles frapées depuis plus de deux mille ans, qui paroiſſent comme ſorties tout récemment des mains de l'ouvrier.

On remarque [a] que l'or réſiſte aux impreſſions & aux morſures du ſel & du vinaigre, qui réſolvent & qui domtent toutes les autres matiéres.

Il [b] n'y a point de métal qui s'étende mieux, ni qui ſe diviſe en un plus grand nombre de parcelles en différens ſens. Une once d'or, par exemple, ſe partage en ſept cens cinquante feuilles, & plus s'il le faut;

a Jam contra ſalis & aceti ſuccos, domitores rerum, conſtantia. *Plin.*

b Nec aliud laxiùs dilatatur, aut numeroſiùs dividitur, ut pote cujus unciæ in ſeptingenas & quinquagenas, pluréſque bracteas, quaternûm utroque digitorum, ſpargantur. *Plin.*

& chacune de ces feuilles a quatre doits en quarré de largeur. Ce que dit Pline ici est certainement bien admirable : mais nous verrons bientôt que nos Ouvriers modernes ont poussé l'habileté en ce point, comme en beaucoup d'autres, infiniment plus loin que les anciens.

Enfin l'or se laisse filer & tisser comme l'on veut, de même que la laine. On peut même le travailler sans laine [& sans soie,] ou avec l'une & l'autre. Le premier des Tarquins triompha autrefois avec une tunique de drap d'or : & Agrippine, mere de Néron, lorsque l'Empereur Claude son époux donna au peuple un combat naval, y parut habillée d'une longue robe, toute de fil d'or sans aucune autre matiére.

Ce que l'on raporte de l'extrême petitesse & délicatesse de l'or & de l'argent réduits en fil paroitroit incroiable, s'il n'étoit confirmé par une expérience journaliére. Je ne ferai que copier ici ce qu'on en lit dans les Mémoires de l'Académie des Sciences. An. 1713.

On sait, y est-il dit, qu'un fil d'or n'est qu'un fil d'argent doré. Il faut

donc étendre par le moien de la filiére un cilindre d'argent couvert de feuilles d'or ; & ce cilindre devient fil, & fil toujours doré, à quelque longueur qu'il puiſſe parvenir. On le prend ordinairement de quarante-cinq marcs, & il a quinze lignes de diamétre, & à peu près vingt-deux pouces de hauteur. Mr. de Reaumur prouve que ce cilindre d'argent de 22 pouces vient par la filiére à en avoir 13963240, ou 1163520 piés, c'eſt-à-dire qu'il eſt devenu 634692 fois plus long qu'il n'étoit, & qu'il a près de 97 lieues de longueur, en mettant deux mille toiſes à la lieue. Ce fil ſe file ſur de la ſoie ; & avant que de l'y filer, on le rend plat de cilindre qu'il étoit : & en l'applatiſſant on l'allonge ordinairement encore de $\frac{1}{7}$ au moins, de ſorte que ſa longueur de vingt-deux pouces ſe change en une de cent onze lieues. Mais on peut aller juſqu'à allonger ce fil de $\frac{1}{4}$ par l'applatiſſement, au lieu de ne l'allonger que de $\frac{1}{7}$, & par conſéquent il aura ſix vingts lieues. Cela doit paroitre une prodigieuſe extenſion : & ce n'eſt encore rien.

Le cilindre d'argent de 45 marcs, & de 22 pouces de long, a pu n'être couvert que d'une once de feuilles d'or. Il eſt vrai que la dorure ſera légére, mais elle ſera toujours dorure; & quand le cilindre paſſera par la filiére, & acquerra la longueur de 120 lieues, l'or n'abandonnera jamais l'argent. On peut voir déja par là combien l'once d'or qui envelopoit le cilindre d'argent de 45 marcs, a dû devenir extrêmement mince pour ſuivre toujours l'argent pendant un chemin d'une pareille longueur. Mr. Reaumur ajoute encore à cette conſidération, que l'on voit ſenſiblement que l'argent eſt une fois plus doré en certains endroits qu'en d'autres: & il trouve enfin par le calcul que dans ceux où il l'eſt le moins, il faut que l'épaiſſeur de l'or ne ſoit que de $\frac{1}{1050000}$ de ligne, petiteſſe ſi énorme, qu'elle échape autant à notre imagination, que celle des Infiniment petits de la Géométrie. Cependant elle eſt réelle, & produite par des inſtrumens méchaniques, qui ne peuvent être ſi fins qu'ils ne ſoient encore fort groſſiers. Notre eſprit ſe perd & s'éblouit dans la conſidération de tels

objets : combien plus dans celle des Infiniment petits de Dieu !

ELECTRE.

Lib. 33. cap. 3. Il faut ſavoir, dit Pline que je copie dans toute la ſuite, qu'en toute ſorte d'or il y a toujours de l'argent mêlé, plus ou moins : tantôt un dizième, tantôt un neuvième, ou un huitième. On ne compte qu'une ſeule mine dans la Gaule, où l'on tire de l'or qui ne contient qu'une trentième partie d'argent : & c'eſt ce qui en fait monter le prix au-deſſus de tous les autres. On nomme cet or, *Albicratenſe*, d'*Albicrat.* (C'eſt un ancien lieu de la Gaule près de Tarbes.) Il y avoit pluſieurs mines dans les Gaules, qui depuis ont été négligées ou épuiſées. Strab. lib. 4. pag. 190. Strabon parle de quelques-unes, & entr'autres de celles de Tarbes, qui étoient, dit-il, *très fécondes en or.* Car, ſans pouſſer leurs canaux fort avant, ils trouvoient des pepins qui rempliſſoient le creux de la main, & qui n'avoient pas grand beſoin de paſſer par le feu. Ils avoient auſſi βώλους. beaucoup de poudre d'or & comme des grains, qui ne demandoient preſque point d'affinage,

Pour l'or, continue Pline, où l'on trouve jusqu'à un cinquiéme d'argent, on lui donne le nom d'ELECTRE. (On pourroit l'appeller de l'*Or blanc*, parce qu'il approche un peu de cette couleur, & qu'il est plus pâle.) Il paroit que les peuples les plus anciens en faisoient grand cas. Homére, dans la description du palais de Ménélas, le dépeint tout brillant d'or, d'électre, d'argent, & d'ivoire. L'Electre a ceci de particulier, qu'il brille beaucoup plus à la lumiére des lampes que ni l'or ni l'argent. *Odyss. lib. 4, v. 71.*

§. IV.

Mines D'ARGENT.

IL EN EST des Mines d'argent, pour plusieurs choses, comme de celles d'or. On creuse la terre, & on fait de longs boiaux à droite & à gauche selon le cours de la veine. Ce n'est point la couleur du métal qui fait naître l'espérance des travailleurs: nul éclat, nulle étincelle dans ces Mines, comme dans les autres. La terre qui renferme l'argent, est tantôt rousse, & tantôt cendrée: c'est aux ouvriers à la discerner par la pratique. *Plin. lib. 33. cap. 6.*

Pour l'argent même, on ne ſauroit l'affiner que par le feu, avec du plomb, ou avec la * mine même de l'étain. On appelle cette mine *galena*, & on la trouve communément dans la veine des Mines d'argent. Le feu ne fait autre choſe que ſéparer ces matiéres, dont l'une ſe réduit en plomb ou en étain, & l'autre en argent : mais le dernier ſurnâge toujours, parce qu'il eſt plus léger, à peu près comme l'huile ſur l'eau.

On trouvoit des Mines d'argent, dans preſque toutes les provinces de l'Empire Romain. En effet on en tiroit d'Italie, près de Verceil; de Sardaigne, où il y en avoit beaucoup; des Gaules, en divers endroits; de l'Angleterre même; de l'Alſace, témoin Straſbourg, qui en a tiré ſon nom, *Argentoratum*, & Colmar, *Argentaria*; de la Dalmatie & de la Pannonie, qui eſt maintenant la Hongrie; & enfin de l'Eſpagne & du Portugal, où étoit le plus beau.

Plin. ibid. Ce qu'il y a d'admirable dans les Mines d'Eſpagne, c'eſt que les tra-

* *La mine même de l'étain eſt cette matiére informe & confuſe qui contient la ſubſtance du métal. On nomme cette matiére du mot général de* Marcaſſite, *ſur tout par raport à l'or & à l'argent.*

vaux

vaux qui y furent commencés par les ordres * d'Annibal, y subsistent encore de nos jours, dit Pline, c'est-à-dire depuis plus de trois cens ans, & que les fossés y ont conservé les noms de ceux qui en firent la découverte, & qui étoient tous Carthaginois. Une de ces Mines entr'autres, encore aujourd'hui existante & nommée *Bébulo*, celle-là même qui produisoit à Annibal jusqu'à trois cens livres d'argent par jour, a été poussée depuis jusqu'à quinze cens pas d'étendue, & même à travers la montagne, par les peuples ** Accitaniens : lesquels, sans se reposer ni jour ni nuit, & se relevant seulement à la mesure chacun de leurs lampes, en ont fait écouler les eaux. Il y a aussi des veines d'argent qu'on découvre comme à fleur de terre.

Du reste, les Anciens connoissoient aisément quand ils étoient parvenus au bout de la veine ; c'est lorsqu'ils trouvoient de l'alun, après quoi ils ne cherchoient plus rien : quoique depuis peu (c'est toujours Pline qui

* *Lorsqu'il y vint pour faire le siége de Sagonte.*

** *Les peuples de Murcie & de Valence, qui faisoient partie du district de* Carthage la nouvelle.

parle) on ait trouvé, après l'alun, une veine blanche de cuivre, ce qui a ſervi de nouvel indice aux ouvriers, pour leur marquer la fin de la veine.

La découverte des métaux dont nous avons parlé juſqu'ici, eſt une merveille qu'on ne ſe laſſe point d'admirer. Il n'y avoit rien de plus caché dans la nature, que l'or & l'argent. Ils étoient enſevelis dans de profondes mines, mélées de roches fort dures, & en apparence fort inutiles; & les parties de ces précieux métaux étoient ſi confondues avec des corps étrangers, ſi imperceptibles par ce mélange, ſi difficiles à ſéparer, qu'il ne paroiſſoit pas poſſible que l'induſtrie de l'homme pût les déterrer, les réunir, les purifier, les convertir à ſes uſages. L'homme cependant en eſt venu à bout; & il a tellement perfectionné ſes premiéres découvertes ſur cette matiére par ſes réflexions, qu'on diroit que l'or & l'argent ont été formés en maſſe dès le commencement, & qu'ils ont été auſſi viſibles que les cailloux qui ſont ſur la ſurface de la terre. Mais l'homme, par lui-même, étoit-il capable de faire de ſi merveilleuſes découver-

tes ? [a] Cicéron dit en termes exprès, qu'en vain Dieu auroit formé dans le ſein de la terre l'or, l'argent, l'airain, & le fer, s'il n'avoit enſeigné aux hommes par quel moien ils pouvoient parvenir juſqu'aux veines qui cachent ces précieux métaux.

§. V.

Produit des Mines d'or & d'argent, une des principales ſources de la richeſſe des Anciens.

ON CONÇOIT aiſément que les Mines d'or & d'argent devoient produire un gros revenu aux particuliers & aux Princes qui en poſſédoient, pour peu qu'ils fuſſent attentifs à les faire valoir.

Philippe, pere d'Alexandre le Grand, avoit des Mines d'or aux environs de Pydna ville de Macédoine, dont il tiroit tous les ans mille talens, c'eſt-à-dire trois millions. Il avoit auſſi d'autres mines d'or ou d'argent dans la Theſſalie & dans la Thrace. Et il paroit que ces mines

Diod. lib. 16.

Juſtin. lib. 8. cap. 3. Strab. lib. 7. pag. 331.

a Aurum & argentum, æs, ferrum, fruſtra natura divina genuiſſet, niſi eadem docuiſſet quemadmodum ad eorum venas perveniretur. *De Divinat. lib.* 1. *n.* 116.

ſubſiſtoient encore à la fin du roiaume de Macédoine : car [a] les Romains, aiant vaincu Perſée, en otérent l'uſage & l'exercice aux Macédoniens.

Les Athéniens avoient des Mines d'argent & dans l'Attique à Laurium, & ſur tout dans la Thrace, dont ils tiroient un grand profit. Xénophon nomme pluſieurs citoiens qui s'y enrichiſſoient. Hipponicus avoit ſix cens eſclaves : Nicias, qui périt en Sicile, en avoit mille. Les Fermiers qui avoient loué leurs Mines, rendoient tous frais faits au premier chaque jour cinquante francs, ſur le pié d'une * obole par jour pour chaque eſclave ; & autant à proportion au ſecond : ce qui faiſoit un revenu conſidérable.

Xenoph. de ratione redituum.

Xénophon, dans le Traité où il propoſe différens moiens d'augmenter les revenus d'Athénes, donne pour cela d'excellens avis aux Athéniens, & les exhorte ſur tout à mettre en honneur le Commerce, à encourager & à ſoutenir ceux qui s'y appliquent

a Metalli quoque Macedonici, quod ingens vectigal erat, locationes tolli placebat. *Liv. l. 45. n. 18.*

* *Il y avoit ſix oboles à une dragme qui valoit dix ſols, cent dragmes à la mine, & ſoixante mines au talent.*

ſoit citoiens ſoit étrangers, à faire des avances pour eux en prenant des suretés, à leur fournir des galéres pour le tranſport des marchandiſes, & à ſe bien perſuader qu'en cette matiére la richeſſe des particuliers fait l'opulence & la force de l'Etat. Il inſiſte beaucoup ſur ce qui regarde les Mines, & deſire que la Républi-que en faſſe valoir en ſon nom & à ſon profit, ſans craindre que par là elle faſſe tort aux particuliers; parce qu'il y a de quoi enrichir les uns & les autres, & que ce ne ſeront pas les Mines qui manqueront aux ouvriers, mais les ouvriers qui manqueront aux Mines.

Mais ce qui provenoit des Mines de l'Attique & de la Thrace n'eſt rien, en comparaiſon de ce qu'on tiroit de celles d'Eſpagne. C'étoient les Tyriens qui d'abord en profitérent, les habitans du pays n'en connoiſſant pas le prix. Les Carthaginois leur ſuccédérent, & dès qu'ils eurent mis le pié dans l'Eſpagne, ils ſentirent bien que les Mines ſeroient pour eux une ſource inépuiſable de richeſſes. Pline nous a marqué qu'une ſeule fourniſſoit à Annibal chaque jour

Plin. lib. 33. cap. 6.

trois cens livres peſant d'argent, ce qui monte à douze mille ſix cens livres, en comptant quatre-vingts quatre deniers pour une livre, comme le même Pline l'obſerve ailleurs.

Plin. lib. 33. cap. 9.

Polyb. lib. 3. pag. 157.

Polybe, cité par Strabon, dit que de ſon tems il y avoit quarante mille hommes occupés aux Mines qui étoient dans le voiſinage de Carthagéne, & qu'ils fourniſſoient chaque jour au peuple Romain vingt-cinq mille dragmes, c'eſt-à-dire douze mille cinq cens livres.

L'Hiſtoire fait mention de particuliers qui avoient des revenus immenſes, & qu'on a peine à croire.

Varr. apud Plinium lib. 33. cap. 10.

Varron parle d'un Ptolémée, ſimple particulier, qui du tems de Pompée commandoit en Syrie, qui entretenoit à ſes frais huit mille Cavaliers, & avoit d'ordinaire mille conviés à ſa table, & pour chacun une coupe d'or, qu'on renouvelloit même à chaque ſervice. Ce n'eſt encore rien, en comparaiſon de Pythius de Bithynie, qui fit préſent au Roi Darius de ce *Platane* & de cette *Vigne* ſi vantés dans l'Hiſtoire, l'un & l'autre d'or maſſif : qui traita un jour ſplendidement toute l'armée de Xerxès, forte

Plin. ibid. Herodot. lib. 7. cap. 27.

de dix-ſept cens mille hommes, en offrant à ce Prince cinq mois de paie pour tout ce monde, avec toutes les proviſions néceſſaires pendant ce tems-là. De quelle ſource pouvoient venir de ſi énormes tréſors, ſinon principalement des Mines d'or & d'argent que ces particuliers poſſédoient?

On eſt ſurpris quand on lit dans Plutarque tout ce qui fut tranſporté à Rome pour le triomphe de Paul Emile, pour celui de Luculle, & pour d'autres pareils.

Mais tout cela diſparoît, quand on ſonge aux millions innombrables d'or & d'argent amaſſés par David & par Salomon, & emploiés pour la conſtruction & pour l'ornement du Temple de Jéruſalem. Ces richeſſes immenſes, dont le dénombrement effraie, étoient en partie le fruit du Commerce que David avoit établi en Arabie, en Perſe, & dans l'Indoſtan, à la faveur de deux ports qu'il avoit fait bâtir en Idumée ſur l'extrémité de la Mer Rouge, & que Salomon augmenta encore conſidérablement, puiſque dans un ſeul voiage ſa flote lui raporta quatre cens cinquante

Elath & Aſiongaber.

2. Paralip. 8. 18.

talens d'or, qui font plus de cent trente-cinq millions. La Judée n'étoit qu'un petit pays : & cependant le revenu annuel, du tems de Salomon, ſans compter beaucoup d'autres ſommes, y montoit à ſix cens ſoixante & ſix talens d'or, ce qui fait près de deux cens millions. Il faloit que dès ce tems-là, pour fournir une quantité d'or ſi incroiable, on eût creuſé bien des Mines ; & celles du Pérou & du Mexique n'étoient point encore découvertes.

Ibid. 9. 13.

§. VI.

Des Monnoies & des Médailles.

QUOIQUE le Commerce ſe ſoit fait d'abord par l'échange des denrées, comme cela paroit dans Homére, l'expérience fit bientôt ſentir l'incommodité de ces échanges par la nature de pluſieurs marchandiſes, qui ne pouvoient ni ſe partager ni ſe couper ſans perdre beaucoup de leur prix ; ce qui obligea peu à peu les Négocians à en venir aux métaux, qui ne diminuoient ni de bonté ni d'intégrité par le partage. Ainſi du tems d'Abraham, & avant lui ſans

doute, on introduisit l'or & l'argent dans le Commerce, & aussi peutêtre le cuivre pour les moindres denrées. Comme il s'y introduisit des fraudes pour le poids & pour la qualité de la matiére, la police & l'autorité publique intervint pour établir la sureté du Commerce, & imprima à ces métaux des marques pour les distinguer & les autoriser. De là sont venues les premiéres empreintes des Monnoies, les noms des Monétaires, l'effigie des Princes, les années des Consulats, & d'autres marques pareilles.

Les Grecs mettoient sur leurs Monnoies des Hiéroglyphes énigmatiques, qui étoient particuliers à chaque province. Ceux de Delphes y représentoient un Dauphin; c'étoient comme des armes parlantes: les Athéniens, l'oiseau de leur Minerve, une Chouette, signe de la vigilance, même pendant la nuit: les Béotiens, un Bacchus avec une grappe de raisin & une grande coupe, pour marquer l'abondance & les délices de leur terroir: les Macédoniens, un Bouclier, pour désigner la force & la bravoure de leur milice: les

Rhodiens, la tête du Soleil, auquel ils avoient dédié leur fameux Colosse. Enfin chaque Magistrat prenoit plaisir d'exprimer dans sa Monnoie la gloire de sa province, ou les avantages de sa ville.

La falsification des Monnoies a toujours eu lieu dans tous les Etats, & dans tous les tems. Au [a] premier paiement que firent les Carthaginois de la somme à laquelle les Romains les avoient condannés à la fin de la seconde guerre Punique, il se trouva que l'argent que leurs Ambassadeurs apportérent n'étoit pas de bon aloi, & l'on reconnut, en le faisant fondre, qu'il y avoit dans cet argent un quatriéme de mélange. Ils furent obligés, pour remplacer ce déchet, d'emprunter de l'argent à Rome. Le Triumvir Antoine, dans le tems de ses plus grands besoins, fit méler le fer avec l'argent dans les deniers qu'il fit fraper.

Plin. l. 33. cap. 9.

Cette falsification se faisoit d'ordinaire ou par le mélange du cuivre,

a Carthaginienses eo anno argentum in stipendium impositum primùm Romam advexerunt. Id quia probum non esse quæstores renunciaverant, experientibusque pars quarta decocta erat, pecuniâ Romæ mutuâ sumptâ, intertrimentum suppleverunt. *Liv. l. 32. c. 2.*

ou par la souſtraction plus ou moins forte de ſon légitime poids. Il devoit être, comme le remarque Pline, de quatre-vingts ſeize ou de cent deniers pour la livre en or & en argent. Marius Gratidianus, parent du célébre Marius, ſupprima à Rome, pendant ſa Préture, pluſieurs deſordres au ſujet de la monnoie par de ſages réglemens. Le peuple, toujours ſenſible à ces ſortes de réformes, pour en témoigner ſa reconnoiſſance, lui érigea des ſtatues de quartier en quartier par toute la ville. C'eſt [a] ce Marius, à qui Sylla, pour ſe venger des cruautés exercées par ſon frere, fit couper les mains, caſſer les jambes, & crever les yeux, par le miniſtére de Catilina.

Flor. lib. 3. cap. 21. Senec. de Ira, lib. 3. cap. 18.

On avoit heureuſement remédié à l'incommodité des échanges par la monnoie d'or & d'argent, devenue le prix commun de toutes les marchandiſes, dont par là on épargnoit le tranſport pénible, & ſouvent inutile. Mais il manquoit encore à l'an-

a M. Mario, cui vicatim populus ſtatuas poſuerat, cui thure & vino Romanus populus ſupplicabat, L. Sylla perfringi crura, oculos erui, amputari manus juſſit; & quaſi totiens occideret, quotiens vulnerabat, paulatim & per ſingulos artus laceravit. *Senec.*

cien Commerce une grande facilité, qu'on a depuis ſagement imaginée : je veux dire la maniére de remettre de l'argent d'un lieu à un autre par une Lettre qui en indique le paiement.

IL EST DIFFICILE de déméler bien certainement la différence qu'il y a entre les Monnoies & les Médailles : les avis ſur cette matiére ſont fort partagés. Ce qui paroit de plus vraiſemblable, c'eſt que l'on doit appeller Monnoie la piéce de métal, qui d'un côté porte la tête du Prince régnant, ou de quelque divinité, & dont le revers eſt toujours le même : parce que la Monnoie étant faite pour avoir cours, il faut que le peuple puiſſe aiſément la connoitre, afin d'en ſavoir la valeur. Ainſi la tête de Janus avec une proue de galére au revers, étoit la premiére monnoie de Rome. Servius Tullius y mit, au lieu d'une proue, une brebi ou un beuf, d'où vient le nom de *pecunia*, à cauſe que ces ſortes d'animaux étoient du genre de ceux qu'on appelloit *pecus*. On y mit enſuite, à la place de Janus, une femme armée, avec l'inſcription ROMA, &

Plin. lib. 33. cap. 3.

au revers un char tiré à deux, ou à quatre chevaux, ce qui fit des piéces de monnoie appellées *Bigati*, *Quadrigati*. On mit auſſi des Victoires, *Victoriati*. Toutes ces piéces différentes ſont reconnues pour monnoies, de même que celles qui portent certaines marques, comme un X, c'eſt-à-dire *Denarius*; une L, *Libra*; une S, *Semis*. Ces diverſes marques font connoitre le poids ou la valeur de la piéce.

Les Médailles ſont les piéces qui pour l'ordinaire marquent au revers quelque événement conſidérable.

Les parties d'une médaille ſont ſes deux côtés : dont l'un s'appelle la face ou la tête, & l'autre le revers. De chaque côté il y a le champ, qui eſt le milieu de la médaille; le tour, ou le bord; & l'exergue, qui eſt la partie qui ſe trouve au bas du ſol ſur lequel ſont poſées les figures que la médaille repréſente. Sur ces deux faces on diſtingue le type, & l'inſcription ou légende. Le type, ſont les figures repréſentées : l'inſcription ou légende, c'eſt l'écriture qu'on y lit, & principalement celle qui eſt ſur le tour de la médaille.

Pour avoir quelque idée de la

ſcience des médailles, il faudroit ſavoir, quelle eſt leur origine, leur uſage; comment on les diviſe en antiques & modernes, en Grecques & en Romaines; ce que l'on entend par médailles du haut ou du bas Empire, du grand ou du petit bronze; ce que c'eſt qu'une ſuite dans le langage des Antiquaires. Mais ce n'eſt pas ici le lieu d'expliquer toutes ces choſes. Le Livre de la ſcience des Médailles du P. Joubert Jéſuite, contient ce que l'on en doit ſavoir, quand on ne veut pas approfondir cette matiére.

Je me contente d'avertir les Jeunes gens qui voudront étudier à fond l'hiſtoire, que la connoiſſance des médailles eſt abſolument néceſſaire pour cette étude. Car l'hiſtoire ne s'apprend pas ſeulement dans les livres, qui ne diſent pas toujours tout, ni toujours la vérité. Il faut donc recourir aux piéces qui la juſtifient, & auſquelles la malice & l'ignorance n'ont pu donner atteinte: & tels ſont les Monumens que l'on appelle médailles. On y apprend mille choſes également importantes & curieuſes, que l'on ne trouve point ailleurs. Le pieux & ſavant Auteur des Mémoires

M. de Tillemont.

ſur l'hiſtoire des Empereurs, nous y donne une preuve & un modéle de l'uſage que l'on peut faire de la ſcience des médailles.

Il en faut dire autant des pierres gravées, qui ont cet avantage ſur les médailles, qu'étant d'une ſubſtance plus dure, & repréſentant en creux les figures qu'elles portent, elles les conſervent toujours dans toute leur perfection: au lieu que les médailles ſont plus ſujettes à ſe corrompre, tant par le frotement, que par la corroſion des liqueurs ſalines, à quoi elles ſont toujours expoſées. Mais en récompenſe, celles-ci ſe trouvant en grand nombre chacune dans leur eſpéce, ſont d'un bien plus grand uſage pour les Savans.

L'Académie Roiale DES INSCRIPTIONS ET DES BELLES LETTRES, établie & renouvellée ſi avantageuſement ſous le Régne précédent, & qui embraſſe dans ſon objet toute l'érudition antique & moderne, ne contribuera pas peu à conſerver parmi nous, non ſeulement le bon goût des Inſcriptions & des Médailles qui conſiſte dans une noble ſimplicité, mais en général le bon goût de tous les

ouvrages d'esprit, qui se puise principalement dans les Auteurs anciens, dont cette Académie fait une étude particuliére. Je n'oserois marquer ici tout ce que je pense d'une Compagnie où je suis aggrégé, & dont je fais partie. On me fit l'honneur de m'y appeller dans le tems de son renouvellement, sans que j'eusse brigué une place si honorable, & même sans que j'en sûsse rien: entrée, ce me semble, véritablement digne des Compagnies savantes. Je souhaiterois l'avoir mieux méritée, & y avoir mieux rempli que je n'ai fait les fonctions d'Académicien.

§. VII.

Perles.

LA PERLE est une substance dure, blanche, & claire, qui se forme au-dedans de certaine espéce d'huitres.

Le poisson * testacé où se trouvent les perles, est trois ou quatre fois plus grand que les huitres ordinaires. On le nomme communément *Perle*, ou *Mere-perle*.

* *C'est-à-dire couvert d'une écaille dure & forte.*

Chaque mere-perle en produit ordinairement dix ou douze. Cependant un Auteur qui a traité de leur production, prétend en avoir vû dans une huitre jusques à cent cinquante, mais dans divers degrés de perfection. La plus parfaite se pousse toujours la premiére: les autres restent sous l'huitre au fond de l'écaille.

La pêche des perles, chez les Anciens se faisoit principalement dans la mer des Indes. Elle s'y fait encore, aussi bien que dans les mers de l'Amérique, & en quelques endroits de l'Europe. Des plongeurs, ausquels on lie sous les bras une corde dont l'extrémité reste attachée à la barque, descendent dans la mer à plusieurs reprises, & après avoir arraché du rocher les huitres, & les avoir jettées dans un panier, remontent avec une grande promtitude.

Cette pêche se fait dans une certaine saison de l'année. On met ordinairement les huitres dans du sable, où elles se corrompent par la chaleur extraordinaire du soleil; & en s'ouvrant d'elles-mêmes, elles font paroitre leurs perles, qu'il suffit, après cela, de nettoier & de sécher.

Les autres pierres précieuſes ſont toutes brutes quand on les tire de leurs rochers, & elles n'ont leur luſtre que de l'induſtrie des hommes. La nature ne fait que les ébaucher: il faut que l'art les acheve en les poliſſant. Mais pour les perles elles naiſſent avec cette * eau nette & éclatante qui les fait tant eſtimer. On les trouve toutes polies dans les abymes de la mer, & la nature y met la derniére main, avant qu'on les arrache de leurs nacres.

La [a] perfection des perles, ſelon Pline, eſt lorſqu'elles ſont d'une blancheur éclatante, groſſes, rondes, polies, & d'un grand poids: qualités qui ſe trouvent rarement réunies.

Plin. lib. 9. cap. 35.

C'eſt une viſion de croire que les perles naiſſent de la roſée; qu'elles ſont molles dans la mer, & ne ſe durciſſent que quand elles ſentent l'air; qu'elles s'amaigriſſent & avortent quand il tonne, comme dit Pline, & beaucoup d'autres Auteurs après lui.

* *En termes de Jouailliers on appelle* eau, *l'éclat des perles qu'on ſuppoſe etre faites d eau. Ainſi l'on dit: Les perles que Cléopatre avoit en pendans, étoient d'un prix ineſtimable, ſoit pour* l'eau, *ou pour la groſſeur.*

a Dos omnis in candore, magnitudine, orbe, lavore, pondere; haud promptis rebus. *Plin. lib. 9. cap. 35.*

On vante beaucoup de certaines choſes, uniquement parce qu'elles ſont rares, & dont [a] le principal mérite conſiſte dans le péril où l'on s'expoſe pour les avoir. Les hommes ſont dignes d'eſtimer ſi peu leur vie, & de la juger moins précieuſe que des coquilles cachées dans le fond de la mer. S'il étoit néceſſaire, pour acquerir la ſageſſe, d'eſſuier toutes les peines qu'on ſe donne pour trouver quelque perle d'une groſſeur & d'une beauté non commune, (& il en faut dire autant de l'or, de l'argent, & des pierreries) il ne faudroit pas balancer un moment à expoſer ſa vie, & pluſieurs fois, pour un tel tréſor. La ſageſſe eſt le plus grand des biens, une perle eſt de tous les biens le plus frivole : cependant les hommes ne font rien pour la ſageſſe, & ils tentent tout pour une perle.

§. VIII.

La Pourpre.

Les etofes teintes en Pourpre faiſoient une des parties les plus conſidérables du Commerce ancien, ſur

a Animâ hominis quæſita maximè placent. *Plin. ibid.*

tout de celui de Tyr, dont l'induſtrie & l'extrême habileté avoit porté cette précieuſe teinture au plus haut degré de perfection où elle pût être conduite. La Pourpre le diſputoit de prix avec l'or même quelque rare qu'il fût dans ces tems reculés, & faiſoit la marque diſtinctive des plus grandes dignités de l'univers, étant réſervée principalement pour les [a] Princes, les Rois, les Sénateurs, les Conſuls, les Dictateurs, les Empereurs, & pour ceux à qui Rome accordoit l'honneur du triomphe.

Plin. lib. 9. cap. 36.

La Pourpre eſt une couleur rouge tirant ſur le violet, qui vient d'un poiſſon de mer enfermé dans un * coquillage, que l'on nommoit auſſi Pourpre. Malgré divers traités faits par les Modernes ſur cette couleur ſi vantée chez les Anciens, on eſt peu inſtruit de la nature de la liqueur qui la fourniſſoit. Ariſtote & Pline ont laiſſé bien des choſes remarquables ſur cette matiére, mais plus propres à exciter la curioſité, qu'à la ſatisfaire

Ariſtot. de Hiſt. Anim. lib. 5. cap. 15.

a Color nimio lepore vernans, obſcuritas rubens, nigredo ſanguinea regnantem diſcernit, dominum conſpicuum facit, & præſtat humano generi ne de conſpectu Principis poſſit errari. *Caſſiodor. l. [illegible] . Var. Ep. 2.*

* *De là vient qu'on appelle en Latin des habits [illegible] Pourpre*, conchiliatæ veſtes.

pleinement. Le dernier, qui a parlé le plus au long de la préparation de la Pourpre, a renfermé tout ce qu'il nous en a dit en quelques lignes. C'en étoit peutêtre assez pour retracer dans ce tems-là l'idée d'une pratique connue : mais c'en étoit trop peu pour nous en éclaircir suffisamment dans le nôtre, où l'on a cessé d'en faire usage depuis plusieurs siécles.

Plin. lib. 9. cap. 38.

Pline range toutes les espéces de Coquillages qui donnent la teinture pourpre, sous deux genres : dont le premier comprend les petites espéces de *Buccinum*, ainsi appellé parce que la coquille de ce poisson a quelque ressemblance avec un cors de chasse ; & le second comprend les Coquillages qui portent le nom de Pourpre comme la teinture qu'ils fournissent. On croit que ce dernier genre s'appelloit aussi *Murex*.

Plin. lib. 9. cap. 36.

Quelques Auteurs prétendent que ce fut le hazard seul qui fit connoitre aux Tyriens la teinture dont il s'agit ici. Un chien affamé aiant brisé avec ses dents un de ces coquillages sur le bord de la mer, & dévoré un de ces poissons, en eut tout le tour de la gueule teint d'une si belle couleur,

Jul. Pollux, lib. 1. cap. 4. Cassiod. lib. 1. Var. Ep. 2.

qu'elle donna de l'admiration à ceux qui la virent, & fit naître l'envie de s'en ſervir.

Plin. lib. 9. cap. 36-39.

La pourpre de [a] Gétulie en Afrique, & celle de la [b] Laconie en Europe, étoient fort eſtimées : mais la Tyrienne en Aſie l'emportoit ſur toutes les autres, celle principalement qui étoit miſe deux fois à la teinture, & que l'on appelloit pour cette raiſon *dibapha*. La livre s'en vendoit à Rome mille deniers, c'eſt-à-dire cinq cens francs.

Le *Buccinum* & le *Murex* ne diffé-rent preſque que par la groſſeur du coquillage, par la maniére de les prendre, & par celle de les préparer. Le *Murex* ſe pêche pour l'ordinaire en pleine mer, au lieu que le *Buccinum* ſe prend ſur des pierres & des rochers où il s'attache. Je ne parlerai ici que du *Buccinum*, & je copierai une légére partie de ce que j'en trouve dans la ſavante Diſſertation de Mr. de Reaumur.

Mémoires de l'Acad. des Sciences, an. 1711.

Les *Buccinum* ne pouvoient être dépouillés de leur liqueur, ſans qu'on

a Veſtes Getulo murice tinctas. *Horat.*

b Nec Laconicas mihi
Trahunt honeſtæ purpuras clientæ. *Horat.*

y emploiât un tems très considérable. Il faloit d'abord casser la dure coquille dont ils sont revétus. Cette coquille cassée à quelque distance de son ouverture, ou de la tête du *Buccinum*, on enlevoit les morceaux cassés. C'est alors que l'on apercevoit une petite veine, pour me servir de l'expression des Anciens; ou, pour parler plus juste, un petit réservoir plein de la liqueur propre à teindre en pourpre. La couleur de la liqueur renfermée dans ce petit réservoir, le fait aisément distinguer: elle est très différente de celle des chairs de l'animal. Aristote & Pline disent qu'elle est blanche: aussi est-elle d'une couleur qui tire sur le blanc, ou d'un blanc jaunâtre. Le petit réservoir dans lequel elle est contenue, n'est pas d'égale grandeur dans tous les *Buccinum*: il a pourtant communément une ligne de large ou environ, & deux ou trois lignes de long... C'étoit ce petit réservoir que les Anciens étoient obligés d'enlever au *Buccinum*, pour avoir la liqueur qu'il renferme. Ils étoient contraints de le couper séparément à chaque poisson, ce qui étoit un fort long ouvrage,

du moins par raport à ce qu'on en retiroit : car il n'y a pas la valeur d'une bonne goute de liqueur contenue dans chaque résérvoir. De là il est peu surprenant que la belle pourpre fût à un si haut prix parmi eux.

Aristote & Pline disent, a la vérité, que l'on ne se donne pas la peine d'enlever séparément ces petits vaisseaux aux plus petits coquillages de cette espéce : qu'on les piloit simplement dans des mortiers, ce qui étoit un moien d'expédier beaucoup d'ouvrage en peu de tems. Il semble même que Vitruve donne cette préparation comme générale. Il est néanmoins peu aisé de concevoir qu'on pût avoir une belle couleur pourpre par ce moien. La matiére des excrémens de l'animal devoit altérer très considérablement la couleur pourpre, lorsqu'on les faisoit chaufer ensemble après les avoir mélés dans de l'eau. Car cette matiére est elle-même colorée d'un brun verdâtre, couleur qu'elle communiquoit apparemment à l'eau, & qui devoit fort changer la couleur pourpre, parce que la quantité de cette matiére est incomparablement plus grande que celle de la liqueur.

Architect. lib. 7. cap. 13.

On

On n'en étoit pas quitte, dans la préparation de la pourpre, pour la peine que l'on avoit eue à enlever un petit réservoir de liqueur à chaque *Buccinum*. On jettoit ensuite tous ces petits réservoirs dans une grande quantité d'eau, qu'on mettoit pendant dix jours sur un feu modéré. Si on laissoit pendant un tems si long sur le feu tout ce mélange, ce n'est pas qu'il fût nécessaire pour donner la couleur pourpre à la liqueur : elle la prendroit beaucoup plus vîte, comme je m'en suis assuré, dit Mr. de Reaumur, par un grand nombre d'expériences. Mais il faloit en séparer les chairs, ou le petit vaisseau lui-même dans lequel la liqueur étoit contenue : ce qu'on ne pouvoit faire, sans perdre beaucoup de la liqueur, qu'en faisant dissoudre ces chairs dans l'eau chaude, au-dessus de laquelle elles montoient ensuite en écume, qu'on avoit grand soin d'ôter.

Voila une des maniéres dont se faisoit anciennement la teinture en pourpre, qui n'a point été, comme on le croit, absolument perdue, ou du moins qui a été retrouvée il y a environ cinquante ans par la Société

Roiale d'Angleterre. Un des Coquillages qui la fournit, & qui est une espéce de *Buccinum*, est commun sur les côtes de ce pays-là. Les Observations d'un Anglois sur cette nouvelle découverte, furent imprimées dans les Journeaux de France en 1686.

Un autre *Buccinum*, qui donne aussi la teinture de pourpre, & qui apparemment est un de ceux que Pline a décrits comme aiant cet usage, se trouve sur les côtes du Poitou. Les plus grandes Coquilles de cette espéce ont douze à treize lignes de long, & sept à huit de diamétre dans l'endroit où elles sont le plus grosses. Ce sont des Coquilles d'une seule piéce, tournées en Spirale comme celles de nos Limaçons de jardin, mais en Spirales un peu plus alongées.

Dans le Journal des Sçavans de 1686, on a décrit les changemens de couleurs singuliers qui arrivent à la liqueur des *Buccinum*. Si, au lieu de détacher le Vaisseau qui la contient, comme les Anciens le pratiquoient pour faire leur teinture pourpre, on ouvre seulement ce vaisseau, & qu'en le ratissant on lui enleve sa

liqueur, les linges, ou les autres étofes ſoit de ſoie ſoit de laine, qui ſeront imbibés de cette liqueur, ne feront voir d'abord qu'une couleur jaunâtre. Mais ces mêmes linges expoſés à une chaleur du ſoleil médiocre, telle qu'elle eſt le matin dans l'été, prennent en peu d'heures des couleurs bien différentes. Ce jaune commence d'abord à paroitre un peu plus verdâtre : puis il devient couleur de citron. A cette couleur de citron ſuccéde un verd plus gai. Ce même verd ſe change dans un verd foncé, qui ſe termine à une couleur violette : après laquelle enfin on voit un fort beau pourpre. Ainſi ces linges arrivent de leur premiére couleur jaunâtre à une belle couleur de pourpre, en paſſant par tous les différens degrés de verd. Je paſſe beaucoup d'Obſervations très curieuſes de Mr. de Reaumur ſur ces changemens, mais qui ne ſont point de mon ſujet.

Il doit paroitre ſurprenant qu'Ariſtote & Pline, nous aiant parlé de la teinture de pourpre, & des Coquillages qui la donnent en différens endroits, ne nous aient pas dit un mot de ces changemens de couleurs

ſi dignes de remarque, par leſquels paſſe la liqueur avant que d'arriver à la pourpre. Peutêtre que n'aiant pas aſſez examiné ces Coquillages par eux-mêmes, & n'en étant inſtruits que par des Mémoires peu exacts, ils n'auront rien dit d'un changement qui n'arrivoit point dans la préparation ordinaire de la pourpre: car, dans ce cas, la liqueur étant mêlée dans les chaudiéres avec une grande quantité d'eau, elle paſſoit tout d'un coup au rouge.

Mr. de Reaumur, dans le voiage qu'il fit ſur les côtes du Poitou l'année 1710, en conſidérant au bord de la côte les Coquillages appellés *Buccinum*, que la mer avoit laiſſés à découvert pendant ſon reflux, trouva une nouvelle teinture de pourpre qu'il ne cherchoit point, & qui, ſelon toutes les apparences, a été inconnue aux Anciens, quoique de même eſpéce que la leur. Il remarqua que les *Buccinum* s'aſſembloient ordinairement autour de certaines pierres, ou ſous certaines arcades de ſable en ſi grande quantité, qu'on pouvoit les y ramaſſer à pleines mains, au lieu qu'ils étoient diſperſés çà & là par

tout ailleurs. Il remarqua en même tems que ces pierres, ou ces arcades de ſable, étoient couvertes de certains grains, dont la figure avoit quelque air d'une petite boule allongée. La longueur de ces grains étoit d'un peu plus de trois lignes, & leur groſſeur d'un peu plus d'une ligne. Ils lui parurent contenir une liqueur d'un blanc tirant ſur le jaune. Il en exprima le ſuc ſur les manchettes de ſa chemiſe, qui n'en devinrent qu'un peu plus ſales : il n'y vit d'autre couleur qu'un petit œil jaunâtre, qu'il démêloit à peine dans certains endroits. Divers objets qui attiroient ſon attention, lui firent oublier ce qu'il venoit de faire. Il n'y penſoit plus du tout, lorſque jettant par hazard les yeux ſur les mêmes manchettes un demi quart d'heure après, il fut frapé d'une agréable ſurpriſe, & vit une fort belle couleur pourpre ſur les endroits où les grains avoient été écraſés. Cette rencontre fortuite donna lieu à pluſieurs expériences, dont le récit fait un plaiſir merveilleux, & montre quel tréſor c'eſt dans un roiaume que des hommes d'un certain génie, nés avec un goût & des

diſpoſitions naturelles pour faire d'heureuſes découvertes dans les opérations de la nature.

Mr. de Reaumur remarque qu'on tireroit la liqueur de ces grains, qu'il appelle *des œufs de pourpre*, d'une maniére infiniment plus commode que celle dont les Anciens ſe ſervoient pour ôter la liqueur des *Buccinum*. Car il n'y auroit d'autre façon à faire, après avoir ramaſſé de ces œufs, & les avoir lavés dans l'eau de mer pour leur ôter, autant qu'il ſeroit poſſible, les ordures qui pourroient altérer par leur mélange la couleur pourpre; il n'y auroit, dis-je, qu'à mettre ces œufs dans des linges. On exprimeroit alors leur liqueur en tournant les deux bouts de ces linges en ſens contraires, à peu près comme on exprime le ſuc des groſeilles, lorſqu'on en veut faire de la gelée. Et même, pour abréger davantage, on pourroit emploier de petits preſſoirs, qui dans un moment feroient ſortir toute la liqueur. On a vû auparavant combien il faloit de tems & de ſoins pour tirer la liqueur des *Buccinum*.

Plin. lib. 21. cap. 2. Le *Coccus* ou *Coccum*, fourniſſoit aux Anciens la belle couleur & la

belle teinture, que nous nommons *Ecarlate*, qui le diſputoit en quelque ſorte à la Pourpre pour la beauté & l'éclat. Quintilien les joint enſemble, en [a] ſe plaignant des peres & meres de ſon tems, qui, dès le berceau, revétoient leurs enfans d'écarlate & de pourpre, & leur inſpiroient déja le goût du luxe & de la magnificence. L'Ecarlate, [b] ſelon Pline, fourniſſoit à l'homme une parure plus éclatante que la Pourpre, & en même tems plus innocente, parce qu'il ne faloit point expoſer ſa vie pour la recueillir.

On croit ordinairement que l'Ecarlate eſt la graine d'un arbre, qui eſt une eſpéce de chêne verd. On a reconnu que c'étoit une petite excreſſence ronde, rouge, & de la groſſeur d'un petit pois, qui croît ſur les feuilles d'un petit arbriſſeau, qui eſt une eſpéce d'yeuſe, & qu'on appelle *ilex aculeata cocci glandifera*. Cette excreſſence eſt cauſée par la piqure d'un inſecte qui y dépoſe des œufs.

a Quid non adultus concupiſcet, qui in purpuris repit? Nondum prima verba exprimit, & jam coccum intelligit, jam conchylium poſcit. *Quintil. lib. 1. cap. 2.*

b Tranſalpina Gallia herbis Tyrium atque conchylium tingit, omneſque alios colores. Nec quærit in profundis murices... ut inveniat per quod facilius matrona adultero placeat, corruptor inſidietur nuptæ. Stans & in ſicco carpit, quo fruges modo. *Plin.*

Les Arabes nomment ce grain *Kermès*; les Latins *Coccus*, & *Vermiculus*, d'où nous est venu le mot de *Vermillon*, & *Cusculium* ou *quisquilium*. On en recueille une grande quantité dans la Provence & dans le Languedoc. La riviére des Gobelins a une eau propre pour teindre en écarlate.

Il y a de deux espéces d'Ecarlate. L'Ecarlate de France ou des Gobelins, qui se fait avec la graine dont je viens de parler; & l'Ecarlate de Hollande, qui se fait avec la Cochenille. C'est une drogue qui vient des Indes Orientales. Les Auteurs ne sont pas d'accord entr'eux sur la nature de la Cochenille. Les uns croient que c'est une espéce de ver; & les autres, que c'est simplement la graine d'un arbre.

On se sert rarement de la premiére graine, depuis qu'on a découvert la Cochenille, qui donne une Ecarlate plus vive & plus éclatante que celle que donne le *Kermès*, qui est plus foncée, & qui approche plus de la pourpre Romaine. Elle a pourtant un avantage sur celle de la Cochenille, qu'elle ne change point de couleur quand il y tombe de l'eau par dessus, comme il arrive a l'autre, qui devient noirâtre à l'instant.

§. IX.

Etofes de Soie.

LA SOIE, comme l'obſerve Mr. Mahudel dans la Diſſertation qu'il nous a donnée ſur cette matiere, dont je ferai ici grand uſage ; la Soie, dis-je, eſt une de ces choſes dont on s'eſt ſervi, pendant pluſieurs ſiécles, preſque dans toute l'Aſie, en Afrique, & en beaucoup d'endroits de l'Europe, ſans que l'on connût ce que c'étoit : ſoit parce que les peuples chez qui elle ſe trouvoit, donnoient peu d'accès chez eux aux étrangers ; ſoit que jaloux d'un avantage qui leur étoit particulier, ils appréhendoient de ſe le voir ravir par d'autres. C'eſt ſans doute de la difficulté qu'il y avoit de s'inſtruire de l'origine de ce fil précieux, que ſont nées tant d'opinions ſinguliéres des plus anciens Auteurs. *Mémoires de l'Acad. des Inſcriptions Tom. V.*

A juger de la deſcription qu'Hérodote fait d'une laine plus belle & plus fine que l'ordinaire, & qu'il dit être le fruit d'un arbre des Indes, (pays le plus reculé que les Orientaux connuſſent de ſon tems du côté *Herod. lib. 3. cap. 106.*

du Levant) il paroit que c'étoit la premiére idée qu'ils aient eue de la Soie. Il n'étoit pas extraordinaire que des gens envoiés dans ce pays-là pour le reconnoitre, ne voiant qu'en passant les cocons des Vers à Soie dont ces arbres étoient chargés, sous un climat où ces insectes éclosent sur leurs feuilles, s'y nourrissent, & montent naturellement sur leurs branches, prissent ces cocons pour des pelotons de laine.

Theophr. in edit. Bodel. lib. 4. cap. 9. Il y a apparence que ce n'a été que sur la relation de ces gens peu fidéles, que Théophraste regardoit ce genre d'arbres comme existant ; & qu'il les rangeoit dans une classe particuliére qu'il a formée d'arbres portans de la laine. Il y a tout lieu de croire que c'étoit aussi le sentiment de Virgile :

Georg. lib. 2. v. 121. Velleraque ut foliis depectant tenuia Seres.

Aristot. lib. 5. hist. anim. cap. 19. Aristote, quoique le plus ancien des Naturalistes, est celui qui a donné la descr ption d'un insecte le plus approchant du Ver à Soie. C'est en parlant des différentes espéces de chenilles, qu'il en decrit une qui vient d'un Vers cornu, & à laquelle il ne

donne le nom de βομβὺξ que lorſqu'elle s'eſt renfermée dans une coque, d'où il dit qu'elle ſort en papillon ; changemens, qui, ſelon lui, s'accompliſſent en ſix mois.

Environ quatre cens ans après Ariſtote, Pline, auquel l'hiſtoire des animaux écrite par ce Philoſophe étoit très connue, a répété dans la ſienne le même fait à la lettre. Il y range auſſi ſous le nom de *Bombyx*, non ſeulement cette eſpéce de Ver qu'on a prétendu qui produiſoit la Soie de Cos, mais encore diverſes autres Chenilles qui naiſſent dans cette île, & qu'il ſuppoſe y former des cocons, dont, à ce qu'il dit, les femmes du pays filoient la Soie, & en faiſoient des étofes d'une grande légéreté, & d'une grande beauté. *Plin. lib. 11. cap. 22. 23.*

Pauſanias, qui a écrit quelques années après Pline, eſt le premier qui nous apprend que ce Ver eſt Indien, & que les Grecs l'appelloient Σὴρ, d'où eſt dérivé le nom de *Seres*, habitans des Indes, chez leſquels on s'eſt convaincu depuis que cet inſecte naiſſoit. *Pauſan. lib. 6. pag. 394.*

Ce ver qui produit la Soie eſt un inſecte moins merveilleux encore par

la matiére précieuſe qu'il fournit pour diverſes étofes, que par les différentes formes qu'il prend, ſoit avant, ſoit après s'être envelopé dans la riche coque qu'il ſe file lui-même. De graine ou ſemence qu'il eſt d'abord, il devient un ver aſſez gros, d'un blanc tirant ſur le jaune. Devenu ver il s'enferme dans ſa coque, où il prend la forme d'une eſpece de féve griſâtre, à qui il ſemble qu'il ne reſte ni mouvement, ni vie. Il reſſuſcite enſuite pour devenir papillon, après s'être fait une ouverture pour ſortir de ſon tombeau de Soie. Et enfin mourant véritablement, il ſe prépare par la graine ou ſemence qu'il jette une nouvelle vie, que le beau tems & la chaleur de l'été lui doivent aider à reprendre. On peut voir dans le premier Tome du Spectacle de la Nature une deſcription plus étendue & plus exacte de ces divers changemens.

C'eſt de cette coque où le ver s'étoit enfermé, qu'on nomme *Coquon* ou *Couquon*, qu'on tire les différentes qualités des Soies qui ſervent également au luxe & à la magnificence des riches, & à la ſubſiſtance des

pauvres qui les filent, les devident, ou les mettent en œuvre. On trouve ordinairement dans chaque coquon plus de neuf cens piés de fil : & ce fil eſt double & collé l'un ſur l'autre dans toute ſa longueur ; ce qui revient par conſéquent à près de deux mille piés de fil. Quelle merveille, qu'on puiſſe d'une matiére ſi fine, ſi déliée, & qui échape preſque à l'œil, compoſer des étofes auſſi fermes & auſſi durables que le ſont celles de Soie ! Mais, quel éclat, quelle beauté, quelle délicateſſe dans ces étofes ! Il n'eſt pas étonnant qu'elles aient fait une partie conſidérable du Commerce ancien, & que comme elles étoient alors fort rares, elles aient été d'un grand prix. Vopiſque [a] aſſure que l'Empereur Aurelien refuſa, par cette raiſon, à l'Impératrice ſa femme un habit de Soie, qu'elle lui demandoit avec empreſſement ; & qu'il lui dit : *Aux dieux ne plaiſe que j'achette du fil au poids de l'or* ; car le prix d'une livre

a Veſtem holoſericam neque ipſe in veſtiario ſuo habuit, neque alteri utendam dedit. Et cùm ab eo uxor ſua peteret, ut unico pallio blatteo Serico uteretur, ille reſpondit : *Abſit ut auro fila pen'entur* Libra enim auri tunc libra Serici fuit. *Vopiſc. in Aurel.*

de Soie étoit pour lors une livre d'or.

Ce n'est que bien tard que l'usage des vers à Soie a été connu & est devenu commun dans l'Europe. L'Historien Procope en place l'époque vers le milieu du V Siécle, sous l'Empereur Justinien. Il donne l'honneur de cette découverte à deux Moines, qui étant nouvellement arrivés des Indes à Constantinople, entendirent parler de l'embarras dans lequel étoit Justinien, pour ôter aux Persans le commerce de la Soie avec les Romains. Ils se firent présenter à lui, & lui proposérent, pour se passer des Persans, une voie plus courte que celle d'un commerce avec les Ethiopiens, à laquelle il songeoit, qui étoit d'apprendre aux Romains l'art de faire eux-mêmes la Soie. L'Empereur, persuadé par leur récit de la possibilité de ce moien, les renvoia à Serinde (nom de la ville où ils avoient demeuré) chercher les œufs des insectes qu'ils disoient ne pouvoir en être transportés vivans. Ces Moines, après un second voiage, étant de retour à Constantinople, firent éclorre dans le fumier les œufs qu'ils avoient apportés de Serinde.

Procop. lib. 2. de bello Vandal.

Il en sortit des vers, qu'ils nourrirent avec des feuilles de meurier blanc; & ils prouvérent par cette expérience qui leur réussit, toute la méchanique de la Soie, dont l'Empereur avoit souhaité d'être éclairci.

Depuis ce tems-là l'usage de la Soie se répandit peu à peu, & passa dans d'autres parties de l'Europe. Il s'en fit des manufactures à Athénes, à Thébes, à Corinthe. Ce ne fut environ qu'en 1130, que Roger roi de Sicile en établit une à Palerme. On vit alors dans cette Ile & dans la Calabre des Ouvriers en Soie, qui furent une partie du butin que ce Prince raporta des villes de Gréce que j'ai nommées, dont il fit la conquête dans son expédition de la Terre Sainte. Enfin le reste de l'Italie & l'Espagne aiant appris des Siciliens & des Calabrois à nourrir les vers qui font la Soie, à la filer, & à la mettre en œuvre, les étofes de Soie commencérent aussi à se fabriquer en France, sur tout dans les parties méridionales de ce roiaume, où les meuriers viennent plus facilement. Louis XI en 1470, établit des manufactures de Soiries à Tours. Les premiers Ouvriers qui y

travaillérent furent appellés de Génes, de Venise, de Florence, & même de la Gréce. Les ouvrages de Soie étoient encore si rares, même a la Cour, que Henri II fut le premier qui porta un bas de Soie aux noces de sa sœur.

Maintenant ils sont devenus fort communs, mais ils n'ont point cessé d'être une des merveilles de la nature les plus étonnantes. Les plus habiles ouvriers ont-ils pu jusqu'ici imiter cet ingénieux travail des vers à Soie ? Ont-ils trouvé le secret de former un fil si fin, si ferme, si égal, si brillant, si continu ? Ont-ils une matiére plus précieuse que ce fil pour faire les plus riches étofes ? Sait-on comment ce vers convertit le suc d'une feuille en des filets d'or ? Peut-on rendre raison, de ce qu'une matiére, liquide avant qu'elle ait pris l'air, s'affermit & s'allonge à l'infini dès qu'elle l'a senti ? Peut-on expliquer comment ce vers est averti de se former une retraite pour l'hiver sous les contours sans nombre de la Soie dont il est le principe, & d'attendre dans ce riche tombeau une espéce de résurrection qui lui donne des ailes, que sa premiére naissance lui avoit refusées. Ce

ſont les réflexions que fait l'Auteur du nouveau Commentaire ſur Job à l'occaſion de ces paroles : *Quis poſuit in nentibus ſapientiam ?* QUI A DONNÉ *à certains animaux qui ont l'induſtrie de filer cette eſpéce de ſageſſe ?*

Job, chap. 28. v. 36. ſelon l'hébreu.

CONCLUSION.

TOUT ce que j'ai dit juſqu'ici doit faire conclure que le Commerce eſt une des parties du gouvernement qui peuvent le plus contribuer à la richeſſe & à l'abondance d'un Etat, & que par cette raiſon il mérite que les Princes & leurs Miniſtres y donnent une attention particuliére. Il ne paroit pas à la vérité que les Romains en aient fait grand cas. Eblouis de la gloire des armes, ils auroient cru que c'eût été ſe dégrader, que de donner leurs ſoins à l'exercice du trafic, & de devenir en quelque ſorte marchands, eux qui ſe croioient deſtinés à gouverner les peuples, & qui étoient uniquement occupés du deſſein de conquerir l'univers. Il ſemble en effet que l'eſprit de Conquête & l'eſprit de Commerce s'excluent mutuellement dans une même nation. L'un entraîne néceſ-

ſairement le tumulte, le deſordre, la déſolation, & porte par tout le trouble : l'autre, au contraire, ne reſpire que la paix & la tranquillité. Je n'examine point ici ſi cet éloignement des Romains pour le Commerce étoit fondé en raiſon, & ſi un peuple qui n'eſt que belliqueux, en eſt pour cela plus heureux. Je dis ſeulement qu'un Roi qui aime véritablement ſes ſujets, & qui cherche à répandre l'abondance dans ſes Etats, ne manquera pas de donner tous ſes ſoins pour y faire fleurir le trafic ; & il y réuſſira ſans peine. On a dit ſouvent, & c'eſt une maxime généralement reçue, que le Commerce ne demande que liberté, & protection : liberté, renfermée dans de ſages bornes, en ne génant point ceux qui l'exercent par l'aſſerviſſement à des régles incommodes, onéreuſes, & ſouvent inutiles ; protection, en leur accordant tous les ſecours dont ils ont beſoin. On a vû que les dépenſes fit Ptolémée Philadelphe pour rendre le Commerce floriſſant en Egypte, & combien l'heureux ſuccès qu'eurent ſes ſoins lui a acquis de gloire. Un Prince intelligent & bien intentionné

ne se mêle du Commerce que pour en bannir sévérement la fraude & la mauvaise foi, & il en laisse tout le profit à ses sujets qui en ont la peine, bien persuadé qu'il en tirera assez d'avantages par les grandes richesses qui entreront dans ses Etats.

Je sai que le Commerce a des inconvéniens & des dangers. L'or, l'argent, les diamans, les perles, les étofes précieuses, qui en font une grande partie, contribuent à entretenir une infinité d'arts pernicieux qui ne vont qu'à amollir & qu'à corrompre les mœurs. Il seroit à souhaiter qu'on pût écarter d'un roiaume chrétien le Commerce à l'égard de toutes les choses qui ne servent qu'à nourrir le luxe, la vanité, la mollesse, & les folles dépenses. Mais cela n'est pas possible. Tant que la cupidité régnera parmi les hommes, on abusera de tout, & même des meilleures choses. L'abus est condannable, mais n'est point une raison d'abolir des usages qui ne sont point mauvais par eux-mêmes. Cette maxime aura lieu dans tous les Arts dont j'ai à parler dans la suite.

Fin du Dixiéme Tome.



TABLE
DU DIXIE'ME VOLUME.
LIVRE VINGTIÉME.
FIN DE L'HISTOIRE DE SYRACUSE.

ARTICLE PREMIER.

ARTICLE SECOND.

ARTICLE TROISIÉME.



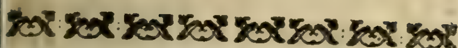


LIVRE VINGT ET UNIÉME.

SUITE DE L'HISTOIRE DES SUCCESSEURS D'ALEXANDRE.

ARTICLE PREMIER.





LIVRE VINGT-DEUXIÉME.

DES ARTS ET DES SCIENCES.

AVANT-PROPOS.

TABLE.

Fin de la Table.



APPROBATION.

J'Ai lû par l'Ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le Dixiéme Volume de l'*Histoire Ancienne &c.* de M. Rollin, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. Fait à Paris, ce 29 Mars 1736.

SECOUSSE.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, Roy de France & de Navarre : A nos amez & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre cher & bien amé le sieur CHARLES ROLLIN, Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public *L'Histoire ancienne des Egyptiens, des Carthaginois, des Assyriens, des Médes & des Perses, des Macédoniens & des Grecs*, par ledit Charles Rollin, *La maniére d'Enseigner & d'Etudier les Belles Lettres*, par le même, *M. F. Quintiliani Oratoriæ Institutionis, Libri* 12. S'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires : offrant pour cet effet de les faire imprimer en

bon papier & beaux caractéres suivant la feuille imprimée & attachée pour modéle sous le contrescel des Présentes : A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ledit sieur Exposant, & reconnoitre son zéle, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer lesdits Livres ci-dessus spécifiés en un ou plusieurs Volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caractéres conformes à ladite feuille imprimée & attachée sous notredit contrescel, & de les faire vendre, & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de seize années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangére dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire lesdits Livres ci-dessus exposés en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit sieur Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel Dieu de Paris, l'autre tiers audit Sieur Exposant, & de tous dépens, dommages, & interêts. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Commu-

nauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression de ces Livres sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impétrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie; & notamment à celui du 10 Avril 1725, & qu'avant que de les exposer en vente, les Manuscrits ou Imprimés qui auront servi de copie à l'impression desdits Livres, seront remis dans le même état où les approbations y auront été données ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur CHAUVELIN, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliothe que publique, un dans celle de notre Château du Louvre & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur CHAUVELIN; le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles Nous vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant, ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Presentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdit Livres, soit tenue pour dûement signifiées, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & féaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir,

DONNÉ à Verſailles, le vingt-ſixiéme jour de Septembre, l'an de grace mil ſept cens trente-cinq, & de notre Regne le vingt & uniéme. Par le Roy en ſon Conſeil.

Signé, SAINSON.

J'ai cédé mon droit au préſent Privilége à Madame ESTIENNE, pour en jouir pleinement & ſans reſtriction. A Paris ce 29 Octobre 1735.

C. ROLLIN.

Regiſtré enſemble la Ceſſion ſur le Regiſtre IX. de la Chambre Royale & Syndicale de la Librairie & Imprimerie de Paris, N°. 203. Fol. 189. conformément au Réglement de 1723. Qui fait défenſe Article quatre, à toutes perſonnes de quelque qualité qu'elles ſoient, & autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, & faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, ſoit qu'ils s'en diſent les auteurs ou autrement; & à la charge de fournir les Exemplaires preſcrits par l'Article CVIII. du même Réglement. A Paris le 12 Novembre 1735.

G. MARTIN, *Syndic.*

De l'imprimerie de QUILLAU, rue Galande, à l'Annonciation.



